This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

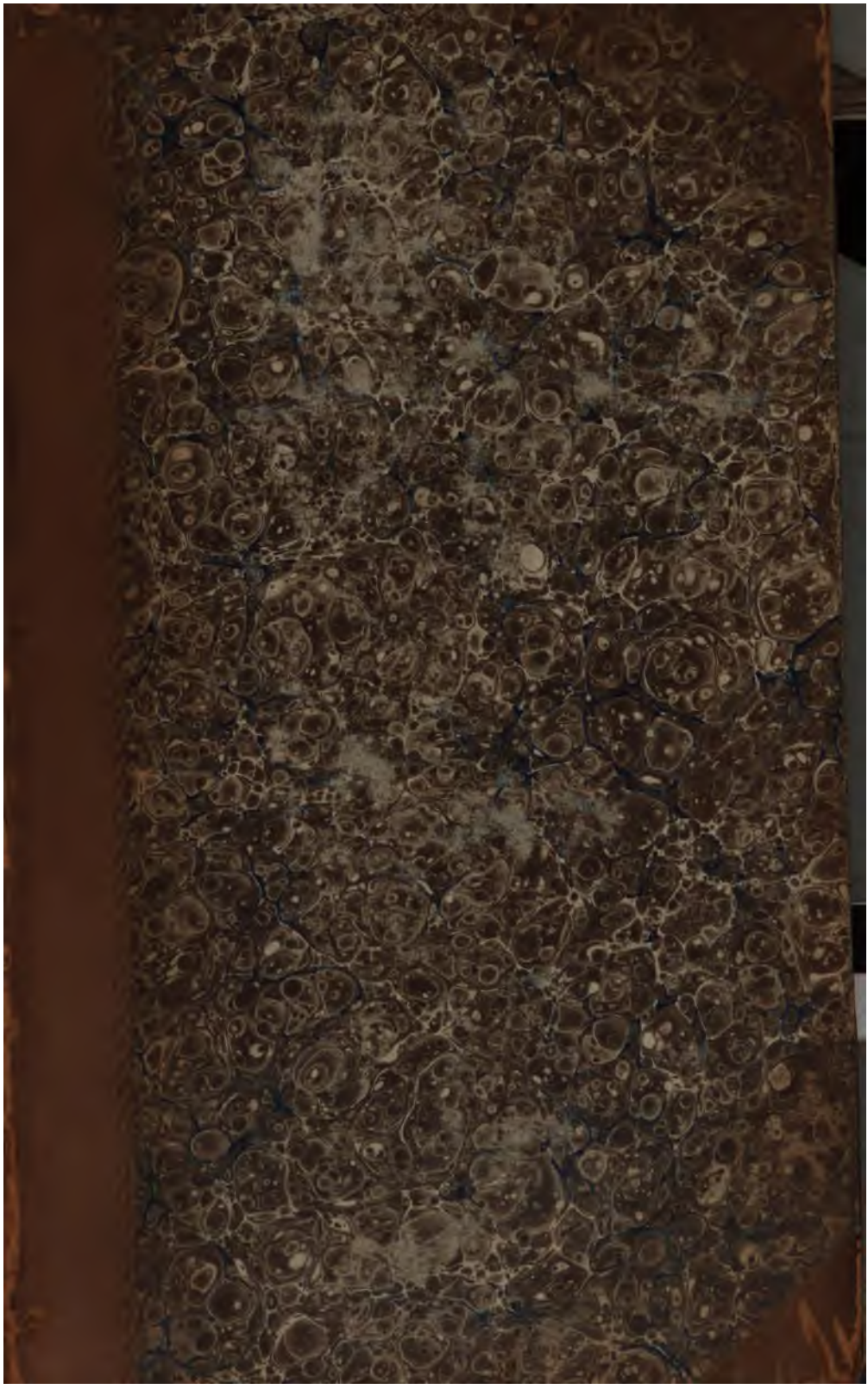
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



6000051840

28
377.

6000051840

28
377.

MÉLANGES

DE

MALTE-BRUN.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE :

PRÉCIS DE LA GEOGRAPHIE UNIVERSELLE, ou Description de toutes les parties du monde, sur un plan nouveau, d'après les grandes divisions naturelles du globe; précédé de l'Histoire de la Géographie chez les peuples anciens et modernes, et d'une Théorie générale de la Géographie mathématique, physique et politique, et accompagné de cartes, tableaux analytiques, synoptiques et élémentaires, et d'une table alphabétique des noms de lieux; par M. *Malte-Brun;* seconde édition, revue et corrigée. 6 forts vol. in-8°, avec un atlas composé de 75 cartes dessinées par M. *Lapie*, très-bien gravées et coloriés avec soin; et de 4 planches gravées en taille-douce pour la Géographie mathématique. Prix, broché : 105 fr.

— L'atlas de 75 cartes coloriées, 1 vol. in-fol. cartonné, se vend séparément : 60 fr.

— Les vol. III, IV, V et VI se vendent séparément aux souscripteurs qui ne se sont pas encore complétés. Prix de chaque volume : 10 fr.

N. B. Le vol. VII paraîtra en mars prochain 1828. — Le vol. VIII, dernier de l'ouvrage, contenant la France et la Table générale et raisonnée des huit volumes, paraîtra en novembre de la même année.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE GÉOGRAPHIE, ou Abrégé général du précis de la Géographie universelle, etc.; par M. *Malte-Brun.* 2 forts vol. in-8° de 1500 pages environ, accompagnés d'un atlas composé de 8 cartes sur grand-colombier et coloriées avec soin. *Sous presse, pour paraître avec le dernier volume du Précis.*

PARIS. IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
Rue d'Erfurth, n° 1, près l'Abbaye.

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES

DE MALTE-BRUN,

OU

CHOIX DE SES PRINCIPAUX ARTICLES
SUR LA LITTÉRATURE, LA GÉOGRAPHIE ET L'HISTOIRE,

RECUEILLIS ET MIS EN ORDRE

PAR M. J. NACHET,

AVOCAT A LA COUR ROYALE.

Simul et jucunda et idonea.....
Hor., *Ars poet.*

TOME TROISIÈME.

PARIS,
AIMÉ-ANDRÉ, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 59.

1828.

377.

MÉLANGES

SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES.

LITTÉRATURE.

Traité sur la Physionomie, par le sophiste *Adamantius ;* suivi d'un éloge de Lavater, par M. *Meister.*

(4 mai 1806.)

Les plus courtes folies sont les meilleures. Voilà pourquoi nous devons remercier le soi-disant sophiste Adamantius d'avoir rassemblé dans une brochure in-8° toutes les observations essentielles que les anciens et les modernes ont faites sur cette prétendue *science physionomique* ou *physiognomonique,* à laquelle le docteur Moreau (de la Sarthe) se propose de consacrer douze volumes in-folio.

Cette brochure renferme tout ce qu'on dit de profond et de curieux sur les nez aquilins, retroussés, épatés, pointus, camus, bourgeonnés et boutonnés ; sur les yeux humides et secs, doux et hagards ; sur les petites et grandes bouches ; sur les mains potelées et sur les doigts crochus ; enfin sur tout ce qui caractérise un individu de l'espèce humaine. C'est véritablement un acte d'accusation contre tout le monde ; vous n'avez qu'à parcourir, ce grimoire à la main, nos promenades, nos salons, nos spectacles, vous ne rencontrerez pas un poète à qui vous ne puissiez prouver qu'il a l'imagination stérile et le cœur desséché ;

pas un savant que vous ne puissiez accuser de manquer de bon sens et de bonne foi; pas un jeune homme que vous ne puissiez traiter de fat; pas une demoiselle.... Je m'arrête : il n'y a aucune calomnie qu'on ne puisse appuyer par les règles de la science physionomique. Peut-être, si on voulait employer contre ces messieurs les physionomistes les armes qu'ils nous fournissent eux-mêmes, pourrait-on découvrir dans leurs traits quelques signes de folie, ou du moins d'extravagance. Mais bornons-nous à quelques objections historiques.

Qu'ils nous disent donc comment ils peuvent concilier ensemble les contradictions éternelles qui se présentent entre leurs règles d'un côté, et l'expérience de l'autre. A quels traits reconnaîtrons-nous un héros, né pour maîtriser la fortune et pour commander à la victoire ? Doit-il avoir la stature haute comme César? mais Henri IV était petit. Doit-il avoir la taille carrée comme Annibal? mais Philopémen avait la taille effilée et mal proportionnée. Quelle couleur de cheveux faut-il avoir pour gagner les batailles ? Le blond Achille ébranla les remparts de Troie, le blond Alexandre renversa l'empire des Persans ; mais, d'un autre côté, l'histoire moderne nous présente des héros à cheveux noirs, qui ne restent pas dix ans devant une ville, et qui marchent avec plus de rapidité que le vainqueur de Darius.

Quelques physionomistes pensent avec assez de probabilités que le maintien, la démarche et les manières, sont des indices plus sûrs du caractère. Par exemple, un maintien nonchalant est, selon les physionomistes, l'indice d'une âme lâche et sans moyen. Apparemment Pompée se fiait à ce pronostic, lorsque, en négligeant l'avis de Sylla, il jugea César peu dangereux. Hélas! Pharsale a décidé que Pompée et les physionomistes avaient tort.

D'autres physionomistes prétendent qu'un nez un peu grand est nécessaire pour se distinguer, soit dans la car-

rière de la valeur, soit dans celle du génie. Lavater prétend *que tous les Français célèbres ont eu de grands nez.* Il cite pour exemple François Ier, Henri IV, Louis XIV, Corneille, Racine, Molière, Voltaire, etc., etc. Mais cette admiration ridicule dont M. Lavater honore les nez français du nord l'expose à commettre involontairement une grande impolitesse envers les nez français du centre et de l'ouest. Chaque compliment que le physionomiste fait aux nez normands ou gascons est une chiquenaude adressée aux nez bas-bretons et auvergnats. Pour en donner la démonstration, qu'il me soit permis d'entrer dans quelques détails historico géographiques.

Il règne en France trois sortes de physionomies nationales ; elles se rapportent à la triple division de la Gaule ; en *Belgique*, au nord de la Seine ; en *Celtique*, au milieu ; et en *Aquitaine*, au sud-ouest. Les provinces septentrionales, telles que la Belgique, la Picardie, la Lorraine, la Champagne, la Normandie et une partie de la Bourgogne, sont peuplées des descendans des anciens Belges, Francs, Normands, Suèves, Bourguignons et autres peuples de *race gothique* ou germanique. La physionomie la plus commune dans cette France septentrionale se distingue par un visage ovale, les os des joues médiocrement saillans, le nez régulier, le crâne un peu aplati. La stature de ces peuples est considérablement plus haute que celle des habitans du centre : leurs cheveux, plus souvent châtains que noirs, rappellent la blonde chevelure des Gaulois.

Si au contraire nous pénétrons en Bretagne, en Poitou, en Auvergne ; si nous parcourons les contrées qui s'étendent au midi de la Loire et à l'ouest du Rhône, jusqu'aux bords de la Dordogne, quel frappant contraste se présente à nos regards ! C'est une autre race : des crânes très-durs et très-convexes, des têtes arrondies en forme de boulet, des cheveux noirs et durs comme des

crins, des nez à la fois épatés et retroussés, enfin une taille ordinairement courte et ramassée; tels paraissent être les caractères de la *race celtique*. En plusieurs provinces, ces traits ont disparu par les mélanges successifs d'autres races; mais les Bas-Bretons nous en conservent le type pur et primitif, comme ils conservent quelques restes de l'idiome celtique. Leurs cousins-germains sont les Irlandais, les Gallois, les Cornouailliens et les Ecossais des montagnes.

Très-différens de la race celtique, les Aquitaniens, aujourd'hui nommés Gascons, ressemblent aux Espagnols. Leur démarche vive, leur taille svelte, leur figure pointue, leur nez aigu, leur peau basannée, leur belle chevelure noire et bouclée, sont, aux yeux des physionomistes, autant d'indices d'un caractère inquiet, intrigant, astucieux, querelleur et fanfaron.

Je laisse aux Gascons le soin de se défendre eux mêmes. Mais ces pauvres Celtes m'inspirent de la pitié; leur nez et leur crâne sont en butte à toutes les attaques des physionomistes. On prétend lire dans leurs traits cette légèreté, cette inconséquence, cette paresse, cette crédulité, cette vanité que déjà les anciens leur reprochaient :

Vaniloquium Celtæ genus ac mutabile mentis.

Tout doucement, messieurs les physionomistes : je ne prétends pas défendre les Bas-Bretons lorsqu'ils se forgent des antiquités fabuleuses, lorsqu'ils préfèrent les pierres de Carnac au Capitole, et les dégoûtans rêves des Druïdes à la belle mythologie des Grecs et à la mythologie ingénieuse des Scandinaves. Je dois croire M. Cambry, lorsqu'il nous dépeint les superstitions bizarres qui règnent dans le Finistère. Je ne puis refuser mon assentiment à M. de Pradt, lorsque, dans son Voyage agronomique, il indique les provinces celtiques comme le siége d'une mauvaise agriculture et d'une industrie languissante. Mais,

messieurs les physionomistes, tout céla a d'autres causes que la figure *du nez* et *du crâne*. L'histoire vous montrera les provinces centrales de la France toujours désolées par la guerre ; Francs et Goths, Français et Anglais, la Ligue et les Huguenots ont tour à tour dévasté les provinces où végètent les faibles restes des anciens Celtes. Par un acte assez récent du gouvernement, vous verrez que l'idiome celtique répandu en Bretagne est regardé comme un obstacle aux progrès de la civilisation.

Ainsi, messieurs les physionomistes, cessez de juger les nations d'après leurs nez. Et vous, Français septentrionaux et méridionaux, repoussez généreusement l'injuste prérogative que les physionomistes suisses voudraient accorder à vos nez. Vous tous, tant que vous êtes, beaux nez droits des Grecs, des Goths, des Français et des Romains ; beaux nez épatés des Celtes, des Chinois et des Kalmoucks ; beaux nez pointus et crochus qui régnez sur les bords du Rhône et de la Garonne; beaux nez patriarcaux des physionomistes suisses (1) et des crânologistes allemands, vivez en bonne harmonie ! Tâchez de ne pas vous heurter l'un l'autre ! Persuadez-vous, en dépit de la science physiognomonique, que vous n'êtes pas naturellement plus fins les uns que les autres ! Surtout qu'on ne juge point les cœurs sur des apparences fugitives et équivoques ; qu'on dise plutôt, d'après un sage et un poète :

> Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme :
> Les yeux peuvent mentir, et les nez sont trompeurs.

(1) M. Lavater, qui est mort dans la persuasion qu'il était l'apôtre saint Jean, avait un très-grand nez. Tout le public a pu s'en convaincre en voyant son buste exposé au salon de l'an XI.

DE L'IMPORTANCE RELATIVE DES SCIENCES ET DES LETTRES.

(13 janvier 1807.)

« Il y a, dit Pascal, diverses classes de forts, de beaux, » de bons esprits, et de pieux, dont chacun doit régner » chez soi, non ailleurs. Ils se rencontrent quelquefois, » et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le » maître l'un de l'autre; car leur maîtrise est de divers » genres. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vou- » loir régner partout. » C'est en nous appuyant de cette pensée d'un grand géomètre que nous discuterons la prétendue prééminence des sciences sur les lettres.

Et d'abord plaçons cette discussion hors de la sphère politique; car, dans l'ordre politique, il est évident qu'il n'y a de rangs essentiels que ceux assignés par la loi aux autorités qui administrent l'état, et aux divers ordres qui le composent. En Angleterre même, le plus jeune pair du royaume prenait le pas sur Newton, et Newton ne s'en plaignait point. On dira peut-être que les savans et les gens de lettres forment dans le royaume d'Italie un ordre d'état, et à la Chine même une autorité constituée. Ces exemples confirment précisément ma thèse; ils prouvent qu'il faut une loi expresse pour donner aux sciences et aux lettres un rang politique.

D'ailleurs, en toutes choses, la fin seule a une valeur fixe; les moyens ne s'estiment que par rapport à la fin. Or, les sciences et les lettres ne servent pas plus au bien public, seule fin de la société politique, que ne le font l'agriculture, le commerce, la navigation, et tous les autres arts et métiers. Toutes ces choses ne sont également dans l'ordre politique que des moyens, des instrumens; leur rang varie comme leur utilité, d'après les temps, les

lieux, les circonstances. Tantôt ce sont les discours d'un Cicéron, tantôt les chants d'un Tyrtée, qui sauvent la chose publique ; aujourd'hui l'état a besoin des machines d'un Archimède, demain des conseils d'un Hippocrate. Plus d'une fois l'histoire nous montre les sciences et les lettres également dédaignées par des sociétés politiques qui n'en étaient pas moins florissantes. Rome fut au plus haut point de sa force intérieure et de sa véritable grandeur politique dans le siècle où Caton l'Ancien proscrivait en plein sénat les sciences de la Grèce.

Elle est donc étrangère à l'essence même des sciences et des lettres, cette considération précaire et variable que la politique sociale leur accorde ou leur refuse.

C'est dans un ordre de choses plus relevé que les savans et les gens de lettres doivent revendiquer un rang naturel et invariable. Le monde moral est leur seule et commune patrie ; dans le monde moral, dans cette société des intelligences, dont la chaîne commence par Dieu et se perd dans l'éternité, le *bon* seul est la loi universelle, la fin invariable, le centre vers lequel toutes les parties tendent ; ainsi, rigoureusement parlant, il n'y a d'autre science véritable que la connaissance de Dieu, d'autre talent que la vertu, d'autre gloire que la soumission à l'ordre moral de l'univers. Cette sagesse divine, la seule indispensablement nécessaire, est aussi ce qu'il y a pour l'esprit humain de plus relevé, de plus grand et de plus vaste.

Dieu nous a révélé l'idée du *bon* ou du vrai moral ; il nous a laissé à nos propres forces dans la recherche du *beau* et du *vrai* physique. Aussi, nos idées sur ces deux objets restent toujours imparfaites. Il est clair que le parfait beau et le parfait vrai seraient identiques avec le parfait bon : ainsi pour Dieu et en Dieu ces trois choses ne sont qu'un ; mais pour l'esprit humain ils sont distincts. Notre conscience intime les réunit ; mais la faiblesse de

notre entendement les sépare. Voilà pourquoi l'esprit humain s'est créé deux autres mondes intellectuels, distincts en apparence du monde moral, mais qui n'en restent pas moins dans une éternelle dépendance. La *science* est la reine d'un de ces mondes ; elle y construit, détruit et reconstruit sans cesse l'édifice des vérités physiques. Le *génie* règne sur un autre monde, où il cherche sans cesse à produire un ensemble d'êtres plus parfait, plus harmonieux, plus beau que ne l'est la faible portion du monde réel que nous apercevons.

Nobles et sublimes jeux de l'esprit humain, *sciences* et *lettres*, votre berceau est dans les cieux, vous êtes étrangers sur la terre. Si vous éclairez en passant les ténèbres du monde matériel, vous êtes les éternels ornemens du monde moral ; mais vous n'en êtes que les *ornemens ;* il pourrait exister sans vous : vous, au contraire, si l'on vous sépare de cette base immortelle, vous retournez au néant ; vous n'êtes plus que des arts, des métiers, des amusemens.

Maintenant il est facile d'expliquer pourquoi les lettres ont le privilége de toucher et d'intéresser les individus et les nations plus généralement et plus profondément que les sciences. C'est d'abord parce que l'idée du vrai physique dépend des objets extérieurs qui nous environnent. L'idée du beau, née et développée dans notre âme, domine au contraire les choses extérieures, les subjugue, les embellit ou les fait disparaître. Ainsi, l'ordre poétique des choses, établi par les lettres, s'accorde mieux avec notre être moral que ne le fait l'ordre des vérités physiques établi par les sciences ; celles-ci, d'ailleurs, n'étant point maîtresse de leur matière, ne peuvent ni disposer les détails dans un ordre parfaitement symétrique, ni mettre dans l'ensemble de leurs tableaux l'unité d'intérêt et d'action. Au contraire, un véritable ouvrage littéraire, une Iliade par exemple, est en quelque sorte un mond

parfaitement achevé, qui a ses lois invariables et son centre fixe. Ainsi, les lettres nous donnent un trésor que nous cherchions, que nous désirions déjà ; les sciences, au contraire, nous invitent à chercher un objet dont la valeur nous est encore inconnue.

Le génie littéraire et poétique, forcé de chercher le *beau*, moins dans les objets physiques que dans la grande science morale ou la connaissance de Dieu et de l'homme, nous rappelle toujours, même dans ses égaremens, ce *vrai* moral qui est comme l'âme de notre âme. Dans le pays idéal que le génie des lettres crée, notre esprit croit reconnaître quelques traits de sa patrie céleste, et se console pour quelques instans de son exil sur la terre.

Le génie des sciences nous jette hors de nous-mêmes ; car il cherche le vrai matériel. Or, dans l'ordre du beau et du vrai moral, nous occupons un rang éminent ; dans l'ordre du vrai physique, nous sommes un atome, une ombre. C'est à cet atome que les sciences prétendent dévoiler la structure de l'univers. Elles s'adressent à notre orgueil, nous appellent à des combats douteux, et ne nous montrent leur but, la vérité, qu'au bout d'une longue marche à travers des régions inconnues ; marche dont les savans n'osent pas eux-mêmes désavouer ni les périls ni les incertitudes.

Mais ce but des sciences peut-il jamais être atteint ? Pouvons-nous nous flatter de connaître les parties sans embrasser le tout, ou de comprendre le tout sans avoir pénétré l'essence des parties ? Non ; sans doute ; il est évident que le tout dépasse nos conceptions par son immensité, et que les parties élémentaires nous échappent par leur simplicité. Les astronomes avoueraient le premier de ces faits, et les chimistes le second, si leur intérêt leur permettait d'être de bonne foi. Notre science véritable se réduit donc, comme Buffon l'a dit, à la con-

naissance de quelques faits; et ces faits sont de bien petits anneaux de la grande chaîne des êtres. A la vérité nous avons trouvé un moyen de donner à ces fragmens de science un air d'unité et de perfection, en les rangeant d'après des méthodes, en les réduisant en formules. Notre esprit peut faire d'une méthode un tout achevé en lui-même, parce qu'il en est le créateur et le maître; toute l'évidence, toute l'exactitude de ces méthodes, qu'on nomme aujourd'hui science, vient uniquement de ce qu'elles sont indépendantes de la vérité physique ou de l'essence même des choses.

Ainsi, réduit à choisir entre des illusions, notre esprit doit préférer le rêve qui lui fait le moins sentir sa faiblesse. L'utilité morale des sciences est de rabaisser l'orgueil de notre esprit en le ramenant par le doute à l'aveu de son ignorance. Les lettres servent la morale d'une manière tout-à-fait opposée, en agrandissant notre confiance dans nos forces, et en élevant notre âme sur les ailes du sentiment et de l'espérance au-dessus des choses momentanées et périssables. Les sciences s'efforcent en vain de nous faire parcourir l'immensité qui est autour de nous; les lettres réussissent quelquefois à nous faire entrevoir l'immensité qui est en dedans de nous.

En considérant l'utilité des études scientifiques et littéraires sous un point de vue moins élevé, mais plus usuel, nous trouvons que c'est à tort qu'on attribue aux sciences la prérogative de mieux développer les facultés de notre âme, ou de former l'esprit, comme on dit vulgairement.

Comparons, par exemple, l'étude isolée des hautes mathématiques avec l'étude également isolée de la vraie poésie.

Les mathématiques ne nous montrent les choses que d'un seul côté; elles ne considèrent que des corps; et dans les corps seulement leurs rapports de figure, de nombre,

de position et de forces ; ainsi elles donnent à l'entendement une marche uniforme, l'accoutument à tout analyser, et le rendent propre à bien juger de tout ce qui peut être compté ou mesuré.

Mais l'entendement n'est pas toute notre âme ; il n'est pas même toute notre raison. Il y a mille jugemens à former dans la vie qui ne doivent pas dépendre des rapports des corps, ni par conséquent de l'analyse mathématique. Donc, un homme qui n'est que géomètre peut être non-seulement sans habileté dans les affaires, sans esprit, sans goût et sans sentiment, mais, ce qui est plus déplorable, il peut très-bien être sans principes de politique et de morale. Le développement extrême d'une des facultés de son âme et le sommeil de toutes les autres formeront la discordance la plus complète dans le monde moral.

Considérez au contraire un homme qui aurait tout sacrifié à l'étude de la haute poésie. Sans doute ses sentimens seront exaltés, mais ils seront nobles et dignes de la nature humaine ; son imagination aura pris le dessus sur son entendement ; il verra les grandes masses de la nature, et n'en distinguera les détails qu'autant qu'ils le frapperont par leur beauté ; ainsi, il jugera très-mal une question de chimie ou de fortification, mais il jugera peut-être bien les intérêts de sa nation ; il ignorera les principes de la mécanique et de l'hydraulique, mais il connaîtra les ressorts du cœur humain et le jeu des passions. Il sera donc infiniment mieux disposé que le géomètre à concevoir l'harmonie morale de l'univers et à s'y conformer.

On pourrait prouver que l'étude *isolée* des lettres agrandit, fortifie et redresse les esprits, et que l'étude *isolée* des sciences exactes doit nécessairement rendre l'esprit borné, faible et faux.

Il y avait donc une profonde sagesse dans ce système

d'éducation générale qui commençait par les lettres et se terminait par l'histoire. Observons que l'histoire, tant politique que naturelle, n'est pas une science proprement dite; c'est un essai de l'esprit humain pour classer les faits du monde moral et du monde physique d'après un seul ordre qui serait en même temps *vrai* et *beau*. C'est, je crois, le point intermédiaire où la plupart des esprits feraient bien de s'arrêter. Mais rentrons dans notre sujet.

Si l'étude isolée des sciences exactes ne forme point les esprits, et surtout si cette étude ne les guide point vers la fin d'un être moral, il est facile d'en conclure qu'il pourrait exister pour des nations, et même pour le monde, une époque de *barbarie savante*. Qu'on se figure un peuple égaré dans le tumulte des passions et des factions politiques : ce peuple a renversé ses temples et ses autels ; il a massacré ses rois et immolé ses meilleurs citoyens ; il ravage tout autour de lui ; l'anarchie de ses mœurs se retrace dans sa langue et dans ses arts. Mais la chimie fleurit, car il faut de la poudre à canon ; mais la géométrie prospère, car il faut savoir calculer le projectile d'une bombe. Supposez le génie du mal victorieux ; supposez que cette anarchie se répande sur une partie du monde et s'y perpétue, vous aurez un *âge savant et barbare*.

Il est donc bien juste, ce sentiment unanime de tous les peuples qui place la gloire des nations beaucoup plus dans les lettres que dans les sciences. Les trésors scientifiques appartiennent à la nature plus encore qu'au genre humain ; la littérature d'un peuple est l'expression sacrée de son caractère national ; c'est un monument par lequel il se manifeste à tous les peuples, et perpétue son existence morale à travers tous les siècles.

Que la science nous apprenne à dompter et à dédaigner ce qui est esclave et mort ; que le génie des lettres enchante et élève ce que nous avons de libre et de divin ; que l'orgueil de notre entendement et celui de notre imagination

reconnaissent également une loi supérieure, un ordre de choses plus vrai et plus relevé, alors se déploiera, sans aucune discordance, ce jeu harmonieux de toutes les forces morales et intellectuelles, qui seul procure à une nation et à un siècle la vraie grandeur. Alors on ne discutera plus pour savoir à qui, des sciences ou des lettres, appartient la prééminence.

SUR LA MNÉMONIQUE,

ET SUR LES RAPPORTS DE CET ART PRÉTENDU AVEC LA MÉMOIRE ET L'ÉRUDITION.

(18 février 1807.)

§ 1er. Depuis quelques semaines, la mnémonique de M. de Feinaigle occupe beaucoup les curieux, les étrangers et les enthousiastes. Les uns voient dans la mnémonique le perfectionnement de l'espèce humaine; les autres, avec plus de raison, accablent cette soi-disant nouvelle science de plaisanteries et de sarcasmes. Mais l'enthousiasme et le ridicule ont également perdu beaucoup de leur empire sur les bons esprits en France. Espérons donc que le public voudra bien accueillir les recherches sérieuses que nous avons faites sur une question qui intéresse à la fois la philosophie, les sciences, les lettres et l'éducation.

Nous nous proposons, dans ce premier article, d'établir la vraie nature de la mémoire et le véritable caractère de l'érudition, trop souvent méconnus dans ce siècle. Dans notre second article, nous prouverons historiquement que toute méthode de mémoire artificielle est une très-vieille *charlatanerie*, aussi nuisible à la mémoire naturelle qu'à la vraie érudition. Nous démontrerons, dans un troisième article, que la véritable science de la mémoire, très-dif-

férente de toutes les charlataneries artificielles, est également connue et pratiquée depuis des siècles.

Commençons par la considération des phénomènes de notre *mémoire*. Ce mot désigne une faculté par laquelle notre esprit perçoit des idées ou des images comme lui étant connues, et comme appartenant au temps passé. Sans doute, nos idées n'ont rien de commun avec la matière ; mais, selon les physiologistes, les images des objets présentés aux sens doivent laisser dans le cerveau des impressions matérielles. Comment notre esprit s'aperçoit-il de ces impressions? Comment se les approprie-t-il? Ou, s'il ne se les approprie pas, comment les estime-t-il? Comment les traduit-il dans le langage des esprits? Ce sont là des mystères que personne ne saurait ni expliquer ni nier. Toujours il est certain que l'action de notre mémoire, comme toutes les autres actions de notre esprit, se montre souvent indépendante des sens.

Nos réminiscences ne sont pas toujours des retours forcés, déterminés par une action matérielle. Très-souvent nous nous rappelons précisément ce que nous voulons nous rappeler. Nous pouvons écarter et même effacer à notre gré les souvenirs les plus vifs, les plus doux, les plus douloureux et les plus effrayans. Tantôt notre âme fait revivre des pensées et des sentimens oubliés depuis long-temps, tandis que les impressions actuelles des sens sont à peine aperçues ; tantôt, en se représentant les idées qu'elle a reçues du dehors, elle en méconnaît l'origine, les transforme, et se les rappelle comme si elles étaient les siennes propres ; enfin, lorsqu'elle fait revivre des connaissances qu'elle a acquises à des époques très-différentes et d'une manière très-désordonnée, elle les classe souvent, au moment même de la réminiscence, dans un ordre nouveau et parfait. Ce qui est surtout d'une évidence frappante, c'est que la mémoire des vieillards est ordinairement beaucoup plus forte sur les détails les plus

éloignés que ne l'est celle des hommes dans la force de l'âge. Si les réminiscences étaient matérielles, elles devraient se changer avec les élémens du corps.

A toutes ces preuves de l'immatérialité de notre mémoire, nous joindrons encore un argument tiré d'une expérience commune dans toutes les écoles. Pour se rappeler bien une leçon le matin, on l'apprend par cœur le soir, au moment de se coucher. Si l'on a une bonne nuit, on se rappelle ce qu'on a voulu retenir; si le sommeil a été troublé par des songes, on l'a oublié. Il y a donc eu, dans ce dernier cas, une action de l'esprit indépendante du corps; l'esprit s'est occupé d'autre chose que de la leçon dont les signes matériels, les lettres, lui avaient été présentés le soir; et comme souvent ces songes qui effacent nos souvenirs n'ont aucune ressemblance avec les images connues de nos sens, comme ils n'ont même pu être présentés aux sens assoupis que d'une manière très-obscure, et que pourtant notre mémoire se les représente dans la lumière la plus vive, il nous paraît que, dans ce cas comme dans tant d'autres, toutes les lois connues de la matière sont *insuffisantes* pour expliquer l'action de notre esprit.

La mémoire est donc une manifestation de notre être immatériel, aussi pleine, aussi intime, aussi céleste que l'est l'intelligence ou l'imagination, ou aucune de ces autres manières générales d'agir désignées par le nom de facultés.

L'ancienne mythologie grecque a exprimé le haut prix de la mémoire par une allégorie très-heureuse. Elle ne connaissait d'abord que deux muses, l'une nommée *Mélété,* la réflexion, la méditation, le génie scientifique; l'autre appelée *Poiété,* l'imagination, l'intelligence productive au dehors, se créant des êtres de raison, enfin le génie poétique. Mais à ces deux anciennes muses, on joignit bientôt une troisième, sous le nom de *Mnéme,* ou

Mnémosyne, la mémoire, l'intelligence qui se représente la série de ses opérations et de ses expériences. Voilà le plus ancien échantillon de métaphysique qui nous soit connu. On sait que les deux muses primitives furent bientôt oubliées, et que les neuf filles de la mémoire étaient les muses vulgaires de l'antiquité.

En effet, la mémoire, si stupidement calomniée par de soi-disant *penseurs* et *philosophes,* est la mère des sciences et des arts. Non-seulement elle assiste nécessairement à tous les travaux du génie scientifique et du génie poétique ; sans elle les idées seraient sans suite, les images sans liaison, le monde intellectuel un chaos que chaque instant verrait se détruire et se reproduire.

Mais la mémoire fait plus encore ; après avoir rempli ses devoirs, elle y joint encore des bienfaits ; en bonne mère, en sage économe, elle a formé un immense magasin, où la raison et l'imagination puisent à chaque instant. Ce que la mémoire est pour chaque esprit individuel, l'*érudition* l'est dans l'ensemble du monde scientifique et littéraire; l'érudition est, pour ainsi dire, la mémoire du genre humain. A quoi serviraient les plus beaux développemens de notre esprit, sans la mémoire qui en conserve les fruits ? A quoi serviraient tous les progrès des sciences et des lettres sans l'érudition, sans cette fidèle gardienne des trésors qu'une génération laisse à l'autre ? Dans toutes les branches des sciences et de la littérature, le zèle n'est qu'extravagance, l'esprit que folie, le travail que tâtonnement, sans l'aide de cette science préliminaire qui nous enseigne ce qu'on a fait et dit avant nous, ce qui reste à faire et dire, les sources où il faut puiser, les fausses routes qu'il faut éviter, en un mot sans l'érudition.

Ce n'est pas que je veuille ici élever l'érudition au-dessus de l'observation. L'une et l'autre ont leur mérite à part. Ce sont les deux yeux du génie ; sans leur secours, il erre dans une nuit épaisse, au milieu des fantômes et

des monstres ; avec leur aide, il découvre, il mesure, il parcourt son empire, l'univers.

L'observation ne nous fait saisir que les images fugitives du présent ; l'érudition nous met en possession de l'expérience de tous les siècles. Les faits que l'observation nous donne peuvent quelquefois être nouveaux ; mais les faits que l'érudition nous apprend sont éprouvés et épurés dans le creuset du temps. Il est vrai que la douce, la tranquille clarté de l'érudition, semblable à la lueur des étoiles, s'obscurcit, s'affaiblit et se perd dans le lointain des siècles. Mais si les lumières de l'observation ressemblent à des éclairs vifs et brillans, elles ont aussi l'inconvénient de ne se montrer la plupart du temps qu'au milieu des orages. Peu de gens reçurent de la naissance ou de la fortune le privilége de pouvoir observer des choses dignes d'être retenues. Tout le monde peut se mettre en possession des trésors de l'érudition ; le camp d'Alexandre, le sénat de Rome, la cour d'Auguste, le salon d'Horace et d'Anacréon nous sont ouverts ; nous pouvous nous asseoir à côté de Platon, ou nous promener avec Aristote dans les jardins d'Académus. Quel esprit orgueilleux oserait croire qu'il ne gagnerait rien en se mettant en contact avec de si grands, de si beaux, de si sages esprits?

Il n'y a aucune branche des connaissances humaines qui ne rétrograde, dès que l'érudition cesse de l'éclairer. Combien de systèmes extravagans et funestes en morale et en politique ne doivent leur vogue qu'à l'admiration des ignorans, toujours prêts à regarder chaque renouvellement d'une vieille rêverie comme une preuve de la perfectibilité de l'espèce humaine! Il est inutile de parler ici de l'histoire, de la géographie, des lettres proprement dites, personne ne nie que l'érudition en est une alliée inséparable ; mais même les sciences naturelles, qui en apparence semblent tout devoir à l'observation, ne

peuvent se passer de l'érudition. Le célèbre M. Cuvier prêche tous les jours cette vérité par son heureux exemple autant que par ses sages conseils; mais il est bien affligeant de voir se former à Paris et à Londres une secte de mauvais naturalistes qui prétendent se passer de l'érudition. Leur superbe dédain pour l'antiquité, dont ils empruntent cependant des termes grecs estropiés; l'ignorance dans laquelle ils sont, et des travaux qui se font dans le reste de l'Europe, et des noms même des hommes les plus marquans dans leurs sciences; enfin, cette grossière vanité qui leur fait accroire qu'ils ont à eux tout le savoir du monde, parce que, placés dans des villes riches et populeuses, ils ont le moyen de faire imprimer de très-coûteux ouvrages; tout cela nous fournirait matière à un tableau très-amusant, mais nous ferait perdre de vue notre principal objet.

Bornons-nous donc à une seule remarque. Lorsqu'Épicure voulut renverser toutes les idées nobles et généreuses, il afficha du mépris pour l'érudition. Lorsque les sophistes du dix-huitième siècle voulaient amener une révolution dans les mœurs, les lois et les idées, ne parlaient-ils pas avec fureur et mépris de l'érudition? N'insultaient-ils pas aux Dacier, aux Casaubon, aux Saumaise, à ces restaurateurs des lettres et de l'érudition, comme à des sots *qui n'avaient pas su penser,* des gens *hérissés de savantes fadaises,* des pédans *vains et crasseux,* des *cuistres noircis d'encre et coiffés de poussière?* Ne proposaient-ils pas de fermer les colléges et d'abolir l'étude du latin et du grec? N'ont-ils pas réellement, en 1793, dispersé nombre de bibliothèques dont l'étranger s'est enrichi? N'ont-ils pas détruit les corps enseignans? Certes, l'érudition doit être très utile dans l'ordre social, puisqu'elle a déplu aux philosophes français. Leur calcul était juste. En fermant l'oreille à la voix des siècles, on l'ouvre aux cris des imposteurs.

Avouons cependant que la mémoire et l'érudition sont, comme la science, comme les lettres, comme toutes les autres choses du monde intellectuel, sujettes à recevoir une fausse direction qui, en les isolant, tend à les rendre ennemies de la raison et de l'imagination dont elles sont les alliées naturelles. C'est en soi-même une entreprise bien difficile que de réunir à un haut degré la culture de la mémoire à celle des autres facultés de l'âme. Ils sont en petit nombre, ces esprits qui, chargés du butin de l'antiquité, peuvent encore se présenter avec grâce et légèreté aux yeux de la génération présente, et lui peindre avec intérêt les merveilles qu'ils ont aperçues. Souvent les érudits se trouvent comme éblouis par une trop grande multiplicité de lumières; ils ne savent plus distinguer le vrai du faux, parmi ces innombrables modifications sous lesquelles la sagesse et la folie humaine se reproduisent. Souvent aussi les étonnantes productions des siècles passés jettent leur imagination dans une frayeur, dans une stupeur qui ne leur permettent plus de rien créer par eux-mêmes. Il n'appartient qu'à des esprits distingués de s'égarer ainsi. Notre siècle n'a pas besoin de redouter l'excès de la vraie érudition.

Mais ce qui est à craindre aujourd'hui, c'est une mémoire qui ne retient que des signes, c'est une érudition qui ne se compose que de mots, de chiffres, de dates. Alors ce n'est plus l'âme qui agit tout entière pour se rappeler ses anciennes opérations; c'est un misérable jeu des sens qui assiégent et accablent l'âme d'une foule d'images insignifiantes, inanimées, et auxquelles la raison ni l'imagination ne prennent aucun intérêt. C'est sur cette sorte de fausse mémoire et de fausse érudition que se fondent ce goût pour les abrégés et les encyclopédies, ce grand zèle pour les nomenclatures et les calembourgs, cette fureur de parler sans avoir pensé, d'écrire sans avoir lu, cette admiration pour de jolis riens, pour des

phrases sans idées, pour des vers sans poésie, tous ces phénomènes de notre siècle qui devraient bien nous rendre un peu plus indulgens pour les défauts des anciens érudits.

Le premier principe qu'on peut opposer à cette dépravation de la mémoire, c'est de ne rien retenir que ce qu'on a bien compris, senti et jugé.

Le second, c'est de se rappeler ses idées et ses images plutôt par leur combinaison naturelle, c'est-à-dire intellectuelle et intérieure, que par des signes matériels et extérieurs.

Notre mémoire suit naturellement ces principes; comment une faculté tout intellectuelle pourrait-elle en reconnaître d'autres; les enfans même aiment rarement à retenir des mots qu'ils n'entendent pas. Lorsqu'avec l'âge, l'imagination et le sentiment se développent, ce sont les beaux vers et les sentences piquantes qu'ils conservent le plus facilement. Ce ne sont pas même les mots les plus abstraits qui surchargent la mémoire; ce sont les mots dépourvus de sens et de liaison; par exemple, une série de noms de rois peu connus; une table de longitudes; une nomenclature de plantes inutiles et peu remarquables, etc. etc.

Aussi l'intérêt des sciences et des lettres n'exige nullement qu'on grave de semblables minuties dans la mémoire. On n'est pas poète pour savoir par cœur toutes les rimes de Richelet; de même dans l'histoire, dans la géographie, dans la géométrie et dans l'histoire naturelle, aucun véritable savant ne perd son temps à apprendre par cœur la nomenclature de sa science: ce sont les principes de classification, la liaison des rapports, les applications utiles, les résultats qu'on doit graver dans son âme. Les sots seuls font de leur mémoire un dictionnaire: cela ne les avance pas; ils retrouvent bien les mots qui ont frappé leurs sens; mais comment retrouver les idées que leur âme n'a point eues?

(23 février 1807.)

§ 2. D'après les principes que nous avons établis sur la dignité, la nature et l'usage de la mémoire, on doit s'attendre à nous voir repousser avec vigueur toutes les prétendues merveilles de la *Mnémonique*, ou de la mémoire artificielle.

Ce n'est pas que nous ayons l'intention de combattre M. de Feinaigle. Que ce *professeur* continue à faire des tours comme tant d'autres *professeurs;* qu'il numérote les parois de son appartement et les *cases* de sa mémoire; qu'il mette ensuite dans chaque *tiroir* de son âme un meuble, une maison, un canard, un chat, et surtout des *louis;* que, grâce à ses combinaisons ingénieuses, on voie Chilpérich *périr* dans un poêlon; que Clovis reste *vissé* sur son trône pour garder son *clos* de France; que Childéric se revête d'un gilet, ou, pour parler comme M. de Feinaigle, d'un *chillet* riche; que *Childebert* soit représenté par un *chillet vert;* qu'enfin le chiffre 1 soit comparé à un observatoire, lequel n'est évidemment qu'un *phare du monde,* et rappelle ainsi le roi Pharamond, auquel ensuite succède *un bœuf avec une lunette entre les cornes,* qui rappelle je ne sais quoi : tout cela ne nous a paru mériter ni approbation ni critique. Mais nous devons parler des *anciens inventeurs* de cette soi-disant nouvelle science : c'est à eux seuls que nos réflexions s'adressent.

Simonides, poète élégiaque et lyrique, se trouvant à dîner avec un grand nombre de personnes, sortit subitement comme par une inspiration divine. Au même instant, le toit s'écroula et écrasa tous les convives qui étaient restés à table. Les parens désolés ne purent plus reconnaître les cadavres de ceux qui leur appartenaient, tant les visages étaient défigurés. Alors Simonides, en se rappelant l'ordre dans lequel les convives avaient été assis,

en reconnut et en distingua les tristes restes. Frappé de cette utilité de l'ordre, il inventa, dit-on, l'art de la mémoire artificielle.

Mais il y a lieu de croire que cet art était déjà connu avant Simonides. Un professeur de mnémonique offrait à Thémistocle de lui apprendre l'art de fixer sa mémoire: « Apprenez-moi plutôt l'art d'oublier, lui répondit le » héros athénien. »

Métrodore et Carnéade cultivaient avec succès cet art et le perfectionnèrent même. C'étaient deux sophistes grecs qui se vantaient de pouvoir soutenir le pour et le contre sur toutes sortes de matières, à peu près comme des philosophes français. Or, ces messieurs avaient trop besoin de leur art pour le divulguer. Il paraît, par un passage de Quintilien, que l'art de Métrodore consistait à classer les objets qu'il voulait se rappeler, d'après les douze signes de l'écliptique, divisés chacun en 30 degrés; ce qui lui donnait 360 *lieux* ou cases.

On voit déjà l'idée principale que les professeurs de mnémonique n'ont fait depuis que tourner et retourner. Toute cette prétendue mémoire artificielle n'est qu'une application forcée de la mémoire locale naturelle. Aussi les anciens paraissent l'avoir désignée sous le nom de *doctrine des lieux et des images*. C'est ainsi que l'appelle l'auteur des livres *ad Herennium*, faussement attribués à Cicéron.

Cet auteur commence par dire « qu'il prouvera *autre* » *part* qu'il peut y avoir une mémoire artificielle; ici je » veux seulement en exposer la méthode. » Cette méthode est basée sur une disposition régulière et numérique d'une suite de *lieux* ou cases auxquels on attache en pensée une *image*, laquelle, à son tour, nous rappelle la pensée, le fait, l'événement dont nous voulons nous souvenir. « Ces » lieux sont comme des tablettes de cire, dit l'auteur, » les images sont des lettres, leur disposition en fait une » écriture, etc.... Il faut donner à chaque *cinquième* et à

» chaque *dixième* case une marque distinctive très-frap-
» pante.... Il faut que les lieux ou cases soient à une
» distance convenable l'un de l'autre, pour ne pas être
» confondus ensemble. (Cette règle est totalement mé-
» connue par M. de Feinaigle.) Les images peuvent se
» rapporter aux *choses* ou aux *mots*. On peut souvent ex-
» primer un événement entier par une seule marque ou
» une simple image qu'on s'imprime dans l'esprit. » Tout le monde savait cela avant notre auteur ; tout le monde en fait usage. Quintilien conseille aux orateurs de marquer, par exemple par une ancre, l'endroit de leur discours où ils se proposent de parler d'un vaisseau. Il ne faut pas de science mnémonique pour ces artifices connus des écoliers ; « mais, continue l'auteur des livres *ad He-*
» *rennium*, on peut aussi se former des images qui ne
» rappellent que les mots. Par exemple, vous voulez vous
» souvenir de ce vers :

3 1 2

» Jam domuitionem parant reges Atridæ.

» Il faut vous figurer dans la premiere case un *Domitius*
» *levant les mains au ciel, pendant que les rois Martiens le*
» *fouettent*, etc. » Il serait hors de propos de citer tout ce qui suit dans le texte. En voilà déjà suffisamment pour prouver que cette mnémonique renfermait les principes et même les extravagances de la mnémonique moderne. Ce Domitius fouetté, qui doit rappeler le mot *domuitio*, n'est-il pas tout-à-fait digne de figurer à côté du *M. André* qui, dans la mnémonique de M. Feinaigle, doit nous rappeler la classe *Monandria*, de Linné? « Les fouets,
» dit profondément l'érudit Turnebus, ne se rapportent
» pas à la vérité au mot *domuitio ;* mais ces fouets sont
» utiles pour agacer et exciter la mémoire. » On croirait entendre M. de Feinaigle lui-même. Tant il est vrai que les beaux esprits se rencontrent !

Parmi les modernes, on cite généralement, quoique

improprement, *Raymond Lulle*, comme inventeur d'une nouvelle mnémonique. Ce docteur *vénérable et illuminé* est honoré comme martyr dans l'île de Majorque, son pays natal. Mais, quand on lit ses ouvrages obscurs et bizarres, c'est le lecteur qui est le véritable martyr. Il y a pourtant dans les écrits de Raymond Lulle un fonds de génie et de science.

Voici ce qu'il en est de sa mnémonique. Il classe tous les objets importans sous neuf *sujets* principaux, neuf *prédicamens* absolus, neuf *prédicamens* relatifs, etc. etc.; il assigne à chacune de ces classes une lettre de l'alphabet; il écrit ensuite les sujets, les qualités, les rapports et les autres objets de sa méthode sur la circonférence de plusieurs *cercles*, dont l'un est immobile, c'est celui de *sujets*, les autres sont mobiles. Dans chaque cercle il inscrit *trois triangles*, de manière que les trois pointes de chaque triangle touchent à trois termes qui ont une liaison de sens, comme, par exemple, *principe*, *milieu*, *fin*. Au moyen de ces cercles, de ces triangles, et des lettres correspondantes, on trouve mécaniquement les rapports de toutes les choses; par exemple, que Dieu est bon, juste et puissant; on exprime de même ces rapports par un petit nombre de lettres.

Cette *science circulaire*, cet *art universel et compendiaire*, comme l'appellent Lulle et ses commentateurs, les Jacob, les Morestellus et autres, n'est donc proprement qu'un arbre encyclopédique des idées humaines. « C'est, dit Morestellus, une *noétique* ou un art de guider la pensée; » c'est aussi une *mnémonique* ou un art de guider la mémoire, etc. » Enfin, c'est la science des sciences, selon les Lullistes. On a donc eu tort de citer cette méthode comme étant uniquement un art de mémoire artificielle; Bacon et Leibnitz l'ont mieux caractérisée, en disant « que c'était » un art de parler sur tout sans rien savoir à fond. » Jugement peut-être trop sévère.

Jordanus Brunus, en commentant l'Art universel de Raymond Lulle, a proprement été le créateur de la mnémonique. On voit chez lui les *cas,* les *maisons,* les *champs* et les autres moyens de classification qu'on nous annonce comme nouveaux. Vingt auteurs ont fait des commentaires sur le même objet : les uns, avec Kircher, se servent des *roues combinatoires;* les autres, avec Jules Camille, construisent des *théâtres mnémoniques.* Qui pourrait seulement retenir leurs noms? Qui connaît Rossel, Cusanus, Backhusius, Marafioti, et ce *Petrus de Ravenne* dont le *phénix mnémonique* a été régénéré par l'espagnol *Azévédo.*

La mnémonique, ou la doctrine des lieux et des images, a été considérée par les anciens et les modernes, comme *un art de charlatan,* ne pouvant servir qu'à étonner une multitude par des prodiges inutiles et inapplicables aux véritables études. Ni Aristote, ni Quintilien, ni Hermogène ne l'ont recommandée aux orateurs, pour qui cependant il était si essentiel d'avoir une bonne mémoire. Les sophistes seuls s'en servaient; et même le sophiste Flave Philostrate déclare avec raison que notre mémoire, cette action plénière d'un esprit immortel, n'est soumise à aucun art. Il est vrai que, dans un dialogue, Cicéron attribue à un orateur romain quelques paroles en faveur de la mnémonique de Simonides. Cela ne nous apprend pas la façon de penser de Cicéron lui-même. Henri Agrippa, qui a écrit un commentaire sur la mnémonique de Raymond Lulle, avoue franchement, dans son Discours sur la vanité des sciences, chap. 9, « que c'est un art très-futile, et qu'il désire que personne » ne s'en laisse imposer par son commentaire. » Il y avait dans le XVII^e^ siècle des imbéciles qui employaient leur temps à exercer isolément leur mémoire, et qui, par divers artifices, obtenaient des résultats qui tenaient du prodige. Un jeune Corsicain put retenir 36,000 noms, après les avoir entendus une seule fois, et les répéter dans

tel ordre qu'on voulait, comme l'assure Muret, *Var. Lect.* lib. III, cap. 1. Mais toutes ces merveilles n'en imposèrent point au célèbre *J.-G. Vossius*, à cet érudit consommé dont les études embrassaient toute l'histoire des sciences et des lettres. Il pense que « cet art de *rattacher* » *nos images à de certains lieux*, peut donner une mémoire » de parade, et nous aider à nous rappeler une longue série » de mots. Mais elle est *un obstacle et un retardement pour* » *la véritable érudition :* car le temps que les autres hommes » emploient à méditer, ils l'emploient à repasser leurs » *lieux et images*, pour conserver leur art, devenu désor- » mais la *seule* qualité par laquelle ils sont agréables aux » autres et à eux-mêmes. *De Rhetor. nat.* cap. 20. »

Un célèbre littérateur du XVIIIe siècle, M. Rollin, se déclare également contre tous ces artifices, quoiqu'il recommande en même temps très-fortement l'exercice de la mémoire, « comme étant presque le seul travail auquel » les enfans soient propres. » Il raconte qu'il y avait de son temps un curé en Languedoc qui pouvait répéter trois à quatre cents mots, la première fois qu'il les entendait prononcer. C'était à la disposition des rues de la ville de Montpellier qu'il rapportait les mots.

Dans la grande révolution que l'art de l'éducation, ou la *pédagogique*, subit en Allemagne, il y a trente à quarante ans, la question de la mémoire artificielle fut discutée de nouveau ; il parut même des *Elémens de mnémonique et de heuristique*, par M. Dommerich. L'opinion des meilleurs pédagogues d'Allemagne est fixée ; ils emploient pour exercer la mémoire tous les moyens rationnels connus, et jamais ils n'emploient aucun des moyens artificiels isolément.

Mais, nous dira sans doute quelque *savant*, « que » nous fait l'opinion des anciens et des modernes ? Nous » nous sommes *perfectionnés*. Si les Grecs et les Ro- » mains ne savaient pas tirer parti de la mnémonique,

» c'est qu'ils étaient des *ignorans*, etc. » Nous allons démontrer que les anciens et les modernes ont eu raison de rejeter, de condamner, et même de *défendre* expressément les charlataneries mnémoniques; nous le démontrerons en exposant les méthodes véritables et éprouvées dont on peut se servir pour aider la mémoire.

(24 février 1807.)

§ 3. Pour achever de détruire toutes les illusions de la fausse mnémonique, nous allons exposer rapidement les divers moyens d'aider la mémoire : ces moyens sont naturels ou artificiels.

Les moyens naturels sont fondés sur la liaison naturelle des idées ou des images.

Les moyens artificiels sont fondés sur une association arbitraire entre un objet qui tombe sous les sens et le souvenir qu'on veut rappeler.

La saine raison indique à tous les êtres pensans les moyens naturels de conserver le souvenir de leurs idées. Concevez clairement, méditez avec lenteur, jugez avec calme, vous aurez gravé vos idées dans votre âme d'une manière ineffaçable. La clarté, la force et la profondeur d'une pensée sont les premières conditions nécessaires pour qu'elle soit bien retenue.

L'ordre et l'enchaînement ne viennent qu'en second rang. Mais par l'ordre des idées, il faut entendre un ordre logique ou rationnel, et non pas un ordre *numérique*, comme quelques mauvais géomètres voudraient nous le faire croire, et comme les professeurs de mnémonique nous l'inculquent. Par exemple, supposez deux enfans de douze à quinze ans, dont l'un saurait par cœur 2 à 3,000 noms de plantes, de manière à pouvoir les répéter dans tel ordre qu'on voudra, et les rapporter chacun à son genre de famille; l'autre, au contraire, ne saurait pas même

répéter avec exactitude les noms des cent familles, mais il saurait développer les principes fondamentaux de la méthode, en déduire pas à pas les divisions, et ainsi découvrir successivement le caractère de chaque famille, et l'appliquer aux plantes qu'on lui présenterait; certes, le premier de ces enfans ne serait qu'un perroquet, une marionnette propre à jouer un rôle dans une *comédie mnémonique;* l'autre serait un esprit supérieur, appelé à cultiver les sciences.

La vraie, l'utile mémoire est, comme la saine érudition, inséparable du raisonnement et du sentiment. Toute association d'idées, tout enchaînement de souvenirs basé sur des rapports contraires à la raison et au sentiment, doit être sévèrement condamné et proscrit. L'usage doit en être défendu aux instituteurs sous des peines rigoureuses, comme très-nuisibe au développement de l'esprit, malgré les petites merveilles qui pourraient en être les résultats.

Que diraient les Rollin, les Dacier, d'un enfant qui ne se rappellerait Léonidas qu'en pensant au magasin des modes de Mme Léon, ou qui, pour se souvenir de Pompée, aurait besoin de se figurer une *pompe?* — Je crois que Dacier ferait fouetter l'élève et le professeur. Voilà pourtant ces beaux secrets qu'un illustre mnémonicien vend à prix d'or à ses illustres écoliers!

Les autres moyens naturels d'aider la mémoire sont fondés sur l'imagination et le sentiment. Tels sont les expressions figurées, les tropes, les comparaisons, les traits pittoresques ou moraux.

Par exemple, pour apprendre bien la véritable géographie, de quel secours ne sont pas les montagnes et les fleuves, lorsqu'on sait en décrire l'aspect d'une manière propre à frapper ou charmer l'imagination! Quand les Pline, les Strabon nous peignent « le mont Ida couronné » de neige, portant au nord des forêts de sapins, au midi

» des bosquets d'andrachné, etc., ou la Thessalie sem-
» blable à un amphithéâtre de montagnes, où plusieurs
» villes sont assises sur chaque gradin ; » quand ils nous montrent là « le Méandre serpentant dans des vallées » si belles qu'il ne saurait y faire assez de détours ; ici » l'Araxe s'indignant contre le joug d'un pont ; » quand ils animent ces tableaux de la terre par le spectacle de ses habitans, tantôt plongés dans la mollesse, dormant sur la pourpre et mangeant sur des plats d'or, tantôt disputant aux bêtes féroces les produits de leur chasse ou le creux d'un rocher qui leur sert d'asile ; c'est alors qu'on apprend la géographie, qu'on en reçoit une idée juste et une impression profonde ; qu'on en embrasse le vaste ensemble, et qu'on en conserve un vif souvenir.

L'étude des sciences historiques admet autant de raisonnement que les mathématiques, et autant d'imagination que les lettres en admettent. Ce prétendu divorce entre la pensée et la mémoire, prononcé par le tribunal de la sottise, et confirmé dans l'Encyclopédie, ne sera point reconnu devant le tribunal d'aucune véritable science.

Les vrais géomètres ne font aucun cas de la mémoire artificielle. Les Leibnitz et les Euler se sont prononcés positivement sur ce point. Il est vrai qu'un astronome français s'est récemment déclaré le protecteur de la *mnémonique ;* mais il y a dix ans qu'il a lui-même réfuté les principes qu'il professe aujourd'hui. Voici comment M. de Lalande parlait en 1795 :

« Le conseil le plus important que l'on puisse donner » à ceux qui étudient les mathématiques, c'est *d'exercer* » *leur imagination beaucoup plus que leur mémoire ;*.... c'est » ainsi qu'on acquiert l'esprit des mathématiques, le goût » des recherches, la facilité de découvrir et d'inventer, etc.» (*Astronomie*, 2e édition, préface, page vij.) Dans la même préface, M. de Lalande dit avec beaucoup de raison, « que l'étude de la morale et de l'âme humaine est une

» occupation plus nécessaire et plus digne de l'homme » que l'étude de la nature : » principe excellent dont notre célèbre astronome ne paraît plus se souvenir. Ainsi, le triste exemple de M. de Lalande prouve qu'en prenant des leçons de mnémonique chez M. de Feinaigle, on court risque de perdre sa mémoire naturelle et même le bon sens.

Les instituteurs, en se pénétrant des principes généraux de la seule *vraie mnémonique*, que nous venons d'exposer, doivent, dans l'application pratique, éviter autant que possible tout ce qui tend à soumettre la mémoire, cette noble fonction d'un esprit immortel, aux ressorts d'un mécanisme fondé sur les sens et les objets extérieurs. Les illusions qui peuvent résulter de la mémoire artificielle doivent être considérées comme les tours de force d'un *Forioso*. Cultivons notre mémoire avec le secours du bon sens, et laissons M. de Feinaigle danser sur la corde tant qu'il voudra.

Les moyens subsidiaires de la véritable mnémonique sont connus des instituteurs. Tel élève a la conception lente ; son imagination agit peu, ne saisit que difficilement les impressions, mais les conserve bien ; il aura peu de souvenirs, mais des souvenirs profonds et sûrs. On cherche à vivifier sa mémoire, en l'exerçant sur des choses amusantes ; on excite son imagination par des discours et des lectures agréables. Tel autre saisit avec rapidité les impressions, mais les garde mal ; ses souvenirs sont multipliés et confus. On l'oblige à définir et analyser ses impresions ; on lui fournit le cadre d'un *tableau synoptique*, dans les cases duquel il dispose les choses qu'il doit apprendre par cœur. Ces tableaux sont un excellent soutien de la mémoire, lorsqu'ils sont faits et composés uniquement par les élèves ; mais que les professeurs les écrivent, qu'ils les fassent imprimer comme *des ouvrages*, qu'ils les exposent comme des cartes à l'usage des élèves,

voilà une véritable extravagance ; c'est inviter à la paresse, même les esprits les plus actifs, et ôter la mémoire à ceux qui en ont. Ces détestables collusions, ces coupables complaisances des professeurs ont pour motif le désir de produire de petites merveilles dans quelque exercice public. C'est précisément le même esprit de charlatanerie qui préside aux cours de mnémonique.

Nous avons assez et peut-être trop de ces moyens subsidiaires pour aider la mémoire par le secours des yeux. Tels sont les arbres chronologiques, les cartes, les globes, etc. Tels sont ces atlas figurés, ces jeux géographiques et toutes ces inventions des Allemands copiées par les Français. Le trop fréquent emploi est un des nombreux défauts du système actuel de l'instruction. Par exemple, un homme qui n'étudie la géographie que dans les cartes ignore ordinairement tout ce que la géographie offre de plus digne à l'attention d'un être pensant, comme la nature du sol, la variété des climats et des productions, l'élévation et la construction des chaînes de montagnes, et en général tous ces phénomènes étonnans qu'offre la surface de notre globe. Celui qui, en étudiant l'histoire ou la géographie, n'aurait jamais perdu de vue les cartes ou les tableaux synoptiques, sera précisément dans le cas d'un écolier de M. de Feinaigle, qui a attaché toute sa science aux parois de son appartement. Il faut une extrême précaution, une extrême sobriété dans l'emploi de tous ces moyens qui parlent à l'âme par les sens. Le singulier zèle qu'on montre aujourd'hui pour ces surfaces extérieures des sciences prouve que le véritable amour du savoir a fait place dans tous les cœurs à une misérable ambition qui se sert d'une apparence de sciences et d'études pour obtenir des honneurs ou des richesses.

Au moment de terminer ce travail, nous recevons une brochure intitulée *Notice sur la mnémonique*, par M. Grégoire de Feinaigle. On y chercherait en vain des idées claires

et positives sur les grandes améliorations que M. de Feinaigle prétend avoir faites à la mnémonique des anciens. Tout cela forme le *secret* de ce professeur, et ne se vend pas pour 24 s. comme la Notice, mais bien pour 100 fr. Cependant M. de Feinaigle aurait pu, sans se compromettre, nous donner des éclaircissemens sur les méthodes employées par ses prédécesseurs dans la carrière mnémonique. Il cite sans ordre chronologique une vingtaine de noms copiés dans Morhof et dans d'autres historiens. Mais son érudition paraît *artificielle* comme sa mémoire. En voici un exemple : Un des anciens mnémoniciens s'appelle *Métrodore*, natif de Scepsis, en latin *Metrodorus Scepsius*; voilà M. de Feinaigle qui prend l'adjectif patronimique *Scepsius* pour un nom propre, et qui nous parle toujours de *Scepsius Métrodore*. C'est comme qui dirait M. Alsacien de Feinaigle. Plus loin, ce professeur parle de Sénèque, sans distinguer le philosophe de ce nom, du rhéteur. Il a copié cette citation inexacte dans Morhof, tom. II, chap. VI, art. 8.

Le prétendu *rapport* fait à l'académie de Nancy, sur la mnémonique, commence par un trait d'ignorance qui, dans toute bonne école secondaire, mériterait à son auteur quelques coups sur les doigts. Le voici :

« L'invention de la mnémonique est due à *un certain* » *Simonides*, natif de l'île de Léos, etc. » Ainsi donc, un académicien de Nancy ignore que Simonides de Léos est l'un des neuf grands poètes lyriques de la Grèce, que les anciens le nomment à côté d'un Alcée et d'un Pindare. « Un *certain* Simonides! Quelle expression! Que dirait toute la ville de Nancy, si quelqu'un disait : Un *certain* M. Mollevaut, auteur de *certaine* traduction de Tibulle, membre de *certaine* académie de Nancy? Plus loin, M. le rapporteur cite vingt fois Cicéron comme auteur des livres *ad Herennium*, sans avoir seulement l'air d'en douter. Pourtant les érudits les plus célèbres ont formellement

prouvé que ce traité n'était point de Cicéron. On le joint à ses œuvres par habitude; mais les écrivains exacts ne le citent point sous le nom de Cicéron; surtout ils ne citeraient pas de cette manière le morceau relatif à la mnémonique, parce que c'est précisément un des morceaux qui ont paru les plus indignes de l'orateur romain, par l'extrême niaiserie des idées. Mais tout est permis à qui dit « un *certain* Simonides. »

L'académie de Nancy désavouera sans doute ce prétendu rapport qui ne porte aucune signature.

L'Institut a désapprouvé la méthode de M. de Feinaigle « comme ne pouvant aider la mémoire; et il a » déclaré que, si quelquefois elle la servait, c'était en » nuisant au jugement et aux progrès de l'intelligence, » parce qu'elle n'occupait les jeunes gens que d'idées » bizarres et incohérentes, qui ne laissent aucun exercice » au raisonnement et à la pensée. » Nous n'avons fait que développer les motifs qui ont déterminé le jugement de cette société.

L'Appréciation du Monde; ouvrage traduit de l'hébreu, par M. Michel Berr.

(25 février 1808.)

Si les plaines fertiles semblent être le séjour naturel des arts, de l'industrie et des plaisirs, c'est parmi les monts sourcilleux, c'est au fond des vastes forêts, c'est à côté des précipices et des torrens que la nature étale ses plus sublimes beautés et toute sa majesté primitive. On peut appliquer cette image au génie littéraire des peuples; il y a des nations qui, amollies par une longue civilisation, par les arts du luxe, par les jouissances de la richesse, ne cherchent dans les nobles productions de

l'esprit que le frivole amusement de leurs heureux loisirs. Il y a d'autres peuples qui, au sein d'une vie simple et pastorale, ne respirent que l'amour de la patrie, l'enthousiasme du courage, de la liberté et de la gloire; chez eux, la poésie, l'éloquence, tous les beaux-arts ne sont que les expressions naïves d'un sentiment national aussi vif que profond; parmi ces peuples, la lyre ne retentit que pour animer aux combats une jeunesse guerrière, pour gémir sur la tombe des héros, ou pour chanter les louanges des dieux nationaux; le théâtre (s'ils en ont un) est soumis à l'empire du destin inflexible; dans leurs récits, dans leur poésie épique, règne le merveilleux; les dieux ou les anges y descendent sur la terre, tandis que les mortels, par la grandeur de leur courage, semblent s'élever jusqu'aux cieux :

Divisque *videbit*
Permistos heroas, et ipse *videbitur* illis.

Parmi les peuples dont le génie littéraire porte cette empreinte d'une sublime naïveté, d'une majesté sauvage, les Hébreux tiennent certainement un rang très-distingué, en ne considérant leurs ouvrages que sous un point de vue purement littéraire et philosophique.

Mais ces ouvrages si admirables, lorsqu'on les étudie dans l'esprit de la nation dont ils font l'orgueil, et des siècles qui les virent naître; ces ouvrages, dis-je, paraîtraient remplis d'irrégularités, si l'on prétendait, comme M. de Voltaire, les juger sans égard aux *temps* et aux *lieux* de leur origine, sans connaissance de la *langue* dans laquelle ils furent composés.

Si, dans les hymnes d'un Moïse, d'un David, d'un Asaph, d'un Isaïe, les sentimens les plus forts, les plus impétueux, se succèdent souvent sans aucune espèce de transition; si les images y sont accumulées sans ordre, ou indiquées par un ou deux mots, sans aucun développement ni aucune nuance; si le choix des expressions, et

surtout des comparaisons, y est réglé par la seule impulsion d'une vive imagination, sans égard à ce que nous appelons noblesse et dignité : tout cela ne s'explique, ne se conçoit, ne se laisse juger et apprécier qu'en rapport immédiat avec les circonstances dans lesquelles ces admirables poésies prirent naissance. C'étaient des chants religieux et populaires ; une inspiration soudaine les dictait ; une musique animée les accompagnait ; et c'était au milieu des danses, devant l'hôtel, devant l'arche sainte, que tout un peuple les écoutait avec recueillement, pour les répéter avec transports.

La langue des Hébreux, à la fois si pauvre et si riche ; pauvre, si on y cherche des tournures spirituelles ou des expressions d'une métaphysique subtile ; riche, si on considère ses mots poétiques, ses inversions pittoresques et les formes si ingénieusement variées de ses verbes : cette langue, dis-je, comme toutes les langues originales, a une très-grande part au caractère particulier des ouvrages où elle est employée. La versification hébraïque ne consistait que dans une espèce de rhythme, très-libre et nullement assujéti aux règles d'une prosodie sévère. Deux petites phrases suivaient et se correspondaient à peu près par leur étendue et par la position des mots : c'est ce que les orientalistes appellent le *parallélisme* (1). La nature même de la langue, et surtout le petit nombre de certaines parties auxiliaires du discours, aurait défendu aux Hébreux l'usage de la période, soit prosaïque, soit poétique, si cette forme du style n'eût déjà été proscrite par l'esprit même des Orientaux. Ainsi la langue et le caractère national concouraient à donner au style des Hébreux

(1) Pour donner aux lecteurs une idée approximative de ce que c'est que le *parallélisme* de la poésie hébraïque, nous n'avons qu'à leur rappeler ces deux vers d'un des chœurs d'*Esther* :

Que de ton bras la force les renverse !
Que de ton nom la terreur les disperse !

cette tournure sentencieuse qu'elle a de commun (comme beaucoup d'autres choses) avec les plus anciens ouvrages des Grecs, des Indiens et des Scandinaves. De cette tendance à la brièveté aux dépens même de la clarté, de cette recherche d'une *concision* souvent contraire à la *précision,* naissait naturellement et inévitablement l'emploi des figures, de proverbes et de locutions presque énigmatiques.

Enfin la nature physique, en modifiant les mœurs et les idées du peuple hébreu, lui fournissait une masse d'images poétiques matérielles, qui, déplacées sous un autre ciel, perdent tout leur éclat et toute leur vérité. La rosée céleste du mont Hermon; les eaux limpides et cristallines du Jourdain; les neiges, les torrens, les cèdres antiques du Liban; les chênes majestueux de la Bazanée; les riantes collines de Carmel; les superbes bosquets de figuiers, de vignes et de sycomores, semés çà et là parmi les arides rochers de la Judée méridionale : toutes ces localités et mille autres forment une partie essentielle des charmes du style hébraïque. Comment nous transporter dans la tente de Job, de ce roi des déserts, qui, au milieu de ses troupeaux innombrables, n'a rien à envier aux monarques de la terre, qui ne désire qu'un peu d'ombrage, du gazon et une fontaine; trésors rares et inappréciables dans ces régions? Comment partager le tendre attachement et l'admiration naïve de cet Arabe pour son cheval, le fidèle compagnon de ses courses? Comment nous habituer aux idées confuses et gigantesques que cet Homère de l'Orient avait sur les grands quadrupèdes de l'Afrique et sur les cétacés de l'océan Indien?

Pouvons-nous, dans nos climats européens, nous faire une idée de ces orages épouvantables, de ces vents enflammés, de ces météores ignés, qui ont fourni aux Arabes, aux Persans et aux Hébreux, tant d'allégories pompeuses? Tous les ouvrages hébreux sont des livres muets

pour ceux qui n'ont pas étudié l'histoire, la géographie et la physique des pays orientaux; toutes les imitations modernes du style de ces ouvrages sont languissantes, froides et inanimées, lorsqu'elles ne se trouvent point environnées, comme dans Esther et Athalie, par toute la magie des circonstances des temps et des lieux.

Si de ce tableau de la poésie hébraïque nous passons à la considération de leur style prosaïque, il ne nous reste presque rien à dire, parce qu'en effet chez les Hébreux, comme chez tous les peuples qui se sont peu éloignés de l'état primitif, la poésie et la prose ne diffèrent entre elles que par le plus et le moins. Dans toute l'histoire des Hébreux, comme dans l'histoire des Grecs et des Scandinaves, nous voyons régner le même merveilleux qui anime leur poésie. Il me suffit de rappeler les noms de Joseph, de Ruth et de Tobie, pour convaincre tout homme de lettres qu'il est impossible de fixer le point où finit, humainement parlant, l'histoire des Hébreux, et où commence leur poésie. On devine donc, sans que j'aie besoin de le prouver en détail, que ce peuple ne pouvait avoir ni des philosophes ni des orateurs, dans le sens que les peuples modernes attachent à ces mots. Leur philosophie est toute en sentences; leur éloquence comprend à peine deux ou trois figures de rhétorique; mais elle est riche de proverbes et de paraboles.

Cependant, par une révolution étonnante, ce peuple pasteur et agricole s'est trouvé dispersé dans toutes les parties du monde, partout étranger et partout fidèle à ses anciennes institutions. Il s'est vu entouré de toutes les diverses civilisations dont l'Europe a successivement été le théâtre; il a vu la philosophie des stoïciens, des épicuriens, des nouveaux platoniciens disparaître l'une après l'autre; le mahométisme répandre son empire sur les contrées les plus belles de l'ancien monde; enfin la religion chrétienne fixer à jamais les mœurs, les idées et les

lois de l'Europe. Environnés de toutes ces révolutions morales, les Hébreux modernes ont tenté d'imiter la philosophie des Grecs, des Arabes et des Allemands. Les Philon, les Josèphe, les Aben-Esra, les Maimonides, les Moses Mendelsohn ont honoré leur nation par leur savoir et par leur esprit. M. Michel Berr, jeune littérateur, rempli de zèle pour la régénération de ses co-religionnaires, vient de nous faire connaître un ouvrage de philosophie, écrit en hébreu dans le XIII^e^ siècle par un Juif espagnol. L'érudit Buxtorf, dans sa Bibliothèque rabbinique, place cet ouvrage au premier rang parmi les écrits des Hébreux modernes. L'auteur, nommé Bédrachi, mais plus connu sous le nom de Rabbi-Jedaïa, est compté par les Juifs au nombre de leurs docteurs les plus célèbres. Toutefois son ouvrage est bien loin d'être un chef-d'œuvre, ni seulement un bon ouvrage.

« L'*Appréciation du Monde*, dit le traducteur, renferme » des longueurs, quelques idées fausses, et avec cela un » très-grand nombre de beautés remarquables et même » extraordinaires; il y règne plus d'imagination que de » raison et de connaissances positives, plus de sensibilité » que de goût: ce qui le distingue surtout, c'est un alliage » unique entre l'esprit métaphysique des Arabes et le » style oriental des Juifs.... De tous les ouvrages mo» dernes écrits en hébreu, c'est celui qui renferme le plus » de notions saines et positives sur le dogme consolant de » l'immortalité de l'âme, sur l'amour de la vertu, sur le » mépris des richesses.... »

Nous souscrivons à ce jugement, et nous félicitons M. Michel Berr d'avoir joint à ses autres titres littéraires le mérite de nous avoir donné une traduction élégante, quoique fidèle, de cet ouvrage curieux, intéressant et particulièrement digne de l'attention des philosophes qui étudient l'histoire de l'esprit humain.

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE SOPHOCLE.

(28 novembre 1810.)

§ 1. Au moment où l'on va donner un opéra qui a pour sujet le procès intenté à Sophocle par ses propres enfans, nous avons cru que le public lirait avec indulgence l'Essai suivant sur la vie et les ouvrages de ce poète.

Barnes et Stanley ont écrit avec beaucoup d'érudition, l'un la vie d'Eschyle, l'autre celle d'Euripide : le célèbre Bayle en a donné des extraits élégans dans son Dictionnaire historique; mais, arrivé à l'article *Sophocle*, il ne trouva plus de guide, et il prit le parti de se taire. Depuis Bayle, un critique allemand, M. Lessing, a entrepris d'éclaircir la vie du premier poète tragique; mais son travail n'a pas été achevé, et les fragmens qui en ont paru sont restés inconnus en France. Voilà pourquoi les Rochefort, les La Harpe et d'autres gens de lettres, qui ont prétendu retracer l'histoire du théâtre grec, ont donné tant de détails biographiques sur Eschyle et Euripide, mais si peu sur Sophocle; encore, dans ce peu de détails, ont-ils semé des erreurs assez graves. L'auteur du *Lycée* dit, par exemple, que Sophocle avait écrit cent vingt *tragédies*, ce qui est trop de moitié; on dit aussi qu'il fut archonte d'Athènes; assertion qui, pour être répétée dans vingt dictionnaires biographiques, n'en est pas moins dénuée de preuves.

Sophocle naquit dans la deuxième année de la soixante et unième olympiade, ainsi que nous l'apprend le scoliaste anonyme, auteur de la seule biographie que nous ayons de ce poète. M. Lessing a démontré que l'opinion de Suidas, d'après laquelle il serait né dans la 3e année de la 63e olympiade, s'accorde mal avec toutes les circonstances. Sophocle paraît avoir été plus jeune qu'Es-

chyle de vingt-quatre ans, et plus âgé qu'Euripide de seize à dix-sept. Le jour de la bataille de Salamine, l'audacieux Eschyle combattit dans les rangs des vainqueurs; Sophocle fut choisi, à cause de sa beauté, pour être le coryphée des adolescens qui dansèrent autour des trophées; et Euripide, destiné à devenir son émule, naquit pendant le combat. Ainsi la muse tragique avait rassemblé en ce jour, dans une petite île, les trois plus beaux génies qu'elle ait jamais inspirés dans l'antiquité.

Le père de Sophocle se nomma Sophile ou Théophile; c'est probablement le même nom, écrit d'après deux prononciations différentes. Deux anciens littérateurs, cités par le scoliaste, font de ce Sophile un armurier ou même un forgeron; mais le scoliaste révoque en doute cette assertion. Et comment pourrait-on supposer que les poètes comiques, auxquels la basse extraction d'Euripide, fils d'une fruitière, a fourni de si cruelles plaisanteries, auraient épargné Sophocle s'il fût né d'un artisan? Les Athéniens n'aimaient rien autant que d'humilier leurs hommes illustres par quelque sarcasme sur leur origine. Le silence des comiques confirme donc singulièrement le témoignage de Pline le naturaliste, qui, d'après des auteurs aujourd'hui inconnus, assure que Sophocle était né d'une grande famille: *Principe loco genitum.* Ce qui a pu causer l'erreur, c'est que Sophocle est désigné comme natif de la commune (δημος) de *Colonos.* Or, il y avait dans Athènes un quartier qui portait ce nom, et qui n'était habité que par des artisans; mais il y avait aussi devant les portes d'Athènes une commune de ce nom, située, d'après un passage de Cicéron, entre la ville et l'Académie, à cinq stades de la première, comme Meursius a démontré (*Reliqua attica*, VI, p. 26); et c'est ce *Colonos* ou Colone, célèbre par la mort d'Œdipe, qui a dû voir naître notre poète. Les scoliastes et les grammairiens disent expressément que, dans la tragédie d'*Œdipe*

à Colone, le poète avait voulu honorer son propre lieu natal. En effet, il en a tracé le tableau le plus brillant dans ce beau chœur dont j'essaierai de donner une idée :

« Étranger, tu es arrivé dans le plus beau lieu de la fertile Attique, dans le riant Colone. Le rossignol y fait retentir ses doux accens dans des vallées verdoyantes où l'on n'éprouve jamais le souffle glacial de l'hiver, et où les rayons du soleil sont interceptés par l'épais feuillage des arbres chargés de mille fruits divers, et entrelacés de pampres de lierre. Le joyeux Bacchus y erre toujours parmi ses divines nourrices, les nymphes de la pluie. Rafraîchi par leur rosée céleste, le safran y brille d'un éclat doré; le narcisse y étale son beau calice, qui orna jadis la tête des grandes déesses. Jamais on ne voit tarir les eaux vagabondes d'Ilissus, qui, divisées en mille canaux, y fécondent la terre. Les chœurs des Muses ne dédaignent point ce séjour; Vénus elle-même, quittant les rênes d'or avec lesquelles elle gouverne le monde, vient quelquefois l'habiter. Mais l'orgueil de ce pays, c'est cet arbre que ne possèdent ni l'Asie ni la péninsule Dorienne, et qui vient ici sans culture, le bleuâtre olivier; la terreur des ennemis, le nourricier des peuples; etc. » (*Œd. Colon. v.* 668 *sqq*).

Les anciens ont eu soin de nous apprendre que Sophocle reçut une éducation brillante, et qu'il remporta des prix de danse et de musique. « Les maîtres de musique, dit Platon (*in Protag.*), étaient alors des maîtres de tempérance. » Celui de Sophocle se nommait Lamprus; il ne buvait que de l'eau, selon Athénée; aussi le poète comique Phrynichus fit-il chanter son hymne funèbre par un chœur de poules d'eau. Un simple musicien n'aurait peut-être pas eu l'honneur d'être joué de la sorte; mais Lamprus était probablement le même que le poète lyrique de ce nom cité par Plutarque dans le Traité sur la musique. Le plus fameux des maîtres que

l'on donne à Sophocle, c'est Eschyle : le scoliaste prétend qu'il lui enseigna la tragédie ; mais s'il en eût été ainsi, notre poète se serait-il permis de tenir le propos qu'Athénée lui attribue? Eschyle, disait-il, fait quelquefois bien ; mais il ne sait pas lui-même *comment* il le fait. Et Plutarque, qui raconte en détail comment Sophocle, par sa première pièce, remporta le prix sur Eschyle, aurait-il manqué de rappeler que c'était le disciple qui battait le maître? Il est donc probable qu'Eschyle mia enseigné la tragédie à Sophocle que de la manière dont Corneille l'enseigna à Racine.

Ce fut dans la dernière année de la soixante-dix-septième olympiade, à l'occasion du retour de la flotte qui, sous la conduite de Cimon, avait conquis l'île de Scyros, et en ramenait les restes mortels de Thésée, que Sophocle, âgé de vingt-six à vingt-sept ans, donna sa première pièce. Jusqu'alors les juges du concours tragique avaient été choisis par le sort parmi les citoyens qui avaient servi dans les armées ; l'archonte Aphepsion, dont le nom a fait faire bien des conjectures aux critiques, changea cet usage, et déféra le jugement aux dix généraux nommés tous les ans par les dix tribus d'Athènes. La pièce de Sophocle était très-probablement celle dont on cite quelques vers sous le titre de *Triptolème ;* c'était un drame satyrique, c'est-à-dire un drame dans lequel les satyres, les nymphes et les autres divinités champêtres jouaient un rôle, par conséquent une sorte de pastorale ou de *favola boschereccia*, comme l'*Aminta* du Tasse. C'est à Pline qu'on doit de savoir que cette pièce relative aux voyages de Cérès fut le premier essai de Sophocle : le naturaliste romain, citant un vers de *Triptolème* dans lequel le froment d'Italie est loué, observe que cette pièce avait été donnée cent quarante-cinq ans avant la mort d'Alexandre : or, ce prince mourut dans la cent quatorzième olympiade ; donc le *Triptolème* fut donné dans la soixante-dix-septième olympiade.

C'est Fabricius qui a le premier fait ce calcul; mais c'est M. Lessing qui le premier en a tiré la conclusion.

Depuis ce premier succès jusqu'à sa mort, qui eut lieu dans sa quatre-vingt-onzième année, Sophocle ne cessa de travailler pour le théâtre. Il n'est donc point du tout étonnant qu'il ait composé cent trente, ou, selon d'autres, cent vingt-trois pièces de théâtre. Il nous reste les titres et quelques fragmens d'environ cent ou cent deux ouvrages savamment recueillis et discutés par Brunck dans sa belle édition de sept tragédies qui ont été conservées en entier.

Il s'en faut bien que tous ces ouvrages appartiennent au genre tragique, même dans l'acception très-étendue de ce terme chez les anciens. On reconnaît environ vingt à vingt-deux pièces de Sophocle, pour avoir été décidément du genre désigné par les Grecs sous le nom de *satyrique*, genre dont Casaubon a développé la théorie et l'histoire, et dont il nous est resté un seul modèle dans le *Cyclope* d'Euripide.

Le drame satyrique n'avait rien de commun avec ce que nous appelons *satire*, et que les Grecs nommaient *silli* : ce drame, antérieur à la comédie et à la tragédie, tenait à la première par le style et les situations, mais à la dernière par le rang des personnages. On y voyait paraître des héros et des dieux même ; mais le sujet de la pièce était quelque fable plaisante qui se prêtait à la peinture des mœurs antiques, de cette vie de l'âge d'or que Strabon appelle *cyclopéenne*, et que J.-J. Rousseau avait devant les yeux lorsqu'il regrettait l'état de sauvage ; c'étaient les mœurs des bergers de Théocrite, et quelques-unes des idylles de ce poète peuvent être considérées comme des scènes de drames satyriques. Le trait qui distinguait ces pièces, quant au matériel, c'était le chœur formé de satyres, de silènes, et d'autres divinités champêtres. Ce chœur ne se bornait pas à exécuter des chants

remplis d'une philosophie gaie et peut-être un peu licencieuse ; il donnait dans les entr'actes de véritables ballets, dans lesquels on déployait, en fait de costumes et d'ornemens, toutes les richesses de la mythologie la plus riante et la plus pittoresque que les hommes aient jamais inventée. Enfin, les décorations destinées au drame satyrique offraient des bois, des fontaines, des cavernes, et d'autres vues champêtres.

Parmi les drames satyriques de Sophocle, il y en a qui fourniraient à nos théâtres des sujets d'opéras ou de ballets. De ce nombre sont *les Noces d'Hélène*, la *Pandore*, l'*Andromède*, l'*Alexandre*, ou Pâris reconnu par Priam, après avoir remporté le prix dans tous les jeux et exercices ; le *Thamyris*, dont le sujet était la lutte audacieuse d'un musicien-poète contre les Muses, et dans lequel Sophocle lui-même paraissait sur la scène, jouant de la guitare, et probablement remplissant le rôle de Thamyris ; enfin, la *Nausicaa*, dans laquelle on voyait cette princesse se rendre au bord d'une rivière pour laver son linge, et, sans doute en attendant qu'il séchât, se livrer avec ses illustres compagnes à divers jeux, entre autres à celui de la paume : Sophocle, qui excellait dans cet exercice, remplissait lui-même le rôle de Nausicaa. Quelques-uns des drames de Sophocle paraissent avoir été *satiriques* dans l'acception moderne de ce mot : *la Criée des dieux* était certainement de ce genre, si, avec Tyrwhitt et Brunck, nous voulons admettre que le sujet en ait été le même que celui du dialogue de Lucien, connu sous le même titre. On y voyait Vénus occupée à se mirer, et se plaignant de ce qu'un cheveu était mal arrangé. Le *Momus* était sans doute du même genre. *Hercule à Ténare*, amenant avec lui Cerbère, pouvait fournir des scènes plaisantes. *Le Festin des Grecs*, devant Troie, paraît avoir eu pour sujet les querelles des chefs de l'armée grecque, qui s'y faisaient des reproches très-amers. S'il

faut en croire Ovide, le drame intitulé *les Amans d'Achille* a dû blesser la décence : il semble pourtant qu'Achille, pris pour une des filles de Lycamedon, pourrait fournir matière à un badinage innocent. Celui des drames de Sophocle que les érudits regrettent le plus, c'est son *Triptolème*, rempli de détails sur l'histoire et la géographie, qui auraient beaucoup servi à nous faire mieux connaître les anciennes relations entre l'Italie et la Grèce.

Outre les pièces de Sophocle décidément reconnues pour être du genre satyrique, il s'en trouve encore une vingtaine que l'on ne sait dans quelle classe ranger; mais dont les titres ne paraissent pas indiquer des sujets tragiques. Il reste donc environ soixante tragédies perdues; nous tâcherons de démêler les sujets de quelques-unes.

(3 décembre 1810.)

§ 2. Parmi les tragédies perdues de Sophocle, on en cite deux qui ont dû avoir pour titre *Athamas*. Le sujet de la seconde, qui nous est indiqué par les scoliastes, dans leurs notes sur *les Nuées* d'Aristophane, paraît mériter quelque attention : c'est le sacrifice du jeune Phrixus, demandé par les oracles à son père Athamas. Cette histoire est racontée diversement; un poète moderne pourrait la concevoir de la manière suivante. Athamas avait eu de sa première femme, Nephélé, deux enfans, Phrixus et Hellé. Junon inspira à sa deuxième épouse, Ino, le projet d'ôter la vie à ces enfans Il régnait une grande disette ou une peste; on demande à l'oracle de Delphes ce qu'il fallait faire pour apaiser les dieux. L'ambassadeur, gagné par Ino, annonce que l'oracle a ordonné qu'Athamas immole son fils Phrixus. Le père résiste à cet ordre inhumain; le peuple en réclame l'exécution; le jeune prince lui-même veut s'immoler. L'ambassadeur, touché, découvre la trahison. Athamas livre à Phrixus

sa barbare marâtre; le prince généreux lui pardonne; les dieux satisfaits font cesser les effets de leur colère. Voilà comme on peut concevoir ce sujet dans le système de la tragédie moderne; mais il paraît que Sophocle tranchait le nœud par une catastrophe miraculeuse.

L'histoire de Médée paraît avoir fourni à Sophocle quatre tragédies: *les Colchidiennes*, où l'on voyait la fille d'Éète trahir son père pour son amant; *les Scythes*, où Médée immolait Absyrte, que notre poète donnait pour être fils d'une autre mère que celle de Médée; *les Rhizotomi*, ou la Récolte d'herbes, pièce qui paraît avoir eu rapport à la mort de Pélias, provoquée par les artifices de la magicienne; enfin *Creusa*, ou les secondes Noces de Jason avec la princesse de Corinthe. Cette manière de développer une histoire tragique dans une suite de plusieurs pièces, dont chacune formait un ensemble régulier, paraît avoir été singulièrement goûtée des Athéniens, et Sophocle a souvent sacrifié à ce goût de ses compatriotes; nous en avons l'exemple le plus brillant dans les deux OEdipes et Antigone; mais nous pouvons reconnaître, par les titres des pièces perdues, que Sophocle avait traité beaucoup d'autres sujets de la même manière.

On connaît, par exemple, l'histoire du collier funeste qui fut donné à Eriphile par Polynice et Adraste, pour la récompenser d'avoir trahi l'asile où s'était caché son époux Amphiaraüs, qui prévoyant, en qualité de prophète, sa mort certaine, avait refusé de marcher contre Thèbes. Entraîné à la guerre, Amphiaraüs commande à son fils Alcméon de venger sa mort, aussitôt qu'il l'aurait apprise, en immolant Eriphile. Alcméon exécute les ordres de son père; mais dès qu'il a souillé ses mains du sang de sa mère, les furies, vengeresses même des crimes involontaires, suivent partout ses pas vagabonds, jusqu'à ce que Phlébéus le purifie dans une source sacrée, et lui donne en mariage sa fille Alphésibée. Le tranquille bon-

heur qu'il commençait à goûter fut bientôt troublé par l'influence du fatal collier; ce funeste bijou, donné perfidement par Vénus à Hermione, amenait le malheur et le crime dans toutes les maisons où il entrait. Alcméon l'avait pris sur le corps de sa mère; il l'avait donné à Alphésibée. Bientôt les mânes irrités d'Ériphile viennent l'obséder et troubler sa raison. Il abandonne sa jeune épouse, et se marie de nouveau à la nymphe Callirhoë, fille du fleuve Achéloüs, qui, ayant entendu vanter le fameux collier, ne laisse point de repos à Alcméon qu'il n'ait promis de le lui procurer. Il rentre donc chez Alphésibée, mais il y est massacré par les frères de cette princesse offensée; son cadavre et le funeste présent de Vénus sont abandonnés au milieu d'une forêt.

Voilà la fable qui a dû faire le sujet de l'*Amphiaraüs*, de l'*Ériphile* et de l'*Alcméon* de Sophocle. Si l'on se place dans la situation des spectateurs grecs, si dans la tragédie on ne cherche que le terrible spectacle d'une fatalité irrésistible, sous les coups de laquelle succombent également le vice et la vertu, la force et la faiblesse, on sentira qu'un poète grec pouvait difficilement trouver un sujet plus attachant, plus imposant et plus riche que cette fable du collier. Alcméon surtout se trouve dans une situation éminemment tragique, dans le sens des anciens. Venge-t-il la mort de son père, les furies ne peuvent laisser impuni un parricide; néglige-t-il les ordres d'un père mourant, l'ombre irritée d'Amphiaraüs ne lui laissera plus de repos. Le caractère d'Ériphile paraîtra vil et odieux au premier coup d'œil; mais en réfléchissant sur la situation de cette princesse, sœur du roi d'Argos dont la fille avait épousé Polynice, on conçoit que l'honneur de sa maison devait l'enflammer de haine contre Étéocle; elle pouvait d'ailleurs ignorer l'oracle qui avait prédit la mort d'Amphiaraüs. Les vers qui nous restent de l'*Ériphile* de Sophocle semblent encore indiquer que ce poète avait

créé une opposition heureuse entre les principes politiques d'Adraste et d'Amphiaraüs.

Les trois tragédies qui avaient pour titre *Thésée*, *Dédale* et *les Camiciens*, paraissent avoir embrassé l'histoire de Minos, qui fut tué à Camici, en Sicile, par les filles d'un roi Cocalus. Il nous serait facile d'indiquer encore d'autres suites semblables parmi les tragédies perdues de Sophocle; mais une recherche de cette nature n'intéresserait que les érudits de profession, si nous nous contentions d'énoncer simplement les titres des pièces perdues; et si, pour l'intérêt des gens de lettres, nous en développions les sujets, nous ferions un livre au lieu d'un article. Bornons-nous à faire observer que jusqu'au temps de Sophocle, et même quelquefois depuis, les poètes tragiques ne présentaient pas un seul ouvrage à la fois au concours; ils y paraissaient avec le cortége imposant de trois tragédies, ou, comme disaient les Grecs, d'une *trilogie*, accompagnées pour l'ordinaire d'une quatrième pièce satyrique ou pastorale qui complétait la *tétralogie*, ou (si l'on pouvait se permettre cette expression) la quadrille dramatique. Sophocle fit le premier des tentatives pour abolir cet usage, et pour faire concourir les tragédies une à une. On avait eu le bon esprit d'établir un *deuxième* et *troisième* prix pour récompenser les efforts des poètes qui se livraient à un travail aussi difficile que l'est la composition d'une tragédie, même d'un rang inférieur. Les Athéniens étaient aussi embarrassés que les Français pour trouver des juges impartiaux et éclairés. Pour obtenir au moins la première de ces deux qualités de tout bon juge, on chargea d'abord l'armée, et dans la suite les dix généraux, de décerner le prix de la tragédie. Les cinq personnes chargées de juger les comédies étaient prises au sort indistinctement parmi tous les citoyens. Voilà pourquoi Eschyle et Euripide, dans *les Grenouilles*, où Aristophane les met aux prises ensemble, en voyant parmi

les spectateurs beaucoup d'affranchis qu'on avait été obligé d'enrôler, s'écrient d'une commune voix : « Nous » ne voulons pas être jugés par un tribunal *comique*. — » Allez, leur répond le chœur, les spectateurs sont très- » capables de vous juger, ils ont fait une campagne. » *Estrateumenoi gar eisi*. Passage que plusieurs commentateurs ont traduit d'une manière insignifiante.

Sophocle fit beaucoup de réformes dans le matériel du théâtre grec ; la principale fut d'introduire sur la scène un troisième acteur principal. Les pièces de Thespis étaient très-probablement récitées par un seul acteur. Eschyle inventa le premier le dialogue ; mais il n'employa sur la scène que deux acteurs parlans, ce qui nécessairement resserrait le génie du poète dans des bornes étroites. Quand Sophocle eut hasardé de faire parler ensemble trois acteurs, le vieil Eschyle imita, dans ses dernières pièces, l'exemple de son jeune rival. Sophocle abolit encore les épouvantables représentations d'êtres mythologiques et allégoriques dont Eschyle avait rempli son théâtre. On ne vit plus Vulcain attacher Prométhée au Caucase avec de grands clous d'airain ; les Furies ne vinrent plus faire mourir d'effroi les femmes enceintes, en agitant les torches infernales et en laissant leur chevelure de serpens flotter au gré des vents. Cependant le théâtre, sous Sophocle, conserva encore beaucoup d'éclat extérieur ; les rois et les héros n'y paraissaient jamais qu'en habits de pourpre, et chaussés de cothurnes élégans ; il fut réservé à Euripide d'être le précurseur de nos dramaturges modernes, en montrant des personnages illustres couverts de vêtemens déchirés et malpropres ; innovation qui ne manqua pas d'être approuvée par la multitude : *Judice, quò nosti. populo.* Il est difficile de croire, sur le témoignage d'un scoliaste, que Sophocle, dans son *Térée*, ait fait métamorphoser sur la scène ce prince en oiseau de proie ; mais il paraît certain que, dans le drame de

Thamyris, le personnage de ce nom paraissait subir sur le théâtre la privation de la vue, à laquelle les Muses l'avaient condamné; il portait à cet effet un masque qui d'un côté offrait un œil voyant, et de l'autre un œil éteint et frappé d'une cataracte très-visible; l'acteur, au moment de la punition, tournait vers les spectateurs l'œil éteint qu'auparavant il dérobait à leur vue. Dans la *Polyxène* de notre poète, on vit l'ombre d'Achille paraître sur la scène, et probablement demander le sang de la fille de Priam. Sophocle, ayant la voix faible, changea l'usage qui ordonnait aux poètes de jouer eux-mêmes le principal rôle dans leurs pièces. Cette réforme n'a peut-être pas été à l'avantage de la poésie dramatique parmi les Grecs.

Mais les réformes les plus importantes de ce grand génie portèrent sur la disposition, la conduite et le style de la tragédie; et ici nous devons nous taire, en regrettant toutefois que les écrivains qui se sont occupés spécialement de la littérature n'aient point apprécié Sophocle à sa juste valeur. Quelques-uns, parmi les anciens eux-mêmes, ont donné l'exemple de l'injustice en établissant une scandaleuse égalité d'admiration pour Sophocle et Euripide; ce sont les philosophes, Socrate à leur tête, qui ont créé et propagé cette opinion. « Euripide, disaient-ils, a pour » but de rendre les hommes plus vertueux. » Sans doute, il s'en vantait lui-même, selon Aristophane; mais Sophocle a montré bien plus de jugement et de génie en ne sacrifiant point à un but moral le but propre de la tragédie. « Euripide, disaient-ils encore, sème ses pièces de » belles sentences; ses tragédies offrent presque un cours » de morale; la vieille Hécube elle-même est chez lui une » philosophe. » Dans ces phrases de Cicéron et d'autres anciens, on croirait reconnaître les philosophes français exaltant Voltaire aux dépens de Racine. On ne saurait nier qu'Euripide a le premier corrompu le système tragique des Grecs par ses éternels discours de morale; mais

on aurait tort de croire que Sophocle ignorait l'art de semer dans son dialogue quelques traits de philosophie bien amenés. Outre les preuves du contraire que fournissent les sept tragédies conservées, les fragmens de celles que nous ne possédons plus sont en très-grande partie des morceaux sententieux d'une parfaite beauté et d'une philosophie plus pure que celle d'Euripide. Dans un passage conservé de son *Térée*, Sophocle peint d'une manière touchante la mauvaise éducation et le sort malheureux des femmes grecques. Les vers qui nous restent de sa *Phèdre* concourent, avec le titre même de la pièce, à nous faire croire qu'il avait conçu ce sujet d'une manière absolument différente de celle qu'Euripide a suivie dans son *Hippolyte*.

Il nous semble encore que, même en rendant justice au style pur, noble et quelquefois sublime de Sophocle, les professeurs de littérature ont négligé de faire remarquer deux choses essentielles : d'abord, l'art avec lequel il donne aux personnages d'un rang inférieur un langage qui, sans devenir ignoble, contraste pourtant avec celui des rois et des héros ; ensuite, la poésie sublime de ses chœurs, que je préfère à tout Pindare, de même que je ne vois dans J.-B. Rousseau rien d'aussi parfait que les chœurs d'Esther et d'Athalie. Jamais Euripide n'a su donner à ses chœurs cette dignité, cet éclat, cette richesse; et pourtant je ne crois pas qu'il y ait dans Sophocle un seul exemple d'un chœur qui ne tienne pas naturellement à l'action, ou au temps et au lieu de la scène. Quant à la sage conduite de ses pièces, quant à la pureté et à la grandeur des caractères, à l'art et à la beauté des expressions, je ne crois pas qu'il y ait aujourd'hui personne qui ne donne la palme à l'auteur d'Œdipe, d'Electre et d'Antigone. Aussi Virgile place-t-il sans hésitation Sophocle au premier rang parmi les tragiques; Aristophane, « dont l'esprit, selon » Platon, était un temple des Grâces, » a laissé percer la

même opinion, tout en rendant hommage au génie créateur d'Eschyle.

(11 décembre 1810.)

§ 3. Il n'a manqué au génie de Sophocle qu'un seul genre d'illustration; c'est celui que donnent les persécutions et les injustices. « Il y avait, dit le biographe grec, » tant d'aménité dans les mœurs de ce poète, qu'il était » chéri partout et de tout le monde. » C'est beaucoup dire, c'est même trop; car nous savons par un scoliaste d'Aristophane que l'on accusa Sophocle de s'être enrichi injustement dans quelques postes qu'il remplit; d'autres écrivains lui ont fait un crime de ses faiblesses pour le beau sexe; enfin il s'est trouvé un grammairien d'Alexandrie qui a publié un volume sur les prétendus *plagiats* de ce poète. Ainsi, malgré son biographe, Sophocle n'a pas eu l'avantage de plaire à tout le monde; avantage très-équivoque, et qui ne semble en général réservé qu'à la médiocrité ou à l'intrigue. Mais on sait que, selon un proverbe grec, « la médisance était le véritable sel atti» que. » D'ailleurs les petites calomnies auxquelles Sophocle a pu être exposé ne troublèrent pas le bonheur de sa vie. Il fut si content des Athéniens, que les offres les plus brillantes de la part de plusieurs rois et princes ne purent jamais l'engager à quitter sa ville paternelle. Vingt fois il remporta le premier prix de la tragédie, qu'Euripide ne put obtenir que cinq fois; si, dans quelque occasion, la palme lui échappait, il obtenait au moins le deuxième prix; jamais il ne descendit au troisième rang. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs, en pensant aux philippes d'or donnés par Alexandre à Chérile, s'imaginent-ils que tant de prix dûrent enrichir Sophocle; qu'ils se détrompent! Le prix ordinaire, du moins dans le concours tragique joint à la fête des Panathénées, du temps de Périclès, consistait en une mesure d'huile et une cou-

ronne de branches d'olivier, cueillies dans les bosquets de l'Académie. Les tragédies représentées en ces occasions étaient censées faire partie de la solennité religieuse et nationale. Les Athéniens mettaient une si grande importance à ces sortes d'ouvrages, qu'ils ne crurent pas trop récompenser l'Antigone de Sophocle en nommant l'auteur un des dix *stratéges* ou généraux d'armée, destinés à faire la guerre aux Samiens. Dans cette charge, il eut pour collègues Périclès et Thucydide; c'est Plutarque qui nous l'apprend, en rapportant un mot de Périclès qui jette de l'ombre sur les mœurs de notre poète. Cicéron, en racontant la même anecdote, traduit le terme *stratégos* par celui de *prætor;* ce dernier mot, mal compris, a fait dire à plusieurs compilateurs que Sophocle avait été *archonte* d'Athènes. Mais si Sophocle ne remplit jamais la première magistrature dans sa république, il fut plusieurs fois chargé d'importantes ambassades : il fut aussi revêtu d'un sacerdoce; et l'histoire, qui se tait à l'égard de ses exploits militaires et diplomatiques, n'a pas dédaigné de rapporter quelques anecdotes qui semblent prouver que le superstitieux Athénien attribuait à ce poète des communications spéciales avec les dieux. Une de ces anecdotes est relative à une tempête que l'on dit avoir été apaisée par un hymne de Sophocle : c'est le fameux sorcier Apollonius de Thyane, ou plutôt son biographe Philostrate (*Vit. Apoll.* VIII, cap. 7), qui nous apprend ce prodige; mais, si on se rappelle que les *pœans* ou hymnes à Apollon étaient souvent chantés dans les fêtes publiques, dans le but de détourner et conjurer toute sorte de désastres nationaux; si on y ajoute que Sophocle avait composé des *pœans*, il est facile d'expliquer le prétendu miracle : une tempête horrible, qui faisait trembler les Athéniens pour leurs oliviers et leurs vaisseaux marchands, aura cessé naturellement au moment même où l'on exécutait un hymne de Sophocle.

Philostrate le jeune, dans ses *Tableaux*, décrit une peinture qui représentait Sophocle à qui la Muse de la tragédie offrait un présent : des abeilles, emblêmes de la douceur, voltigeaient autour de la tête du poète, qui, baissant modestement ses regards vers la terre, semblait ne pas oser accepter les présens de la déesse. A ses côtés était le dieu de la médecine, Esculape, qui semblait l'inviter à chanter devant lui l'hymne qu'il avait composé en son honneur, et que ce dieu, dit-on, trouva si beau, qu'il vint en personne rendre une visite au poète, et conclure avec lui l'alliance d'hospitalité. Il est à regretter que Philostrate n'ait pas décrit les traits de Sophocle, qui, d'après d'autres témoignages, avait eu, comme Racine, la beauté en partage. Le doux Sophocle ressemblait encore au doux Racine par son humeur maligne et ses railleries mordantes. On comparait son esprit à une ruche pleine du miel le plus exquis; mais « prenez-garde, dit Philostrate, » qu'il n'en sorte quelque abeille munie d'un aiguillon, et » qui vous pique au moment où vous vous y attendrez le » moins. » Quoiqu'il ait écrit contre Thespis, et même contre Euripide, à qui il reprochait avec raison de dénaturer le chœur tragique, Sophocle était d'une grande modestie. Lorsqu'Aristophane, dans les Grenouilles, représente la lutte entre Eschyle et Euripide, qui se disputaient aux enfers le trône réservé au meilleur tragique, il commence par nous faire voir Euripide, appuyé par les voleurs, les escrocs et toute la populace, criant à haute voix qu'Eschyle doit lui céder le premier rang; il nous montre au contraire Sophocle plein d'un juste respect pour le père de la tragédie, l'embrassant avec tendresse, et lui déclarant qu'il ne disputera jamais le trône dont il est si digne; « mais, ajoute-t-il, si, par un singulier hasard, Eu» ripide l'emportait sur vous, je lutterai contre lui pour » la gloire de l'art dramatique. » Bacchus, le protecteur de la tragédie, décide le différend en faveur d'Eschyle. Il

ne faut pas même croire que Sophocle, aveuglé par la jalousie, ait méconnu ce qu'il y avait d'estimable dans le talent d'Euripide; au contraire, ayant survécu à ce rival, il en prit publiquement le deuil, et ordonna aux acteurs qui, à la même époque, jouaient une de ses pièces, d'ôter de leur tête les couronnes de lierre qu'ils portaient ordinairement.

La vieillesse de Sophocle fut un instant troublée par un événement qui, raconté brièvement et vaguement par les anciens, ne paraît pas avoir été bien compris par les modernes : il s'agit du procès que lui intentèrent ses enfans. Ce procès odieux, d'après la première apparence, ne l'était peut-être pas dans un aussi haut degré que les modernes l'ont cru. Voici les faits, d'après le biographe anonyme : « Sophocle avait plusieurs fils; entre autres, » Iophon de sa femme Nicostrate, et Ariston d'une femme » de Sicyon, nommée Théoris. Cet Ariston ayant un fils » nommé Sophocle d'après son grand-père, celui-ci lui » voua une affection particulière; il fit même allusion » dans un drame à la jalousie que cette préférence inspi- » rait à Iophon. Celui-ci ayant porté devant les *phratores* » (c'est-à-dire devant les membres de la confrérie à la- » quelle il appartenait) une accusation contre son père, » comme ayant perdu l'usage de la raison, les *phratores* » lui donnèrent tort. » Pour entendre ceci, il faut savoir que chaque enfant athénien, légitime ou adoptif, devait être inscrit sur le registre de la *phratria*, ou confrérie de laquelle la famille faisait partie. Les *phratores* ou confrères pouvaient refuser leur consentement à l'inscription; alors le père devait les citer devant les tribunaux ordinaires. A quoi donc se réduit la démarche d'Iophon? Ce n'est pas une plainte judiciaire contre son père; c'est une opposition formée, pour ainsi dire, à la municipalité contre l'admission comme enfant légitime de cet Ariston, que Suidas dit expressément avoir été un bâtard. Les

phratores rejetèrent l'opposition ; par conséquent il n'y eut point de procès en forme.

Voyons maintenant comment Sophocle se défendit : « Il établit, dit un auteur cité par le biographe, ce di- » lemme : Ou je suis un imbécile, et alors je ne suis point » Sophocle, ou je suis Sophocle, et dans ce cas je ne suis » point un imbécile ; et puis il récita son Œdipe à Co- » lone. » Plutarque, qui fait allusion à ce trait, dit qu'il récita le passage de l'arrivée d'Œdipe dans la forêt sacrée de Colone. N'est-il pas évident, pour quiconque a lu Œdipe, que Sophocle y trouva plusieurs passages très-applicables à sa propre situation et à la conduite de son fils ? Mais rien n'annonce qu'il n'ait composé son Œdipe qu'à cette époque ; au contraire, tout concourt à nous faire croire qu'il avait écrit cette pièce avant Antigone, qu'elle devait naturellement précéder dans l'ordre et l'arrangement d'une *trilogie* dramatique : or il avait donné Antigone à l'âge de cinquante-six ou cinquante-cinq ans ; et lorsqu'il eut ce différend avec son fils, il était âgé de quatre-vingt-dix ans. D'où les modernes ont-ils donc pris cette assertion unanime d'après laquelle ils veulent nous faire considérer Œdipe à Colone comme une production de la vieillesse de Sophocle ? C'est un passage de Cicéron, *de Senectute,* qui a servi de texte à tout ce que les modernes ont dit à ce sujet. Cicéron défigure tant l'événement ; il fait d'une discussion de famille devant une sorte de tribunal de paix un procès formel ; il nomme comme accusateurs « Iophon avec ses frères, » ce qui prouve qu'il a pris le mot *phrator*, confrère, pour celui de *phrater,* frère ; et en effet les Athéniens prononçaient ces deux noms de même. Enfin Cicéron donne à Iophon et à ses frères pour motif la négligence qu'apportait Sophocle à l'administration de ses biens : or, ce motif paraît mal fondé, puisque les scoliastes grecs accusent Sophocle d'avarice, et d'avoir écrit dest ragédies pour de l'argent, c'est-à-dire pour les

vendre à d'autres poètes. Il nous semble donc qu'un récit aussi peu conforme à ce que disent les écrivains grecs ne doit être considéré que comme un des nombreux exemples de malentendus si fréquens chez les auteurs romains, lorsqu'ils rapportent des anecdotes sur la Grèce. Peut-être pourrait-on concilier toutes les opinions, en supposant que Sophocle, au moment de cette dispute de famille, était occupé d'une seconde édition de son Œdipe, et qu'il aura lu à ses juges les passages qu'il venait de retoucher. C'est le seul moyen de sauver un peu la vraisemblance de ce trait, fort romanesque et fort dramatique, mais que nous croyons très-peu historique.

La mort de Sophocle est racontée de plusieurs manières : selon les uns, il mourut de joie en apprenant le succès d'une de ses pièces ; selon les autres, il expira en récitant des passages de son Antigone. Une épigramme de l'Anthologie affirme qu'il mourut pour avoir avalé du raisin. C'est probablement une mauvaise expression allégorique : le raisin étant consacré à Bacchus, qui présidait à la tragédie, le poète aura voulu faire allusion au prix que Sophocle remporta au moment de sa mort. Le tombeau de famille de Sophocle se trouvant dans un terrain occupé par l'armée des Lacédémoniens, Bacchus apparut en songe à Lysandre, roi de Sparte, et lui ordonna de laisser enterrer ce que lui, Bacchus, avait eu de plus cher : le roi eut quelque peine à deviner l'énigme ; mais enfin il obtempéra à l'ordre céleste.

On a décrit de diverses manières le monument que les Athéniens élevèrent à leur poète chéri ; la version la plus intéressante est celle que donne une épigramme de l'Anthologie attribuée à un certain Dioscorides. Il y avait sur le tombeau de Sophocle une statue de Bacchus, tenant à la main le masque d'une vierge. L'auteur de l'épigramme fait parler le dieu en ces termes : « Passant, » voici le tombeau de Sophocle ; les Muses m'en ont

» confié la garde. C'est lui qui, m'ayant rencontré lors-
» que j'arrivai de Phlius, un grossier bâton à la main,
» accoutumé à marcher parmi les buissons et les ronces,
» m'a orné d'un vêtement d'or et de pourpre. Depuis
» qu'il n'est plus, j'ai oublié les danses solennelles, et je me
» repose ici. » Le passant répond : « Vous êtes heureux
» d'occuper un aussi beau poste ; mais quelle est la vierge
» dont vous tenez le masque ? De quelle pièce de Sopho-
» cle est-elle ? » Bacchus réplique : « C'est ou Antigone
» ou Electre, comme il vous plaît ; l'une et l'autre sont
» des chefs-d'œuvre. » Dans ce morceau curieux, le dieu de la tragédie décide donc lui-même que la première ébauche grossière de ce genre de spectacle est due à la petite ville de Sicyon, dont Phlius était une dépendance ; c'est aussi à Sicyon que naquirent la peinture et la sculpture.

Epigrammes de Martial, latines et françaises. Nouvelle traduction.

(23 octobre 1811.)

§ 1er. Une production futile, indigne même d'une critique sérieuse, peut quelquefois servir de texte à des considérations utiles ou des discussions intéressantes. Cette traduction de Martial, par exemple, mériterait à peine qu'on en prît notice, tant elle fourmille de bévues et de platitudes ; mais le poète romain, qui s'y trouve si indignement travesti, nous offre un sujet littéraire d'autant plus heureux qu'il est négligé dans les meilleurs cours de littérature. Si nous osons entreprendre de retracer le véritable mérite de ce poète trop méconnu, de réhabiliter en quelque sorte sa mémoire outragée par un jugement inique de M. de La Harpe, nous devons d'avance cher-

cher à faire excuser notre hardiesse en priant le lecteur de croire que nos opinions sont les résultats d'une assez longue étude. Sans doute l'élégant traducteur de Catulle, qui pense comme nous sur le mérite de Martial, eût bien mieux traité cette question littéraire ; mais puisque des occupations plus graves empêchent M. Noël de continuer les travaux qu'il avait commencés sur ce poète, il nous permettra de cueillir d'avance quelques fleurs, quelques épis dans un champ où l'attendent, où l'appellent même des moissons abondantes.

Beaucoup de gens instruits ne connaissent Martial que sous deux points de vue : il a fait, dit-on, une centaine d'épigrammes pleines de sel et de finesse ; il en a fait un millier où l'on est tantôt rebuté par une grossièreté cynique, tantôt fatigué par de mauvaises pointes, de froids jeux de mots ou des flagorneries insipides. M. de La Harpe voudrait en brûler les trois quarts ; Raphaël de Volterre voulait le voir détruit tout entier, « comme étant aussi » contraire à l'élégance latine qu'aux bonnes mœurs. » André Nauger avait conçu une telle haine contre Martial, que tous les ans, à un certain jour fixe, il faisait un *auto-da-fé* solennel de quelques exemplaires de ses épigrammes. Mais les plus cruels ennemis de notre poète furent, sans contredit, ses traducteurs ; et notamment le fameux Marolles, dont Ménage apprécia bien l'ineptie en appelant sa traduction des *Épigrammes contre Martial*. La fâcheuse influence de cette détestable traduction dure encore de nos jours ; il est, quelque incroyable que cela paraisse, il est des gens qui consultent le français de Marolles pour entendre le latin de Martial, ou du moins pour faire semblant de l'entendre. Si quelqu'un voulait douter de ce fait, je le prierais de comparer la prétendue *nouvelle traduction* avec celle de Marolles ; il verrait que souvent l'une est calquée sur l'autre, et reproduit exactement les mêmes fautes. Sans nous arrêter à ces confrontations

nous allons faire voir que Martial posséda un talent des plus variés, des plus flexibles, des plus riches que l'antiquité ait produits, et que son recueil, quoique le goût et la morale en condamnent une moitié, offre pourtant dans l'autre moitié un des monumens les plus intéressans de la littérature romaine.

Depuis les jours de Plaute et de Térence, le théâtre latin ne paraît avoir vu naître aucun poète capable de peindre les mœurs; ou plutôt la corruption générale des Romains ne laissa plus à aucun homme de génie l'espoir de les intéresser par de bonnes comédies; l'empire du vice était si universel, son culte était si public, la décence extérieure était si généralement bannie de la société, les désordres, les excès, étaient devenus si fréquens, si journaliers, que les tableaux sages et réguliers de l'école de Ménandre n'offraient plus rien d'assez frappant, d'assez piquant à ces imaginations accoutumées à des monstruosités; ajoutons à cela que les progrès rapides d'un luxe effréné amenèrent le goût des spectacles pompeux, des parades propres à éblouir les yeux, et nous ne serons plus étonnés d'entendre Quintilien avouer franchement que la comédie était la partie la plus faible de la littérature romaine. Il en résulte que nous ignorerions la vie privée de ces maîtres du monde si, par une de ces compensations ordinaires dans toutes les choses humaines, la poésie satirique et épigrammatique n'avait pris à Rome la place de la comédie. C'est aux satires d'Horace et de Juvénal, mais c'est surtout aux épigrammes de Martial que nous devons les renseignemens les plus curieux sur les mœurs des Romains sous les premiers Césars.

Voulons-nous avoir une idée des palais des Crésus de ce temps, de leur ostentation asiatique, de leur avarice magnifique, nous n'avons qu'à lire ces beaux vers (*Epig.* lib. XII, 50) :

Daphnonas, platanonas et aerias cyparissos

Et non unius balnea solus habes;
Et tibi centenis stat porticus alta columnis
Calcatusque tuo sub pede lucet onyx.
Pulvereumque fugax hippodromon ungula plaudit,
Et pereuntis aquæ fluctus ubiquè sonat.
Atria longa patent; sed nec cœnantibus usquàm
Nec somno locus est. Quàm benè non habitas!

« Des bosquets de lauriers, des bosquets de platanes, « des cyprès qui se perdent dans la nue, environnent votre » demeure ; vos bains rivalisent avec nos thermes publics; » des colonnes par centaines soutiennent votre portique ; » l'agate brille dans les mosaïques foulées sous vos pieds. » Sous les pas retentissans des coursiers légers, la pous- » sière s'élève dans votre hippodrome ; de toutes parts les » eaux murmurantes se perdent en cascades. Je parcours » une longue suite d'appartemens ; mais je ne vois point » d'endroit où l'on puisse souper avec gaîté, point où » l'on puisse dormir tranquille ; vous avez un palais, » et vous n'avez pas de maison. »

Martial nous dépeint avec des couleurs non moins vives les maisons de campagne des Romains (III, 58).

Bajana nostri villa Basse Faustini, etc.

« Mon ami Faustinus possède une véritable campagne, » une bonne grosse ferme... Partout je vois les blés entas- » sés, partout je sens les pièces de vin, gardées depuis bien » des années. Le mugissement du taureau roule dans la » vallée ; les veaux se menacent mutuellement des cornes » qu'ils n'ont pas encore. Dans la basse-cour, l'oie bavarde » erre à côté du paon à queue semée d'émeraudes. Les pi- » geons roucoulent du haut de leur tour ; les porcs avides » suivent la ménagère qui leur apporte des glands. Les » voisins, après nous avoir aidé à l'ouvrage, trouvent tous » table ouverte ; les domestiques rassasiés, et même un peu » gris, n'envient rien à leurs maîtres ; on ne garde point » de plats pour demain. Mais vous autres, Romains, vous

» avez à peu de distance de la ville un véritable temple » de la Faim ; vos yeux, du haut d'un balcon, s'égarent » parmi de stériles lauriers, des platanes célibataires, des » bosquets de buis, taillés en diverses figures. Chez vous, » le dieu des jardins n'a pas à craindre qu'un voleur en- » lève les fruits mis sous sa sauve-garde ; vous nourrissez » vos soi-disant vignerons avec du pain fait à la ville ; vous » apportez à cette prétendue campagne des légumes, des » œufs, des poules, des pommes, du fromage ; car tout » cela n'y existe qu'en peinture. Dites-moi franchement » si c'est là une campagne où si ce n'est pas plutôt un » hôtel situé un peu loin? »

Il serait possible, d'après les seules données de Martial, de rétablir la cuisine romaine dans toute sa pureté classique ; mais peut-être la table d'Apicius même paraîtrait-elle n'offrir à nos gourmands qu'un festin barbare et dégoûtant. Je citerai toutefois une des nombreuses pièces que Martial a consacrées au noble art de la bouche ; je la prendrai dans la traduction fidèle qu'en a donnée mon savant ami, M. Dureau Delamalle. C'est une *invitation à un dîner d'amis :*

Déjà, le front voilé, sortant de leur demeure,
Les serviteurs d'Isis sonnent la huitième heure.
D'un soleil trop ardent les traits sont émoussés :
L'heure invite au repas les estomacs lassés,
Et chasse un peuple oisif de ces bains magnifiques
Dont Néron, pour lui plaire, orna ses longs portiques.
Canus, Céréalis, Népos, Stella, Flaccus,
(Mon lit (1) tient sept) venez, et conduisez Lupus.
Des fruits de mon verger, des trésors de l'année,
Pour vous, mes chers amis, ma table est couronnée.
Vous aurez (le contraste est bon à tout propos)
La mauve adoucissante et les piquans porreaux,
Et la fade laitue et la menthe poivrée,
Et l'herbe que chérit l'aimable Cythérée.

(1) On se rappelle que les anciens mangeaient couchés sur des lits.

Ces légumes divers, enfans de mon jardin,
De l'adroit découpeur n'implorent pas la main.
De plus, de gras lézards que la rue assaissonne,
Sur un lit d'œufs hachés se dressent en couronne,
Et d'un ventre de truie, offert en votre honneur,
Le sel piquant du thon aiguise la saveur.
Ces deux mets sont fort bons. Mon rôti plus modeste
N'est qu'un chevreau léger, unique et triste reste
D'un troupeau ravagé par le loup inhumain.
Des féves et des choux calmeront votre faim;
Un poulet s'y joindra. Si la faim est rebelle,
Je vous livre un jambon, solide citadelle,
Qui déjà sur ma table a bravé trois assauts,
Et doit contraindre enfin votre ardeur au repos.
Pour finir le repas, alors je vous présente
Des fruits mûrs et du vin des coteaux de Nomente,
Que le consul Frontin vit couler du pressoir.
A mon heureux banquet avec vous vont s'asseoir
La franche liberté, que nul soin ne tourmente,
La douce raillerie et la joie innocente.
Sans redouter l'éclat de vos libres aveux,
Vous pouvez discourir et des verts et des bleus (1).
Nul n'épie aujourd'hui les secrets de la table,
Et le vin, sous Trajan, ne fait point de coupable.

Si les dîners des Romains n'étaient pas précisément composés selon la savante théorie de M. G. d. l. R., au moins les parasites de ce temps ressemblaient parfaitement à ceux qui, chez nous, exercent l'art de dîner en ville. Le portrait de Sélius, un des maîtres dans ce métier, revient souvent dans les vers de notre poète: « Pourquoi Sélius est-il si triste? pourquoi se traîne-t-il à pas » lents dans le Portique? pourquoi son visage penché » semble-t-il toucher à la terre? Il n'a perdu ni ses fils ni » sa femme; on ne lui a point volé ses hardes; ses esclaves » ne se sont point enfuis. Il lui arrive un plus grand mal- » heur que tout cela; il dîne chez lui. (Epig. II, *ii.*) Mais » Sélius, continue le poète, ne se livre point à un stérile

(1) Noms des deux principales factions du cirque.

» désespoir; il veut tout tenter avant que de renoncer » à un dîner en ville. Afin de rencontrer quelqu'un qui » veuille l'inviter, il parcourt les promenades les plus fré- » quentées de Rome, que Martial nous fait passer en revue » à cette occasion. » Aussi, une carte topographique de l'ancienne capitale du monde serait un accessoire fort utile d'une bonne édition de Martial.

Les importunités des gens qui cherchaient à dîner chez autrui donnèrent naissance à l'usage de la *sportula*; on nommait ainsi une petite corbeille dans laquelle on mettait d'abord un dîner assez complet, ensuite quelques pièces d'argent, et à la fin, quelques sous; les domestiques, dans les grandes maisons, présentaient cette espèce d'aumônes aux pauvres cliens qui, invités pour la forme, venaient y dîner, mais qu'on ne voulait point admettre à table. Cet usage, devenu général sous Néron, fut défendu par Domitien. Ce fut là un coup de foudre pour le peuple des parasites. « Un Espagnol, dit Martial, était parti de » son endroit pour aller vivre à Rome, dans la qualité » de dîneur en ville; mais, ayant appris le décret de Do- » mitien, il s'en retourna tout droit, quoiqu'il fût déjà » sur le pont Mulvius. » (III, 14.)

Quelques personnes, en voyant Martial toujours occupé de la cuisine, pourraient s'imaginer qu'il a dû être lui-même le parasite de quelques grands, surtout puisqu'on ne sait pas quelles occupations le retinrent trente-cinq ans à Rome, loin de sa contrée natale, *Bilbilis* ou *Calataïud*, en Espagne, où sa femme administrait ses biens. On ne saurait l'absoudre d'avoir été plutôt épicurien que stoïcien; mais, malgré la licence effrénée qui règne dans quelques-unes de ses épigrammes, on trouve chez lui des principes d'une morale très-saine, et on pourrait même extraire de son Recueil un choix de pièces également dignes, sous le rapport des mœurs et du style, d'être étudiées par tous les amateurs de la poésie latine.

(28 octobre 1811.)

§ 2. On aurait une idée bien fausse du recueil de Martial, si on s'attendait à n'y trouver que des traits mordans ou des plaisanteries grivoises; nous pourrions citer au-delà d'une centaine de morceaux où règne une douce sensibilité, exprimée tantôt avec l'élégance de Virgile, et tantôt avec la naïveté de Catulle. Quel gracieux abandon ne règne pas dans la description de la campagne de Jules Martial (Epig. IV, 64)! Quel joli trait de poésie descriptive dans ces deux lignes :

Et curvas nebulâ tegente valles
Solus luce nitet peculiari!

Située sur une éminence, la maison jouit d'un ciel plus serein que la contrée voisine. « Quand les brouillards » couvrent encore les vallées, elle éclate dans une lu» mière qui lui semble propre. » Le tableau de la vie provinciale d'Espagne, dans deux pièces, l'une adressée à Juvénal (XII, 18), l'autre à Licinien (I, 50), renferme des parties dignes de la fameuse épode d'Horace : « Je reprends ici, dit-il, tout le sommeil que j'avais perdu » à Rome pendant trente années de veilles : »

Et totum mihi nunc repono quidquid
Ter denos vigilaveram per annos.

Le petit poème adressé à Licinien mérite que nous le traduisions dans son entier : il fait voir combien la manière de Martial se rapproche de celle d'Horace. « Toi, » dont les Celtibères n'oublieront jamais le nom; toi, » l'orgueil de notre Espagne, ô Licinien! tu verras donc » la ville de Bilbilis, assise sur les montagnes, célèbre par » ses coursiers, célèbre par les armes qu'elle fabrique; tu » visiteras le mont Caunus, toujours couvert de neiges, et

» les flots sacrés du Vadaveron, qui se fraient une route a
» travers les rochers; tu fouleras les jolis vergers de Bo-
» trodum, que chérit Pomone ; tu nageras dans les eaux
» tempérées du paisible Congedus, ou dans le voluptueux
» lac des Nymphes ; ton corps, trop ramolli par ces bains,
» s'endurcira de nouveau dans les eaux du rapide Xalon,
» qui changent le fer en acier ; les forêts de Voberca t'of-
» friront, à portée de flèche, du gibier pour ton déjeûner;
» le Tage, qui roule des sables d'or, te prêtera, contre les
» chaleurs de l'été, l'épais ombrage du bois qu'il arrose ;
» les fraîches eaux de Dircenna, et les neiges conservées
» sur le mont Néméa, pourront apaiser ta soif ardente.
» Mais quand le rauque Aquilon mugira de nouveau,
» quand le Décembre arrivera, couvert de son manteau
» de neige, tu viendras retrouver l'Été sur les rivages de
» Tarragone et dans tes campagnes de Laletanie : là, ta
» main immolera les daims qu'enveloppe le filet, et lais-
» sant à ton fermier la chasse aux cerfs, tu poursuivras
» sur un rapide coursier les lièvres rusés ou les sangliers,
» indigènes de tes bois ; les forêts voisines fourniront du
» bois à ton foyer qu'entourent tes garçons au teint bru-
» nâtre ; tu appelles tes chasseurs, et aussitôt ils viennent
» se mettre à table avec toi. On ne voit point ici de
» soulier à demi-lune sénatoriale, point de toge qui
» exhale l'odeur de la pourpre, point d'insolens valets de
» Liburnie ; point de solliciteur qui se lamente, ni de ri-
» che veuve qui te soumette à ses ordres : ton sommeil ne
» sera point interrompu par l'accusé qui, en tremblant,
» vient demander tes conseils ; tu peux dormir toute la
» matinée. Que d'autres marchandent d'immenses bra-
» vo et des applaudissemens sans fin ! tu auras pitié de
» leur bonheur, et, libre d'orgueil, tu goûteras des plaisirs
» plus véritables en apprenant de loin les succès de ton
» ami Sura. Quand on a fait assez pour la gloire, la vie
» réclame sans honte le reste de nos années. »

Les vers de Martial sur *la chienne Issa* ont été comparés au *Moineau de Catulle;* et quoique le principal mérite de ces sortes de bagatelles consiste dans le style et la versification, on sentira peut-être encore dans la traduction suivante combien notre poète savait donner de la grâce à des riens :

« *Issa* est plus friponne que le moineau de Catulle ; » Issa est plus pure que le baiser d'une colombe ; Issa est » plus caressante que toutes nos jolies femmes ; Issa est » plus chère que les diamans de l'Inde ; Issa est la chienne, » que dis-je ? les délices de Publius. Si son maître se » plaint, Issa semble lui adresser la parole ; elle partage » et sa joie et sa tristesse ; elle dort appuyée sur ses épau- » les ; elle dort sans laisser entendre le moindre bruit, et » si un besoin la presse, jamais elle ne souille sa robe de » nuit ; mais, de son pied mignon, elle l'éveille, et de- » mande à être descendue du lit. Mais admirons surtout » la chaste pudeur de cette chienne ; elle ne veut pas con- » naître l'amour : nous n'avons point trouvé d'amant que » cette jeune beauté ait jugé digne de ses faveurs. Afin » donc que la dernière heure ne nous enlève pas Issa » tout entière, Publius en a fait faire le portrait. Et quel » portrait ! Issa ne ressemble pas autant à elle-même que » cette peinture lui ressemble ; mettez l'une à côté de l'au- » tre, vous direz, ou que ce sont toutes les deux de véri- » tables chiennes, ou que ce sont toutes les deux des pein- » tures. »

Si le cadre d'un journal admettait une dissertation littéraire complète, nous ferions encore voir combien Erasme a eu raison de remarquer certains rapports entre la latinité de Martial et celle de Virgile ; nous insisterions sur la concision élégante des passages comme ceux-ci :

Cornua Sarmatici ter perfida contudit Istri,
Sudantem Geticâ ter nive lavit equum.
Templa Deo, mores populis, dedit otia ferro, etc.

« Trois fois l'Ister et le Sarmate lèvent un front rebelle; » trois fois Domitien dompte leur audace, et baigne dans » les neiges de la Dace son coursier trempé de sueur. Il » rend aux dieux leurs temples, aux peuples leurs mœurs, » au glaive le repos. »

Mais ces aperçus littéraires demanderaient de trop grands développemens; il doit nous suffire d'avoir fait entrevoir combien le talent de Martial est plus varié et plus élevé qu'on ne le pense communément. Il est un point sur lequel nous insisterons; c'est que Martial, considéré uniquement comme peintre de mœurs, mérite une place à côté, quoique un peu au-dessous, d'Horace. Ses épigrammes présentent une galerie morale aussi variée que les Caractères de La Bruyère et de Théophraste; mais la manière du poète romain est remplie d'allusions aux lieux et au temps où il vivait; ce qui, en rendant ces portraits plus piquans pour les contemporains, les rend moins intelligibles et moins intéressans pour la postérité. Les livres de Martial, lus avec la plus grande avidité, étaient, pour ainsi dire, les *Feuilletons* de Rome : c'était une lecture calculée pour un public dissipé et frivole. On les lisait à souper, « lorsque le bon vin coulait à grands » flots sur des tables parsemées de roses : »

Hæc hora est tua cum furit Lyæus,
Cum regnat rosa, cum madent capilli, etc. etc.

« Trop heureux mon livre, dit encore le poète, s'il ren- » contre dans la meilleure société de Rome deux ou trois » amateurs qui voudront bien s'en occuper un peu lors- » qu'on sera las de parler du coureur *Scorpius*, du cou- » reur *Incitatus*, et des paris qu'on aura faits pour et con- » tre le succès de ces favoris du public. » (XI, 1.)

Citons au hasard quelques portraits qui ne paraîtront rien moins qu'étrangers aux mœurs modernes. Le *Liseur éternel* nous tombe sous la main. (Lib. III, épig. 44.)

» Vous voulez savoir pourquoi l'on évite votre rencon-
» tre, pourquoi votre arrivée, Ligurinus, cause aussitôt
» une fuite générale? Je vous en dirai la cause : vous êtes
» trop poète ; c'est un vice très-incommode ; car, je vous
» le demande, qui peut soutenir la fatigue à laquelle vous
» nous condamnez? Je suis debout, vous me lisez vos
» vers ; je m'assieds, vous lisez encore ; je marche dans la
» rue, vous me suivez en lisant ; je veux aller au bain, je
» veux nager, rien ne vous rebute ; vos vers retentissent
» toujours à mon oreille ; je cours à mon dîner, vous re-
» tardez mes pas ; je suis à table, vous m'empêchez de
» manger ; je me couche pour faire la sieste, vos vers me
» réveillent en sursaut. Apprenez combien ce travers vous
» nuit, Ligurinus : vous êtes l'homme du monde le plus
» loyal, le plus sûr, le plus honnête, et pourtant tout le
» monde vous redoute. »

Il y avait à Rome, comme chez nous, des soi-disant amateurs de la littérature, qui allaient chez les auteurs pour emprunter et lire *gratis* leurs ouvrages. Martial, tourmenté par un de ces messieurs, l'a peint dans l'épigramme suivante. (Lib. I, épig. 118.)

« Chaque fois que vous me rencontrez, vous me dites :
» Mon cher Martial, me permettez-vous d'envoyer mon
» domestique chez vous? Vous lui donnerez votre recueil
» d'épigrammes ; je le lirai aussitôt, et je vous le renver-
» rai. — Cher Lupercus, ne fatiguez point votre domes-
» tique ; ce serait une longue course pour lui d'aller jus-
» qu'à la barrière de Pyrus ; d'ailleurs il faut monter trois
» escaliers, et de longs escaliers, pour arriver jusque chez
» moi ; vous pouvez avoir plus près ce que vous cherchez ;
» vous passez souvent par la place d'Argiletum ; vis-à-vis
« du *Forum* de César, vous voyez une boutique dont tous
» les piliers sont couverts d'affiches de poètes ; c'est là que
» vous pouvez avoir mes épigrammes ; vous n'avez qu'à les
» demander à *Atrectus*, c'est le nom du libraire ; il vous

» prendra sur-le-champ, sur le premier ou deuxième » rayon, un Martial bien lissé avec de la pierre ponce, et » recouvert en pourpre, qu'il vous laissera pour cinq *de-* » *narii*. — Ah! dites-vous, c'est trop cher. — Vous avez » raison. »

Le *Septa* était à Rome ce que le Palais-Royal est à Paris : c'était là qu'on exposait en vente les marchandises les plus brillantes et les plus rares dans tous les genres. Un *connaisseur* s'y rend un jour, et voici comment Martial peint cet original : « Mamurra fait tirer au dehors » des boutiques les meubles les plus précieux en bois d'A- » frique ; il mesure quatre fois un sopha incrusté d'ivoire ; » mais, hélas! dit-il en soupirant, il est trop petit pour » ma table. Puis il cherche, par la finesse de son odorat, » à reconnaître si tel vase est du véritable bronze corin- » thien ; il passe devant les statues de Polyclète, et y trouve » à redire ; aucun cristal ne lui plaît ; il y remarque de pe- » tites inégalités. Cependant dix vases murrhins lui con- » viennent ; il y imprime son sceau, et les fait mettre de » côté. Il pèse ensuite des gobelets travaillés par le noble » ciseau de Mentor ; il compte les émeraudes dans un bo- » cal d'or ; il demande de boutique en boutique des sardo- » nyx ; mais c'est du vrai, du fin qu'il lui faut. Enfin cinq » heures sonnent : il achète, pour quelques sous, deux » verres communs, et les emporte de ses propres mains. »

Les marchands du Palais-Royal et de la rue Saint-Honoré ont sans doute vu plus d'une fois des individus qui ressemblaient à ce Mamurra. Dans les grandes villes, les mêmes ridicules se reproduisent constamment ; il n'y a que les accessoires qui varient, mais ce sont précisément ces accessoires qu'il est difficile de bien entendre. Ce sont les termes empruntés à la vie commune, au langage capricieux de la mode, aux arts et métiers même, qui rendent quelquefois Martial aussi obscur pour nous qu'il a dû être clair pour ses contemporains.

(2 décembre 1811.)

§ 3. L'ancienne Rome n'a pas eu, comme la capitale de l'Europe moderne, un Mercier qui, dans un tableau minutieux et un peu grotesque, en retraçât l'aspect, et pour ainsi dire la physionomie, depuis la cave jusqu'au grenier, en sautant le premier étage; c'est, au contraire, le premier étage qu'on retrouve presque exclusivement dans les historiens, les orateurs et les poètes romains; Martial seul, par la nature du genre auquel il s'était voué, s'est trouvé entraîné à nous peindre ces objets ignobles et vulgaires, qui cependant frappent de premier abord les regards d'un voyageur curieux, à son entrée dans une ville. C'est ainsi qu'après avoir, dans les ruines d'Herculanum et de Pompeii, appris à connaître le matériel d'une ville de l'antiquité, la disposition des places, des rues et des maisons, on lira avec plaisir la peinture que trace Martial de l'aspect que ces places, ces rues, ces maisons, aujourd'hui désertes, offraient lorsqu'elles étaient remplies d'une population immense.

« Pourquoi, me demande Sparsus, pourquoi vous re-
» tirez-vous si souvent dans votre misérable et triste ferme
» à Nomentum? — C'est, mon ami, que le pauvre ne
» trouve pas à Rome de place où il puisse penser ou dor-
» mir. Il y a tant de gens qui vous empêchent de vivre:
» le matin, ce sont les maîtres d'école; la nuit, les bou-
» langers, et toute la journée les chaudronniers et leurs
» marteaux retentissans. Ici, le changeur de monnaie fait
» rouler sur sa table crasseuse des tas d'écus au coin de
» Néron: là, le broyeur du genêt d'Espagne fait résonner
» la pierre usée sous les coups de son maillet. Tantôt vous
» entendez le bruit d'une procession tumultueuse des prê-
» tres de Bellone; tantôt le marin, avec le tronc suspendu
» devant lui, vous étourdit du récit de son naufrage; plus
» loin, c'est un petit Juif qui a appris dès le berceau l'art

» de mendier, ou bien un chassieux vendeur d'allumettes. » Celui qui pourrait compter à Rome tous les ennemis » du sommeil et du repos, saurait dénombrer les femmes » qui frappent l'airain lorsque les arts d'une magicienne » provoquent une éclipse de lune. Toi, Sparsus, tu igno- » res ces inconvéniens dans ta *villa*, qui domine les sept » collines ; tu possèdes, dans l'enceinte même de Rome, » tes campagnes, tes vignobles ; les coteaux de Falernum » ne produisent pas plus de raisin que ton jardin; tu peux » te promener en voiture sans sortir de chez toi; aucune » voix n'ose interrompre ton profond sommeil ; les rayons » même du jour n'entrent chez toi qu'au gré de tes vœux. » Moi, je m'éveille au bruit des éclats de rire des pas- » sans ; Rome est devant la porte de mon alcôve : aussi, » quand je veux dormir, il faut aller à la campagne. » (*Epig.* XII, 57.)

Cette peinture nous donne sur l'ancienne Rome une idée bien conforme à celle qu'on pouvait s'en former par analogie. Toutes les grandes villes sont étrangères au doux repos, au sommeil bienfaisant, à la tranquillité physique comme à la tranquillité morale; mais les morceaux de Martial de ce genre, combien de difficultés n'offrent-ils pas aux commentateurs? combien de petits détails presque inintelligibles pour un lecteur placé à deux mille ans de distance? Dans l'épigramme que je viens de traduire, on a déjà expliqué de deux manières entièrement différentes les deux vers que voici :

Illic paludis malleator Hispanæ
Tritum nitenti fuste verberat saxum.

Farnabius, Radevus, et en général les premiers commentateurs, ont vu dans les mots *paludis Hispanæ*, le lin et le chanvre qui croissaient dans les marais de Setabum, aujourd'hui Xativa, dans le royaume de Valence ; mais le terme de *malleator* a paru trop fort pour le simple broyeur

de chanvre ; Turnebus, Saumaise, et d'autres, ont proposé de lire *balucis*, et l'ont entendu des lames d'or qu'on formait des paillettes recueillies par le lavage : et cette explication a entraîné presque tous les suffrages. J'ose protester contre cette docte conjecture ; je conserve l'ancien texte, mais je l'entends de ce genêt d'Espagne, connu aujourd'hui sous le nom d'*esparto*, et dont on faisait des cordages, après l'avoir battu. (*Plin.* XVIII, 2.)

Devinerait-on comment l'auteur de la *nouvelle traduction* se tire de ce pas difficile? Il traduit tout bonnement : « De l'autre côté, *cet ouvrier d'un marais espagnol* frappe de » son brillant maillet une pierre usée. » L'*ouvrier d'un marais espagnol!!!* voilà un échantillon de mille et une bévues de ce traducteur dont j'ai jugé à propos de ne pas du tout m'occuper dans ces articles, destinés uniquement à venger la réputation de Martial, et dans lesquels je ne donne que des traductions faites sur l'original, autant que me le permettent mes faibles connaissances. Je ferai pourtant voir par deux exemples combien les traducteurs de Martial sont excusables de ne pas saisir le sens souvent très-détourné que les mots les plus communs prennent quelquefois dans le style familier de ce poète, style modelé souvent, à ce qu'il paraît, sur les caprices d'un usage passager, et qu'on ne devine qu'à force de lire Martial, et de le comparer avec lui-même.

Le mot *frigus*, froid ou fraîcheur, paraît ne pouvoir jamais arrêter un traducteur. Cependant, dans ce vers de Martial,

Et quodcumque jacet sub urbe *frigus*, (IV, 63.)

Il est évident qu'il doit offrir un sens détourné, il signifie *maison de campagne*; lieu où on cherche du frais, de l'ombrage ; ce sens, oublié par les dictionnaires, se présente même assez naturellement à celui qui se rappelle le *frigus captabis opacum* de Virgile. Aussi, les traducteurs ont-ils

à peu près compris et rendu ce passage. Mais voici qu'ils ont rencontré dans un autre endroit (Epig. I, 56) la phrase suivante :

Quisquam picta colit Spartani frigora saxi.

On voit, par ce qui suit et par ce qui précède, qu'il est question des gens qui passent leur vie dans l'antichambre des grands : les commentateurs ont donc cru avoir fait l'acquit de leur conscience en nous disant que cela signifiait « *les froids pavés en marbre bigarré de Sparte.* » Je crois entrevoir une explication plus élégante et plus précise, appuyée sur le sens particulier que le mot *frigus* a chez Martial, sens que nous venons de remarquer ; je traduis la phrase en question : *Les mosaïques en marbre vert, représentant des jardins et des campagnes*, mosaïques dont, comme on sait, les appartemens des grands étaient ornés. Cette interprétation enrichit l'épigramme LVI^e^ du livre I^er^ d'un nouveau trait, et d'un trait parfaitement d'accord avec le sens de l'ensemble ; car Martial y oppose les plaisirs de la campagne à la vie des courtisans. Si on me chicanait sur le sens du mot *picta* que je traduis par *vert*, j'invoquerai l'autorité de Pline qui parle du vert brillant et agréable des marbres de la Laconie ; j'invoquerai surtout ce vers de Stace, où il parle de l'usage qu'on en faisait dans les mosaïques :

Vixque locum *Eurotæ viridi* quam regula longa
Synnade distinctam variat.

Il y a un autre idiotisme de Martial qui a jeté les commentateurs dans une grande perplexité, et que je crois pouvoir expliquer avec un assez haut degré de certitude. On lit (*Epig.* X, 96) ces deux vers :

Hic pretiosa fames CONTURBATORQUE macellus ;
Mensa ibi divitiis ruris operta sui.

Je les traduis de la manière suivante : « Ici (dans la

» ville) la faim se rassasie à poids d'or, et le marché aux co-
» mestibles est le chemin de la banqueroute; là, etc., etc.»
Cette explication, qui rend superflues toutes les corrections violentes et arbitraires qu'on a voulu introduire dans le texte, en lisant tantôt *conturbatrixque macelli mensa*, tantôt *conturbaturque macellus*, cette explication si naturelle est parfaitement justifiée par un autre passage où Martial, en flatteur impudent, dit que, si Domitien voulait compter avec les dieux, et se faire payer tout ce que le ciel lui doit, le vieux Atlas, banquier de l'Olympe, ferait banqueroute. CONTURBABIT *Atlas* (*Epig.* IX, 4). Or, si *conturbare* peut signifier faire banqueroute, il est évident que le substantif *conturbator* peut être expliqué comme je l'explique, et que par conséquent toutes les doctes corrections du texte doivent être rejetées comme inutiles. J'ajouterai que c'est précisément dans le même sens que Martial parle « d'un sanglier qui menace sa cuisine de ban-
» queroute, » attendu les apprêts coûteux qu'exigeait cette pièce de venaison. CONTURBATOR *aper.* (*Epig.* VII, 26.) Mais ici, les traducteurs se sont tirés d'affaire en adoptant le sens vulgaire du mot *conturbator* qui, à la vérité, suffit, rigoureusement parlant, pour expliquer le passage, mais qui en fait disparaître tout le sel et toute la finesse.

Cette petite digression philologique doit faire sentir à l'auteur de la *nouvelle traduction* que, si nous avons parlé avec un peu d'irrévérence de son travail, c'est en conscience, et, autant qu'il nous a été possible, en connaissance de cause. Nous avons lu habituellement ce poète depuis bien des années, et nous sommes pourtant loin de croire que nous l'entendons parfaitement. Peut-être l'auteur de la *nouvelle traduction*, en réfléchissant sur nos observations, se convaincra-t-il qu'il s'est imprudemment jeté dans une entreprise évidemment au-dessus de ses forces. La simple prose de la préface de Martial l'embarrasse par la concision qui y règne; quand le poète dit :

« Je ne veux point acheter la réputation au prix de l'hon-
» neur, et je désire que l'esprit soit la dernière chose qu'on
» loue en moi. » *Probetur in me* NOVISSIMUM *ingenium*, le malheureux traducteur lui fait dire « qu'il veut faire ap-
» prouver en lui le génie *le plus récent*. » C'est évidemment traduire à coups de dictionnaire. Toutefois la jolie impression de cette édition, assez correcte quant au texte, nous inspire les regrets les plus sincères ; et pour tâcher de dédommager un peu le libraire qui y a mis ses fonds, nous continuerons nos considérations sur l'auteur original, qui est bien de tous les auteurs du monde immolés par les traducteurs, celui qui l'ait été le plus inhumainement.

(12 décembre 1811.)

§ 4. Nous chercherons aujourd'hui à réunir les traits sous lesquels Martial a dépeint les petits-maîtres romains de son temps.

Pendant plus de six siècles, les idées de Romain et de petit-maître avaient paru incompatibles. Scipion Emilien reprocha comme une infamie à un de ses contemporains « de se parfumer tous les jours devant un miroir, de se
» faire noircir les sourcils, de s'épiler le menton et les
» jambes (1). » Cent ans plus tard, il n'y avait pas un Romain bien né qui ne prît tous ces petits soins de sa personne. César et Pompée, Catilina, Lucullus, Hortensius, les hommes les plus marquans de la république, se disputaient à qui étalerait dans ses habillemens, dans ses atours, le plus d'élégance et de luxe. Hortensius, célèbre avocat, intenta, dit-on, à un de ses confrères, une action en injures et voies de fait, parce que celui-ci avait un peu dérangé les plis de sa toge, en le pressant au milieu d'une foule ; ce qui l'avait déconcerté au point de lui

(1) Aul. Gell., VII, 12.

faire oublier sa plaidoirie (1). On peut regarder César comme l'introducteur des manchettes, ou du moins d'une espèce de franges mises aux manches de la tunique; circonstance qui, jointe à plusieurs autres du même genre, fournit à Cicéron une allusion très-mordante pour désigner ce grand capitaine comme un des fauteurs secrets de Catilina (2). Le signalement que l'orateur romain donne des petits-maîtres, amis et commensaux de ce fameux conspirateur, pouvait sous Auguste convenir à tout le monde. Mais il paraît que si l'exemple de César et de Mécène répandit le goût d'une élégance très-recherchée, il fut réservé aux règnes de Néron et d'Othon de devenir l'époque d'une mollesse orientale dont Juvénal, Perse, Martial et Sénèque nous ont conservé les traits les plus caractéristiques. A l'époque où l'empereur Othon, allant à la bataille de Bobriacum, pour disputer à son rival la vie et la couronne, eut soin de se faire frotter le visage avec de la mie de pain, et n'oublia pas même son petit miroir qu'à Rome il portait habituellement sur lui (3); à cette époque, dis-je, nous aurions tort de supposer les Romains riches aussi simplement vêtus que nous le représentent leurs statues. Il régnait dans le véritable costume des Romains une recherche, une variété et une élégance qui ne paraissent sur aucun point avoir été au-dessous de ce qu'on a vu dans les capitales modernes les plus riches et les plus brillantes.

Martial nous a tracé le portrait d'un esclave parvenu à une grande fortune, et qui tranchait du grand seigneur; voilà le signalement qu'il en donne : pour bien l'entendre, il faut se rappeler que les esclaves étaient marqués au front d'une ou plusieurs lettres de leur nom.

« Le voyez-vous celui qui se présente si fièrement sur

(1) Macrob., *Saturn.*, II, 9.
(2) Sueton., *Cæs.*, 45. Cic., *Catilin.*, II, 10.
(3) Juv., *Sat.* II.

» les premières banquettes de l'amphithéâtre ? celui dont » nous voyons briller de loin la main chargée de pierres » précieuses? Sur une toge qui surpasse en blancheur la » neige fraîchement tombée, il étale un manteau de la » pourpre de Tyr la plus foncée; ses cheveux parfument » tout le théâtre; ses bras ont été rendus luisans à force » de les frotter avec l'onguent épilatoire; un croissant » d'argent serre ses souliers étroits et d'un cuir écarlate (1); » son front est ceint de nombreux bandages, ornés d'é- » toiles d'or. Vous ignorez qui cela peut être? Levez les » bandages et vous le *lirez.* » (*Epig.* II, 29.)

La partie la plus extraordinaire de ce costume, sans doute conforme au dernier *Journal des Modes* d'alors, c'est ce grand nombre de *splenia* ou de bandages sous lesquels notre parvenu, assis au banc des chevaliers et des sénateurs, cachait les marques de sa première condition. Ce n'était point de simples *emplâtres*, comme disent les traducteurs d'après une note de Musambonus où ils ont aperçu le mot grec *emplastra*. Nous voyons par Hesychius que l'on donnait ce nom de *splénion* à des bandages sous lesquels on cachait des emplâtres. Ici, le bandage ne cachait que les marques de la servitude; le mot *stellantem*, rapproché de la similitude qu'établit Martial dans un autre endroit (*Epig.* VIII, 33) entre une très-mince *phiala* d'or et un *splenium*, nous autorise à croire que ces bandages étaient ornés d'étoiles d'or.

Les Romains de cette époque avaient adopté ou inventé bien d'autres parties de costume, dont les monumens de l'art ne nous donnent presqu'aucune idée. Nous sommes assurément fort mal instruits sur les différences qui ont dû exister entre la *lacerna*, la *læna*, la *pœnula*, et plusieurs autres genres d'habits qui avaient probablement des formes aussi variées que nos costumes modernes. Les *syn-*

(1) Le terme *maroquin* serait un anachronisme : la chose était pourtant la même. C'était la Parthie qui fournissait ces cuirs.

thèses ou les habits qu'on mettait dans les grands festins, et avec lesquels on ne paraissait au dehors que pendant les Saturnales, offraient très-vraisemblablement autant de caprices et autant de bizarreries que nos modes. Martial nous apprend que ces habits de fête, bien différens de la grave et uniforme toge, étalaient les couleurs les plus brillantes et les plus diverses.

Florida per varios ut pingitur Hybla colores,
Cum breve Sicaniæ ver populantur apes;
Sic tua suppositis pellucent præla lacernis;
Sic micat innumeris arcula synthesibus.

Quelles que soient nos incertitudes à l'égard de ces divers costumes, nous savons que les Romains portaient une espèce de palatine pour garantir du froid les parties du cou et de la poitrine laissées à découvert par la toge. C'est donc une circonstance assez bizarre que les Romains, aussi amollis qu'aucune nation moderne, n'aient pu inventer les bas, pièce d'habillement que, dans l'hiver, ils remplaçaient assez incommodément par des bandes qui entouraient la jambe. Cette nudité de la jambe, même au temps du plus grand luxe des Romains, est constatée, entre mille autorités, par l'épigramme suivante, où Martial nous a laissé le portrait d'un homme à la mode, d'un *sigisbé* de son temps.

« Quel est ce jeune homme à chevelure bouclée, qui » se tient constamment à côté de votre jeune et jolie » femme, mon cher Marianus? qui toujours lui dit quel- » que chose à l'oreille, en s'appuyant sur sa chaise? qui » a tous ses doigts chargés de bagues, et dont la jambe » est parfaitement épilée?... C'est, me répondez-vous, » c'est *l'homme d'affaires* de ma femme; ne lisez-vous » pas dans sa figure que c'est un procureur bien actif, » bien déterminé?... Ah! mon cher Marianus, je crains » que vous ne méritiez les soufflets que *Panniculus* reçoit

» sur la scène (1) Cet homme à chevelure bouclée ne m'a » pas l'air de s'occuper des affaires de procureur : je ne » sais pas s'il est chargé des affaires de votre femme, mais » je crois qu'il s'est chargé des vôtres. » (V, 61.)

Enfin, Martial nous a tracé expressément la peinture de ce qu'on entendait à Rome par un *élégant*, un *bellus homo*. Je citerai le texte pour la satisfaction de ceux qui pourraient soupçonner la traduction d'être trop modernisée.

Cotile, bellus homo es; dicunt hoc, Cotile, multi,
Audio; sed quid sit dic mihi bellus homo?
— Bellus homo est flexos qui digerit ordine crines,
Balsama qui semper, cinnama semper olet.
Cantica qui Nili, qui Gaditana susurrat,
Qui movet in varios brachia volsa modos:
Inter femineas totâ qui luce cathedras
Desidet, atque aliquâ semper in aure sonat;
Qui legit hinc illinc massas scribitque tabellas;
Pallia vicini qui refugit cubiti;
Qui scit quam quis amet, qui per convivia currit,
Hirpini veteres qui benè novit avos.
— Quid narras? Hoc est, hoc est homo, Cotile, bellus?
Res prætricosa est, Cotile, bellus homo!

« Cotilus, j'entends tout le monde dire que vous êtes un *élégant*. Mais, dites-moi, qu'est-ce qu'un *élégant?* — Un élégant, mon cher Martial, est un homme qui arrange avec symétrie sa chevelure bouclée, qui exhale le baume de l'Arabie et le cinnamome de l'Inde; qui fredonne les chansons voluptueuses d'Alexandrie et de Gades; qui meut, comme après le tact de la musique, ses bras épilés; qui passe toute la journée assis dans la causeuse d'une dame, et qui ne cesse de parler bas, tantôt à une femme, tantôt à l'autre; qui est toujours occupé à lire ou à écrire des billets doux; qui a soin de ne pas rencontrer l'habit

(1) C'était sans doute une espèce de *Georges Dandin*, dans une pièce aujourd'hui perdue.

de son voisin ; qui, courant d'un souper à l'autre, sait nommer la maîtresse de chacun, et qui sait retracer la généalogie de nos fameux chevaux de course. — Que me dites-vous, Cotilus? C'est donc là ce que Rome appelle un élégant? Je vois que votre art est la science des bagatelles. »

On pense bien que les dames romaines ne le cédaient point aux hommes en raffinement de luxe. Nous pouvons renvoyer nos lecteurs à un savant et intéressant mémoire de M. Bœttiger, *sur la toilette des dames romaines*, mémoire traduit dans le Magasin encyclopédique de M. Millin. Parmi les nombreuses épigrammes que Martial s'est permises contre les beautés célèbres de son temps, nous citerons la suivante, dont la fin malheureusement est de nature à ne pas être rapportée :

Cum sis ipsa domi mediâque ornere Suburâ
Fiant absentes et tibi, Galla, comæ;
Nec dentes aliter quam sericâ nocte repones,
Et jaceas centum condita pyxidibus;
Nec tecum facies tua dormiat, innuis illo,
Quod tibi prolatum est manè, supercilio, etc.

« Pendant que vous êtes tranquille à la maison, on frise votre chevelure dans une boutique d'artiste en cheveux, au milieu de la rue *Subura;* le soir, en ôtant vos robes de soie, vous ôtez aussi vos dents; vous gardez vos charmes en cent écrins divers; votre visage ne dort pas avec vous; cependant vous m'agacez, vous me faites des signes en remuant les sourcils qu'on vous a mis ce matin, etc. etc. »

Ces exemples suffisent pour faire sentir que Martial, à l'égard de cette partie des mœurs comme à l'égard de toutes les autres, fournit des traits curieux, intéressans, et dignes d'être rendus dans une bonne traduction. Je ne terminerai point cet article sans redresser un tort involontaire que j'ai eu envers l'auteur de la *nouvelle traduction :*

ce n'est pas lui, mais bien un autre traducteur des Œuvres de Martial, qui a rendu le *novissimum ingenium* par *le génie le plus récent.* Dans la présente traduction on le rend par *conduite nouvelle ;* c'est un peu moins absurde ; mais ce n'est pourtant pas une bonne explication ; elle est fondée sur les éditions fautives qui placent avant *novissimum* l'adverbe *nunc.*

SUR SALLUSTE.

(4 février 1813.)

Fronti nulla fides.

Avant d'être un grave historien, Salluste avait été homme du monde, et homme de parti. La belle Fausta, fille du dictateur Sylla, prodiguait ses faveurs à toute la jeunesse romaine ; elle jeta un jour les yeux sur Salluste : comment refuser rien à la fille d'un dictateur? quel Romain de ce temps avait d'ailleurs la moindre ressemblance avec le chaste Joseph? Notre jeune galant, surpris par le mari de Fausta, par le brutal Milon, fut obligé, après avoir été assommé de coups de verges, de racheter sa vie par une somme énorme. Quelques années plus tard, ce même Milon, un des soutiens les plus forts du parti de Pompée, assassina Clodius, partisan de César, et qui briguait, en même temps que Milon, les honneurs du consulat. L'éloquence de Cicéron ne put sauver que la vie du coupable ; elle l'eût peut-être fait absoudre sans l'inflexible zèle d'un tribun du peuple ; ce tribun était Salluste, qui servait à la fois les intérêts de César, la justice civile et sa vengeance personnelle. Mais bientôt les partisans de Milon trouvèrent une occasion de venger leur héros : le censeur Appius Pulcher, homme assez mal famé lui-même, renvoya Salluste du sénat, comme dûment convaincu de s'être vanté de son commerce adultère avec Fausta. César l'accueillit, le fit son lieutenant, lui pro-

cura dans la suite la dignité de préteur, et le fit rentrer dans le sénat. Pendant quelques années administrateur de la Numidie, province très-attachée au parti pompéien, Salluste fut accusé de tyrannie et d'exactions par ses administrés; mais César le déclara innocent. Il se retira des affaires pour vivre au sein de l'étude, tantôt dans une campagne à Tibur, tantôt à Rome dans la superbe *ville* connue sous le nom de *Horti Sallustiani*, et qui devint, depuis Vespasien, le palais favori de tous les empereurs. Dans ces magnifiques retraites, il écrivit l'histoire des guerres civiles dans l'esprit du parti de César, en même temps que Tite-Live l'écrivait dans les principes du parti de Pompée: tous les deux trouvaient chez Auguste de la considération et de la faveur. Salluste mourut en l'an de Rome 719, à l'âge de cinquante et un ans; il avait épousé Terentia, femme divorcée de Cicéron. Tels sont les événemens connus de la vie du Thucydide romain: croirait-on, en les lisant, qu'ils ont pu être assez défigurés par la haine et la calomnie pour lui valoir la réputation d'un monstre de vices? Lactance (1) s'écrie: « Plût à Dieu que » ce scélérat de Salluste eût vécu comme il a écrit! mais, » vil esclave du vice, la perversité de ses mœurs a dé- » menti la belle morale de ses ouvrages. » M. de La Harpe consacre deux pages à peindre ses *crimes*, ses *infamies*, ses *brigandages* (2). Ses traducteurs même, et il en a eu sans nombre, passent condamnation sur ses mœurs. Parmi les éditeurs et commentateurs de ses œuvres, un seul, Corte, a promis son apologie, mais ne l'a pas donnée. Enfin quelques écrivains de l'Allemagne, et principalement Wieland (3), Roos (4), Dahl (5), ont récemment

(1) Lact., *Instit. div.* II, 12.

(2) *Cours de littérature*, liv. III, chap. 1, sect. 1.

(3) *Satires d'Horace*, trad. en all. avec des notes, I, 57, 63.

(4) *Essais sur les classiques*, p. 151-194 (en allemand).

(5) *Catilina*, édition accompagnée de notes en allemand, p. 13.

débattu de nouveau cette question, et l'ont à peu près éclaircie.

Un seul témoin contemporain et respectable s'élève contre les mœurs de Salluste; c'est le docte Varron, grand ami de Cicéron, et qui a trouvé un plaisir malin à raconter l'anecdote de Fausta et des coups de verges (1). Mais c'est aussi tout ce que Varron dit à la charge de Salluste; et, sérieusement parlant, cette anecdote ne saurait nuire qu'à la réputation de ce brave Milon, qui, semblable à un lord anglais, tire de son déshonneur une bonne somme d'argent.

Cicéron n'aimait guère Salluste; il a évité de le nommer, et l'historien à son tour, dans son Catilina, n'a rendu au consul sauveur de Rome qu'une justice froide et sévère. Mais ces deux grands écrivains, malgré leurs dissensions, n'ont jamais pu écrire deux amplifications de collége dans lesquelles un rhéteur inconnu leur a prêté les injures les plus plates exprimées en mauvais style. C'est un point décidé par Juxte-Lipse, et par conséquent cette *Declamatio Ciceronis in Sallustium* n'est d'aucun poids.

Un affranchi de Pompée, le grammairien Lenæus, avait composé un libelle dans lequel il traitait Salluste de *goinfre* (*luxo*), de *gourmand* (*popino*), et de *coureur de femmes* (*lastaurus*). Ces injures exquises, accompagnées d'une petite accusation de plagiat, n'avaient pour but que de venger la mémoire de Pompée, dont l'historien avait justement blâmé l'arrogance (2). Ce pauvre maître d'école ne dînait d'ailleurs jamais ni chez Mécène ni dans le palais de Salluste.

Horace serait un témoin bien autrement important; mais le Salluste qu'il attaque dans ses satires (3), est-ce bien le nôtre? Un scoliaste l'assure; mais conçoit-on

(1) Varro *de Pace*, ap. Aul. Gell. *Noctes atticæ* XVII, cap. 18.

(2) Sueton., *de Grammat.*, 15.

(3) *Sat.*, lib. I, sat. 2, v. 48.

qu'un poète, homme du monde, ait insulté nommément un des personnages les plus distingués de Rome, un ancien ami de César, un *vir prætorius*, dont le neveu et fils adoptif vivait dans l'intimité de Mécène, jouïssait de la faveur d'Auguste (1), et avait reçu d'Horace lui-même l'hommage d'une belle ode? Le Salluste des satires dut être un individu tout-à-fait différent de l'historien; il se ruinait honteusement avec des femmes de basse extraction, en se vantant de sa vertu, qui lui interdisait toute liaison avec des dames mariées : or nous avons vu que c'était un genre de vertu auquel Salluste l'historien avait peu de prétention.

Reste donc le témoignage de Dion Cassius (2), cet historien qui, comme M. de La Harpe observe, n'a pas pu parvenir à se faire lire en disant du mal de tout le monde, circonstance qui seule donne « la mesure de son talent. » M. de La Harpe ne se doute pas que c'est précisément ce même Dion de qui, un peu plus haut, il a copié tout au long les accusations contre Salluste. Mais cet historien, postérieur de deux siècles à celui qu'il désigne, d'où savait-il ce qu'il avance? N'écrivait-il pas d'après des pamphlets et des mémoires apocryphes? Ne copiait-il pas le libelle du famélique maître d'école? Ne consultait-il pas la prétendue déclamation de Cicéron, qui, composée par Porcius Latro, ou quelque autre rhéteur du temps de Claude, ainsi que le style le rend probable, pouvait déjà, du temps de Dion, avoir acquis une confiance peu méritée?

Les copistes de Dion, tels que Macrobe (3), Symmachus (4) et autres, ne méritent pas d'être pris en considé-

(1) Tac., *Annal.*, III, cap. 30. Il possédait les mines de cuivre de la Tarentaise. Plin., XXXIV, cap. 2.

(2) *Histor.*, lib. XLIII, in princip.

(3) Macrob, *Saturnal.*, II, cap. 9.

(4) Symmach., lib. V, epist. 68.

ration ; ce ne sont que les échos de la calomnie ; elle en trouve toujours.

Ainsi la redoutable *unanimité des témoins*, qui a fait condamner le caractère moral d'un des plus beaux génies de Rome, disparaît devant le flambeau de la critique. Salluste a pu avoir des faiblesses ; il a pu tomber dans des fautes, mais c'est l'esprit de parti seul qui a représenté comme un monstre de vices un homme qui valait autant que Cicéron, autant que Caton d'Utique, autant que les meilleurs de ses contemporains. Salluste pouvait, sans une basse hypocrisie, dire dans son *Catilina* : « Très-jeune encore, je m'élançai dans la carrière des affaires publiques, où presque tout me fut contraire ; car, » au lieu de la modestie, de l'intégrité et de l'honneur, je » vis régner l'audace, la corruption et l'avarice. Quoique » mon cœur, neuf encore, dédaignât de honteuses intrigues, ma jeunesse sans expérience, entourée de tant de » vices, se laissa séduire par l'ambition. Tout en désapprouvant la mauvaise conduite de la plupart des autres, » le désir des honneurs m'exposa aux mêmes attaques de » la médisance et de l'envie. Après bien des tourmens et » des périls, mon cœur a trouvé le repos, et, décidé à » passer le reste de mes jours loin des affaires publiques, » je reprends mes travaux sur l'histoire, etc., etc. »

SUR WIELAND.

(24 février 1813.)

Wieland, que les lettres viennent de perdre, a longtemps été surnommé le *Voltaire de l'Allemagne*. Rien n'est en général plus sujet à caution que ces sortes de comparaisons ; ici, elle est d'une extrême absurdité. Wieland n'a écrit ni Œdipe, ni Mérope, ni Mahomet ; il n'eût pas voulu se charger de faire en dix-huit mois cette Alzire

que Voltaire fit en dix-huit jours. Il aurait pu réussir dans le genre historique, mais il ne l'a pas tenté. Ses *romans philosophiques* semblent seuls le rapprocher de l'auteur de Zadig et de Candide; mais un examen attentif fait découvrir entre ces deux écrivains les plus grandes différences, soit en bien, soit en mal. L'*Agathon*, l'*Aristippe*, le *Diogène*, le *sage Danischmend*, les *Abdérites*, le *Pérégrin-Protée* de Wieland offrent deux avantages sur les romans de Voltaire; ils prêchent une philosophie saine ou du moins circonspecte; ils renferment un grand nombre de notions utiles et curieuses; ils se rapprochent quelquefois, sous ce rapport, du célèbre Voyage d'Anacharsis; mais le style, souvent incorrect, faible, diffus et prolixe, n'atteint jamais à l'admirable modèle qu'offre, précisément dans ce genre, la prose de Voltaire. Si nous considérons Wieland comme écrivain philosophe, soit dans ses *Dialogues des Dieux et des Morts*, soit dans son *Athanasia*, ou *Considérations sur la mort et l'immortalité*, il ne montre ni la légèreté pétulante de Voltaire, ni sa malignité amusante, ni son inconstance sceptique. Wieland ne se joue jamais des principes sacrés de la morale, et il semble quelquefois prêt à revenir à ces sentimens d'une piété exaltee qui respirent dans les poésies de sa jeunesse; sentimens qui firent dire au vénérable Bodmer, ce patriarche de la littérature allemande : « Hélas! ce jeune homme » qui, près de moi, ne rêvait qu'aux choses célestes, » comme il est changé depuis qu'une barbe épaisse cou- » vre son menton, depuis qu'il a un excellent cuisinier à » ses ordres! Sa muse, devenue mondaine, chante avec » autant de ferveur l'amour profane, qu'elle chantait ja- » dis l'amour de Dieu (1). »

Est-ce comme poète épique que l'on veut comparer Wieland à Voltaire? A peine les Allemands eux-

(1) Dans les *Apollinaria*.

mêmes se rappellent-ils que Wieland a commencé dans sa jeunesse une épopée dont *Cyrus* était le héros ; il ne l'a poussée qu'au cinquième chant, et n'a jamais voulu l'achever, malgré les instances de ses amis. Le genre romantique l'entraînait ; il ne lisait pendant plusieurs années que les fabliaux gaulois et Arioste. Ce dernier paraît avoir singulièrement influé sur le développement de ses talens poétiques. Ces talens certainement n'étaient pas ordinaires. Dans *Musarion*, dans le *Procès de l'Amour*, dans dix ou douze autres pièces remplies d'une philosophie aimable et d'un badinage décent, il a quelquefois atteint l'élégante mollesse de Gresset ; dans ses *Contes* il a reproduit l'humeur enjouée du bonhomme La Fontaine, et son *Oberon* est, parmi la légion d'épopées romantiques, celle qui rappelle le plus souvent la riante, la voluptueuse imagination de l'auteur du *Roland le furieux ;* mais tous ces traits du caractère poétique de Wieland, rigoureusement appréciés, ne repoussent-ils pas l'idée d'un parallèle entre lui et Voltaire ? Malgré la ressemblance des genres auxquels se sont livrés ces écrivains, l'un paraît précisément avoir possédé dans un degré éminent ce que l'autre possédait dans un degré inférieur. Wieland n'a jamais su donner même à ses petits poèmes cette pureté de diction, cette élégante versification, cette fleur d'urbanité, ce sel attique dont Voltaire a fait l'inimitable cachet de ses poésies légères. Inégal, incorrect, il fournissait rapidement à l'engoûment du public des ouvrages agréables, mais peu soignés, et que, même à l'époque de la plus haute réputation de l'auteur, les critiques de mauvaise humeur appelaient *de la prose rimée* (1). Mais les femmes adoraient un écrivain qui, chatouillant doucement leur imagination, savait peindre, sous toutes les nuances, les tendres passions qui font la destinée de leur vie. Les

(1) *Bibliothèque universelle allemande*, publiée à Berlin, 1784.

chevaliers à leur tour étaient bien obligés d'admirer un troubadour qui avait su gagner les châtelaines.

Wieland diffère encore de Voltaire sous un rapport essentiel. Il avait étudié à fond la langue et la littérature des Grecs et des Romains; ses traductions d'*Aristophane* et de *Lucien*, d'*Horace* et de *Cicéron*, ont mérité les suffrages des philologues; son *Muséum attique* est un vaste dépôt de mémoires intéressans sur la littérature grecque. Certes ici le parallèle n'est plus à son désavantage. Les exploits de Voltaire dans le champ de l'érudition sont, après ses facéties irréligieuses, la partie la moins glorieuse de sa vie littéraire.

Je ne pousserai pas plus loin cette rapide et faible esquisse des travaux littéraires d'un des étrangers les plus connus en France. Parmi les soixante-dix volumes qui composent ses œuvres, y compris les traductions, quelques-uns me sont inconnus; aussi je n'ai pas la prétention de tracer son portrait, ni celle d'apprécier tout son mérite. Mais qu'il me soit permis d'ajouter une remarque sur le caractère de cet écrivain célèbre : personne, sous ce rapport, n'a moins ressemblé à Voltaire. Dans une carrière littéraire de *soixante* ans (1), Wieland n'a presque pas eu de querelles, n'a presque pas rencontré d'ennemis, ou a bientôt su désarmer ceux dont il avait allumé la bile. Transfuge de la piété mystique, il a dû essuyer de vives censures de la part des théologiens; mais sa patience a lassé leur zèle. Devenu dans une cour philosophique le chantre des paladins et des amours, il y a su conserver, pendant quarante ans, le même degré de considération, de faveur, d'intimité; enfin, ayant osé traiter de nombreux sujets d'érudition avec esprit, avec philosophie, il a su conjurer la plupart du temps ces jalouses fureurs que les érudits de profession éprouvent à l'apparition d'un écri-

(1) Ce fut en 1752 qu'il publia son *Anti-Ovide*, poème didactique religieux. En 1753 il donna la *Tentation d'Abraham*.

vain qui sème des fleurs sur une route qu'ils ont semée d'épines. Faut-il féliciter Wieland de ce singulier bonheur ? Il le doit sans doute en partie à un caractère aimable, à une grande connaissance des hommes, à une prudence consommée ; on ne lui appliquera pas la règle générale que les hommes d'un talent médiocre parviennent seuls à se faire aimer de tout le monde ; mais avouons pourtant que cette absence de susceptibilité, cette humeur conciliante, tant vantées chez quelques hommes de lettres, tiennent presque toujours à un défaut de véracité et de vigueur dans l'esprit. Voltaire n'eût pas été cet homme universel et étonnant qui a charmé et agité l'Europe, s'il eût eu les douces et modestes vertus de Wieland. Assemblage d'imperfection, l'homme n'achète un genre de supériorité qu'au prix d'un autre.

SUR LE TASSE.

(22 mars 1813.)

L'Angleterre et l'Allemagne rivalisent de zèle pour honorer la mémoire du chantre de la *Jérusalem délivrée.*

M. Black vient de donner en anglais une *Vie du Tasse,* qu'il a pu enrichir de quelques lettres inédites de ce poète. Elles prouvent que, pendant sa triste maladie, le Tasse avait des momens où son imagination exaltée créait les tableaux poétiques les plus magnifiques. L'auteur s'attache à réhabiliter la Vie du Tasse écrite par son ami Manso, marquis de Villa, Vie décriée comme fabuleuse par l'exact et ennuyeux Serassi.

M. de Gœthe, admirateur décidé de l'Homère italien, a fait de ses amours, de sa folie, de ses inquiétudes, le sujet d'un drame qui offre pour ainsi dire une analyse des sensations qu'a dû éprouver le Tasse, mais qui ne présente pas un intérêt, une action dramatique. Froide au

théâtre, cette pièce charme le lecteur par les détails les plus heureux ; le style est empreint d'un coloris italien. On y remarque des traits fins et délicats sur la situation du tendre chantre d'Armide à la cour de Ferrare; traits qui ne pouvaient guère être saisis ni rendus que par un grand poète, vivant, comme M. de Gœthe, dans l'intimité d'une cour aussi lettrée et plus éclairée que celle de la maison d'Este.

Le plus bel hommage qu'on puisse rendre à un génie comme le Tasse, c'est une traduction à la fois fidèle et poétique de son immortel ouvrage. Lorsqu'on pense à la douceur, à la mélodie, à la facile élégance de la langue italienne, et que, de l'autre côté, on se rappelle la dureté, la rudesse et la syntaxe difficile de la langue allemande, on sera étonné d'apprendre qu'un Allemand ait pu traduire le plus élégant et le plus harmonieux poète de l'Italie, le traduire vers pour vers, stance pour stance, avec un tel degré de perfection que son travail puisse se lire avec un véritable plaisir par ceux même qui sont familiers avec l'original. Tel est pourtant l'éloge que mérite la *traduction de la Jérusalem délivrée,* par M. Gries, dont la seconde édition est annoncée dans la *Gazette de Halle.*

« Mais à quoi bon, diront quelques-uns de nos littérateurs brillans et légers, à quoi bon s'imposer une » gêne aussi pénible? Pour rendre les beautés essentielles » du Tasse, faut-il absolument écrire en *octaves*, c'est-à-» dire en stances composées de huit vers de dix ou onze » syllabes, et n'ayant que trois rimes, savoir deux attachées alternativement aux six premiers, et une commune aux deux derniers? Quelle pédanterie! quelle affectation puérile! Contentons-nous du vers alexandrin, » de ce vers si convenable à l'épopée, et qui s'adapte si » bien aux formes de notre langage poétique. Laissons aux » bardes germaniques ces serviles imitations, ces ridicules mots à mots que repousse le génie de notre poésie. »

Un Italien aurait beaucoup à répondre à cette décision

tranchante : « Messieurs, dirait-il, croyez-vous que le » rhythme, la mélodie et l'harmonie soient au nombre » des beautés essentielles d'un poème? Si votre avis est » affirmatif, j'oserais vous demander si, en lisant le Tasse » dans sa propre langue, vous avez bien démêlé le prin- » cipe fondamental de cette mélodie variée qui, aux oreil- » les d'un Italien, semble une musique continuelle? Ce » n'est pas dans les vers, pris isolément, qu'il faut cher- » cher ce principe; car, à côté d'une ligne pleine de » rhythme et d'expression musicale, comme par exemple,

» Chiama gli abitator d'ell' ombre eterne,
» Il rauco suon della tartarea tromba, etc.,

» vous en trouverez d'autres qui, considérés isolément, » ne se distinguent que faiblement de la prose, telles que » celle-ci :

» Ne si stridendo mai dalle superne, etc.

» Mais réunissez ces vers si simples et si naturels, enchaî- » nez-les par des rimes harmonieuses, disposez-les dans » le cadre d'une strophe assez courte pour que l'oreille » puisse l'embrasser tout entière, assez longue pour ad- » mettre des coupes variées, et vous aurez ces admirables » *stances* que, depuis les Alpes jusqu'à l'Etna, les prin- » cesses et les bergères, les académiciens et les gondoliers, » savent par cœur, et répètent avec délices; ces *stances* » qui, dans le cours d'un poème de vingt chants, au ju- » gement d'un grand poète français, ne fatiguent jamais » l'oreille (1). Vouloir rendre ces strophes musicales en » vers alexandrins français, à rime plate, n'est-ce pas une » méprise? Que dirait-on d'un Italien qui essaierait de » traduire la cantate de Circé de J.-B. Rousseau, en vers » égaux de onze syllabes? Non, chaque stance du Tasse » est un ensemble rhythmique, comparable aux strophes

(1) Voltaire, *Quest. sur l'Encyclopédie*, art. LE TASSE et ARISTOTE.

» d'une ode dont l'habile traducteur doit reproduire tan-
» tôt le gracieux abandon ou la flatteuse mélodie, et tan-
» tôt l'imposante majesté ou l'harmonie retentissante.

» Il y a plus, continuerait notre Italien, vous accusez
» avec raison le Tasse d'avoir semé dans son poème un
» certain nombre de ces phrases vides de bon sens et
» pleines du faux bel-esprit que nous nommons *concetti.*
» Ce sont, dit Voltaire, quelques paillettes fausses dans
» un drap d'or. C'est dans environ deux cents vers que se
» trouve tout ce *clinquant* du Tasse, qui a rendu Boileau
» si injuste envers un poème étincelant de véritables beau-
» tés. Qu'est-ce qui, dans la langue italienne, rend ces
» deux cents vers supportables? qu'est-ce qui en couvre
» l'ambitieuse faiblesse? qui en efface presque le ridicule?
» C'est ce style dont Voltaire admire la clarté et l'élégance
» continuelles. Quelque alambiqués que soient les senti-
» mens que le Tasse débite, sa phrase n'en offre pas moins
» une diction naturelle à la fois et élégante, une coupe
» savante sans prétention, une marche tantôt vive et ra-
» pide, tantôt facile et gracieuse; en un mot, tous les
» artifices que le talent puisse inspirer et le goût approu-
» ver. Mais toutes ces formes du style tiennent intimement
» à la mesure même du vers; changez-la, et vous aurez
» infailliblement d'autres élémens pour composer cha-
» cune de vos phrases, vous aurez peut-être plus de pompe,
» plus de majesté, plus de gravité que votre auteur; mais
» vous ne lui ressemblerez point, vous aurez mal rempli
» votre devoir de traducteur. Miroir infidèle, portrait im-
» posteur, que m'importe le magnifique cadre dont vous
» êtes entouré? Rendez-moi une image, vous dis-je, et
» vous me créez un fantôme! »

Je ne sais pas trop ce que l'on pourrait répondre à ce raisonnement pressant et solide. Dira-t-on que la langue française ne permet pas de soutenir pendant vingt chants le fardeau de ces stances régulières et de ces rimes redou-

blées ? A l'impossible nul n'est tenu. Mais ne serait-il pas fâcheux que les Allemands puissent nous montrer une belle traduction poétique de l'épopée moderne la plus estimée, et que nous n'eussions à leur opposer qu'une traduction brillante, il est vrai, mais en prose ? Des efforts sérieux ne vaincraient-ils pas toutes les difficultés ? Je n'en sais rien, et peu m'importe, puisque j'ai le bonheur de pouvoir lire l'original. Cependant un écrivain de mes amis, qui autrefois s'est occupé d'une traduction métrique du Tasse, soutient que la chose paraît excessivement difficile, mais non pas impossible. Pour le prouver, il m'a communiqué des morceaux traduits en *octaves*, et avec une fidélité peut-être trop scrupuleuse. J'en citerai d'abord deux strophes, tirées de la description du jardin d'Armide, du XVI^e^ chant, strophes qui mettront le lecteur au fait du rhythme des octaves.

La figue mûre à la figue naissante
Se joint ici sur le même rameau.
La pomme croît sous le même berceau;
Là, verte encore, et plus loin jaunissante,
Cherchant du jour la chaleur bienfaisante,
La vigne étale, au sommet de l'ormeau,
La grappe en fleur et la grappe dorée
Qui brille et rit, de nectar enivrée.

Là, de l'amour chantant les douces lois,
Un chœur d'oiseaux anime le bocage.
L'air embaumé même à l'onde, au feuillage,
Du sentiment semble prêter la voix.
Le chœur ailé suspend-il son ramage,
Les eaux, les bois, tout soupire à la fois;
Mais aussitôt que le chant recommence,
Les eaux, les bois, tout l'écoute en silence.

Mais, pour juger de l'effet de ce genre de versification, il faut un morceau d'une certaine étendue; nous choisirons parmi ceux qui nous ont été confiés le fameux *portrait*

d'Armide, du IV^e^ chant, en y joignant la description de la ceinture du XVI^e^ :

Bientôt Armide arrive dans ces lieux
Où des Français resplendissaient les tentes.
Tout est ému par ses grâces touchantes,
Tout parle d'elle, et tout la suit des yeux.
Tel votre aspect, comètes inconstantes,
Emeut les flots d'un peuple curieux.
D'où vient, dit-on, cette belle étrangère?
Que cherche-t-elle au séjour de la guerre?

Jamais, Paphos, tes autels adorés
De si beaux traits ne virent l'assemblage.
Sa chevelure en longs anneaux dorés
Brille à travers le réseau qui l'ombrage;
Souvent aussi des cheveux égarés
L'éclat soudain inonde son visage.
Telle, à travers le nuage argenté,
Perce du jour la mobile clarté.

Roulez, flots d'or; roulez, boucles légères,
Que Zéphir crée et détruit tour à tour!
Avare, hélas! des trésors de l'Amour,
De ses trésors, l'œil baisse les paupières.
Le front, la joue, à nos vœux moins contraires,
Du tendre lis découvre le séjour;
Mais sur la bouche où le désir respire,
La rose seule étale son empire.

Trônes cachés et des Jeux et des Ris,
Globes de neige et d'où l'Amour nous darde
Ses feux brûlans dans votre sein nourris!
Impatient, en vain l'œil se hasarde;
Il n'entrevoit que vos contours chéris;
Voile jaloux, le reste est sous ta garde:
Jaloux en vain, car l'amoureux penser
S'ouvre la route où l'œil n'ose passer (*).

(*) Parte altrui ne ricopre *invida* vesta,
Invida, ma s'agli occhi il varco chiude,
L'amoroso pensier gia non arresta.

Tel qu'un rayon, du flot calme et limpide,
Sans le troubler, traverse le cristal;
Tel, de nos yeux trop fortuné rival,
L'ardent penser, dans son vol intrépide,
Malgré le voile et la pudeur timide,
Voit des appas que l'œil devine mal,
Et de ses vœux embellissant l'image,
Vient au Désir raconter son voyage.

Telle marchait Armide, etc.

. . . . . .

. . . . De toute sa parure
Rien cependant n'égalait sa ceinture.

Tendres dédains et refus attrayans(1),
Aimable guerre et paix voluptueuse,
Soupirs, doux mots, sur la lèvre expirans,
Baisers, sourire et langueur amoureuse,
Charmes divers, qu'aux feux subtils et lents
Avait su fondre une magie heureuse;
Tu les unis, beau talisman d'amour,
Qui ceint ses flancs et la nuit et le jour.

Il me semble que, malgré les imperfections qu'on pourrait apercevoir dans cette traduction, elle démontre suffisamment que, pour donner une juste idée de la manière du Tasse, pour reproduire son naturel, son coloris et les formes de son style, il est indispensable de le traduire dans le mètre qu'il a lui-même choisi. Si l'on nous accorde notre thèse pour ce qui concerne les morceaux gracieux, notre cause est déjà gagnée à moitié. Dira-t-on que dans les passages où le style du Tasse prend un caractère de gravité, de majesté et de force, le vers de dix syllabes trahirait les efforts et les espérances du traducteur? Nous répondrons en transcrivant la traduction de la fameuse strophe que les Italiens citent toujours pour prouver que

(1) Teneri sdegni e placide e tranquille
Repulse, cari vezzi e liete paci, etc.

leur belle langue peut s'élever aux tons les plus graves et les plus sombres :

D'un rauque son la trompette infernale
A rassemblé les rois des sombres bords;
Le noir Tartare en redit les accords.
En longs soupirs, dans la nuit sépulcrale,
L'écho, d'abîme en abîme, s'exhale.
La foudre tombe en des éclats moins forts;
Bruyant Etna, les flammes de l'Averne
Rugissent moins dans ta vaste caverne.

L'espace nous manque pour transcrire le reste de la peinture des enfers : peut-être aussi la patience manque à quelques-uns de nos lecteurs ; car les véritables discussions littéraires et critiques ne sont pas du goût de tout le monde. Terminons donc, en souhaitant sincèrement que le système de traduction dont nous avons proposé l'idée et fourni l'exemple puisse être renversé par quelque excellente traduction en vers alexandrins. Un homme de lettres que nous estimons et que nous aimons, en a promis une. Il ne verra dans notre système que l'opinion littéraire d'un admirateur du Tasse, et non pas une critique de son travail sur ce poète. Nous soumettons cette opinion à ses lumières ; mais si nous osions nous flatter de lui faire adopter notre manière de voir ; si son heureux et riche talent daignait se soumettre à la gêne des stances italiennes, nous serions sûrs de posséder un jour une traduction propre à être opposée à celle dont l'annonce nous a entraîné dans ces discussions.

Nous apprenons dans l'instant qu'un habitant de Corfou a considérablement avancé une traduction de la Jérusalem délivrée, en grec moderne et en vers.

Traduction d'Hésiode, en vers anglais; par M. Elton.

(2 avril 1813.)

Hésiode vient de trouver dans M. Elton un traducteur plein de zèle et de talent. Il a traduit en vers anglais tout ce qui nous reste sous le nom de cet ancien poète, et il y a joint des dissertations et des notes savantes; toutefois il ne paraît pas avoir connu les travaux les plus récens des philologues du continent.

Oserai-je entretenir le public de ces travaux? Une immortalité méritée ou non de 2500 ans, l'avantage d'être toujours nommé à côté d'Homère, l'honneur d'avoir fourni à Virgile l'idée des Géorgiques, tant de titres à l'attention des littérateurs, peuvent-ils rendre un vieux poète béotien intéressant aux yeux de quelques milliers de lecteurs frivoles? J'aurai beau ajouter que les anciens, selon Cicéron, faisaient apprendre ses vers par cœur à la jeunesse; je dirai en vain que Denys d'Halicarnasse trouve ses hexamètres plus harmonieux que ceux de l'Iliade; tout cela n'intéressera pas ceux qu'intéressent exclusivement les modes, les procès et les spectacles; j'aime mieux les avertir franchement que cet article n'est pas à leur adresse.

Les ouvrages qui portent le nom d'Hésiode ne se laissent guère ranger sous aucun des genres dont notre philosophie a prétendu fixer la définition. *Les Jours et les Œuvres* nous présentent la poésie didactique dans sa simplicité primitive. Le frère du poète, après lui avoir arraché par un procès injuste la plus grande partie de son patrimoine, s'étant ruiné par une mauvaise économie, se livrait avec une nouvelle fureur au triste métier de plaideur. Voulant sauver d'une ruine entière un frère qui avait envers lui tant de torts, Hésiode lui peint d'abord le bonheur de

l'homme juste ; il raconte ensuite en vers pleins de grâce la jolie histoire de Pandore, retrace les quatre âges du genre humain, oppose le tableau d'une nation chez qui règne la justice à celui d'une ville agitée par les discordes, et, après ces divers écarts, revient, dans le 274e vers, à son frère, à qui il prêche de nouveau l'amour de la paix, ainsi que la haine des procès, des brigandages et des vols. Dans le 381e vers, il commence une série des préceptes sur l'agriculture ; préceptes dignes de l'Almanach de Liége, auxquels succèdent, dès le 617e vers, des règles sur la navigation et le commerce, c'est-à-dire sur la meilleure manière d'aller en bateau d'un canton de la Grèce à l'autre, pour vendre du blé ou pour acheter du vin. Enfin, le poème, qui en tout n'a que 764 vers, se termine par quelques préceptes sur le choix d'une épouse et sur les devoirs de l'hospitalité. Ce discours sur l'art de vivre heureux (car ce serait le titre le plus convenable) offre deux ou trois peintures gracieuses au milieu des vers les plus prosaïques et des idées les plus triviales. Hésiode daigne nous apprendre « qu'il ne convient pas de se couper » les ongles, étant à table ; » plus loin, il nous enseigne gravement « qu'un tel jour de la semaine est propice pour » procréer de beaux enfans. » Mais ce paysan ignare et superstitieux, ce grossier pâtre nous a tracé, sans y penser, un précieux tableau des progrès de la civilisation dans les petites monarchies patriarcales de la Grèce.

La *Théogonie*, ou l'Origine des Dieux, autre ouvrage attribué à Hésiode, présente une longue et ennuyeuse liste de divinités, avec les noms de leurs pères et mères, frères et sœurs. C'est un extrait des registres de naissance de l'Olympe ; mais on y distingue quelques traits de haute poésie, entre autres les belles descriptions de l'Enfer, du combat des Géans contre les Titans, et de la lutte de Jupiter contre Typhée, ainsi que la scène naïve où les Muses rencontrent Hésiode gardant ses moutons, et lui

remettent entre les mains un *sceptre*, c'est-à-dire le bâton blanc que portaient les chantres ambulans de la Grèce. Cette Théogonie se termine de manière à faire croire, ou qu'on y a joint un fragment d'un autre poème, ou que la fin de l'ouvrage nous manque ; car l'auteur, après avoir nommé les héros nés des déesses, promet de chanter les héros fils des dieux et des mortelles ; mais il n'exécute pas ce dessein.

Le troisième morceau d'Hésiode est intitulé *le Bouclier d'Hercule*. Il est d'un style plus soutenu, plus orné, et faisait probablement partie d'un poème sur les héros, d'une *héroogonie*. Ce morceau paraît même composé de deux fragmens sans liaison. On rencontre encore dans la Géographie de Strabon, chez les scoliastes d'Apollonius de Rhodes, chez ceux de Pindare, et chez quelques autres anciens, des fragmens assez nombreux, dont quelques-uns n'ont pas été recueillis même dans les éditions de Le Clerc, de Robinson et de Læsner (1).

Tous ces ouvrages et fragmens, cités sous le nom d'Hésiode, présentent une grande conformité de style et d'idées. Les notions géographiques de l'auteur sur l'Ister, sur le Nil et sur la navigation des Samiens au Tartesse, semblent fixer son âge à 200 ans après Homère, ou vers l'an 700 avant Jésus-Christ. Le Voyage des Samiens lui fournit l'idée des îles Fortunées, qu'il substitue aux Champs-Élysées d'Homère. Un scoliaste de Pindare (2) cite des vers d'Hésiode dans lesquels il fait allusion aux amours de Cyrène et d'Aristée, par conséquent à la fondation de la ville de Cyrène, qui peut à peine remonter à l'an 700, puisque Pindare, en l'an 462, adresse une ode au huitième roi de ce petit état. Hésiode nous montre Hippomène et Atalante entièrement nus à la course ; or, l'usage de la nudité et le mot même de gymnase ne re-

(1) Je ne connais pas celle de Zamagni. Parme, 1785.
(2) Ad Pyth., IX, 6.

montent qu'à la 14e olympiade (1). D'après Josèphe (2), il était dit, dans un poème d'Hésiode qui nous est inconnu, que les premiers hommes vivaient mille ans ; ce qui rappelle les Hyperboréens et d'autres traditions postérieures à Homère. Enfin, le commencement d'une théorie quelconque de l'agriculture et de l'astronomie, les traces d'un ordre légal et judiciaire, d'une autorité qui luttait contre le droit du plus fort, les honneurs divins rendus aux héros contemporains du siége de Troie, tout paraît annoncer chez Hésiode le tableau d'un siècle plus rapproché de nous que celui de l'auteur de l'Iliade.

Une tradition veut, il est vrai, qu'Hésiode, dans un combat poétique, ait remporté le prix sur Homère, au jugement d'un certain Pâris, roi de Chalcide en Eubée, « parce que le premier conseille aux hommes les travaux » de la paix, tandis que l'autre les excite aux entreprises » guerrières. » Mais cette anecdote ne repose sur aucun témoignage authentique et ancien.

Malgré l'espèce de certitude qu'offrent ces raisonnemens sur l'âge d'Hésiode, le désordre et l'inégalité qui règnent dans ses ouvrages ont fait douter qu'ils fussent d'un seul et même auteur. M. Heinrich, savant éditeur du *Bouclier d'Hercule*, a proposé une hypothèse hardie, curieuse, et qui a eu des sectateurs. Il pense « qu'il y avait auprès du » temple des Muses, sur l'Hélicon, une école de chantres » semblable à celle des rhapsodes homériques de l'Asie » mineure. Lorsque Pisistrate fit recueillir les ouvrages » attribués à Homère, quelque autre prince ou ville aura » fait rassembler les vers des chantres de l'école d'Hélicon, » et les aura publiés sous le nom du plus célèbre ou du » plus ancien d'entre eux, après les avoir rangés sous » deux catégories, l'une pour les fragmens didactiques, » l'autre pour les morceaux mythologiques. De là l'in-

(1) Dionys. Halic., *Antiq. Rom.*, VII, in fine.

(2) Joseph., *Archæologia*, I, 4.

» cohérence et les contradictions qu'on remarque dans ces » recueils (1). »

Il me semble que cette opinion ne saurait soutenir un examen approfondi. Le défaut de plan et d'unité qu'on reproche au poème des *Jours et Œuvres*, disparaît en grande partie, si, avec nous, on rend ce titre par *Discours sur la meilleure manière de vivre*. Pourquoi s'obstine-t-on à y chercher des *Géorgiques?* Ni le titre, ni l'exorde ne promettent un poème didactique régulier. C'est un discours libre, comme les satires d'Horace; et certes, cette absence d'un plan méthodiquement combiné, suivi, élaboré, me paraît même une excellente preuve de l'antiquité et de l'authenticité de l'ouvrage. A l'égard de la Théogonie, la question est plus compliquée. On peut insister sur un passage équivoque, dans lequel Pausanias (2) semble indiquer cet ouvrage comme étant seulement attribué à Hésiode. Mais, en d'autres passages (3), ce même auteur nous apprend que beaucoup de vers y ont été interpolés. Or, ces interpolations peuvent suffisamment expliquer les légères contradictions qu'on y a signalées. Dira-t-on que le poète capable de tracer le sublime tableau de la Titanomachie, où Milton a évidemment puisé plusieurs traits de son VI^e^ livre du *Paradis perdu*, n'aurait jamais pu versifier ces fastidieux catalogues des dieux et des déesses qui remplissent la majeure partie du poème? Mais d'abord, Quintilien nous dit expressément : « Hésiode ne s'élève que » rarement, et il a rempli son poème d'une nomenclature » des divinités. » Ces inégalités n'ont donc pas fait naître chez ce critique les violens soupçons qu'elles excitent chez les hellénistes modernes.

Il serait possible de donner une solution de ce problème, moins hardie que celle de M. Heinrich. Un poème

(1) Hesiodi *Scutum Herculis*, edit. Heinrich. Vratislaw, 1802.
(2) Arcad., 18.
(3) Bœot., 31.

historique sur la mythologie était nécessairement appris par cœur dans les écoles poétiques de la Grèce ; celui d'Hésiode était peut-être d'une étendue double ou triple de celle qu'il nous offre aujourd'hui ; un abréviateur impitoyable en aura fait un *sommaire métrique*, destiné à soulager la mémoire des élèves ; mais, sentant lui-même l'aridité fastidieuse de son travail, il y aura laissé subsister dans leur entier vingt ou trente passages de l'original. Cet abrégé aura contribué à faire oublier et à faire disparaître l'original. De là ces inégalités choquantes ; de là ces incertitudes des anciens eux-mêmes sur le véritable auteur de la Théogonie ; de là ces fragmens et vers isolés que citent les scoliastes, et qui, d'après leur contenu, ont certainement dû appartenir à un ouvrage de mythologie. Si cette hypothèse mérite quelque attention de la part des hellénistes, personne n'est mieux en état de la juger que M. Voss, qui, après avoir donné aux Allemands une traduction des poèmes d'Homère, plus fidèle, plus savante que celle de M^me^ Dacier, plus poétique que celle de Pope, n'a pas dédaigné d'en donner une des Œuvres d'Hésiode, que je regrette de ne pas avoir encore pu lire.

Quant à M. Elton, il faut lui rendre la justice due à son grand talent poétique. Il a traduit la *Théogonie* et le *Bouclier* en vers blancs, qui rappellent ceux de Milton ; il a cru devoir relever la traduction des *Jours et Œuvres*, en lui donnant les agrémens de la rime ; mais il paraît moins heureux dans ce genre. Il a fait à la littérature anglaise un présent d'autant plus précieux, qu'elle ne possédait aucune bonne traduction de ce poète. Chapman a traduit les *Jours et Œuvres* avec chaleur, avec verve, mais sans goût. Cooke, un des héros de la Dunciade, l'a aussi rendu en vers moins obscurs que ceux de Chapman, mais dont l'extrême platitude ne justifie que trop les sarcasmes de Pope.

Nous ne conseillons à personne d'imiter le courage de

M. Elton. Les vers les mieux faits ne pourront aujourd'hui faire lire en entier les ouvrages d'Hésiode : un Mémoire littéraire et critique, où l'on traduirait seulement les beaux passages, coûterait moins de peine, et obtiendrait plus de succès.

LITTÉRATURE SCANDINAVE.

§ 1er. — *Essai sur les Scaldes ;* par M. Grâberg. — *L'Edda;* par M. Ruhs, etc., etc.

(15 mai 1813.)

Nous avons déjà donné (1) un aperçu de la mythologie scandinave, aperçu qui était en même temps une analyse de la *Volu-Spá*, poème antérieur au VIe siècle, dont nous espérons un jour publier une édition critique, accompagnée d'un commentaire et d'une imitation. Ceux qui ont lu notre article ont pu se convaincre que la mythologie scandinave, parvenue à nous à travers diverses traditions, mutilée par l'oubli, défigurée par le fanatisme, est encore un monument de l'esprit humain très-supérieur à toute autre mythologie que celle des Grecs. Moins variée, moins ornée, moins riche en détails gracieux que les belles fables d'Homère, la doctrine des Scaldes possède l'avantage d'offrir un ensemble plus régulier et une marche dramatique. Dans ce système original et unique, toutes les révolutions du monde matériel et intellectuel viennent se ranger à leur place comme autant d'épisodes d'un grand poème qui, commençant à la naissance de l'univers, se termine avec la destruction du monde. Cette longue lutte des dieux de la lumière contre les dieux des ténèbres ; ce tableau de la nature aveugle, domptée et

(1) 6 mai 1810. *Voy.* SECTION HISTORIQUE.

organisée par l'intelligence ; les tentatives continuelles de révolte de la part des Géans et des Titans; le trouble introduit dans le monde par l'Avarice ; l'harmonie de l'Olympe même détruite par la mort du dieu de la Paix ; le désordre moral annonçant la fin des siècles; Odin et tous les dieux créateurs et bienfaiteurs du monde succombant sous la loi d'un destin inflexible qu'ils connaissent et qu'ils bravent ; le triomphe complet du mauvais principe ; la Mort assise sur l'univers désert, et, au milieu de cette scène de deuil et de terreur, la consolante et sublime apparition d'un Être suprême, le Dieu des dieux, qui, ranimant les cendres du monde, crée un nouvel, un éternel ordre de choses : voilà, ce nous semble, la conception la plus hardie et la plus profonde qu'on ait présentée à la foi des peuples, à l'imagination des poètes, et à la méditation des philosophes.

Nous ne répèterons point les développemens que, dans notre article indiqué, nous avons donnés à ces idées : ceux qui ont su les apprécier les reliront ; mais nous leur apprendrons avec satisfaction que l'époque approche où les recherches des philologues et des antiquaires du Nord, amenées à un certain degré de maturité, permettront à l'écrivain philosophe de saisir et l'ensemble et les détails de ce monde poétique et héroïque de la Scandinavie, auquel, pour égaler la Grèce, il n'a manqué qu'un Homère. Les traditions historiques, depuis Odin, ont été éclaircies et fixées par les Danois Gram, Langebek, Schæning et Suhm ; les meilleurs *saga's* islandais ont été imprimés (1); on en a tiré les matériaux d'un dictionnaire complet de l'ancienne langue scandinave ; et la seule table de mots, jointe à l'édition de l'*Edda Sœmundina* (Copenhague, 1787), fournit un ample supplément aux travaux savans, mais partiels et incomplets du Suédois Ihre ; la grammaire du

(1) Il existe à Copenhague une fondation destinée à l'impression des manuscrits islandais.

dialecte islandais du x^e^ siècle, le dialecte le plus connu de ceux de l'ancienne Scandinavie, vient d'être traitée avec un profond savoir et dans un esprit philosophique par M. Rask (1); déjà un savant islandais, M. Olafsen, avait donné un traité complet de la prosodie et de la versification des Scaldes. A ces travaux philologiques se joignent, d'un autre côté, plusieurs dissertations des Thorlacius, père et fils; d'Erichsen, Islandais; de Suhm, de Schæning, de Rothe, le Montesquieu danois; de Botin, le Velléius suédois; dissertations qui ont éclairci les points les plus curieux de l'histoire des mœurs, des lois et des coutumes. M. Engelstoft, professeur d'histoire à Copenhague, a donné un Tableau de l'état civil et domestique des femmes dans la Scandinavie avant l'introduction du christianisme, tableau dont nous tirerons un article intéressant. Une commission royale d'antiquités, dont M. Nyerup est un des membres les plus actifs, veille en Danemarck et en Norwége à la recherche des monumens : en Suède, le respectable zèle d'un riche particulier, M. de Tham, lutte dans ce genre de recherches contre l'indolence et le mauvais esprit de plusieurs académiciens de Stockholm.

Ces travaux des Danois, des Islandais et d'un très-petit nombre de Suédois, ont enfin été appréciés par les savans de l'Allemagne; MM. Grimm, Docen, et surtout Græter, ont rendu populaire parmi les Allemands l'étude de l'histoire, de la mythologie et de la langue scandinave, étude aussi intéressante pour le moins que celle du sanscrit et du persan, étude qui d'ailleurs jette un jour nouveau sur l'histoire de l'Europe septentrionale, ignorée des Grecs et des Romains jusqu'au moment où les peuples d'Odin vinrent renverser l'empire des Césars.

Nous n'avons pas cru que le moment fût arrivé d'entretenir le public de ces matières; mais puisque d'autres

(1) *Introduction à l'ancienne langue islandaise.* Copenhague, 1811.

journaux français en parlent de la manière la plus inexacte, ou du moins la plus superficielle, il devient nécessaire que nous opposions une barrière à l'erreur, soit en démasquant les hommes ineptes qui discourent en phrases banales sur ce qu'ils ne connaissent point, soit en éclairant des savans estimables, qui, ne s'étant pas occupés spécialement de ces études, ont pu répéter, sans y penser, les bévues d'autrui.

Nous rangerons dans cette dernière classe l'auteur du *Tableau des Peuples de l'Europe, divisés par langues;* il a répété, d'après Adelung, qui à son tour copiait Schlætzer, « que les poésies attribuées aux Scaldes des VII^e^, VIII^e^ et » IX^e^ siècles ont été fabriquées dans le XII^e^ siècle par des » Islandais qui avaient étudié la poésie des troubadours » provençaux. »

Cette extravagante assertion tient d'abord à la fausse idée qu'on s'était faite des troubadours il y a un demi-siècle. On sait aujourd'hui que ces chantres provençaux ne sont que les imitateurs ou les disciples des *trouvères* de la Normandie. Les *trouvères* étaient les descendans des Scaldes, venus avec les premiers Normands. L'ordre de filiation est donc l'inverse de celui qu'on avait imaginé.

En second lieu, les poésies des Scaldes, examinées par les philologues et les critiques, ont offert des marques intérieures de leur véritable origine. Il y en a qui, par la rime et par un style romanesque, trahissent leur date moderne et leurs rapports avec les chants des *trouvères*. Il y en a d'autres qui présentent un système très-compliqué de versification métrique ; système inconnu chez les autres nations européennes, et dont la trace se retrouve dans la poésie persane. Il y en a qui, par la simplicité de leur mètre rhythmique, ressemblent aux poèmes des Hébreux. La langue ne varie pas moins que la versification ; elle présente tant de changemens successifs, que tout philo-

logue impartial, après avoir lu ces divers monumens, doit admettre une série de six siècles au moins pour que, chez une nation simple et attachée à ses usages, de semblables changemens aient pu s'opérer dans le langage. Plus les poésies des Scaldes sont anciennes, plus elles contiennent de racines sanscrites ou persanes. Enfin les sujets et les détails des mœurs concourent aussi à établir une grande différence d'âge entre ces ouvrages qu'on peut classer de la manière suivante : 1° les *saga's romanesques*, rimés, du XIII^e^ siècle, intéressans par des détails de mœurs puisés dans des sources plus anciennes; 2° les *saga's* proprement dits, ou les *récits historiques* des XI^e^ et XII^e^ siècles; 3° les *chants funèbres* et *héroïques*, composés à l'occasion des événemens mémorables, et dont plusieurs remontent au VII^e^ siècle; 4° les *poèmes religieux* ou *odiniques*, antérieurs à toute l'histoire du Nord, restes de l'antiquité la plus reculée, successivement traduits du dialecte d'un siècle dans celui d'un autre, mais parmi lesquels plusieurs nous sont parvenus dans la même forme qu'ils avaient au VI^e^ siècle.

En vain objecterait-on que tant de poèmes n'ont pu se conserver par la tradition orale. Comment l'Iliade nous est-elle parvenue? Comment les Kalmouks conservent-ils des poèmes de 20,000 vers? Nous avons le témoignage exprès de Snorron, historien de la Norwége, d'après lequel, même dans le XIII^e^ siècle, long-temps après l'introduction du christianisme, le peuple norwégien savait par cœur les chants des Scaldes composés du temps de Harald I^er^, dans le IX^e^ siècle. On cite nominativement un Scalde qui savait par cœur quatre cents grands et petits poèmes.

L'auteur du *Tableau des Peuples de l'Europe* rectifiera sans doute ce passage de son utile livre; il ne voudra pas propager une erreur aujourd'hui abandonnée par tous les savans qui s'occupent de ces recherches. Un seul

individu persiste à soutenir l'absurde opinion de Schlætzer; c'est un M. Ruhs, compilateur éternel, dont nous n'aurions pas prononcé le nom, si nous n'eussions eu des raisons de craindre que d'autres écrivains de la même école ne répétassent en français ses étranges bévues. Il vient de les reproduire lui-même en tête de sa nouvelle *Traduction de l'Edda* (1). Qu'on ne croie point trouver ici un travail fait sur l'original; ce n'est qu'une version littérale de la traduction danoise, donnée en 1808 par M. Nyerup, traduction estimable, mais dont les notes surtout constituaient le mérite essentiel; or, ces notes sont omises par M. Ruhs, du moins en grande partie. Cette traduction est précédée d'une *Introduction à la mythologie et à la poésie scandinave;* introduction où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de l'extravagance des hypothèses ou de l'inexactitude des recherches. Ce M. Ruhs est déjà mis à sa place par les critiques allemands. La *Gazette littéraire de Leipsick* (2) a complètement réfuté ses absurdes assertions, d'après lesquelles toute la mythologie du Nord, mythologie si remarquable par son principe d'unité, par la liaison de ses parties, par sa physionomie locale et nationale, serait une invention de *quelques moines du* XII^e^ *siècle;* tandis que, d'un autre côté, les Islandais, qu'il suppose étrangers à cette mythologie, auraient emprunté aux Anglo-Saxons leur manière d'écrire et leur système de versification, « parce qu'un seul genre de vers anglo-sa» xons offre quelques rapports avec une *seule* des nom» breuses et ingénieuses combinaisons de la poésie islan» daise. » La Gazette de Leipsick a donné les preuves les plus complètes et les plus humiliantes de l'ignorance historique et philologique de M. Ruhs : il suffit de citer un seul trait; ce grand antiquaire indique une trentaine de mots islandais comme venant de l'anglo-saxon, et ne se trou-

(1) *Edda, nebst einer Einleitung*, etc. Berlin, 1812.

(2) Numéros du 17 et du 18 novembre 1812.

vant absolument que dans cette langue : or, tous ces mots existent dans le suédois moderne. Voilà les grands *savans*, les exacts et scrupuleux critiques qui osent nous accuser d'une admiration crédule pour les antiquités scandinaves!

La manie de tout nier au hasard n'est pas précisément le défaut qu'on peut reprocher à M. Grâberg (1), membre de seize académies, correspondant de l'Institut, et auteur de deux volumes estimables, intitulés *Annali di Statistica*. A tous ces titres, M. Grâberg unit encore un titre plus intéressant dans l'occasion, celui d'être animé du zèle le plus ardent pour la gloire ancienne et moderne de la Scandinavie. Malgré toutes ces considérations, nous ne pouvons cacher à M. Grâberg que la Gazette littéraire de Leipsick lui adresse les reproches affligeans que voici :

« M. Grâberg sait mal l'ancienne langue scandinave; » il emploie, par exemple, les génitifs *Fafnis* et *Vafthrudnis* » comme des nominatifs. Il ne connaît pas les sources où » il aurait dû étudier l'histoire et la mythologie : par exem- » ple, p. 53 et 34, il fait voir qu'il n'a jamais lu l'*Edda* » *Sæmundina*, publiée à Copenhague en 1787, puisqu'il » la confond avec celle de l'Edda de Snorron, publiée » par Resenius; il affirme même qu'il n'en reste que » quatre fragmens, et c'est un gros volume in-4° renfer- » mant une dizaine de poèmes. Il parle très-inexactement » de la mythologie scandinave : par exemple, il ne com- » prend pas la belle fable de *Freya*, déesse de l'air et en » même temps de l'amour; comme elle est censée respi- » rer dans tout ce qui existe, comme son haleine anime » toute la nature, elle n'a pas besoin d'un fils, d'un mes- » sager semblable à l'Amour des Grecs et des Romains. » Ainsi M. Grâberg a tort de présenter aux Italiens, » p. 57, son *Astril*, fils de Freya, le dieu des tendres pen- » sers; c'est un faux dieu, imaginé par des écrivains *sué-*

(1) *Saggio istorico su gli Scaldi o antichi poeti scandinavi di* Iacopo Grâberg, *di Hemsö*, etc., etc. Pisa, 1811.

» *dois* modernes, et inconnu à toute l'antiquité. Enfin ce » savant n'entend pas grand'chose à la versification des » Scaldes ; il confond, p. 59 et 18, trois genres de vers, les » uns rimés, les autres fondés sur l'*allitération* ou la répé- » tition des lettres, les troisièmes mesurés par le nom- » bre de syllabes, chacun appartenant à un siècle et à » un genre de poésie différent. Il ne paraît jamais avoir » vu le Traité de M. Olafsen, sur les mètres des Scal- » des (1). »

Ces reproches ne sont que trop fondés. C'est pour ne pas être obligé de les répéter que, sourd aux vœux de l'auteur, nons n'avons pas voulu annoncer son livre. Les éloges indiscrets que des hommes encore moins iustruits lui ont accordés, et l'abus qu'on pourrait faire d'un ouvrage semblable, nous imposent le devoir de ne plus l'épargner.

Etranger aux élémens même de la matière qu'il a voulu traiter, que peut M. Grâberg apprendre aux Italiens? Rien, ou peu de chose, si l'on veut s'en tenir au point de vue historique et scientifique ; mais, sans être versé dans les antiquités du Nord, on peut être homme d'esprit ; M. Grâberg l'est, et si, renonçant à ses prétentions d'érudit, il se fût borné à écrire un livre, comme il y en a tant d'autres, pour les femmes et pour les gens du monde, il eût sans doute mérité des éloges. A présent son livre, sans ordre, sans but, n'offre d'autre intérêt que celui que peuvent inspirer quelques détails d'érudition empruntés à divers auteurs danois et suédois, et quelques traductions des poèmes islandais placés à la fin du volume. Ces traductions, en vers blancs italiens, sont dues à M. Felice Romani, poète gracieux et élégant ; à M. Laviosa, imitateur du Dante, et à M. Grâberg lui-même. Ces traductions, qui se lisent avec plaisir, sont toutefois calquées sur

(1) Gazette littéraire de Leipsick, 21 décembre 1812.

celles de l'Edda française de Mallet. Un recueil bien choisi d'un plus grand nombre de morceaux semblables ferait de l'honneur à M. Grâberg, et nous fournirait l'occasion agréable de témoigner autant d'estime pour son talent que nous en avons pour ses bonnes intentions.

La langue italienne, éminemment poétique, reproduit avec une facilité et une fidélité surprenante les traits simples et énergiques de la poésie des Scaldes, traits qu'une langue plus timide est obligée de rendre par des périphrases qui les affaiblissent. C'est du moins à quoi nous avons été réduits en voulant traduire la description suivante du chaos, qu'un Scalde met dans la bouche de la prophétesse Vola :

J'ai vu l'aurore des mondes,
Des siècles j'ai vu le matin;
Les antiques géans, dans leurs grottes profondes,
M'ont enseigné les secrets du destin.
Le jour n'éclairait point nos demeures sauvages,
La terre était sans herbe et la mer sans rivages,
Ou plutôt mes regards dans l'abîme sans fin
Cherchaient la mer, la terre, et les cherchaient en vain.
Les astres, ignorant leurs brillantes carrières,
Erraient sans loi dans les déserts des cieux;
La déesse du jour, dans l'air silencieux,
Cherchait en vain son trône de lumière,
Et le gardien des nuits, privé de ses clartés,
Égarait au hasard ses pas précipités.

En annonçant et appréciant avec justice l'Essai sur les Scaldes, de M. Grâberg, un des rédacteurs du *Mercure étranger* a parlé avec intérêt de ces anciens chantres de l'héroïsme et de l'amour. Il leur applique avec raison le mot connu de Bouchardon sur Homère : « Les hommes » me semblent hauts de dix pieds quand je lis ses vers. » Mais plus loin il analyse un Mémoire lu à l'académie suédoise par M. Blom, Mémoire plein d'erreurs les plus étonnantes, et dont l'examen critique exige un article à part.

§ 2. — *Mémoire de M. Blom sur les Scaldes. — L'Edda Sœmundina.*

(20 mai 1813.)

Nous en sommes restés aux erreurs commises par M. Blom, *académicien suédois distingué*, dans son Mémoire sur les Scaldes, extrait dans le *Mercure étranger*. Ces erreurs nous semblent celles d'un homme qui ne sait pas seulement lire les anciens monumens qu'il prétend nous faire connaître. Selon M. Blom, « les Scaldes n'observaient pas un nombre déterminé de syllabes; leurs vers étaient des lignes d'une certaine étendue, cadencées avec plus ou moins de précision. »

Pour faire sentir l'absurdité de cette assertion, nous ne nous bornerons pas à dire qu'il existe un *Traité de la versification des Scaldes*, par Olafsen, où l'on peut apprendre à connaître les règles précises, sévères, ingénieuses, qui déterminaient chaque genre, chaque espèce de vers chez ces anciens poètes; nous ferons plus, nous mettrons nos lecteurs en état de juger sur pièces par eux-mêmes. Voici une strophe de la *Voluspâ*, où nous avons marqué la prosodie et l'*allitération* ou le retour rhythmique des mêmes lettres :

Ar văr ālldā
Thă ĕr ўmĕr hўndi
Vărā *S*āndr nĕ *s*ĕr
Nĕ *s*vālăr ūnnĭr.
*I*ærd lānnz ævă
Nĕ üpp himin
*G*ăp văr *g*innŭngă
Ænn *g*râs hvĕrgi. (1)

(1) Comme cette strophe peut servir d'échantillon du style des Scaldes, nous en donnons ici le mot à mot en latin :

Aurora erat sæculorum
Quando Ymer agebat.

Voici maintenant les règles. Chaque vers est de trois syllabes longues et une brève : une longue peut se remplacer par deux brèves ; cependant il faut toujours dans chaque vers au moins une longue, et il y en a ordinairement deux. Que le lecteur veuille maintenant examiner par lui-même la strophe citée, et il la trouvera aussi régulière qu'aucune strophe d'Horace ou de Pindare. Il y a plus, ces vers métriques sont enchaînés deux à deux par ce qu'on appelle l'*allitération*. C'est le retour régulier de certaines lettres au commencement des mots. Par exemple, dans les vers 3 et 4, les mots *sandr, sœr, svalar,* offrent ce retour.

Mais pour éviter la monotonie, les Scaldes admirent en principe que sept voyelles de leur langue devaient être considérées comme formant entre elles une allitération suffisante. Dans les vers 1, 2, 5, 6, on remarque l'exécution de cette règle.

Le genre de vers que nous venons d'expliquer est le plus simple, le plus ancien de ceux qu'ont employés les Scaldes ; il s'appelle *forn-yrda-lag*, c'est-à-dire l'ancienne loi des mots. Il y a des genres bien plus compliqués inventés par les Scaldes postérieurs. L'hymne funèbre, le chant héroïque, le récit romanesque, avaient leur versification aussi régulière que difficile.

Voici une seconde erreur adoptée par le *Mercure étranger* : « Les Scaldes, dit-on, faisaient arbitrairement des inversions qui souvent rendent leur style inintelligible. »

Il y a dans ce peu de mots une confusion déplorable des faits appartenans à des siècles divers et aussi différens

Erant littora nec pontus
Nec lepidi fontes,
Terra reperiebatur nusquam,
Nec supernè cœlum.
Abyssus erat phantasmatôn.
Nequidem herba usquam.

l'un de l'autre, que le siècle de Ronsard l'est de celui de Racine.

Les Scaldes du onzième et du douzième siècle, en raffinant continuellement sur les lois métriques et rhythmiques, imaginèrent des transpositions de mots qui, sans rendre leur style inintelligible, le rendent difficile à comprendre pour celui qui n'en a pas la clef, qui ne sait pas les règles fixes et constantes de ces transpositions.

Mais les poèmes antérieurs au dixième siècle sont généralement écrits avec une simplicité élégante et énergique. Point de phrases embarrassées, chargées d'incidentes, comme chez Pindare; point d'inversion forcée, point de construction arbitraire, comme chez Klopstock; souvent on y trouve une concision que la langue latine seule peut rendre; souvent l'oreille est flattée par un arrangement symétrique de la phrase qui rappelle les rhythmes des Hébreux, ou bien, à la rime près, ces deux vers de Racine :

Que de ton bras || la force les renverse!
Que de ton nom || la terreur les disperse!

Convaincu des erreurs matérielles aussi fortes, *l'académicien suédois distingué* n'inspirera guère de confiance lorsqu'il assure « que le mécanisme des vers des Scaldes est dénué d'harmonie et de grâce. » Un semblable jugement paraît singulièrement déplacé dans la bouche de ceux qui ignorent complètement ce *mécanisme;* nous pourrions, sans arrogance, nous borner à un simple démenti; mais nous intéresserons peut-être quelques lecteurs avides d'instruction, en leur donnant des idées justes sur la langue des Scaldes.

L'ancienne langue scandinave est plus riche en voyelles pleines et en syllabes sonores que le danois et le suédois modernes; langues qui, à leur tour, sont plus musicales que l'allemand ou l'anglais. Une foule de mots harmonieux ont vieilli et sont devenus comme étrangers à la lan-

gue moderne; par exemple, *ala*, nourrir, engendrer (*alere*); *œvi*, âge, siècle (*œvum*); *asynia*, déesse; *disa*, même sens; *ividia*, dryade ou hamadryade; *gunfani*, drapeau de combat; *iotoun*, géant; *vola*, ombre; et cent autres qui figureraient à côté des mots latins et italiens les plus favorables au chant (1). Souvent les anciennes formes grammaticales, aujourd'hui malheureusement oubliées, donnent des terminaisons très-harmonieuses; par exemple, ces génitifs du pluriel, *himia*, des cieux; *fira*, des hommes; *allda*, des siècles. Les Suédois ont conservé quelques-unes des formes anciennes. La langue des Scaldes a le défaut d'être trop monosyllabique, trop chargée de spondées et de trochées, trop pauvre en ïambes et en dactyles; par conséquent, elle est grave, austère, mélancolique. Des vers métriques, très-réguliers, composés dans une semblable langue, ne sauraient guère être entièrement « dénués d'harmonie. »

Il est vrai que le retour des mêmes lettres initiales, poussé à l'excès, produit une cacophonie risible. Quelques Scaldes du douzième siècle en ont donné l'exemple; mais l'abus ne préjuge rien contre l'usage. Ces répétitions de lettres, loin d'être nécessairement une source de cacophonie, paraissent au contraire naturelles à la belle langue des Romains, et elles ont quelquefois été recherchées ou du moins admises par le plus harmonieux des poètes latins, par Virgile! L'Énéide, les Géorgiques et les Bucoliques contiennent quelques centaines de vers qui, dès qu'on les partage par hémistiches, offrent avec les vers des Scaldes une ressemblance aussi frappante qu'elle est inattendue.

*D*ucite ab urbe *d*omum,
Mea carmina, *d*ucite *D*aphnim.

Incipe *M*ænalios
*M*ecum, *m*ea tibia, versus.

(1) Voyez le Glossaire joint à l'*Edda Sœmundina*, etc., etc.

Virgile ne fait rien sans intention. Peut-être ces refrains, si semblables aux vers des Scaldes, sont-ils des restes d'anciens chants étrusques, ou bien des imitations de ces *vers saturniques* que chantaient les *Vates*, en invoquant le secours des *Camènes*, à une époque où l'Italie n'avait pas encore reçu de la Grèce le culte des *Muses*, et où le nom même de poète n'était pas encore admis dans la langue latine. Sans nous égarer dans l'examen de cette question, revenons au sujet qui nous occupe.

En voulant nous faire connaître le style et la manière des Scaldes, plusieurs écrivains se bornent à traduire des chants de guerre, où les mêmes images, les mêmes pensées reviennent nécessairement. C'est donner une idée bien incomplète de l'ancienne poésie scandinave; elle embrassait tout le champ du sentiment et de l'imagination. Les aventures des dieux et des héros, l'amour, l'hospitalité, les voyages maritimes, les enchantemens, les apparitions des esprits, y jetaient une assez grande variété. Un nombre immense de chants anciens a dû périr, grâce au zèle peu éclairé de quelques moines et des prêtres chrétiens qui, pour extirper les restes de l'ancienne superstition, crurent devoir défendre la lecture des poètes païens. Un évêque islandais, Bruniolf Sveno, eut enfin assez de lumières pour concevoir que la conservation des monumens de l'odinisme ne pouvait nuire au triomphe de la vérité évangélique. Il tira de l'obscurité un recueil de trente-cinq anciens chants, formé vers l'an 1100 par un savant islandais nommé *Sæmund* (1). Ce recueil, quoique composé en partie de fragmens et d'abrégés, prouve que la poésie scandinave prenait, avec un égal succès, les tons les plus naïfs et les plus élevés. Nous en citerons quelques exemples :

(1) *Edda Rhythmica seu antiquior, vulgò Sæmundina dicta.* Pars I. *Odas mythologicas a Resenio non editas continens.* Copenhague, 1787. Vol. in-4°.

Le dieu Freyer était amoureux de la belle Gerda. « Pourquoi, lui dit son confident Skirner, pourquoi, » dieu cher à l'univers, restez-vous toujours solitaire au » milieu de votre vaste palais? — *Freyer.* A quoi bon, » jeune homme, de te dire le sujet de mon profond cha- » grin? Le soleil luit tous les jours, mais il ne répand » plus la joie dans mon âme. — *Skirner.* Certes, je ne » croirai jamais que vous ayez des chagrins sérieux, si » vous ne m'en confiez pas le sujet : nous fûmes élevés » ensemble; nous devons nous fier l'un à l'autre. — *Freyer.* » J'ai vu marcher dans le palais de Gymer la vierge de » mes désirs. L'éclat de ses bras faisait reluire les cieux » et les mers. J'aime comme un jeune mortel; mais de » tous les dieux, de tous les esprits, pas un ne veut m'u- » nir à celle que j'aime (1). » Skirner prend l'épée miraculeuse du dieu, traverse le monde des géans et les flammes magiques qui entouraient le palais de Gymer; il veut persuader à Gerda de promettre sa foi à Freyer; elle résiste aux présens, aux menaces; enfin, il lui fait accroire qu'au moyen de la baguette magique, il lui fera perdre tous ses charmes et la rendra un objet de dégoût pour les hommes et les dieux, de sorte qu'elle ne sera jamais mariée ou qu'elle sera obligée de se contenter de quelque monstre affreux. Gerda promet tout ce qu'on veut, et donne sa parole de se rendre au palais de Freyer après neuf nuits écoulées. Le messager retourne auprès de son maître, et lui rend compte du succès de ses démarches. « Longue, dit Freyer, longue est une nuit; longues sont » deux nuits; quel amant peut en attendre trois? »

Les courses aventureuses de Thor, le dieu de la valeur, parmi les géans, présentent un assez grand nombre de scènes gaies et quelquefois burlesques. On en connaît déjà les plus remarquables par l'Edda prosaïque de Snor-

(1) *For Scirnis*, str. 3 et suiv.

ron, traduite par Mallet. Les peintures des géans offrent, dans les anciens chants, beaucoup de traits pleins de naturel et d'agrément, omis dans la prose de Snorron. « L'habitant des rochers est assis devant sa caverne; sur » son visage gigantesque règne la joie d'un enfant (1). Il » tresse des cordes d'or pour ses chiens; il arrange la » crinière de son cheval (2). Debout, géans, debout! pré- » parez les siéges du festin! les dieux m'ont envoyé Freya » pour devenir mon épouse. Voici mes vaches à cornes » d'or qui s'approchent de ma demeure; voici mes bœufs » entièrement noirs. J'ai bien des richesses, bien des tré- » sors; Freya seule me manquait..... » Mais la joie du pauvre géant fut courte; c'était le dieu de la guerre qui, déguisé sous les habits de Freya, venait ressaisir son marteau foudroyant que le géant lui avait soustrait.

Les principes d'une morale très-saine et très-perfectionnée ne se retrouvent pas uniquement dans le *Havamâl*, dont Mallet a extrait des sentences bien supérieures à celles qu'on cite dans le *Mercure étranger;* les chants mythologiques en sont remplis. Voici une fiction morale qui fait le sujet d'un chant entier. Odin protégeait le roi Geirraud. La reine des dieux assure à son époux que ce roi cruel et avare maltraitait ses hôtes, et même les assassinait en secret. Odin veut le mettre à l'épreuve; il se présente chez Geirraud sous les habits d'un simple voyageur, mais avec un air mystérieux. Le roi veut le forcer à décliner son nom, chose contraire aux lois de l'hospitalité; le dieu déguisé résiste à toutes les tortures, à toutes les armes: le tyran le place alors entre deux grands bûchers allumés; Odin y reste huit jours sans périr. Le fils du roi, le jeune Agnar, plein de pitié, lui donne en secret de l'eau à boire. Enfin, Odin entonne son chant de mort; il raconte son origine divine assez clairement

(1) *Hymis quida*, str. 2.

(2) *Thrymis quida*, str. 5.

pour être entendu de tout Scandinave instruit dans la langue des Scaldes; mais le féroce Geirraud n'était pas sensible aux accens de la poésie. Enfin, Odin proclame son nom; les flammes se séparent; la présence d'un dieu devient manifeste. Alors, saisi de remords tardifs, le tyran accourt pour éteindre le feu; mais il fait un faux pas, et tombe, percé de sa propre épée. Odin installe sur le trône le jeune Agnar (1).

Il est vrai toutefois qu'un ton tragique domine dans les chants des Scaldes; mais ce n'est pas la mélancolie monotone et fantastique d'Ossian. Les images sont beaucoup plus variées, plus naturelles, plus poétiques. Une prophétesse est-elle évoquée du tombeau par Odin, elle répond en ces mots: « Quelle voix vient troubler mon » repos? J'étais blanchie de neige; j'étais mouillée de » rosée, j'étais inondée de pluie; j'étais morte depuis » long-temps, etc. etc. (2). » Un fils voit-il apparaître l'ombre de son père, mort dans un pays lointain, le revenant lui décrit sa maladie et sa mort en ces termes: « Je » vis le soleil, il était rouge de sang. Mes yeux languis- » sans se fermaient à sa lumière. Aux approches de la nuit, » les vierges de la mort semblaient me toucher et m'appeler » vers elles. Je vis le soleil, il rayonnait comme s'il ne » voyait pas mes souffrances. J'étais déjà comme étran- » ger au monde. Je vis encore le soleil, mais ce fut pour » la dernière fois..... Qu'elle me parut longue, la nuit où, » étendu sur la paille, mon cadavre attendait la sépul- » ture!.... Depuis, j'ai traversé des mondes inconnus aux » vivans; le soleil des morts éclaire mes pas solitai- » res, etc. etc. (3). » Ces revenans ont, ce nous semble, une vie poétique qui manque aux *météores* d'Ossian.

On a souvent cité des traits des Scaldes, tirés de leurs

(1) *Grimnismál.*

(2) *Vegtams quida*, str. 10.

(3) *Solarliod*, str. 38 et suiv.

peintures des combats; cependant on en a négligé les plus caractéristiques, ceux qui sont le plus empreints d'une énergie sauvage et originale; par exemple, celui-ci : « Tissons, disaient les Parques de la Guerre, tissons la » destinée du roi Harold. Notre fil est fait d'entrailles » humaines; nous brodons dans notre tissu des têtes san- » glantes. La lance est notre navette; le glaive nous sert » de peigne. Tissons, tissons, disaient les Parques.... (1) » Mais détournons nos regards de ces affreuses images, pour les reporter sur des scènes plus dignes d'intérêt.

§ 3. — *Tableau de l'état des femmes dans l'ancienne Scandinavie;* par M. Engelstoft, professeur d'histoire à Copenhague.

(28 mai 1813.)

Le *Mercure étranger* reproche à M. Grâberg « d'avoir » exagéré le tableau favorable qu'il trace de l'état des fem- » mes dans l'ancienne Scandinavie. » Ce reproche est mal fondé; M. Grâberg n'a rien exagéré en affirmant « que les femmes jouissaient chez les Scandinaves d'une » haute considération, et que les maximes de la cheva- » lerie ont pris origine dans le Nord. » Seulement cet écrivain appuie très-mal une assertion très-juste en elle-même; il ne cite point les monumens nationaux qui en fournissent les preuves. M. Catteau, qui critique M. Grâberg, paraît encore moins familier avec les sources; il invoque pour toute autorité « un Eloge académique par » M. Lehnberg, orateur distingué. » En vérité, ce serait perdre son temps, que de discuter des argumens aussi faibles. Nous aimons mieux tâcher d'instruire et d'intéresser nos lecteurs en analysant le *Tableau de l'état des femmes dans la Scandinavie,* par M. Engelstoft, ouvrage couronné par l'Université de Copenhague, et que nous avons com-

(1) *Nials Saga*, ch. 158.

paré avec quelques *saga's* qui se trouvent à la Bibliothèque impériale.

L'état civil et domestique des femmes chez les anciens Scandinaves se présente sous deux aspects très-différens. Les lois leur accordaient de la protection, mais très-peu de droits; les usages et les mœurs leur assuraient une grande considération.

La loi permettait aux parens de marier les filles sans leur consentement; elles étaient censées la propriété de leurs père et mère, principe généralement admis chez tous les peuples anciens; mais l'usage en adoucissait les conséquences : l'histoire scandinave remarque toujours, comme une exception, les mariages forcés de quelques princesses; elle blâme ces traits de dureté de la part des pères ; il était d'ailleurs rare de ne pas voir les sentimens du devoir et de l'amour d'accord chez des personnages qui, élevées par leurs mères dans un esprit conforme à leur situation, dédaignaient les frivoles attraits de la beauté, et n'estimaient dans leurs amans que l'éclat de la naissance joint à celui des exploits belliqueux. « Tu oses » me demander, toi qui n'as jamais vu de combats; » qu'est-ce que ta beauté, ta naissance même, sans la » gloire? Retourne, beau jeune homme, retourne à la » cuisine de ta mère!.... » disait la princesse Asa à l'un de ses adorateurs (1). Celui, dit le chant de Regnar, celui qui veut obtenir le cœur des belles vierges « doit se » signaler dans le fracas des boucliers. » Ordinairement les beautés célèbres, comme Hélène et Atalante chez les Grecs, attiraient à la cour de leurs pères une troupe de rivaux qui, pour obtenir la main de la princesse, étaient obligés d'exécuter les entreprises périlleuses qu'elle ou son père leur prescrivait; il fallait combattre des géans, soumettre des princes voisins, parcourir des mers et des

(1) *Sturlaug-Saga*, chap 11.

contrées lointaines : si la belle faisait des vœux secrets pour un de ces concurrens, elle lui remettait une cotte d'armes brodée de ses mains ou une épée enchantée. Quelquefois on se bornait à demander des travaux qui rappellent ceux d'Hercule, comme, par exemple, de tailler dans un rocher une étable pour un nombreux troupeau de moutons (1).

Très-souvent l'hospitalité fournissait l'occasion de mariages plus pacifiques, mais dans lesquels respire également l'esprit de la chevalerie. Lorsqu'un roi recevait la visite d'un autre prince, c'était toujours sa fille qui venait offrir à l'étranger la corne remplie d'hydromel; elle en buvait la première à sa santé et à la prospérité de sa noble race : quelquefois l'étranger répondait par la proposition de devenir le gendre, et le vassal ou l'allié de son hôte.

La loi garantissait la liberté personnelle des femmes, et punissait sévèrement le rapt, l'enlèvement et même la simple séduction. La famille avait le choix de poursuivre le coupable les armes à la main, ou de le citer à l'assemblée du peuple (*á lhinghi*), où il était toujours condamné. Ce n'est pas un roi de Suède qui, dans le XIII^e^ siècle, a fait la première loi pour garantir ces principes, comme on le dit dans le *Mercure étranger* : le roi Frothon VII en Danemarck, et Harald I^er^ en Norwége, avaient porté des lois semblables, quatre et cinq cents ans auparavant (2). Le mot même qui désigne l'inviolabilité accordée aux femmes de l'ennemi pendant la guerre (3) se trouve dans des *saga's* très-anciens. Mais le Nord avait ses chevaliers errans, ses Hercule, ses Thésée, qui, ne reconnaissant d'autre loi que leur épée, mettaient indistinctement leur

(1) *Eyrbiggia-Sagga*, ch. 28.

(2) Thorlacius, dans sa dissertation *de Matrimonio vet. boreal.*, p. 59, a rassemblé les nombreuses preuves de ce fait.

(1) *Quenad-Grid*, voyez *Alfs-Saga*, ch. 4 et 10.

gloire à défendre et à enlever les beautés célèbres. Ces exceptions n'auraient jamais obtenu une mention des historiens, si elles avaient été très-fréquentes. Il n'y avait que les princesses fameuses par leurs charmes, leur naissance, leurs richesses, qui excitaient l'audace des héros aventuriers. Mais ordinairement les parens faisaient garder ces fragiles trésors dans des châteaux forts ou dans des tours bâties exprès pour cet usage. Les *saga's* ornent souvent la peinture de ces châteaux; non-seulement les gardiens sont des serpens, des dragons, des ours, mais une flamme magique, toujours ondoyante, défend l'approche de l'asile sacré. Quelquefois les princes, partant pour des expéditions lointaines, déposaient leurs filles chéries dans un temple vénéré et inviolable.

L'éducation soignée que recevaient les filles libres, surtout celles des chefs et des riches, prouve le respect que les mœurs assuraient au sexe. Elles apprenaient à graver et lire les caractères runiques (1), dont la connaissance était interdite aux esclaves, et qui servaient au commerce épistolaire et à de prétendues opérations magiques, c'est-à-dire à des communications rapides et secrètes, qui souvent servaient la cause de la valeur, de l'amour ou de l'amitié. Les femmes seules exerçaient la médecine; c'était de leurs mains que les blessés recevaient des secours. La musique est souvent citée parmi les arts qui attiraient aux belles du Nord l'admiration des guerriers sensibles

(1) Les *runes* sont seize caractères semblables à ceux des Phéniciens, des Samaritains, des anciens Grecs et des Celtibériens. Quoique beaucoup de *pierres runiques* soient postérieures au x^e^ siècle, les *runes* datent de l'antiquité reculée. Lorsque Ulfilas, dans le IV^e^ siècle, inventa l'*alphabet mésogothique*, il imita les caractères grecs bysantins; mais il conserva *deux* caractères runiques. Venantius Fortunatus et Harbanus Maurus parlent déjà des *runes* dans les VI^e^ et VIII^e^ siècles. On ne les écrivait pas, on les gravait; en islandais *rista*, d'où vient le mot anglais *write*.

aux accords de la lyre ou de la guitare. Les princesses aspiraient presque toujours au titre de poète. Beaucoup de chants cités par Saxo-Grammaticus sont attribués à des reines ; le fameux *hymne de mort* du roi Regnar n'est pas de lui-même, comme M. C. C. dit dans le Mercure étranger, mais de son épouse Aslauga, que M. Gråberg transforme en *Asclusa*. La science magique des femmes joue un rôle dans toutes les traditions historiques ; mais l'art d'expliquer des songes était plus honorable, et attirait souvent à une épouse adroite et instruite l'empire le plus absolu sur son mari. On attribue encore aux Scandinaviennes un art qui de nos jours a reparu avec éclat ; je veux parler de la science physionomique : elles devinaient le rang, l'état d'un homme inconnu, et prédisaient même sa destinée, d'après l'examen attentif de l'ensemble de ses traits et de ses gestes. Mais toutes ces études n'étaient que l'ornement d'une éducation brillante. L'essentiel était d'apprendre à coudre, à broder, à faire du pain et de la bière. Ces occupations domestiques n'étaient pas dédaignées par les plus grandes reines. Le roi Alfred ayant épousé deux femmes qui ne pouvaient s'accorder ensemble, il leur dit en partant pour la guerre : « Faites » de la bière pendant mon absence, et celle dont, à mon » retour, je jugerai la bière la meilleure, restera seule » maîtresse de la maison (1). » L'art de broder était surtout en honneur. Lorsque l'inconstant Regnar fait la cour à la belle Aslauga, il lui offre « la robe d'argent qu'avait » brodée la reine Thora, de ses mains blanches comme » la neige. » Les sœurs du roi Hubba avaient travaillé le fameux drapeau dit *du corbeau*, qui fut si long-temps la terreur des côtes d'Angleterre. La plus douce récompense des guerriers était de voir leurs exploits, leurs batailles, leurs grands coups d'épée, représentés dans une tapisserie

(1) *Alfs-Saga*, ch. 1.

brodée pas les mains de leurs sœurs ou de leurs amantes. Un poème encore inédit, et dont le sujet est du IVe siècle (1), décrit une broderie apparemment aussi étendue que les tapisseries récemment trouvées dans la Normandie, et exposées au Musée Napoléon,

La liberté du sexe n'éprouvait, dans la Scandinavie, que les restrictions dictées par la prudence, par la décence, et par les plus sévères idées sur la chasteté. Leur présence ornait tous les jeux publics : elles étaient placées dans un endroit séparé et élevé, d'où elles pouvaient contempler les exercices athlétiques et gymnastiques de la jeunesse auxquels les mœurs leur défendaient de prendre part, à moins qu'elles ne fussent vouées à l'état d'amazone ou *skioldamey*. Dans les festins, on les voyait tantôt assises sur un banc plus élevé, et tantôt en série alternative avec les hommes. Il n'y avait que les *vikingar* ou pirates qui n'admettaient point de femmes dans leurs réunions. A l'exception des cas où l'on craignait un enlèvement, les filles ne vivaient point, comme les Grecques, enfermées dans un appartement inaccessible aux hommes; elles pouvaient recevoir dans leur chambre leurs parens, et même leurs prétendus. La pureté de leurs sentimens était leur seule garde : et l'histoire est d'autant plus digne de foi sur ce point, qu'elle avoue franchement que cette liberté avait quelquefois, mais rarement, des suites fâcheuses. Lorsque, dans des voyages, la nécessité obligeait deux individus non mariés, de sexe différent, à reposer sur la même couche, l'homme mettait son épée nue entre lui et la femme : trait qui rappelle encore la chevalerie.

Les lois relatives aux droits de propriété des femmes varièrent selon les pays et les siècles. L'homme donnait aux parens de la femme un présent considérable, par lequel il était censé l'acheter; c'était une sorte de garantie

(1) *Gudrunar-Quida*, dans la partie encore inédite de l'*Edda Sæmundina*.

contre le divorce, c'était un frein mis à la polygamie. Souvent des femmes d'un haut rang obligeaient ceux qui les demandaient en mariage à renoncer solennellement au droit d'en épouser d'autres. Les noces étaient célébrées avec beaucoup de pompe, et, dans la règle, précédées de fiançailles non moins solennelles. On invoquait les dieux et les déesses, surtout *Vara*, la gardienne des sermens. La future restait le premier jour couverte d'un voile ; mais, devenue épouse, elle portait plusieurs clefs attachées à sa ceinture, comme symbole de son autorité domestique. La dot de la femme était restituée à sa famille en cas de répudiation de la part du mari. Ordinairement, la femme possédait une sorte de pécule ou de trousseau dont elle pouvait disposer à son gré. Souveraine dans son ménage, elle était légalement exclue de toute affaire civile ou politique ; mais l'adresse, l'amabilité ou l'audace n'en donnaient pas moins à un grand nombre de femmes l'influence la plus marquée sur les résolutions de leurs époux. Les *saga's* qui, généralement parlant, sont des mémoires de famille, remplis des détails les plus minutieux, parlent rarement de ménages malheureux. On y voit les femmes prendre d'assez grandes libertés envers leurs époux, leur donner des avis impérieux, même, dans un accès de jalousie, leur adresser devant toute la compagnie des chansons satiriques qu'elles improvisaient (1). Il s'y trouve aussi des exemples touchans de femmes qui marchaient au combat à côté de leurs époux, ou qui, après leur mort, rassemblaient des troupes pour les venger. L'usage de s'immoler sur le bûcher de l'époux n'a jamais été universel dans le Nord, quoi qu'en aient dit plusieurs savans, même danois et suédois ; mais les exemples de ce dévoûment sont cependant assez fréquens, et on en trouve même après l'introduction du christianisme. L'Islandais Niall voit sa mai-

(1) *Nials-Saga*, ch. 35.

son entourée d'une troupe ennemie qui y avait mis le feu, pour venger le sang d'un de leurs parens : on permet à sa femme Bergthora de sortir librement ; elle répond froidement qu'ayant dans sa jeunesse promis une éternelle fidélité à son époux, elle juge plus honorable de périr avec lui. Son fils encore en bas âge déclare également qu'il veut mourir avec son père. Ils se couchent tous les trois dans un lit, font le signe de la croix, et attendent tranquillement la chute de leur toit embrasé. Ces sentimens exaltés méritent d'autant plus d'amiration, que les veuves n'étaient point, dans la Scandinavie comme dans l'Indostan, exposées à un triste et honteux abandon de la part de leurs parens; au contraire, elles jouissaient de la plénitude des droits civils.

Nous terminerons ces aperçus en exprimant nos sincères regrets d'avoir été obligés de combattre les rédacteurs du *Mercure étranger,* dont l'utile entreprise nous inspire le plus grand intérêt. Nous nous proposons de revenir souvent sur la littérature danoise, qui, après l'allemande, est la plus riche et la plus intéressante du Nord.

Jugement d'un critique anglais sur M. Delille.

(16 mars 1814.)

§ 1^er^. Lorsque les papes accordaient à un personnage illustré par la sainteté de sa vie, les honneurs de l'apothéose chrétienne, Rome voyait se renouveler en quelque sorte les fameux jugemens des rois d'Egypte. On discutait solennellement les bonnes et les mauvaises qualités du défunt; un *avocat du diable* réclamait, au nom du prince des enfers, le corps et l'âme du nouvel aspirant au paradis. Il était convenu que l'avocat de Lucifer per-

drait sa cause, mais il avait liberté entière pour la plaider. Cet usage s'accorde très-bien avec l'esprit d'indépendance qui doit régner dans la république des lettres. Nous applaudissons à tous les *hommages* que les prosateurs et les poètes offrent à la mémoire de M. Delille ; mais nous pensons qu'il faut aussi, pour un instant du moins, accorder la parole à l'avocat du diable.

C'est un critique anglais qui se charge de plaider contre l'apothéose littéraire de M. Delille. Son réquisitoire a paru sous la forme d'un article de journal, consacré à l'annonce du poème des *Trois Règnes de la Nature* (1). Nous n'en donnerons qu'un résumé. Voici d'abord de quelle manière le critique apprécie les ouvrages de M. Delille antérieurs au poème des Trois Règnes.

« Quarante ans se sont écoulés depuis l'époque où l'abbé Delille parut avec éclat sur le Parnasse français, comme auteur du poème des *Jardins*, et comme traducteur des *Géorgiques*. Ces ouvrages signalèrent une nouvelle époque dans les fastes de la littérature française. Les grands poètes du siècle de Louis XIV avaient su tirer de leur lyre tous les accords, mais ils n'avaient su faire résonner le pipeau rustique. Corneille, Racine, Boileau, Molière n'ont écrit que pour les habitans des cités : ils nous peignent la cour, le sénat, le boudoir et le salon ; ils chantent les infortunes des grands ; ils exposent les ridicules de toutes les classes de la société ; ils nous conduisent même à travers les embarras des rues de Paris ; mais ils ne dépassent guère les faubourgs. En un mot, les Muses françaises aiment la cour, se plaisent à la ville, mais n'ont point de goût pour la campagne.

» Il faut avouer que de simples descriptions de la campagne sont loin d'être le plus noble sujet de la poésie. La nature humaine est bien plus intéressante, et le poète qui

(1) *Edinburgh Review.*

sait peindre les affections de notre cœur nous causera toujours une plus vive émotion que le peintre le plus habile de la nature inanimée. Quelque belles que soient les descriptions dont Virgile a orné ses Géorgiques, leur charme n'égale pas celui des épisodes et de ces passages où, tout en retraçant la vie rurale, il sait faire vibrer les cordes les plus délicates du cœur humain. Quel juge éclairé mit jamais en parallèle les paysages même d'un Claude-Lorrain avec ces compositions historiques dans lesquelles un Raphael, un Michel-Ange, un Corrége expriment les passions humaines? Cependant l'imagination, fatiguée du bruit, de l'éclat, et des contrastes tranchans qui, dans les grandes villes, marquent tous les instans de la vie sociale, cherche de nouvelles sources de plaisir dans des scènes tranquilles, douces et uniformes. Sans doute beaucoup d'amateurs de poésie applaudirent à M. Delille lorsqu'ils le virent entraîner avec lui dans les jardins, dans les campagnes, la Muse française à laquelle il apprit le premier à saisir et à rendre les traits d'un monde entièrement nouveau pour elle.

» Dans les Jardins, M Delille s'est montré peintre aussi fidèle que Thompson; il a sur notre compatriote l'avantage d'un goût plus épuré, d'une élégance plus soutenue. L'éloquence sentencieuse du chantre français des *Saisons*, est dénuée de cette chaleur, de cette harmonie qui règnent dans les Jardins. Nous avons oublié Saint-Lambert après l'avoir admiré; plusieurs passages de M. Delille ont laissé dans notre esprit des impressions ineffaçables.

» Depuis ce premier essor, l'auteur a essayé bien des routes. Dans *l'Homme des Champs* nous reconnûmes avec plaisir celui qui nous avait guidés à travers les jardins. Cependant (l'avouerons-nous?) il nous parut jadis un compagnon de voyage plus agréable, lorsqu'il errait au milieu d'un brillant parterre de fleurs ou dans un élégant quinconce, parmi des orangers et des myrtes. Nous soup-

çonnons que la nature champêtre a peu de charmes à ses yeux lorsqu'elle n'a pas été parée par les mains d'un Le Nôtre. La ferme d'un poète français est toujours une *ferme ornée*. »

Jusqu'ici le critique anglais nous paraît offrir un modèle d'impartialité et même de politesse. L'hommage qu'il rend aux grands écrivains du siècle de Louis XIV ne laisse qu'une seule chose à désirer ; nous aurions voulu que le critique eût remarqué les beaux tableaux de la nature et des mœurs champêtres semés dans le Télémaque, ainsi que les nombreux passages où Racine et La Fontaine ont montré qu'il leur eût été facile, s'ils l'avaient tenté, de reproduire à la cour de Louis ces doux et gracieux accens que la muse pastorale de Théocrite et de Virgile fit retentir dans le palais de Ptolémée et dans celui d'Auguste. La poésie pastorale ne redoute pas l'éclat des cours ni le tumulte des villes ; c'est une vérité assez prouvée par l'exemple des deux poètes que nous venons de nommer. Mais le critique anglais paraît confondre la poésie pastorale, qui peint les mœurs et les passions, avec la poésie descriptive, qui ne peint que les objets inanimés ; c'est une erreur trop commune, c'est une erreur capitale pour un critique qui veut apprécier M. Delille.

Ecoutons toutefois, sans prévention, la suite de son discours. Il va juger M. Delille comme traducteur de l'*Enéide* et du *Paradis perdu*. Les partisans du système de M. Y. trouveront de quoi se réjouir.

« La réputation que ces ouvrages avaient acquise à M. Delille lui inspira le courage de monter aux régions supérieures du Parnasse. Il est vrai que sa muse épique s'en est tenue à des traductions ; mais le choix de ces traductions semblait annoncer autant de hardiesse qu'il en aurait fallu pour entreprendre un ouvrage original. Parmi les poèmes du premier ordre, il est difficile d'en trouver deux qui présentent un contraste plus grand que les épo-

pées de Virgile et de Milton. L'auteur de l'Enéide est sans contredit l'écrivain le plus élégant et le plus correct de tous les pays et de tous les siècles. Jamais on n'a égalé la majesté ni les grâces de son style; moins sublime, moins original qu'Homère, il a moins d'inégalité, et conserve mieux la dignité qui convient à son sujet. Qui peut être comparé à Virgile quand il parle le langage des passions, quand il dévoile les secrètes angoisses d'un cœur agité par l'amour, la jalousie ou la soif de la vengeance? Le goût, le génie, le caractère de Milton, n'ont presque rien de commun avec les qualités que nous venons d'attribuer à Virgile. Que les conceptions de l'Homère anglais soient magnifiques; que ses pensées soient sublimes; que ses descriptions renferment de grandes beautés : qui oserait le nier? Mais qu'il ait choisi un sujet heureux, qu'il ait été guidé par un goût sûr : qui oserait l'affirmer ? Ce qui surtout nous paraît rendre difficiles la traduction de l'Enéide et celle du Paradis perdu par un seul écrivain, c'est la prodigieuse différence du langage poétique employé et en partie créé par les auteurs de ces deux chefs-d'œuvre. La versification majestueuse, facile et harmonieuse de Virgile, a continué depuis des siècles d'exciter une admiration unanime : c'est un modèle que bien des auteurs ont imité, mais auquel personne n'a pu atteindre. Comment le traducteur, qui se flatte d'avoir hérité d'une partie de cette élégance virgilienne, ose-t-il en même temps croire sa muse versatile capable de reproduire les accens élevés et énergiques, mais souvent heurtés et discordans du barde anglais? Sans doute Milton a des périodes d'une harmonie à laquelle notre langue n'a rien de comparable : à côté du coloris le plus austère et le plus imposant, le Paradis perdu offre quelques touches délicates et suaves, mais aussi que de défauts d'élégance! que de traits de mauvais goût! Comment celui qui présume assez de ses talens pour rivaliser de correction et de grâce avec Vir-

gile, peut-il espérer en même temps d'imiter cette audace de Milton qui dédaigne et la correction et la grâce? Ou comment celui qui s'est pénétré de l'esprit austère et élevé du barde anglais peut-il s'imaginer qu'il lui a été donné en même temps de parler avec la suavité, la pureté et la douce majesté qui distinguent si particulièrement la muse de Mantoue?

» Cependant l'abbé Delille a eu cette double prétention. Deux gros volumes de vers ont paru en France, sous le titre de traductions de l'Enéide et du Paradis perdu. L'une et l'autre offrent une versification brillante. Il y a même dans la traduction de l'Enéide des passages très-poétiques, surtout des descriptions élégantes, des antithèses heureuses. Mais, après avoir dépouillé Virgile de sa toge, pour l'habiller à la dernière mode de Paris, M. l'abbé est bien téméraire de vouloir mettre précisément le même habit parisien au récalcitrant, à l'intraitable Milton. Qu'on nous accuse, de l'autre côté du canal, d'avoir un mauvais goût, si l'on veut: nous n'en dirons pas moins que la gravité, la grandeur et la fermeté de style que nous admirons dans l'original du Paradis perdu, nous paraissent éternellement préférables à tous les petits éclairs d'esprit qui brillent dans la traduction. »

Le critique anglais ne donne aucun autre développement à son opinion sur la traduction du Paradis perdu; il ne cite aucun passage à l'appui de son jugement sévère. La question n'est pas de savoir si cette traduction renferme des passages rendus avec un rare talent, mais si, dans l'ensemble, on retrouve les formes, le coloris et les mouvemens de l'original. Or, les Français les plus attachés à la mémoire de M. Delille y répondront probablement par ces mots d'un littérateur distingué: « M. Delille » a fait un beau poème, mais le Paradis perdu reste en» core à traduire (1). »

(1) *Le Glaneur*, discours XVII.

Au surplus, le critique anglais ne conclut rien de cet exemple contre les traducteurs en général. Non-seulement il avoue, dans une phrase précédente, le mérite éminent de la traduction des Géorgiques, mais l'argumentation même par laquelle il cherche à démontrer pourquoi M. Delille ne pouvait être en même temps l'interprète de Virgile et celui de Milton, frappe uniquement ceux qui entreprennent de traduire plusieurs auteurs d'un genre différent. Le critique anglais prétend seulement que le traducteur doit se pénétrer de l'esprit de son original au point de s'identifier avec lui. Une semblable métempsycose est-elle possible ou non? voilà ce qu'il ne discute pas!

Après cet aperçu rapide et incomplet des travaux littéraires de M. Delille, le critique anglais passe à l'examen détaillé du poème des Trois Règnes. C'est ici qu'il abandonne le rôle d'historien pour prendre celui d'accusateur littéraire : il s'arme de toute la sévérité d'un critique impitoyable; il prend le langage le plus amer, le plus hostile; cependant, comme parmi ses allégations il en est de très-piquantes et même de très-instructives, nous en donnerons le résumé dans un deuxième article.

(27 mars 1814.)

§ 2. Avant de commencer l'examen du poème des Trois Règnes, le critique anglais jette un coup d'œil sur celui de *l'Imagination*. « Ce poème nous aurait plu davantage, dit-il, si nous n'y avions découvert un très-» grand nombre d'*emprunts non-avoués*, faits à Goldsmith, » Akenside, Darwin et à d'autres poètes anglais. Il est » vrai que toute la tribu du mont Parnasse est animée » d'un esprit de pillage. Eschyle vola Homère; Sophocle » les vola tous les deux, et Virgile vola tout le monde. » Mais ces voleurs adroits et intelligens mirent si bien en

» œuvre l'or qu'ils avaient pillé, ils donnèrent à des ma-
» tériaux anciens une forme si belle, que le juge le plus
» sévère, en découvrant leurs emprunts, n'en admire pas
» moins leurs talens personnels. Le cas est bien différent
» lorsque des morceaux entiers, évidemment copiés ou
» traduits, nous sont donnés pour des compositions ori-
» ginales. C'est un crime grave en poésie et qui mérite
» toute la sévérité des tribunaux littéraires. Or, nous
» regrettons d'être obligés de le dire, M. Delile est *un*
» *vieux pécheur* sous ce rapport; et, même avant d'avoir
» lu les Trois Règnes, nous craignons d'être forcés de
» condamner en lui *le voleur poétique le plus hardi qui jamais*
» *ait offert au public le bien d'autrui pour le sien.* »

Cette prévention du critique anglais, franchement avouée par lui-même, nous paraît infirmer considérablement l'autorité de son jugement. Elle est d'ailleurs énoncée dans le langage violent de la passion. Accoler le nom de *voleur* à celui de Delille, c'est tomber dans le défaut des antithèses recherchées et forcées qu'on a reproché à ce célèbre poète. Voyons toutefois sur quelles raisons, bonnes ou mauvaises, notre Aristarque appuie ses allégations.

« Les Trois Règnes de la Nature! quel vaste sujet! Son étendue a de quoi nous effrayer. Les quatre élémens occupent les quatre premiers chants; c'est véritablement un poème à part, et qui aurait pu être intitulé les *Quatre Élémens*, avec autant de raison que les chants suivans portent le titre des Trois Règnes. Après avoir fait cette fâcheuse découverte, nous nous tenions pour assurés de lire un Dictionnaire de Physique, mis en vers alexandrins, et cette attente était fondée sur un raisonnement très-simple: si la muse de M. Delille était un peu pillarde dans la vigueur de l'âge et du talent, que ne sera-t-elle pas à présent? Si M. Delille veut rivaliser avec Lucrèce, il faut être à la fois poète et physicien; n'est-il pas présumable, vu les anciennes habitudes de cet écrivain, qu'il

pillera de la poésie partout et de la science dans un dictionnaire de physique? Pleins de ces préventions, nous allions fermer ce livre, lorsque nous nous sommes rappelé ce que prescrit le devoir au courage d'un critique. Nous avons donc lu les Trois Règnes, et nous osons dire que ce poème offre le plus curieux mélange de vols littéraires qui jamais soit venu à notre connaissance.

» Le premier chant nous présente un exorde assez pompeux, dans lequel l'auteur a prétendu imiter Lucrèce; mais il reste fort loin de son modèle. Vient ensuite une description empruntée au poème des Jardins; puis une métaphore prise à crédit chez Virgile; puis un long épisode traduit de Thompson, et enfin une longue tirade du dictionnaire de physique mise en rimes. »

Le critique entre ici dans quelques observations de détail; il blâme entre autres ces deux vers:

> Je crus voir, dans l'éclat de sa riche parure,
> Apparaître à mes yeux le Dieu de la nature.

« Le *Dieu de la nature* n'est pas un personnage poéti-
» que, dit l'Aristarque anglais. Cette expression n'est
» d'aucune religion, et même, si nous nous trompons en
» y voyant de la mauvaise théologie, nous ne nous trom-
» pons pas en y voyant du mauvais goût. » Après quelques autres remarques non moins sévères, le critique anglais avoue que ce premier chant renferme des morceaux brillans; la peinture des effets de la lumière est de ce nombre, mais c'est surtout lorsque M. Delille abandonne l'ambitieux projet de rivaliser avec Lucrèce, que sa Muse, revenue dans sa véritable sphère, décrit de la manière la plus délicieuse les plaisirs du *coin du feu*. Le critique cite ici, avec les éloges les plus justes, le beau passage qui commence par ce vers:

> Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie, etc.

Tous nos lecteurs le connaissent sans doute; ainsi nous

ne le transcrirons pas. Nous ne nous arrêterons pas non plus à tous les reproches que le critique fait au second chant. L'histoire de Cambyse et de son armée, engloutie dans les sables, est empruntée presqu'en entier du poème des *Amours des Plantes*, de Darwin; mais M. Delille a reconnu l'emprunt, et certes il en a tiré un excellent parti. En peignant les effets des vents brûlans, il s'est approprié quelques idées de Thompson. Sa description de la peste est une traduction libre de Lucrèce. « Au surplus, ajoute le critique, sachons gré à M. Delille quand il cesse de versifier le dictionnaire de physique pour se mettre à copier les poètes; et, par reconnaissance, ne lui cherchons pas chicane lorsqu'il soutient que la contagion se propage par l'air, et que les *loups*, les *lions*, les *tigres* meurent de la peste. »

Le troisième chant rappelle au critique la fameuse exclamation de Hamlet : *Trop d'eau* (*To much of water*). La seule remarque intéressante qu'il fait est relative à deux longs morceaux « fidèlement, mais tacitement traduits des Saisons de Thompson. » Quels sont ces morceaux ? Le critique ne les indique point, et ceux que nous avons retrouvés sont des emprunts que M. Delille avoue dans une note.

Le quatrième chant paraît au critique un peu aride; cependant il admire la peinture d'une éruption volcanique, ainsi que le passage suivant :

O terre, enfant du ciel !....
Oh ! que j'aime ta grâce et ta magnificence !
Eh, quel riche appareil entoure ta naissance !
Agréables ruisseaux, fleuves majestueux,
Solennelles forêts, bosquets voluptueux,
Le ciel pour pavillon, pour tapis la verdure,
Les bois pour diadême, et les mers pour ceinture,
Le doux flambeau des nuits, l'astre éclatant du jour :
Quelle pompe manquait à ton riche séjour ? etc., etc.

Nous ne savons pas si tout le monde partagera l'admi-

ration du critique ; les esprits sévères verront peut-être dans cet amas de figures quelques répétitions, quelques contradictions.

Le cinquième chant est, selon le critique, un long et ennuyeux extrait du dictionnaire de physique ; mais le sixième, ou le Règne végétal, a trouvé grâce devant ses yeux ; il y a reconnu la touche agréable et brillante du chantre des Jardins. Il cite, avec des éloges aussi justes que magnifiques, ce passage si connu :

Ils sont passés ces temps des rêves poétiques, etc., etc.

« Dans la belle description des amours des plantes, les chastes Sœurs d'Hélicon effaceraient peut-être ces expressions trop vives :

Le couple est éveillé, l'amant brûle, et soudain
Les esprits créateurs s'échappent de son sein.
Dans l'organe secret dont l'ardeur le seconde, etc., etc.
. . . . . .
Et l'organe qui verse ou reçoit ce trésor
D'un doux tressaillement frémit long-temps encor. »

Cette observation du critique nous rappelle involontairement la pruderie des dames anglaises, dont les chastes oreilles s'effarouchent, dit-on, de la plus légère allusion aux mystères de l'amour, et même des termes consacrés à désigner certaines portions de nos vêtemens.

Les deux derniers chants n'ont guère édifié notre critique ; il y trouve un défaut général qui déjà avait été judicieusement remarqué par un des collaborateurs les plus habiles du *Journal de l'Empire*, par M. Y. Ces deux chants, consacrés à la zoologie, rappellent trop souvent les plus belles pages de l'Histoire Naturelle de Buffon. « Ce grand » écrivain était, avec tous ses défauts, un très-savant » naturaliste ; la plupart de ses descriptions d'animaux » unissent le mérite de la vérité à celui d'une éloquence » sans pareille. M. Delille s'est donc mis dans une bien

» mauvaise position. Veut-il lutter de talent avec Buffon? » Si tel était son audacieux projet, il aurait dû un peu » moins se hâter de versifier la prose de son rival. Veut- » il simplement nous donner un abrégé de Buffon? Nous » lui aurions conseillé de le donner en prose. »

Le critique anglais termine par demander pardon de la sévérité avec laquelle il a traité le doyen du Parnasse, un vieillard respectable et infirme. « *Mais*, dit-il, *le mau-* » *vais goût prend un ascendant funeste; des ouvrages mons-* » *trueux et barbares nous sont continuellement proposés comme* » *de nouveaux modèles; les* CLASSIQUES *de notre nation et ceux* » *de l'antiquité sont mis de côté. C'est le moment de livrer un* » *combat à vie et à mort pour la cause du goût et de la littéra-* » *ture.* » Il déclare que, plein d'admiration pour les premiers ouvrages de M. Delille, il a seulement voulu protester contre l'abus que les rimailleurs de toutes les nations pourraient faire de l'exemple d'un homme aussi célèbre s'abaissant à un rôle indigne de lui. Ce principe de critique est fondé, ce nous semble, dans la raison, dans l'intérêt des lettres. Il ne doit pas y avoir d'inviolabilité littéraire. Nos journalistes en conviennent; ils en font volontiers l'application à des écrivains protégés par le seul éclat de leur nom et de leur génie. Mais combien d'autres écrivains inviolables qui ne doivent ce privilége qu'à leur cuisine, on bien à leur bourse!

Les principes du critique anglais sur les vols littéraires nous paraissent assez vagues. Il existe parmi nous une coterie de petits esprits qui ont toujours les mots *plagiat* et *compilation* au bout de leur plume, même lorsqu'il est question d'un ouvrage d'érudition. Mais si Montesquieu et Barthélemy ont eu raison de faire de bons livres avec un millier d'autres livres, bons, médiocres et mauvais; si Buffon a eu raison d'emprunter des traits à Pline, à Lucrèce, pourquoi M. Delille aurait-il eu tort en suivant l'exemple de Virgile, qui imite à chaque moment les poètes

grecs, et qui emprunte même des vers entiers à Ennius? Le seul tort de M. Delille est de ne pas avoir encadré ces imitations, d'ailleurs très-permises et très-louables, dans le plan bien conçu d'un véritable poème didactique. Plût à Dieu néanmoins que nous pussions encore nous vanter de posséder un *voleur littéraire* du mérite de M. Delille! S'il prenait le bien d'autrui, c'était à la manière de César et d'Alexandre. Nous avons aujourd'hui des traducteurs qui pillent des vers comme les cosaques pillent des montres. Encore pourrait-on dire qu'un poète dur et sec rend une espèce de service en aimant mieux répéter les bons vers des autres, que d'augmenter la masse des mauvais vers par les siens. C'est une idée qui mérite d'être approfondie, et que nous recommandons aux doctes méditations des traducteurs des Bucoliques, non pas à M. de Langeac, non pas à M. Didot, mais bien à ceux qui pensent imiter le goût antique, lorsqu'ils nous disent:

> Je suis Daphnis, Daphnis connu jusqu'au ciel même,
> Berger d'un beau troupeau, j'étais plus *beau* moi-même.

M. Delille aurait mieux aimé voler vingt vers que d'en faire deux de cette force.

LECTURE DE M. BENJAMIN DE CONSTANT SUR L'HISTOIRE DES RELIGIONS ANCIENNES.

(8 février 1818.)

§ 1er. Lorsque Pythagore et Platon revinrent de l'Inde et de l'Égypte, chargés, selon l'opinion vulgaire, du noble butin de la philosophie orientale, il était sans doute permis aux Grecs d'admirer comme des idées neuves, comme des découvertes ingénieuses, ce qu'on avait pensé et dit longtemps avant que la Grèce connût l'art de lire. Mais supposons qu'un Indien ou un Egyptien se fût trouvé présent aux lectures de ces philosophes, et que, reconnaissant des

idées dont on avait bercé son enfance, il se fût écrié : Platon, voilà ce qu'on vous a fait lire dans les hiéroglyphes du temple de Saïs; Pythagore, voilà ce que les sages Brachmanes vous ont enseigné, à l'ombre des palmiers, sur les bords du Gange; les philosophes, à coup sûr, se seraient fâchés, et les Athéniens, pour la plus grande gloire de la Grèce, auraient lapidé l'importun organe d'une vérité peu flatteuse pour leur vanité nationale. Je ne viens pas des rivages du Gange; je ne viens que de ma bibliothèque, et une heure de lecture m'a suffi pour constater l'observation qui m'avait frappé en assistant à la première lecture de M. de Constant, je me suis assuré que cet élégant et spirituel écrivain n'a présenté sur l'histoire des anciennes religions que des aperçus, depuis long-temps exposés avec plus de justesse dans des ouvrages allemands, et même français. Je me suis aussi convaincu que l'erreur dangereuse à laquelle aboutissait tout ce discours d'introduction, le faux principe politico-religieux qui constitue le but caché de ce cours d'histoire, n'est qu'un emprunt presque littéral fait à un philosophe israélite de Berlin. Me sera-t-il permis de publier cette vérité? Platon se fâchera-t-il? Les modernes Athéniens pourront-ils apprendre, sans entrer en fureur, qu'ils n'ont applaudi à l'Athénée que des idées qui circulent depuis trente ans dans toute la haute et la basse Saxe?

Exposons la doctrine de M. de Constant. Le sentiment religieux est inné à l'homme, il est un besoin de la nature humaine; il ne saurait s'éteindre; mais il revêt, selon les progrès de la civilisation, des formes variables, proportionnées aux mœurs, aux lumières, aux institutions sociales, et susceptibles d'être constamment perfectionnées. L'homme encore peu civilisé adore les forces redoutables ou bienfaisantes de la nature physique, parce qu'il ne sait ni les dompter ni les expliquer; plus tard, ayant deviné l'énigme de la nature matérielle, il cherche à

approfondir les mystères de la nature morale; alors il se crée des croyances allégoriques, il personnifie les vertus et les vices; il s'élève enfin jusqu'à une métaphysique indépendante des lois de la matière. « Tout cela est de la religion, comme la brute idole du Kamtchadale et le Jupiter Olympien sont également de la sculpture. » Mais partout et dans tous les temps c'est le sentiment religieux qui seul mérite un véritable respect. Dès que la politique de l'état veut s'emparer de ce sentiment pour en faire un ressort social, un supplément aux lois pénales, une force auxiliaire de la gendarmerie, ce sentiment perd tout ce qu'il avait de généreux, de céleste; la religion n'est plus pour le peuple qu'une affaire d'habitude, et pour le gouvernement qu'un calcul d'utilité publique; or, personne ne croit par la seule raison d'utilité : le sentiment religieux, dès qu'on veut l'*utiliser,* doit donc se dénaturer, s'affaiblir ou s'égarer. Il en de même lorsqu'une caste sacerdotale prétend fixer pour tous les siècles les formes du culte et les termes du dogme; bientôt les idées nouvelles et les opinions individuelles se trouvent à l'étroit dans ces formes qui ne sont plus d'accord avec les mœurs et les institutions; alors le sentiment religieux, besoin irrésistible du cœur humain, se soulève contre l'autorité sacerdotale; l'ancien système s'écroule de toutes parts, et une nouvelle religion vient régner sur le monde.

Ce résumé du discours de M. Benjamin de Constant suffit pour justifier amplement ce qu'il a dit de l'*importance politique* de son sujet. Il n'aurait pas eu besoin d'y insister pour un auditeur religieux et attentif; mais le *parti* auquel il s'adressait en particulier est composé d'hommes si légers, si peu familiers avec les idées morales, si étrangers aux sentimens religieux de M. de Constant, qu'il fallait bien leur dire par trois fois : Ce système ne conduit pas au renversement de toute croyance religieuse; mais il aboutit à dépouiller toute religion et toute église ou

communion religieuse de tout caractère politique, et à faire exister ensemble toutes les sectes passées, présentes et futures, comme autant d'écoles de philosophie et de morale.

Examinons maintenant les idées fondamentales du professeur, d'abord sous le rapport de la vérité historique, et ensuite sous celui des conséquences politiques.

Lorsque M. de Constant nous a dit que les fausses religions anciennes ont été originairement de simples croyances populaires, et que toutes les allégories astronomiques, physiques ou politiques, qui y ont été successivement introduites, n'en forment pas la base et l'essence, il a énoncé une observation historique aussi vraie que précieuse, mais une observation déjà connue, développée et appliquée avec succès par beaucoup de savans. Heyne et Gatterer dans les Mémoires de l'académie de Gottingue, Meiners dans son Histoire critique des Religions, ont établi en principe qu'on doit avant tout chercher l'origine des croyances dans le cœur de l'homme, dans les émotions, les craintes et les espérances que font naître dans son esprit le spectacle de la nature et la contemplation de son propre être. Mais si le premier germe des croyances religieuses doit être cherché dans le cœur humain, il faut ne pas méconnaître que ce germe a été cultivé dès sa première apparition par des savans et des jongleurs, par des prêtres et des devins, par des législateurs habiles et des imposteurs audacieux. Pourrait-on nier que la Grèce n'ait été constamment sous l'influence de la religion secrète des mystères, ainsi que M. de Sainte-Croix l'a démontré dans ses Recherches sur le Paganisme? Pourrait-on se refuser à admettre l'origine phénicienne et phrygienne de la plupart des divinités grecques, récemment exposée sous un nouveau jour par M. Creuzer, dans sa Symbolique des Anciens? Et ne connaît-on pas les judicieux Aperçus de M. de Pastoret

sur l'empire exercé par les trois grands législateurs, Zoroastre, Confucius et Mahomet? Nulle part on ne saurait montrer un système de croyances qui sortît d'une seule et unique source; nulle part et dans aucun temps les idées religieuses n'ont eu la liberté de se développer par la seule réflexion de l'homme individuel. Il est donc impossible de suivre historiquement la formation purement naturelle des religions anciennes; c'est une abstraction peu féconde en résultats positifs, et cette abstraction même, quoi qu'en dise M. de Constant, n'est pas neuve; elle fait la base de plusieurs ouvrages allemands, entre autres de celui de Reinhard, intitulé *Histoire de l'origine et de la formation des idées religieuses* (Jéna 1795). M. de Constant ne vient donc pas *remplir une lacune* dans nos études historiques; cette lacune n'existe pas; mais il vient reproduire des idées et des observations faites avant lui, et les reproduit sous un point de vue très-borné, très-incomplet, et par conséquent très-illusoire.

« Qu'importe, dira-t-on, qu'un professeur de l'Athénée nous présente les religions anciennes sous un point de vue peu conforme à la saine critique. Après tout, il ne parle que de fausses religions, et il proteste contre toute allusion moderne dont on pourrait lui supposer l'arrière pensée. »

Que nous font ces protestations, dictées par la prudence ou par une honorable défiance de son propre jugement? Quiconque expose des idées générales est responsable des conséquences générales qui en découlent immédiatement et nécessairement. Or, si le seul sentiment religieux, inné à l'homme, en se modifiant selon les climats, les circonstances et les mœurs, a fait naître toutes les croyances, il s'ensuivra nécessairement que toutes les religions sont plus ou moins vraies dans la partie morale, fondée sur ce sentiment. Donc, il n'y aurait entre les croyances des païens et la religion chrétienne, d'autre différence qu'un degré de vérité de plus ou de moins; elles ne différeraient pas entre

elles comme la vérité et l'erreur. C'est la suite inévitable de la thèse de M. Benjamin de Constant; je l'invite à la désavouer ou à la reconnaître.

Voici maintenant une conséquence non moins immédiate. Si toutes les religions, quoique fondées sur un sentiment invariable et éternel, varient à l'égard du culte et du dogme selon les temps et les lieux, si elles sont perfectibles comme les sciences et les arts, le christianisme peut-il se soustraire à la commune loi? Doit-il se perfectionner par de nouvelles variations, ou doit-il disparaître comme une forme surannée, pour faire place à une religion nouvelle? Telle est la question qui a dû se présenter à l'esprit de tout auditeur tant soit peu attentif, lorsque M. Benjamin de Constant nous a développé l'élévation et la chute des anciennes religions comme la suite d'un principe général, inhérent à la nature de l'homme et des choses. Si, malgré son système, M. de Constant veut bien admettre l'existence d'une religion qui porte le caractère d'une vérité absolue, qui seule explique le mystère de la grandeur et de la misère humaine, qui seule met l'homme en paix avec son propre cœur, et en harmonie avec l'ordre moral de l'univers, alors il doit nécessairement avouer que cette religion est invariable comme l'essence de l'Être intellectuel et éternel, comme l'ordre du monde moral. Pourquoi cette idée manque-t-elle au discours de M. de Constant, s'il la croit vraie? Pourquoi y manque-t-elle, s'il la croit fausse? Pourquoi craint-il de s'expliquer? Pourquoi, enfin, ne nous dit-il pas si le système de perfectibilité qu'il applique à tant d'anciennes religions est sans application à la seule religion qui nous intéresse?

Dans quelque obscurité que M. de Constant ait enveloppé sa pensée à l'égard de la vérité du christianisme, il est du moins très-clair à l'égard de l'établissement civil et politique des communions chrétiennes; il déclare nettement que la tolérance universelle consiste à ne reconnaître

aucun droit politique spécial à aucune communion religieuse, mais à les placer toutes sur un pied d'égalité.

Cette doctrine a été exposée avec beaucoup d'étendue dans l'ouvrage intitulé *Jérusalem*, ou *du Pouvoir religieux*, par Moïse Mendelsohn, célèbre philosophe israélite (Berlin 1783). Selon cet écrivain, « une *église*, c'est-à-dire une société religieuse, ne peut avoir aucun droit sur les actions extérieures des hommes, pas même sur les discours prononcés par ses ministres; elle ne peut ni posséder des biens, ni salarier personne; elle n'a pas besoin de gouvernement, car dans l'église il n'y a rien à gouverner : le pouvoir spirituel, le droit de décider une question religieuse appartient à quiconque a le talent de persuader les autres. Tout homme qui peut servir l'église en a le droit sans aucune autorisation. L'état ne doit s'occuper qu'à fournir aux citoyens les moyens d'instruction nécessaire, l'état ne doit ni favoriser ni opprimer aucune église. »

Il me semble que M. de Constant ne saurait raisonnablement nier l'identité de son système de politique religieux avec celui de l'Israélite berlinois. Ce sont non-seulement les mêmes pensées, c'est presque la même manière de s'exprimer. Moïse Mendelsohn aurait mérité une petite mention de la part de notre savant professeur. Au surplus, l'essentiel n'est pas de savoir si ce système est neuf, mais s'il est praticable. Or, abstraction faite de toute conviction religieuse, et, en raisonnant purement comme politique, pouvons-nous concevoir la possibilité d'un semblable état de choses sans les convulsions les plus déplorables, et les déchiremens les plus funestes? Quelle est la communion chrétienne en Europe qui voudrait d'un principe d'indépendance sentimentale d'où il résulterait d'abord l'anarchie générale du monde chrétien, et ensuite l'anarchie intérieure dans le sein de chaque communion? Grecs, Protestans, Catholiques, tous seraient également victimes de l'incendie universel. La chrétienté, déjà dé-

chirée par masses, se disperserait en atomes. L'esprit de discorde et l'esprit d'indifférence se disputeraient les tristes débris du monde religieux. Non, la véritable tolérance universelle entre les chrétiens doit s'établir sur des lois et non pas sur l'anarchie. Toutes les communions chrétiennes ont une existence politique fixée par des traités et des constitutions; toutes ont des droits légitimes et des intérêts positifs. Également menacées par l'athéisme et par l'immoralité, pourquoi ne concluraient-elles pas une alliance politique, un pacte fédératif, pour protéger leur intérêt commun, et pour repousser le danger qui les menace toutes? Une alliance semblable ne suppose aucun accord, aucune fusion, à l'égard du petit nombre de dogmes qui divisent les communions chrétiennes. N'a-t-on pas vu la république de Pologne envoyer Sobieski au secours de l'empereur d'Allemagne, accablé par les Ottomans? Les deux pavillons rivaux de Gênes et de Venise n'ont-ils pas flotté l'un à côté de l'autre dans les croisades et dans les guerres contre les pirates? Pourquoi donc une sainte fédération ne pourrait-elle pas réunir les royaumes et empires spirituels dans lesquels la chrétienté est divisée? Le droit commun, soigneusement déterminé et fixé par un semblable pacte, deviendrait la base solide d'une véritable tolérance.

Si l'unité religieuse de l'Europe a été rompue, préservons-nous au moins de nouvelles divisions, et ne recommençons pas les révolutions du XVI^e^ siècle pour le seul plaisir de voir « le sentiment religieux se revêtir de nou-» velles formes plus proportionnées à nos institutions poli-» tiques. » Nous avons bien assez de la métaphysique des partis sans avoir besoin de la métaphysique des sectes.

La gravité des discussions auxquelles le discours de M. Benjamin de Constant nous a entraînés s'allierait mal avec de petites observations littéraires. Après avoir repoussé ce qui, dans le système de cet écrivain, semble

contraire à la vérité divine du christianisme, à la paix du monde chrétien, nous pouvons facilement lui accorder le mérite d'un style élégant, lumineux, quelquefois véritablement éloquent, mais plus souvent rempli de ces traits de finesse qui amusent l'esprit, que de cette chaleur qui entraîne les cœurs et exalte les âmes.

(19 mars 1818.)

§ 2. Nous avons réfuté quelques considérations générales, mises en avant par M. Benjamin de Constant dans sa première lecture sur l'histoire des religions, parce que ces considérations nous paraissaient contraires aux droits légitimes des communions religieuses, constituées par la loi dans les divers états de l'Europe, et semblaient (sans doute contre les intentions du professeur) favoriser cet esprit ennemi de tous les cultes, qui est si intimement lié avec l'esprit ennemi de l'ordre social. M. Benjamin de Constant, en ne répondant pas à des objections aussi graves et aussi positivement démontrées, a fait de nouveau preuve de cette adresse extrême qui forme une partie si éminente de son talent. Il nous a permis de croire qu'il regrettait lui-même de s'être un peu trop avancé.

A présent, M. Benjamin de Constant entre dans les détails historiques de son sujet. Les nombreuses objections que nous pourrions lui faire ne présenteraient que l'intérêt d'une simple lutte d'érudition, et nous ne voyons pas de raisons pour accorder aux cours de l'Athénée une prérogative sur les excellens cours qu'on donne au Collége de France, au Jardin du Roi, ou dans nos autres écoles savantes. Nous ne partageons ni ces haines, ni ces engoûmens de parti qui voudraient donner à une demi-douzaine d'individus le privilége exclusif de fatiguer l'attention du public, et nous traiterons M. Benjamin de Constant comme d'autres hommes de talent et d'esprit

dont on n'est pas obligé de discuter *ex professo* tous les écrits et tous les discours.

Le professeur a voulu nous peindre la naissance des idées religieuses chez les tribus sauvages. Il a commencé par écarter respectueusement le seul peuple de l'antiquité qui avait reçu de la Divinité les lumières surnaturelles d'une religion révélée. C'était satisfaire aux égards dus aux chrétiens ; mais cette méthode d'écarter un fait historique qu'on ne saurait nier, satisfait-elle aux règles de la saine critique, de la véritable philosophie de l'histoire?

L'examen attentif de ce que nous savons sur les religions primitives nous montre l'Inde, la Perse, la Palestine et l'Asie mineure, comme le berceau de la civilisation religieuse et la patrie des idées les plus élevées sur la nature intellectuelle de l'homme et sur ses rapports avec l'Être suprême. A mesure qu'on s'éloigne de cette partie centrale de l'ancien continent, les lumières religieuses pâlissent, les idées morales perdent toute leur pureté, les superstitions deviennent plus grossières, et les cultes plus sanguinaires.

Ce fait acquiert une confirmation particulière si on se borne à considérer le genre de superstition auquel M. Benjamin de Constant s'est plus particulièrement attaché dans cette lecture. « Le *fétichisme*, a-t il dit, est la première » forme que prend le sentiment religieux chez les nations » sauvages. » Entendons-nous, et définissons les termes. Si par *fétichisme* on entend toute superstition et tout culte qui s'attache à un objet visible, soit inanimé, soit privé de raison, alors ce terme embrasse non-seulement l'adoration stupide des pierres et des animaux, mais encore le culte bien plus noble des astres bienfaisans dont se parent les cieux, et le culte également poétique des forces redoutables qui excitent les tempêtes, les orages et d'autres effets physiques. Dans ce sens étendu, toutes les fausses religions ont commencé par le fétichisme ; mais prenons ce mot dans le sens positif et particulier que lui donnaient

les voyageurs portugais à qui nous le devons ; entendons par fétichisme « le culte des objets choisis dans la nature » terrestre la plus brute et la plus dégoûtante, ou la plus » insignifiante et la plus ignoble, en attribuant à ces ob- » jets une vertu ou une puissance divine, à l'exclusion » d'autres divinités : » alors les hommes instruits peuvent facilement vérifier que ce culte est particulier à l'Afrique, et même en Afrique aux seules nations nègres, cafres et éthiopiennes ; car les Atlantes (dont les Berbers et les Cabyles sont un reste dégénéré) avaient des dieux à figure humaine. Ce fétichisme africain, perfectionné par le goût des arts, par un mélange avec des idées morales et avec des fables poétiques, donna naissance au système religieux des Egyptiens, système dont les Grecs ont pu emprunter quelques symboles, mais peu de doctrines, et même peu de fables. Les deux autres grandes races humaines, celle qui s'est répandue depuis les bords de l'Indus jusqu'aux dernières extrémités de l'Europe, et celle qui a peuplé l'Asie septentrionale et orientale, l'Amérique et l'Océanique, n'ont jamais connu le grossier fétichisme africain, si ce n'est comme superstition particulière de quelques individus. Les sauvages d'Amérique ont bien des objets bizarrement choisis qu'ils croient doués d'une puissance divine ; mais ils placent la source de cette puissance divine dans un être suprême, dans un *grand Esprit*, dont ils se forment même des idées très-élevées. Les nations de la race européenne ou caucasienne se sont toutes créé des traditions mythologiques, proprement dites, des systèmes plus ou moins réguliers de fables, ayant pour objet les actions des prétendus dieux, formés sur l'image de l'homme. Résumons ces élémens de toute véritable histoire des religions :

Chez la race blanche, idée claire d'une ou plusieurs divinités distinctes de la nature.

Chez la race jaunâtre et olivâtre, idée vague des divinités distinctes, avec quelques traces du fétichisme.

Chez la race noire, fétichisme avec quelques idées obscures d'une puissance divine.

L'exposé de ces faits, en indiquant une différence radicale et originaire dans la formation, ou pour mieux dire dans la dégénération des idées religieuses chez les hommes primitifs, fait assez sentir que nous ne pouvons pas approuver la méthode par laquelle M. Benjamin de Constant généralise ses hypothèses, et applique indistinctement à tout le genre humain quelques faits particuliers à la race nègre et à la race mongole-américaine. Mais, en mettant de côté la vérité exacte et les droits de la critique historique, nous rendrons un juste et sincère hommage au talent, au goût et à la circonspection du professeur de l'Athénée. Dans ses réflexions souvent trop générales, dans ses rapprochemens souvent trop arbitraires, il a toujours montré un grand respect pour les idées morales et religieuses. C'est un trait de sagesse que nous ne retrouvons pas chez tous ses disciples et admirateurs. Il a même terminé sa lecture par un très-éloquent éloge du sentiment religieux dont il a retracé la bienfaisante influence sur l'homme individuel et sur la société humaine, à toutes les époques de la civilisation.

PANORAMA D'ATHÈNES.

(7 août 1821.)

« La seule petite ville d'Athènes aura toujours plus de réputation parmi nous que les Turcs, ses oppresseurs, eussent-ils l'empire de la terre. » C'est en réfléchissant sur ces mots de Voltaire, que je monte sur cette tour de l'*Acropolis*, d'où la magie de M. Prevost me fait embrasser d'un seul coup d'œil presque tout le territoire de l'Attique. Qu'il est petit, ce coin de terre où Thésée, bornant lui-même son pouvoir, essaya la première alliance connue entre le trône et la liberté; où Solon fonda, non pas la

plus sage, mais la plus brillante, la plus aimable des républiques; où les innombrables guerriers de l'Asie esclaves vinrent deux fois se briser contre une poignée d'hommes libres: où les Sophocles créèrent la tragédie, les Platons la philosophie, les Périclès et les Démosthènes l'éloquence politique; où le ciseau de Phidias fit paraître les dieux sur la terre; où, pendant des siècles, les rois de Syrie, d'Egypte, de Pergame, et les fiers citoyens romains, maîtres de tous ces rois, accoururent pour prendre des leçons de goût, de morale et de science!

C'est presque toujours dans les petits états qu'on voit éclater le plus de grandeur morale. Chaque citoyen est plus près de la patrie; il a une plus grande part dans l'héritage commun de la liberté publique et de la gloire nationale; il sacrifie avec plus d'ardeur son temps, ses intérêts, sa personne à une société dont chaque membre est son parent, son ami, son voisin. La Rome des Fabricius est un colosse moral à côté de la Rome des Néron. Les Grecs, si corrompus sous les monarchies de Macédoine et de Syrie, si abjects à la cour des Césars, si dégénérés dans les palais de Bysance, sont le plus grand peuple de l'histoire à l'époque où, divisés en petits cantons, ils ouvrent la marche de la civilisation européenne.

L'Attique n'est ni le plus riche ni le plus grand de ces cantons dans lesquels la nature elle-même a divisé la Grèce. Les anciens ne nous en parlent que comme d'un pays peu fertile, où l'industrie faisait venir d'excellentes olives et des figues savoureuses; mais ils ne partagent pas l'enthousiasme que l'aspect d'Athènes inspire à plusieurs modernes; ils trouvent dans les environs de cette ville célèbre quelque chose de gracieux, d'attrayant, mais rien d'imposant. « Je m'avance vers Athènes, dit un disciple » d'Aristote (1); partout des chemins agréables, partout

(1) *Dicéarque*, dont j'ai sous les yeux une très-bonne édition, comprise dans les *Méléténata* du savant M. Creuzer, de Heidelberg.

» de la culture et un certain air d'humanité. Mais le sol » est aride ; la ville mal pourvue d'eau a des rues mal » percées. Beaucoup de maisons, mais de peu de valeur. » Un étranger s'arrête et demande : Est-ce là cette fa- » meuse Athènes? Il en est convaincu dès qu'il regarde » ces temples, ces théâtres, etc., etc. » C'était l'opinion unanime des anciens ; aucun d'eux ne s'extasie sur le site naturel d'Athènes, tous en admirent les monumens.

Ces montagnes qui ceignent le bassin d'Athènes, ont sans doute des contours variés et pittoresques ; c'est un joli parc auquel il manque d'être animé par des fabriques pour en marquer les nombreuses sommités et les degrés divers. Le golfe Saronique rappellerait le Sund, s'il était peuplé de voiles et bordé de maisons de campagne. Mais, dans sa plus grande splendeur, l'Attique n'a été qu'un très-joli paysage, un muséum de la belle architecture, placé dans un vaste jardin ; elle n'a jamais présenté une de ces situations dominantes qui, comme Constantinople ou Lisbonne, appellent d'elles-mêmes la splendeur du commerce et l'éclat de l'empire.

Aujourd'hui « la Grèce, comme le dit si bien M. de » Châteaubriand, semble elle-même porter le deuil de » ses enfans. » Des montagnes sans arbre de hautes futaie, des plaines sans maisons de campagne, un golfe sans navigation, voilà l'Attique d'à présent. Où sont ces bourgs rians qui formaient autant de vestibules à la cité de Minerve ? où est cette seconde ville du Pirée ou de Munichée, avec les longs murs qui l'unissaient à la cité ? pas une trace n'en fait soupçonner l'existence. Les grands murs de communication n'ont pas été relevés depuis que Sylla les a abattus ; la charrue, aujourd'hui peu connue dans cette plaine, a passé et repassé sur ces fortifications, devenues inutiles à Athènes, vassale des Romains ; mais la disparition totale des temples et des autres monumens du Pirée exciterait plus d'étonnement si on ne se rappe-

lait pas que le commerce maritime, sous les Romains, dut quitter presqu'entièrement le port d'Athènes pour se fixer à Alexandrie, devenue l'entrepôt de tout l'Orient. Je ne m'étais pas attendu à cette absence presque totale d'habitations rurales; les voyageurs donnent aux Athéniens modernes quelques chétives maisons de campagne en forme de tours, environnées de petits carrés de jardin; il faut que tout cela soit caché à l'ombre de la monotone forêt d'oliviers ou dans les replis des vallées et des montagnes. Les eaux de l'Attique sont encore célébrées par les Grecs à cause de leur pureté et de leur légèreté; mais elles ne figurent nulle part dans le paysage. Les bois qui ornent le Corydalle, le Parnes, l'Hymette, paraissent composés de petits arbres, et il n'y a pas de quoi bâtir beaucoup de *trirèmes*. Mais ces bosquets, ces broussailles doivent offrir une belle carrière aux amateurs de la petite chasse; M. Pouqueville nous apprend que les saisons de l'année y ramènent encore les becfigues, les cailles, les tourterelles et les bécasses, qui jadis, selon Aristophane, charmaient la gourmandise des sophistes.

Au milieu de cette solitude encore aimable, le Parthénon s'élève comme une pierre tumulaire placée sur ce tombeau de la civilisation ancienne. C'est le choix d'une situation dominante qui ajoute à l'élégance de cet édifice un caractère de grandeur et de majesté dont peut-être aucune ruine romaine n'offre l'exemple. La largeur n'est que de 100 pieds grecs, la longueur de 227, et l'élévation de 69. C'est à peine le tiers de la masse de Saint-Pierre; mais comme les proportions des différentes parties du Parthénon excitent l'idée de la grandeur et de la force, unie à celle de l'ordre et de la symétrie! Comme il se dessine sur le mont Hymette et sur le ciel! Comme il commande à tout ce qui l'environne! J'en excepte la double chapelle de Neptune et de Minerve-Poliade qui, de plusieurs points de vue, doit nuire au Parthénon. Les an-

ciens nomment toujours cette chapelle la première parmi les monumens d'Athènes, et semblent en vanter l'architecture avec plus d'enthousiasme encore que celle de l'édifice de Périclès et d'Ictinus; mais c'était peut-être l'antiquité et la sainteté de ce lieu qui lui valaient cet honneur.

Les sculptures extérieures du Parthénon furent, il y a peu d'années, le sujet d'une vive querelle entre les antiquaires et les connaisseurs. On sait que lord Elgin, en ayant enlevé la meilleure partie, l'a vendue au gouvernement anglais; et, dans la situation actuelle, on peut se réjouir de cet heureux brigandage, car l'artillerie des Grecs tonne peut-être en ce moment même contre l'*Acropolis* d'Athènes, et il vaut sans doute mieux que les sculptures de Phidias existent à Londres que de les voir périr en Grèce, où déjà les boulets des Vénitiens les avaient entamées. Lors de l'estimation de ces précieux restes, un helléniste, M. Peyne-Knight, entreprit de prouver qu'ils n'étaient pas l'ouvrage de Phidias, mais seulement de sculpteurs très-ordinaires, employés sous ses ordres, et que plusieurs figures étaient même du siècle d'Adrien dont on a cru reconnaître la tête. L'opinion de Visconti et de Canova a mis hors de contestation l'authenticité et l'excellence de ces productions du ciseau de Phidias, aidé peut-être de ses principaux élèves. Mais la vue du local même doit nous faire sentir que ce grand artiste n'avait pas dû trouver au-dessous de lui d'y consacrer tout son talent. Quoi! c'était le sanctuaire national, c'était le point le plus mémorable de toute la cité d'Athènes, et Phidias aurait abandonné à des mains mercenaires l'exécution d'une partie aussi saillante de ce temple immortel! Je croirais, au contraire, qu'en y portant tous ses soins les plus tendres, il était animé par un sentiment naturel à un grand artiste, par le dépit d'avoir été contraint de céder au mauvais goût de ses compatriotes à l'égard de la statue

même de la déesse, placée dans l'intérieur du temple. Lorsque l'on délibérait sur le choix des matériaux pour cette statue, Phidias conseilla le marbre, comme étant le plus beau, le plus durable et le moins coûteux. Cette dernière raison choqua la vanité des Athéniens ; ils s'écrièrent : « Nous voulons tout ce qu'il y a de plus précieux, » l'or, l'ivoire, les pierres fines ! » L'artiste, forcé d'obéir, fit le corps de la statue en ivoire, les draperies en or et les yeux en pierres fines ; mais il dut secrètement détester cette *sculpture polychrome*, et, pour venger le goût, il plaça en dehors du temple, à la vue de tout le monde, ces marbres vivans, le dernier triomphe de l'art.

Le *panorama* nous montre un très-petit échantillon de ces admirables sculptures ; mais l'œil, si cruellement choqué par nos monumens regrattés et *renoircis*, se repose avec délices sur les marbres grecs, conservés jusque dans les traits les plus déliés et jusque dans les plus molles ondulations du dessin. Les ruines de l'Attique, au lieu de la couleur grise que le temps donne à nos monumens, brillent d'une teinte dorée qui n'exclut pas quelques nuances plus sombres. L'air pur et serein de l'Attique peut y avoir contribué ; mais, en regardant attentivement les cassures du marbre, on reconnaît qu'il est plus compact et plus pur que beaucoup de marbres romains. Les Grecs n'étaient pas très-riches, mais ils travaillaient avec un scrupule religieux, craignant avant tout d'offenser la majesté de leurs dieux, et ne rêvant à d'autre récompense que l'immortalité. Les Romains travaillaient plus par entreprise, quoiqu'ils fussent encore loin de la médiocrité moderne.

Malheureusement, le temps a conservé un bien petit nombre de ces beaux monumens. Comment expliquer cette circonstance, vu la solidité supérieure de leur construction ? Je crains bien qu'il ne faille reconnaître des destructeurs plus actifs que Sylla, qu'Alaric, et que tous les pachas. Les Athéniens eux-mêmes ont dû, pendant

les longues périodes de misère et d'anarchie qu'ils ont subies, se servir de leurs anciens édifices publics comme d'une carrière plus facile à exploiter que celles du mont Pentélique. La fondation de Constantinople, funeste sous tant d'autres rapports, a dû singulièrement nuire aux monumens de la Grèce; il est certain qu'on y a transporté des colonnes en grand nombre, ravies aux cités grecques. Ce serait une question intéressante, mais peut-être insoluble, de savoir si, dans le siècle de Constantin et de Théodose, les monumens publics étaient la propriété des villes ou celle du souverain de l'Empire. Il est probable que les villes *autonomes*, comme Athènes, possédaient leurs monumens, mais c'est précisément du temps de Constantin qu'Athènes cessa d'avoir des *archontes* de son choix, pour être soumise à un *stratègue* ou *duc*. La dilapidation des monumens a pu suivre rapidement la perte des libertés communales.

La chevalerie même a concouru à dépouiller Athènes de ses monumens. Ces murs crénelés qui entourent l'*Acropolis*, et sur une portion desquels le spectateur du *panorama* se trouve placé, ont été construits par des chevaliers normands et catalans, aux dépens des plus beaux édifices antiques. On sait les aventures héroïques de cette poignée de braves qui, après avoir fait trembler jusque sur son trône l'empereur de Byzance, vint fonder dans la Grèce proprement dite plusieurs principautés éphémères. Ce fut alors qu'aux Thermopyles mêmes, dans les lieux témoins de l'héroïque dévoûment de Léonidas, vingt-cinq chevaliers mirent en fuite trois mille soi-disant Grecs. C'est du temps des ducs français que datent probablement bien des constructions modernes d'Athènes, qui sont évidemment gothiques.

Il s'est conservé, aux environs d'Athènes, un monument vivant de cette époque; c'est un paysan nommé *Neri*, descendant légitime des derniers ducs souverains

d'Athènes, et qui, avec tout le sang-froid d'un autre Abdolonyme, cultive son jardin ou conduit au marché son âne chargé de raisins et de figues.

Il est des lieux tellement consacrés par la tradition et si bien désignés par les nombreux témoignages des anciens, qu'on ne saurait les méconnaître, quoiqu'il n'y reste plus aucun monument. Telle est l'*Académie*, dont la réputation est parvenue jusqu'aux superbes oreilles des Turcs. « C'est à *Atiniah*, dit le géographe Hadgi-Khalfa, » que vivaient le divin Platon et les autres sages (1). » Tel est encore l'*Aréopage* dont le siége est marqué par de gros blocs de pierre ; peut-être, dans cet état de délabrement, le siége de l'auguste tribunal ressemble-t-il davantage à ce qu'il a dû être dans les siècles fabuleux; du moins il m'a rappelé ces *cercles de jugement*, formés de douze énormes pierres, si fréquens dans la Scandinavie. Le *Pnyx*, c'est-à-dire la *Cohue*, le lieu où s'assemblait le peuple souverain, est, je crois, plus déblayé à présent qu'il ne paraît dans le Panorama. C'était naguère un pâturage aux moutons. Les bêtes à laine faisaient retentir leurs longs bêlemens où jadis mille voix saluèrent tour à tour de grands hommes d'état et des intrigans factieux. « C'est le » divin Périclès qui parle ; il tonne ; il lance la foudre; » la Grèce est bouleversée. » Le lendemain, le charcutier Créon montait à la même tribune. C'est un bloc carré, sans parapet, où l'on arrive par quatre degrés très-roides; il faut savoir s'y tenir d'aplomb ; il n'y a d'emplacement ni pour le gros manuscrit, ni pour le petit verre d'eau sucrée.

Ce qui embrouille un peu les antiquités d'Athènes, ce sont les nombreux édifices élevés ou restaurés par l'empereur Adrien. Ce monarque, animé d'un respect presque superstitieux pour la ville d'Athènes, entreprit de la

(1) *Djihan Nouma*, ou le Miroir du monde.

rétablir dans toute son ancienne splendeur; mais peut-être ses architectes servirent-ils peu fidèlement ses généreuses pensées; mais ils bâtirent probablement avec peu de solidité; du moins il est évident qu'il reste moins d'édifices de la *ville d'Adrien* que de la *ville de Thésée*, et on dispute beaucoup sur leurs emplacemens. Le temple de Jupiter Olympien, bâti par Adrien *au nord de l'Acropolis*, et décrit par Pausanias, paraît être tout-à-fait différent de celui du même nom, décrit par Thucydide, et qui était situé *au sud* de la citadelle. C'est celui-ci dont la construction fut continuée depuis Pisistrate jusqu'au temps de Sylla; il est probable qu'il ne fut pas achevé par Adrien, mais plutôt remplacé par un autre temple et dans un autre lieu; ce qui a pu faire naître une confusion. Les *colonnes d'Adrien* appartiennent vraisemblablement à un tout autre temple, au *Panthéon* de cet empereur, édifice aussi vaste que magnifique, et qui reposait sur cent vingt colonnes.

La partie d'Athènes, bâtie par Adrien, entre très-peu dans le Panorama : elle est cachée par les collines et les bâtimens de *l'Acropolis*. Il serait curieux d'avoir quelque idée de son *Didascalion*, qui était ce que nous appellerions un palais de l'Université. Adrien chérissait les faux savans et les faux beaux-esprits de son siècle : il leur assigna des logemens, des pensions, des costumes, des honneurs; il ne put leur donner du goût ni du génie; il ne put leur inspirer le véritable esprit des sciences et des lettres : c'étaient des choses qui n'existaient plus dans son immense empire. Il est possible que le *Didascalion* ne fût pas distinct de l'*Académie* restaurée. Quoi qu'il en soit, c'était là l'asile des nouveaux *sophistes* d'Athènes dont M. de Châteaubriand a tracé une si vive peinture (1). « Qui-» conque était parvenu au grade de sophiste, semblait

(1) *Les Martyrs*, liv. XV.

» avoir acquis le privilége de l'insolence et de l'erreur. » Le cynique, à peine couvert d'une petite chlamyde sale » et déchirée, insultait avec son bâton et sa besace au » platonicien enveloppé d'un large manteau de pourpre; » le stoïcien, vêtu d'une longue robe noire, déclarait la » guerre à l'épicurien couronné de fleurs. »

On pourrait ajouter bien de petits traits comiques à ce tableau : les *sophistes* avaient des auditoires très-élégans, des troupes d'applaudisseurs attitrés et tout l'attirail de certains de nos athénées, y compris un petit vase rempli d'eau et de miel, pour rafraîchir leur voix. Une chaire de *sophiste* s'appelait un *trône*, et lorsqu'un de ces *trônes* venait à vaquer, la ville se partageait en partis très-exaltés sur le mérite des candidats; les grands personnages allaient quêter des voix, et l'élection se faisait avec autant de fracas que celle d'un archonte. C'était ainsi que s'amusait la Grèce vieillie.... Je suis si loin de la Grèce ancienne que je ne sais plus comment y revenir. Je jette un dernier regard sur ce magnifique *Panorama*. Une voile s'avance dans le golfe d'Egine; c'est un vaisseau d'Hydra, il vient sans doute examiner le port du Pirée que les Hydriotes dans ce moment veulent acheter aux Athéniens. Non loin, les *Schypetars* ou Albanais, qui forment à présent les deux tiers de la population de l'Attique, rassemblent à la hâte leurs troupeaux. Ce fut ainsi que le sauvage Pelasge fuyait, il y a près de quatre mille ans, à l'aspect du navigateur phénicien. Le nouveau Cadmus, le nouveau Thésée, parlera-t-il grec ou russe, ou *schypetar?*

Œuvres complètes de l'Empereur Julien, traduites pour la première fois du grec en français, par M. Tourlet.

(7 octobre 1821.)

§ 1er. Quelques lignes auraient suffi pour indiquer les mérites et les défauts du travail du nouveau traducteur de Julien ; mais les Œuvres de cet Empereur, considérées en elles-mêmes, nous paraissent un objet d'une si grande importance littéraire et historique, qu'on nous pardonnera peut-être d'y appeler l'attention du public, même après tant de volumes entassés par l'enthousiasme et la haine au sujet de l'apostat couronné.

Comme écrivain, comme littérateur, Julien est, avec son historien Zosime, *le dernier Grec;* circonstance qui ne nous paraît pas avoir été assez remarquée ni assez appréciée. C'est dans les écrits de Julien que brillent les dernières étincelles du véritable esprit de la littérature grecque; tout ce qui vient après lui est, par les idées, par les sentimens et par le goût, bizantin et non plus helléniste : c'est avec Julien qu'on devrait conclure un cours de littérature grecque, livre qui, de même qu'un cours de littérature romaine, reste encore à faire. Mais cet écrivain impérial, qui termine le long cortége d'hommes d'esprit et de génie à la tête duquel marche le divin Homère, est loin d'en être le dernier par le talent, et pourrait, au contraire, se placer hardiment à côté des bons écrivains, sinon du siècle des Périclès, du moins du siècle des Antonins. On dirait que le génie hellénique, en se sentant mourir, a fait un dernier effort pour revenir à la vie, comme le soleil, en se plongeant sous l'horizon, lance encore, au monde qu'il abandonne, quelques clartés vives mais instantanées.

La longue décadence de la Grèce littéraire, depuis la prise d'Alexandrie par Auguste jusqu'à la fondation de Constantinople, est un événement plus compliqué que ne

le pensent beaucoup de littérateurs accoutumés à se payer de phrases générales et vagues. On ne distingue pas avec assez de soin les diverses crises de cette décadence, les intervalles de renaissance, les causes qui en accélérèrent ou en retardèrent les progrès. La chute de Corinthe, qu'on prend mal à propos pour une époque marquant la première décadence de la littérature grecque, n'a eu que peu d'influence sur les travaux littéraires; car le siége de ses travaux n'avait jamais été à Corinthe, en Achaïe, en Arcadie, provinces qui alors subirent le joug romain.

La véritable époque où commence la décadence ou plutôt la corruption de la littérature grecque, c'est la mort d'Alexandre. Répandue par les conquêtes du héros macédonien dans vingt royaumes divers, la langue grecque semblait régner sur le monde civilisé; mais son triomphe même prépara la chute de ce goût délicat qui, du sein d'Athènes, dictait à la poésie et à l'éloquence ses lois sévères. Cette ville, humiliée et appauvrie, n'était plus la capitale littéraire et sociale de la Grèce; avec Ménandre s'éteignirent les dernières prétentions fondées qu'elle pouvait encore former à une suprématie intellectuelle quelconque. La littérature se dissémina dans des villes très-éloignées les unes des autres. Non-seulement Alexandrie, qu'on cite éternellement, mais encore Syracuse, Apollonie dans l'Illyrie, Pergame, Tarsus, Gadara en Syrie, eurent leurs écoles, leurs bibliothèques et leur littérature à part; dissémination qui, en elle-même, n'aurait pas été absolument funeste sans deux circonstances importantes auxquelles on a fait peu d'attention.

Qui étaient les poètes, les orateurs, les historiens de cette période? Ce n'étaient plus des citoyens libres d'une république active et puissante, qui, enflammés par de grands sentimens, obéissaient, en créant leurs ouvrages, à un enthousiasme indépendant de tout autre motif que l'amour de la gloire. Parasite famélique des soldats d'Alexandre,

devenus rois après sa mort, le versificateur grec allait de cour en cour échanger ses hexamètres contre des dariques d'or; étrangers aux affaires publiques, aux agitations des assemblées délibérantes, les orateurs et les historiens n'avaient plus d'autre fonction que celle de louer ceux dont la munificence les faisait vivre.

Quel était le public de cette période? Celui de Syracuse était peut-être le seul véritablement grec; et c'est, je crois, pour cette raison que Théocrite semble si souvent en rechercher la bienveillance: seul véritable poète de l'école alexandrine, il se plaît à placer en Sicile son monde poétique. Que trouvait-on à Alexandrie, à Pergame, dans la capitale des Séleucides? des généraux et des soldats enrichis, des courtisanes traitées en reines, et qui montèrent même sur le trône; des aventuriers grecs de toute espèce, des satrapes indigènes et des négocians accourus pour spéculer sur les besoins matériels de toute cette société, née d'hier, incohérente, dépourvue d'esprit public, et corrompue avant d'être policée.

Avec un tel public, avec de tels protecteurs, est-il étonnant de voir tous les versificateurs de ces temps occupés à rédiger en hexamètres des traités de médecine, d'astronomie et de géographie, ou bien à inventer des poèmes en formes d'*œuf*, de *hache* ou d'*autel*? Cependant, ce qui manquait, ce n'étaient pas les critiques, les professeurs, les éditeurs, les faiseurs de préface et de notes; cette race pullulait à Alexandrie comme aujourd'hui à Paris. Le *Muséum* des Ptolémées était déjà une espèce d'académie ou d'institut. Tous ces moyens artificiels n'eurent d'autres effets que ceux d'une couche d'engrais sur un vignoble généreux: plus on écrivit, et moins on eut de bons ouvrages.

La littérature grecque s'était corrompue en elle-même avant que les Romains, par la prise successive de Syracuse, de Pergame, d'Antioche et d'Alexandrie, se fussent rendus maîtres des nations grecques ou grécisées. Ils ne fi-

rent rien ni pour accélérer ni pour arrêter la décadence littéraire des Grecs : ceux-ci accouraient à Rome, comme naguère à Alexandrie, parce qu'ils y trouvaient de quoi vivre (1); mais les Romains n'exercèrent jamais aucune influence directe sur la marche des hommes d'un véritable talent, qui, semblables à des cyprès isolés parmi des tombeaux, s'élevaient, de temps à autre, au-dessus des ruines de leur patrie. Seulement, le long repos qu'Auguste procura au monde favorisa en Grèce, comme en Italie et partout, les études et les travaux littéraires. Je ne crains pas même de regarder la chute de la cour voluptueuse des Ptolémées comme un bienfait pour la littérature grecque, et je ne balance pas de préférer quatre historiens grecs du siècle d'Auguste, comme Diodore de Sicile, Strabon d'Amasée, Denys d'Halicarnasse et Nicolas de Damas, à tous les prosateurs de l'école alexandrine. L'énumération de ces écrivains fait déjà sentir que l'activité littéraire était disséminée dans des provinces très-reculées, signe d'une vie renaissante.

Nous voilà arrivés à un phénomène unique dans l'histoire de l'esprit humain, et aussi mal expliqué par les littérateurs routiniers que les questions auxquelles nous avons déjà touché.

Vers le commencement de ce siècle de bonheur et de gloire que l'empire romain dut à Trajan, à Adrien, à Antonin et à Marc-Aurèle, nous voyons la littérature romaine encore florissante et considérée. Vers la fin de ce même siècle, la littérature grecque est plus protégée, plus goûtée et plus vivante que celle des Romains.

Comment la littérature, déjà dégénérée, du peuple vaincu parvint-elle à reprendre l'empire qu'elle avait per-

(1) Ils étaient instituteurs, bibliothécaires, lecteurs, copistes, poëtes de salon, conseillers de boudoirs, orateurs d'athénées; enfin, dit Juvénal :

Græculus esuriens in cœlum, jusseris, ibit.

du, à éclipser et à opprimer la littérature du peuple vainqueur et dominateur, une littérature forte, majestueuse, pleine encore de vigueur et de jeunesse? Comment les faibles talens de la Grèce esclave osèrent-ils seulement lutter contre la gloire des Muses latines, contre les Cicéron et les Virgile? Comment le gouvernement impérial abandonna-t-il la grande et sage politique d'Auguste, protecteur déclaré de la langue et de la littérature nationale, pour favoriser celle d'une mince province de l'Empire?

J'ai cherché les causes de cette révolution remarquable; je ne me flatte pas de les avoir trouvées toutes. Avant tout, il faut observer que la langue grecque avait acquis dans tout l'Orient un empire si universel, que non-seulement la littérature latine n'y put jamais obtenir la moindre faveur, mais que même les colonies romaines y furent en peu d'années complètement grécisées.

Mais une cause plus spéciale encore fut la persévérance vraiment unique avec laquelle les littérateurs grecs établis à Rome avaient persisté pendant plus d'un siècle à dédaigner les chefs-d'œuvre des Romains, et à vanter exclusivement ceux de leur nation. On ne sait pas ce qui doit le plus nous étonner dans la conduite de ces Grecs; on est forcé d'admirer la ténacité de leur esprit national, mais on ne peut s'empêcher de rire de l'imperturbable insolence d'un petit professeur de littérature, qui, dans la patrie même des Virgile, des Horace, des Tite-Live, ayant peut-être pour auditeurs Tacite, ou Senèque, ou Pline, ose encore reproduire la vieille distinction entre *les Grecs et les Barbares*, en accordant tout au plus aux Romains, par grâce spéciale, d'être une espèce mitoyenne entre ces deux grandes divisions du genre humain. N'importe, la persévérance des Grecs fut victorieuse, et déjà sous Néron les grands seigneurs et les grandes dames, à l'exemple de l'empereur, ce fin connaisseur, cet aimable *dilettante*, commencèrent à trouver la langue latine grossière et peu

harmonieuse (1), à dédaigner les écrivains indigènes, et même à s'exercer dans la composition de petits vers grecs. Dès cette époque, nous voyons fourmiller les noms romains dans l'Anthologie grecque. Il nous est même resté un pauvre compilateur qui se nommait Aulu-Gelle, et qui avait démontré qu'il y avait de la boursoufflure dans le style de Virgile, et que les comiques latins ne savaient pas rendre la finesse des plaisanteries du théâtre athénien.

Ce que l'obstination des littérateurs grecs avait commencé, un caprice du pouvoir absolu l'acheva; l'empereur Adrien, disciple de Plutarque, résolut de rendre à la Grèce le sceptre de la littérature et celui des beaux-arts. En même temps qu'il relevait tous les temples, tous les édifices des villes grecques, avec une magnificence inconnue au siècle de Périclès, il fonda partout des chaires publiques de langue et de littérature grecque, il combla de faveur et de grâces les *sophistes* (c'était le titre des professeurs); il parla, il écrivit de préférence la langue d'Homère; et tandis qu'il parcourut son vaste empire avec un cortége de Grecs, on nomme à peine un écrivain romain qui ait joui de sa protection. Enfin la prépondérance de la langue grecque fut solennellement constatée lorsqu'un empereur romain (et cet empereur était Marc-Aurèle) la choisit de préférence à celle de Cicéron et de Senèque pour écrire ce bel ouvrage de morale par lequel il s'est placé au rang des philosophes les plus amis de la vertu. Un monarque aussi sage, même en cédant à l'empire de la mode littéraire de son temps, n'aurait-il pas dû au moins rendre quelques hommages éclatans à la gloire des écrivains romains?

(1) Selon Perse; il était de bon ton à la cour de traiter l'*Énéide* de composition mal ordonnée, écrite en style peu concis, sans nerf, et dans une diction un peu surannée:

Arma virumque! nonne hoc spumosum et cortice pingui,
Ut ramale vetus, prægrandi subere cinctum.

Tout en blâmant comme impolitique, comme anti-nationale, cette partialité, il faut avouer que les Grecs répondirent dignement à l'appel que leur faisait la munificence impériale. Le génie de la Grèce parut réellement se réveiller à la voix d'Adrien. Quel est le siècle qui dédaignerait un écrivain aussi ingénieux que Lucien, ou un esprit aussi étendu, aussi varié et aussi noble que Plutarque? Quel vaste savoir que celui d'un Galien, d'un Ptolémée! Les historiens de ce siècle sont loin d'être dépourvus de talent. La poésie descriptive d'Oppien vaut mieux peut-être que celle d'Aratus. En un mot, le siècle des Antonins doit, dans les longues annales de la littérature grecque, tenir une place fort au-dessus de celui des Ptolémées.

C'est une chose digne d'admiration que cette vie spirituelle de la Grèce, qui, trois siècles après la chute de sa liberté, lutte encore avec tant d'éclat contre la commune destinée de tout ce qui existe sur la terre, Mais la véritable source de cette vie était pourtant tarie, les canaux artificiels qu'avait ouverts Adrien ne pouvaient suffire long-temps à rajeunir le vieux laurier du peuple d'Homère. La dernière moitié du IIe siècle et tout le cours du IIIe virent la littérature grecque retomber dans un épuisement qui ne laissait plus d'espérance. De grandes calamités publiques, des fléaux destructeurs, contribuèrent à l'affaissement des esprits ; mais le plus grand de ces fléaux était l'absence d'un gouvernement légitime et constitutionnel. Sans cette vie publique et nationale qui accompagne la véritable liberté, qu'est-ce que la littérature? le jeu puéril d'arranger quelques images amusantes ou quelques phrases sonores. Un homme de lettres qui ne pense à rien de grand, d'élevé, d'utile, est le fardeau le plus inutile de la terre, et même les despotes, qui aiment cette espèce, lui préfèrent cependant avec raison la race plus originale et plus estimable des bouffons et des nains. Les Grecs du IIIe siècle n'avaient qu'un seul grand intérêt pu-

blic qu'ils pouvaient discuter avec une sorte de liberté; c'était le conflit entre le christianisme et la philosophie *néoplatonicienne;* mais, soutenue par les talens les plus forts de ces temps de médiocrité universelle, sanctionnée par les lois de l'Empire, la cause chrétienne obtint même dans un sens mondain le triomphe le plus éclatant. Les pauvres sophistes d'Athènes qui s'obstinèrent à défendre leurs anciens dieux avec de la métaphysique ennuyeuse, passèrent avec raison non-seulement pour des impies, mais encore pour des sots.

Dans ces circonstances parut Julien; sa naissance le rapprochait du trône, mais les cabales l'éloignaient de la cour; il cherche des consolations dans l'étude, et bientôt son génie, franchissant l'intervalle d'un siècle barbare, le place presque à côté des Lucien, des Plutarque, des Marc-Aurèle. Depuis l'époque de ces trois écrivains, personne n'avait manié la langue grecque avait autant d'esprit, de goût et d'élégance; mais il n'était pas seulement un des meilleurs écrivains de son siècle, il en était encore un des hommes les plus distingués par son courage, sa bienveillance, ses mœurs pures, ses habitudes laborieuses. Accaparer un tel homme, était la dernière espérance des défenseurs du paganisme; ils y réussirent, et, moitié par amour de la littérature classique, moitié par haine des courtisans de Constantin, Julien apostasia. Aveuglement déplorable! faute énorme, même sous le point de vue politique! Mais ici, où nous n'examinons que le point de vue littéraire, elle ne doit pas nous empêcher de répéter que Julien termine avec éclat la longue série des écrivains helléniques. Ainsi nous suivons avec intérêt un astre de grandeur inférieure, lorsqu'il est le dernier à s'éteindre au sein d'une nuit orageuse.

(18 octobre 1821.)

§ 2. Nous avons vu que Julien, comme écrivain, marque une époque mémorable, celle des derniers efforts du génie littéraire des Grecs. Comme souverain, il a également attaché son nom à un des momens les plus importans de l'histoire de la civilisation, au moment où les anciennes institutions religieuses et politiques de l'empire romain, après un dernier effort, cédèrent à jamais la place au christianisme victorieux.

Malheureusement, ce ne sera pas encore le nouveau traducteur de Julien qui nous fournira des idées ou des faits relatifs à cette grande révolution : l'*Abrégé de la vie de Julien*, par M. Tourlet, est aussi maigre, aussi insignifiant sous le rapport historique que dans le rapport littéraire. « Quel était le nom de la grand'mère et de la » grand'tante de Julien? quel mois, quel quantième du » mois l'Empereur arriva-t-il à Constantinople? » Voilà de quoi M. Tourlet entretient ses lecteurs; ce sont là sans contredit des détails nécessaires, mais ils ne constituent pas une Vie de Julien telle que le public était en droit de l'attendre d'après les promesses inscrites sur le frontispice de l'ouvrage. Tout cela n'est pas plus historique que des notes géographiques remplies d'erreurs et extraites du *Dictionnaire de Beaudrand* ne sont de la critique, ou que le participe *victimé* n'est français.

Une seule fois le nouveau biographe de Julien s'échauffe un peu : c'est lorsqu'il veut expliquer par des causes naturelles les événemens qui empêchèrent la reconstruction du temple de Jérusalem; événemens que plusieurs historiens ecclésiastiques ont cru devoir présenter comme des miracles. Hélas! cette ardeur momentanée de M. Tourlet n'aboutit qu'à prouver qu'il n'a pas daigné lire Gibbon, et qu'il n'est guère plus instruit en physique que ne l'étaient les historiens ecclésiastiques contre lesquels il

s'escrime. Ceux parmi les savans modernes qui ont cru pouvoir expliquer ces événemens par des causes naturelles n'y ont vu et n'y ont pu voir que des explosions du gaz hydrogène enfermé dans les souterrains. C'est ce que M. Tourlet aurait pu apprendre dans une note de M. Guizot, dans la dernière édition française de l'*Histoire de la décadence des Romains;* il y aurait vu combien tous ses raisonnemens sur « des tremblemens de terre » sont surannés, et, de plus, mal appliqués, puisque rien dans le texte d'Ammien-Marcellin ne rappelle les imposans phénomènes qui accompagnent les éruptions volcaniques. Rendons toutefois cette justice à M. Tourlet : il a soin de remarquer combien cette question est étrangère à la religion, puisque l'Évangile annonce seulement la destruction prochaine du Temple, sans dire qu'il ne doit jamais être rétabli; de sorte que la bravade de Julien, eût-elle même été couronnée du succès, n'eût ébranlé en rien l'autorité de l'Ecriture.

Cette remarque judicieuse prouve les sentimens honnêtes de M. Tourlet; mais l'estime que ce savant mérite ne saurait l'exempter du reproche de ne pas avoir donné à sa Vie de Julien les soins nécessaires. Si, par un très-mauvais calcul, il a cru devoir se borner à des détails de pure chronologie et de simple biographie, pourquoi n'a-t-il pas au moins rempli les fonctions d'érudit, en analysant brièvement les ouvrages publiés avant lui sur la même matière? Le silence qu'il garde sur Gibbon doit consoler M. Jondot de ne pas être mentionné, quoiqu'il y ait dans son *Histoire de Julien* des parties fort supérieures à cet abrégé historique et critique. Mais croirait-on que M. Tourlet nous raconte lui-même un trait de négligence que l'Europe savante ne lui pardonnera guère? Un de ses amis, le docte professeur Kuhn de Leipsick, l'informe dans une lettre « qu'il a paru en Allemagne une Dissertation sur la vie de Julien qu'il ferait bien de consulter; »

il remercie le professeur allemand de ce sage conseil, en déclarant « qu'il n'en profitera pas; » cependant des personnes dignes de foi m'assurent que cette Dissertation est un morceau de critique et de philosophie des plus remarquables, un morceau rempli de vues neuves et profondes, dont l'analyse eût donné beaucoup de prix à cette traduction de Julien.

Il est très-possible que les défauts que nous sommes obligés de relever dans cette Vie de Julien soient dus à une timidité excessive ou au manque de loisirs nécessaires; toujours est-il vrai que nous n'y trouvons pas de quoi entretenir nos lecteurs, et que, désirant rectifier quelques fausses idées répandues par Voltaire, Frédéric II et le marquis d'Argens, sur le caractère de Julien, nous sommes forcés d'abandonner M. Tourlet.

Après l'admirable volume de Gibbon, consacré presqu'en entier à Julien, il semblerait, au premier abord, qu'il ne reste rien de neuf ni d'important à dire sur cet empereur. Qui prétendrait retracer avec plus d'intérêt les destinées si rapides et pourtant si variées du neveu de Constantin le Grand, la situation périlleuse de ce jeune prince vis-à-vis de l'empereur Constance, assassin de toute sa famille; l'art avec lequel il dissimula pendant dix ans les liaisons secrètes qui l'unissaient au parti du paganisme; l'habileté que le jeune Julien développa dans l'administration de l'immense *préfecture* des Gaules, dont l'Espagne et l'Angleterre étaient des dépendances; la science et la valeur militaire que le disciple des philosophes d'Athènes fit briller soudainement dans ses campagnes d'Allemagne; cette étonnante marche de Paris sur Constantinople, égale aux plus hardies entreprises de César; cette énergie avec laquelle, à peine assis sur le trône, le nouvel empereur réprime les abus, les dilapidations, les corruptions de tout genre; enfin cette fin héroïque d'une vie aussi active et aussi agitée?

Il reste pourtant un point très-mal éclairci, et qui nous paraît très-essentiel : quels furent les véritables sentimens religieux de Julien, et jusqu'à quel point ces sentimens influèrent-ils sur ses projets et sur sa destinée ?

L'abbé de La Bletterie a soutenu que Julien était sincèrement attaché aux doctrines du paganisme : il y a dans cette opinion la candeur d'un honnête homme et la charité d'un chrétien. Nous verrons que ce jugement se rapproche beaucoup de ce que la lecture des écrits de Julien nous fait regarder comme la vérité.

Les philosophes du dernier siècle avaient leurs raisons particulières pour ne pas admettre la sincérité de Julien. Ne rien croire était, selon eux, le trait caractéristique d'un grand homme ; or, l'ennemi le plus fameux du christianisme devait nécessairement être un grand homme ; donc il était un esprit fort à la manière de ceux du XVIII^e^ siècle: il se moquait intérieurement de Jupiter et d'Apollon; il riait des augures des sacrifices ; il méprisait les vaines terreurs d'une vie future et les fables d'un autre monde; mais, machiavel philosophe, il avait résolu de ramener ses sujets, par ruse ou par force, à un culte dénué d'idées morales, il est vrai, mais qui avait le mérite essentiel d'être irréconciliablement opposé à la religion chrétienne. C'était à ces conditions humiliantes que la secte admettait Julien au rang de ses sages et de ses héros ; qu'elle le plaçait à côté de Frédéric II, et qu'elle le recommandait comme un modèle à l'imitation de tout *roi du Nord* jaloux d'être applaudi dans les salons de Paris.

Il est impossible de partager cette manière de voir pour peu qu'on ait réfléchi sur l'ensemble des écrits de Julien et sur l'esprit de son siècle. Gibbon l'a senti, mais, dominé par les idées de son temps, il n'a pu en acquérir une conviction ferme, et, après avoir en plusieurs endroits proclamé la sincérité religieuse de cet homme extraordinaire, il en fait, quelques pages plus loin, l'objet d'un sarcasme.

Nous croyons qu'il faut considérer le caractère de Julien comme un composé de sentimens et d'opinions qu'il ne savait pas lui-même concilier, et dont il éprouva constamment la lutte intérieure. Littérateur classique, il aimait les dieux d'Homère ; moraliste sévère, il détestait les mœurs du paganisme ; homme d'esprit, il voyait avec dégoût cette métaphysique obscure, mère de tant d'hérésies, et qui troublait les palais comme les écoles : c'est avec ces sentimens divers qu'arraché à ses études chéries, il fut entraîné au milieu d'une cour perfide et sanguinaire. Bientôt son esprit, appliqué aux soins de la politique, médite sur les causes de la décadence de ce vaste empire dont il était l'héritier; il admire ces grands et fameux personnages de l'ancienne Rome, ces Camille, ces Brutus, ces Scipion, dont les vertus, à travers les nuages de tant de siècles, lui apparaissent dans l'éclat le plus pur; il cherche la cause de tant de grandeur; il la voit dans les institutions de la république romaine, dont le culte des dieux, si l'on veut en croire Cicéron, était la pierre fondamentale. D'un autre côté, les vices de Constantin le Grand, sa mollesse, son despotisme, les meurtres qui avaient ensanglanté son palais, la tyrannie qu'exerçaient les eunuques de la cour sous le faible Constance, toute cette masse de corruption qui dévorait l'Empire, lui présentaient le spectacle le plus affligeant pour une âme romaine. Les mœurs des Chrétiens, au sein des richesses et de la prospérité, perdaient rapidement cette pureté, cette sévérité qui un siècle plus tôt eussent vivement excité l'enthousiasme de Julien. Il méconnut ainsi dans le christianisme cette force morale qui seule pouvait régénérer l'univers : il n'y vit qu'une institution contraire à celles de l'ancienne Rome, et il le comprit dans la haine générale qu'il avait vouée à la corruption de son siècle. Tel fut, sans contredit, le principal motif de l'apostasie de Julien ; jusque là son opinion, quoique sincère, était fondée sur un sentiment plus politique que religieux.

Mais la politique ne remplissait pas seule son esprit : il pouvait, comme citoyen, comme empereur, être attaché au parti de l'ancienne religion des Romains, sans aucune hypocrisie, puisque les dieux du paganisme, tolérans et même un peu indolens, permettaient à chacun de mesurer le degré de croyance qu'il voulait bien leur accorder, et même de faire un choix entre les mille dominateurs de l'Olympe; ainsi, Julien n'était pas plus hypocrite que Cicéron ou Marc-Aurèle; mais, comme individu, comme penseur, il cherchait quelque chose qui pût remplacer au fond de son cœur les doctrines religieuses du christianisme, et il crut l'avoir trouvé dans le mysticisme de la philosophie platonicienne, renouvelée par des rêveurs tels qu'un Iamblichus, un Proclus, et mêlée avec les dogmes théosophiques des Gnostiques. Ce système hermaphrodite réunissait les élémens les plus singuliers : à côté d'abstractions aussi subtiles que celles de Kant, il admettait la croyance aux génies, aux démons, et à un certain nombre de divinités choisies; il rejetait les *prodigia* du paganisme ; il attaquait les miracles des Chrétiens, mais il accueillait les opérations magiques, les visions et le commerce des esprits. Moins absurde en morale, il prétendait fondre ensemble tout ce qu'il y avait d'élevé et de tendre dans Platon, avec tout ce qu'il y avait de sévère et d'exact dans les Stoïques, sans que les orgueilleux docteurs de la secte nouvelle daignassent un seul instant s'apercevoir que cette fusion, impossible aux seules forces de l'esprit humain, était déjà opérée par la divine morale de l'Évangile.

Tel était le système alors très-répandu, et dans lequel l'âme forte et originale de Julien se réfugia après avoir perdu, avec la croyance chrétienne, cette tranquillité dont la première condition est de croire à quelque chose. Pourquoi Julien n'aurait-il pas été sincère dans cette opinion? Ne possédons-nous pas un jeune savant, profond helléno-

niste, qui étudie avec enthousiasme les doctrines des Néoplatoniciens, et qui a réussi à faire admirer à un certain nombre d'élus les sublimes vérités qu'il croit entrevoir au milieu d'un mélange absurde? Comment supposer que Julien, sans une conviction intime, se fût donné la peine de composer son Discours sur le *Soleil-Roi*, son Commentaire sur la *Mère des Dieux*, et tant d'autres traités de théologie pleins de recherches abstruses, et qui certainement ne renferment pas le moindre indice d'incrédulité, mais, au contraire, des passages où respire l'enthousiasme de la superstition?

Il nous semble qu'on peut, sans hésitation, admettre que Julien, protecteur sincère du paganisme comme culte public, était sectateur fervent de la religion particulière qu'il avait adoptée, et qu'en partie il s'était créée.

De là, les singuliers contrastes d'habileté et de maladresse qu'on aperçoit dans la conduite de cet empereur envers le parti religieux qu'il voulait relever et celui qu'il voulait renverser: contrastes que les historiens ont remarqués sans en donner aucune explication plausible. Comment un empereur adorateur des dieux de Rome transfère-t-il à Constantinople, ville chrétienne, la moitié du sénat qui restait encore tout entier sur les bords du Tibre? Pourquoi ne rétablit-il pas le siége de l'Empire au milieu des anciens temples du Capitole? C'est évidemment parce qu'il voulait introduire dans le paganisme son système particulier de mysticisme, d'allégorie et de théosophie: cette espèce de réforme pouvait plutôt réussir dans l'Orient, où était le siége des Gnostiques. Autre maladresse de ce réformateur: la meilleure chance en faveur du paganisme était incontestablement l'attrait de ses fêtes populaires et licencieuses; Julien philosophe incrédule n'eût pas manqué d'employer ce facile moyen pour captiver la multitude; Julien rêveur superstitieux censure le peuple d'Antioche, lorsqu'avec sa légèreté ordinaire il

accourt en dansant et en poussant des cris de joie autour des autels païens : « Les dieux, s'écrie-t-il, veulent un culte austère. » Ce n'était pas là le langage d'un adroit imposteur : le plus mince élève de d'Holbach et d'Helvétius aurait mieux su flatter son siècle.

Les vues particulières de Julien, ses croyances personnelles, ses attachemens de sectes, étaient certainement autant d'obstacles au succès de ses entreprises contre le christianisme. Toute l'habileté humaine aurait, sans contredit, échoué dans un projet opposé aux voies de la Providence; mais il est permis de rechercher les cause secondes qui, par l'ordre du maître des destins, viennent accélérer le triomphe de la cause qu'il protége. Du nombre de ces causes, il faut certainement compter les fautes de politique commises par Julien, et dont la source fut sa sincérité même. Un Machiavel, athée et hypocrite, eût été un bien plus redoutable antagoniste pour les chrétiens. Julien non-seulement se plaça dans le parti le plus faible, le plus dépourvu de talens, d'énergie, mais encore, dans ce parti même, il s'attacha spécialement à une petite fraction, à une coterie de métaphysiciens incapables d'influer puissamment sur l'opinion. Sa croyance prit évidemment le dessus sur sa prudence et son génie : il mourut probablement très-à-propos pour sa gloire; car, dix ou douzee années plus tard, cet empereur des Néoplatoniciens et des Gnostiques, environné, importuné, peut-être à la longue dominé par les sophistes de sa secte, accourus de toutes parts pour accaparer des pensions et des faveurs, se serait peut-être trouvé en querelle avec les païens aussi bien qu'avec les chrétiens.

Les véritables opinions politiques de Julien sont bien moins connues que ses opinions religieuses. Je crains qu'en examinant les passages de ses écrits où il touche à la politique, on ne trouve aucune raison suffisante pour lui supposer le généreux projet de rétablir ou plutôt de créer

le gouvernement constitutionnel dont l'empire romain n'était plus digne. Il aimait, il est vrai, à orner ses discours du grand nom de la république; il daignait haranguer un sénat toujours prêt à applaudir son éloquence impériale, et qui, depuis des siècles, avait appris à user discrètement de la permission de discuter : il s'exprime même très-noblement sur les devoirs des souverains, dont la seule gloire, dit-il, consiste à imiter les dieux, à faire régner la justice, et à récompenser la vertu. Mais Marc-Aurèle en avait dit autant, et ce philosophe couronné n'en conserva pas moins le pouvoir absolu qui, bientôt, dans les mains des Commode et des Héliogabale, déshonora le trône et l'empire. Les philosophes sont très-sujets à des distractions fâcheuses en politique, et l'immortel Marc-Aurèle était peut-être un monarque plus respectable par son caractère que par son génie et ses vues : il aurait pu donner à la république romaine ces formes régulières d'une monarchie tempérée, qui seules pouvaient prolonger l'existence nationale des Romains, et dont la base première était déjà préparée par l'organisation administrative introduite par Adrien. Il est à regretter que Montesquieu, dans *la Grandeur et la Décadence des Romains,* n'ait pas discuté l'état de l'empire pendant les quatre-vingt-un ans où régnèrent Nerva, Trajan, Adrien et les deux Antonin. Comment un siècle aussi beau (du moins d'après l'opinion reçue) est-il suivi immédiatement d'une décadence universelle? A l'égard de Julien, il était parfaitement excusable : il ne pouvait gouverner qu'en despote un peuple parvenu au plus bas degré de la servilité.

Je demande pardon à M. Tourlet de lui parler de tant de choses qui ne pas sont dans sa Vie de Julien, mais qui, ce me semble, devraient y être; je crains encore de lui déplaire davantage en parlant très-brièvement des choses qui se trouvent dans son livre; mais j'y cherche en vain *l'immense travail, l'immense érudition* dont les officieux et

ineptes panégyristes de M. Tourlet ont fait retentir quelques journaux. Cette traduction complète des Œuvres de Julien est une entreprise de librairie bien conçue, un livre agréable et nécessaire qui manquait dans les bibliothèques; mais ce n'est pas un ouvrage remarquable par son mérite scientifique ou littéraire : s'il place son auteur fort au-dessus de certains éditeurs et commentateurs à la toise, que tous les gens instruits nommeront, il ne l'élève pas au rang des Boissonade, des Letronne, des Hase, des Courier, des Cousin, et d'autres véritables hellénistes.

D'abord, les quatre principaux écrits de Julien étaient déjà traduits par l'abbé La Bletterie et le marquis d'Argens; on a reproduit leurs traductions avec quelques corrections judicieuses; mais pourquoi annoncer sur le frontispice que tout était traduit *pour la première fois?* C'est le sens formel du titre; si c'est une faute de construction, ce n'est pas moins fâcheux.

La traduction des morceaux très-considérables qui n'avaient pas encore été donnés en français est un travail méritoire. M. Tourlet nous paraît avoir rendu heureusement la prose tempérée de Julien, qui, à cause de l'obscurité des matières qu'il traite, ne laisse pas que de présenter plusieurs difficultés. Mais les notes ne présentent souvent que des explications inutiles de choses connues, tandis que l'on y cherche en vain des éclaircissemens satisfaisans sur les parties obscures de la mythologie et de la métaphysique. « J'aurais pu, dit M. Tourlet, éclaircir ce passage, » en le rapprochant d'un passage de Platon; mais je n'en » ai pas le temps. » C'est bien dommage ! Nous n'avons pas non plus *le temps* d'examiner les très-bonnes choses qui probablement nous échappent dans la lecture de ces notes.

Un éditeur moins pressé fera bien de prendre du temps pour éclaircir, dans un mémoire, accompagné de deux cartes géographiques, la marche de Julien, de Paris sur

Constantinople, et ses manœuvres au-delà de l'Euphrate et du Tigre.

L'impression du texte grec de quelques lettres de Julien qui n'existaient jusqu'à présent que dans les manuscrits doit, aux yeux des hellénistes, ajouter à la valeur bibliographique de ces volumes, imprimés d'ailleurs avec beaucoup de soin, et dont l'acquisition dispensera les amateurs d'acheter les anciennes traductions du même auteur.

Histoire de la littérature grecque profane, depuis son origine jusqu'à la prise de Constantinople; par M. Schœll.

(23 avril 1824.)

§ 1er. L'histoire des diverses littératures est un sujet digne d'intéresser les esprits les plus élevés, capable d'effrayer les talens les plus laborieux; il offre à la fois plus d'attraits et plus de difficultés que l'histoire des lois et des institutions; plus d'attraits, parce qu'il nous conduit dans ces régions éthéréennes où règnent, loin des brouillards de l'orageuse politique, le goût, le sentiment et le génie; plus de difficultés, parce qu'il nous entraîne hors des routes battues de l'histoire à la recherche de ces faits, souvent très-obscurs ou très-douteux, qui signalent le développement, la maturité et la décrépitude du génie littéraire d'une nation. Quelle patience et quelle sagacité ne faudrait-il pas pour débrouiller et réunir tant de faits divers, épars dans les livres les plus disparates? Quel essor de pensées pour en combiner les résultats! Quelle impartialité philosophique pour apprécier le génie des nations sous les costumes divers dont il s'est revêtu! Celui qui aurait reçu du Ciel ces triples dons aurait encore bien des préjugés à vaincre, s'il voulait retracer l'histoire des littéra-

tures modernes, car c'est le point le plus délicat des vanités nationales ; l'Italie, l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, sont à cet égard comme cinq femmes jolies qui, réunies dans un bal, se saluent avec politesse, mais qui, chacune dans le cercle de ses adorateurs, exige qu'on reconnaisse non-seulement qu'elle est belle, parfaite, divine, mais encore que sa voisine a quelques taches de rousseur, plusieurs défauts dans la taille, du mauvais goût dans la toilette, et quelque chose d'étrange dans les manières. Tous ces petits entretiens de boudoir ont précisément le même degré d'impartialité, de justesse et d'autorité que les jugemens littéraires d'une nation sur l'autre. Bien fou qui voudrait les mettre d'accord! Parlons de la littérature grecque et romaine; elles ne vivent plus que dans les livres; il en est comme de Ninon de Lenclos et madame de La Vallière : on peut donner la pomme à qui l'on veut, sans s'exposer à des affaires fâcheuses ; on peut même la couper en deux. Je ne prendrai pas ce dernier parti, je la donnerai tout entière à la Grèce.

Il faut seulement s'entendre sur le point de vue sous lequel on veut faire la comparaison. Est-ce le caractère tout entier de ces deux littératures qu'on veut comparer, en réunissant dans un seul tableau toute la vie littéraire des deux nations qui les ont produites? ou veut-on comparer le mérite des ouvrages dont elles se composent, genre par genre et âge par âge ? Sous le dernier point de vue, les Romains du siècle d'Auguste et de Trajan peuvent un instant paraître emporter la palme. La Grèce tout entière n'a rien de comparable aux grandes vues politiques de Cicéron, à la majesté de Tite-Live, à la profondeur de Tacite et au goût exquis de Virgile. Mais je considère l'activité littéraire d'une nation sous un point de vue plus élevé. Quelle est la masse de génie, d'esprit, de talent, que la nation a développée dans l'ensemble de

ses écrits? Ici les Romains ont évidemment le dessous. Quelques hommes supérieurs, beaucoup d'imitateurs heureux, deux siècles d'une émulation littéraire, concentrée au sein d'une capitale riche et voluptueuse, tout cela n'équivaudra jamais à cette activité universelle d'un génie national qui, pendant plus de mille ans, au sein de vingt petites républiques peu riches, peu puissantes, au milieu des troubles, des guerres, des désastres, ne cesse de produire des ouvrages originaux, des modèles dans tous les genres, ou du moins des productions renfermant les germes de tout ce que les siècles suivans ont produit de plus beau. Ce génie créateur, qui anime la littérature hellénique jusque dans ses écarts les plus licencieux, s'unit chez les écrivains religieux et philosophes à une élévation de sentimens, à une profondeur de méditations et à une beauté d'expression que l'esprit humain, livré à lui-même, n'a atteintes chez aucun autre peuple. Le génie hellénique littéraire est en quelque sorte représenté matériellement par le génie des artistes de la Grèce; il semble prendre tour à tour les formes célestes de l'Apollon ou de la Vénus, les traits d'un philosophe ou ceux d'un athlète, les grâces d'une nymphe ou les bizarres attraits d'une jeune satyre. C'est le développement complet de toutes les facultés de l'esprit; c'est le premier type connu d'une société d'intelligences unies pour penser, pour écrire, pour jouir des productions de l'esprit et pour se créer une vie spirituelle, indépendante de son existence civile et politique. Les Grecs sont une nation littéraire; les Romains ne sont qu'une nation politique, qui s'est avisée un jour de vouloir avoir une littérature.

Il est un autre point de vue sous lequel le philosophe moraliste doit considérer l'histoire de la littérature grecque; c'est cette indépendance personnelle qui, pendant une série de siècles, donna aux grands écrivains de la Grèce un caractère particulier et unique dans les annales

du genre humain. Cette individualité libre, élevée au-dessus de toute influence des richesses, des gouvernemens et même des lois, ne pouvait exister que dans de petits états, unis par une langue commune et pourtant indépendans l'un de l'autre; où, par conséquent, la puissance du gouvernement n'était que faiblement prépondérante sur la puissance personnelle, puisque l'individu trouvait vingt asiles contre une persécution, et pouvait, selon la mesure de ses talens, agir par la même parole sur vingt peuplades différentes; où les richesses, encore peu considérables, étaient plus que balancées dans l'opinion populaire par les talens de l'esprit, par le courage et même par les simples dons de l'adresse et de la beauté; où le plus simple citoyen, par son mérite, par son caractère et par la faveur publique, pouvait acquérir un pouvoir moral presque illimité; où enfin les noms de héros, de sage, de poète, étaient les titres les plus brillans et les plus respectés. Telle était la position sociale des Grecs avant Alexandre. Ajoutez maintenant à l'effet des institutions, ou plutôt des principes politiques semblables, l'effet du climat et des mœurs; rappelez-vous ces innombrables fêtes publiques qui réunissaient toute la nation dans les mêmes jouissances, cette habitude de passer les trois quarts de la vie sous les portiques, dans les jardins, les places publiques, le peu d'étendue et le peu de luxe des maisons particulières, la frugalité des repas, la simplicité des vêtemens, la réclusion des femmes, qui ôtait de la société athénienne tout ce qui aurait pu ressembler à nos conversations de salon, et vous sentirez qu'un citoyen grec devait être un singulier mélange du chevalier et du moine, du prince et du démocrate; mélange que ni les efforts d'un législateur, ni le cours des événemens ne pourront jamais complètement reproduire.

Les grands génies de Rome, avec autant de force, d'élévation et de vertus que les Grecs, se trouvaient dans

une position sociale tout-à-fait différente. République mieux constituée qu'aucune de celles de la Grèce, pour se maintenir et s'agrandir, Rome n'a jamais accordé à ses citoyens une liberté individuelle comparable à celle dont jouissaient les Grecs. Toutes les relations intérieures étaient fixées par la puissance des corporations politiques, des familles dominantes (tant plébéiennes que patriciennes), des magistrats, souverains chacun dans sa partie, et des institutions d'un culte national, liées à toutes les institutions civiles. C'était la république de Sparte sur une plus grande échelle, et d'après des combinaisons plus ambitieuses. Aussi Rome, tant qu'elle est réellement restée elle-même, n'a guère été plus amie des poètes et des philosophes que Sparte. Cette république austère, orgueilleuse, conquérante, tombe sous le joug d'une série de dictatures militaires, qu'il nous a plu d'appeler *l'Empire;* la liberté et même la licence individuelle s'y montrent presque au même moment où disparaît la liberté nationale. Ainsi les conditions nécessaires pour que Rome produisît des génies aussi indépendans et aussi originaux que la Grèce ne se sont trouvées réunies que pendant quelques instans pour disparaître à jamais.

Les plus beaux génies de Rome ont senti qu'ils ne respiraient pas dans leur patrie l'air littéraire de la Grèce. Fatigué des orages qui grondaient dans le sénat comme dans le Forum, Cicéron rêvait sans cesse aux bosquets de l'Académie où il avait trouvé les seuls jours sereins de sa vie; c'est dans les momens où ces souvenirs l'élèvent, qu'oubliant et ses intérêts de parti, et ses inquiétudes, et sa vanité, il se montre philosophe sublime et homme aimable. En vain Auguste fit-il des efforts pour reproduire autour de lui la cour littéraire et philosophique de Périclès; le chantre d'Enée lui-même, comblé de faveurs, court chercher de plus vives inspirations sous le ciel d'Homère et de Théocrite. Il est vrai que les Grecs, de-

venus sujets d'un grand empire, perdent promptement leur originalité et leur indépendance d'esprit, mais quelques souvenirs survivent encore, et ces souvenirs ont suffi pour prêter à Plutarque des charmes fort supérieurs à ceux de tous les biographes romains.

Cette allure libre et originale remplit aussi la vie des hommes de la Grèce de situations intéressantes, de traits piquans et même d'anecdotes amusantes.

L'histoire de la littérature grecque est donc à tous égards un sujet aussi attrayant qu'il est instructif et fécond. Mais combien les difficultés qui l'environnent sont au-dessus de toutes les idées qu'on s'en forme communément! Le peu d'observations que nous venons de faire sur le caractère moral et littéraire des Grecs doit faire sentir combien il est difficile pour un moderne de se mettre à la place d'un de ces poètes qui promenaient leur indigence et leur immortel génie de la bourgade d'Athènes à la bourgade de Thèbes, ou du *palais* d'Ulysse au *palais* de Ménélas, chantant, devant un peuple rustique et dans les festins bruyans des guerriers, les grands souvenirs encore récens de l'histoire nationale. Comment un de nos élégans académiciens pourrait-il sympathiser avec des hommes aussi peu académiques? Quoique adorateurs des trois unités du théâtre grec, les Parisiens pourraient-ils jamais se faire une idée d'une scène qui ne s'ouvrait qu'une fois par an, à l'occasion d'une grande fête religieuse, pour y faire entendre *gratis*, à la multitude, quelques scènes tragiques entremêlées d'hymnes en l'honneur des dieux? Les professeurs des universités allemandes, environnés d'institutions gothiques et d'un monde de formalités, ont été très-long-temps à comprendre la vie sociale, libre et tant soit peu anarchique des philosophes grecs. Plus tard ils en sont devenus les admirateurs outrés. Ni l'Angleterre toute politique et aristocratique, ni le siècle tout monarchique de Louis XIV, ni le siècle novateur et super-

ficiel de Voltaire, ne pouvaient juger la vieille Grèce avec impartialité et avec un sentiment indépendant. Ce n'est que de nos jours que la critique, éclairée par tant de nouvelles expériences sociales, a pu secouer le joug de toutes les préventions, et aborder avec liberté toutes les questions morales qui ne sauraient être séparées d'une histoire philosophique de la littérature grecque.

Ce n'est pas un tableau historique, une suite de récits animés et de discours imposans que M. Schœll a voulu présenter au public; ce savant modeste a voulu, dit-il, lui-même, compiler des matériaux. Il sera au comble de ses vœux si les juges compétens trouvent qu'il a su « choisir ces matériaux avec discernement, de manière » que rien de ce qui peut être utile ne soit négligé et » que rien de superflu ne soit reçu; les classer dans un » ordre méthodique, les lier entre eux de manière que » ce qui suit, devenu clair par ce qui précède, y jette à » son tour un nouveau jour; enfin, présenter l'ensemble » avec simplicité et clarté: » telles sont les modestes prétentions de cette *histoire*. Mais lorsque l'on demande peu on mérite beaucoup, et nous nous faisons un devoir, comme littérateurs et comme citoyens, de signaler cette *Histoire de la littérature grecque* comme un des ouvrages les plus essentiellement utiles et les plus habilement rédigés qui aient paru depuis quelque temps. Les juges compétens que nous avons consultés, et parmi lesquels nous n'avons pas droit de nous placer, pensent que M. Schœll a complètement rempli la tâche qu'il s'était imposée, et que de plus il a presque partout apprécié avec un goût sûr, avec un jugement aussi impartial que ferme, les questions litigieuses qui partagent les savans sur plusieurs points importans de l'histoire littéraire de la Grèce. Son livre n'est pas seulement un répertoire d'opinions, d'observations, de recherches, calculé pour l'usage de ceux qui étudient la littérature grecque; c'est encore un ma-

nuel excellent et sûr pour les hommes du monde et les jeunes littérateurs mondains qui, sans rien approfondir, sont obligés de parler de tout et d'avoir l'air de tout savoir. En prenant la peine de lire les indications de M. Schœll, en apprenant combien il faut compulser d'éditions, de commentaires et de dissertations, avant de risquer une opinion sur les questions en apparence les plus simples, ils se dispenseraient, pour leur bien et le nôtre, de faire parade de cette connaissance superficielle de l'antiquité, pire que l'ignorance.

Quelques littérateurs demanderont peut-être, à quoi bon cette étude éternelle de difficultés minutieuses que la critique aperçoit dans la lecture des Grecs? Nous sommes presque de leur avis à l'égard de ces petites *variantes* et de ces pauvres subtilités grammaticales dont quelques hellénistes font tant de bruit; mais nous ferons observer que non-seulement de nouveaux manuscrits sortent de temps à autre de la poussière des bibliothèques, mais que même une simple pierre couverte d'une inscription peut souvent nous apprendre des faits inconnus qui éclaircissent l'histoire des mœurs, et par conséquent celle de la littérature. Les Grecs ont gravé sur le marbre leurs traités d'alliance, leurs traités de paix, leurs affaires municipales, leurs joies et leurs calamités domestiques, et jusqu'au souvenir de leurs visites amicales. La Grèce ancienne était comme un immense livre sculpté; de quelque côté qu'on tournât le regard, on lisait quelque feuillet de l'histoire publique ou particulière. Il y a donc toujours matière à nouvelles observations.

§ 2. — LES SOPHISTES.

(28 septembre 1824.)

Nous avons recommandé cet utile et savant ouvrage dans un premier article qui en faisait connaître le plan, le but et l'exécution; mais nous nous étions réservé d'y revenir souvent pour en examiner quelques parties spéciales. C'étaient de petites récréations que nous nous étions promises; mais nos récréations n'ennuieront-elles pas le public? Cherchons au moins dans ce quatrième volume, que l'infatigable M. Schœll nous envoie, un sujet neuf et susceptible d'intéresser toutes les classes. Voici une excellente analyse de la dissertation de M. Heeren sur les sources où le bon Plutarque a puisé les matériaux si souvent contradictoires de ses *Vies parallèles;* voici une autre discussion du célèbre Heyne sur les auteurs extraits par Diodore dans son *Histoire universelle;* bien d'autres savans articles sur Appien, sur Dion Cassius, sur les inscriptions, remplissent dignement ce volume; mais ce sont des morceaux de critique très-graves, très-sérieux; j'aperçois vers la fin le chapitre sur les *sophistes,* c'est-à-dire les hommes de lettres, et je m'y arrête.

Il n'est question ici que des sophistes de la seconde époque ou du temps de la décadence définitive de la littérature grecque, principalement sous les règnes d'Adrien et des Antonin, mais sans exclure leurs successeurs jusqu'aux temps de Constantin et même de Théodose; car les établissemens d'instruction auxquels les sophistes étaient attachés conservèrent leur existence à travers deux siècles et demi. Les sophistes contemporains de Socrate et de Platon sont connus de tous les lecteurs du *Voyage d'Anacharsis;* mais ce fut une autre classe de littérateurs qui fit revivre ce nom dans le IIe siècle de l'ère vulgaire. Qui n'a pas, en étudiant l'histoire des empereurs romains,

arrêté sa pensée sur ce siècle de paix, de bonheur, de richesse, où la philosophie, assise sur le trône des Césars, régnait sur le plus beau des empires, où le même monarque gouvernait paisiblement tous les pays alors si florissans et si peuplés qui forment aujourd'hui l'empire de Turquie, les deux tiers de celui d'Autriche, toute l'Italie, le nord de l'Afrique, toute la péninsule Hispanique, sans oublier les Gaules et l'Angleterre? La mer Méditerranée tout entière roulait emprisonnée dans cette enceinte des royaumes. Cent vingt à cent quarante millions de sujets, environ quarante grandes villes de cent mille à un million d'habitans, partout des temples, des palais, des portiques éclatans d'or et de marbre, partout le luxe, les plaisirs, le commerce en pleine activité, les routes assurées, la navigation libre, l'administration régulièrement organisée, l'autorité impériale servilement obéie, nulle opposition légale, peu de rébellions, une armée formidable et des revenus proportionnés à l'étendue et à la richesse d'un semblable empire, voilà ce que l'heureux Trajan, le docte Adrien, le vertueux Antonin, et en partie le sage Marc-Aurèle, pendant quatre-vingt-une années, virent soumis à leur sceptre despotique, mais doux et paternel. C'est dans ce siècle que les *sophistes,* soutenus par toute la faveur de ce puissant gouvernement, brillèrent à la tête d'une littérature qui, malgré tant d'avantages matériels, dut expirer entre leurs mains.

« On nommait ainsi, dit M. Schœll, ceux qui, indépendamment du talent de parler et d'improviser, s'occupaient de ce que nous appelons aujourd'hui belles-lettres, à l'exception cependant de la poésie : ainsi les sophistes cultivaient préférablement la théorie de l'art de bien parler, et cet art même ou l'éloquence. Cependant, dans ces siècles dégénérés, le talent oratoire eut peu d'occasions de se déployer en public; il était borné à briller au barreau, dans les lectures publiques et dans

» les écoles. Des sujets imaginaires, sur lesquels les maî-
» tres et les élèves s'exerçaient, remplacèrent ces débats
» intéressans sur les affaires d'état qui avaient exalté l'ima-
» gination et échauffé le cœur des grands orateurs de l'an-
» tiquité. Ces froids exercices avaient cependant une grande
» vogue dans les principales villes de l'Empire, et les ora-
» teurs qui allaient de l'une à l'autre pour se faire enten-
» dre, y trouvaient des auditoires nombreux, et y recueil-
» laient de la gloire et des richesses. Ces déclamations fai-
» saient partie des amusemens publics, qui étaient devenus
» un besoin pour les gens désœuvrés, et leur tenaient lieu
» de spectacles, sorte de divertissement qui à cette époque
» leur manquait. Les orateurs s'efforçaient de rendre leurs
» discours intéressans en y semant beaucoup de choses em-
» pruntées de la mythologie et de l'histoire, et qui pa-
» raissaient toujours neuves dans des temps où les livres
» étaient extrêmement rares. L'envie de briller devant des
» demi-connaisseurs contribua de plus en plus à la corrup-
» tion du bon goût..... On inventa diverses dénomina-
» tions pour distinguer les genres de composition auxquels
» les orateurs s'appliquaient de préférence..... L'*Epidixis*
» est un morceau d'apparat prononcé sur le théâtre ou
» devant une assemblée solennelle..... La *Systasis* était
» un petit discours par lequel l'orateur se recommandait
» à un protecteur..... Les ornemens qui étaient répandus
» dans ces productions ne dédommageaient pas de la sim-
» plicité, de la chaleur et de l'énergie que nous admirons
» dans les chefs-d'œuvre des orateurs attiques. »

Cette définition historique est instructive, précise et exacte ; elle remplit le but que s'est proposé le savant auteur de l'*Histoire de la littérature grecque*, qui, à la suite de cet exorde, nous fait connaître tous les écrits restans de ceux que l'usage a compris sous le nom de sophistes, ainsi que les éditions, les commentaires et les traductions dont ces ouvrages ont été l'objet,

Pour nous, qui nous intéressons à la partie morale de l'histoire, qu'il nous soit permis d'ajouter quelques traits de mœurs, puisés dans les écrits des sophistes eux-mêmes, et dans ceux de leurs contemporains.

Il y avait, dans les principales villes, des sophistes, nommés officiellement sous ce titre même, soit par le gouvernement, soit par les autorités municipales, après une sorte de concours public. Le siége de sophiste s'appelait *trône*, comme celui des magistrats suprêmes et des évêques; c'était aussi sous ce nom qu'on désignait leur office. Ils recevaient un traitement qui, à Athènes, était porté à 10,000 drachmes; ils appellaient directement aux gouverneurs suprêmes de la province si l'on en retardait le paiement; ils jouissaient souvent de l'immunité des charges civiles et de l'impôt. Non contens de tant d'avantatges, ils exigeaient souvent un salaire de leurs auditeurs. Les plus célèbres d'entre eux voyageaient aux frais publics dans tout l'Empire. On les voyait peupler la cour d'Adrien et celle de Julien.

Dès le matin, les banquettes gémissaient sous le poids des auditeurs impatiens. Leur *trône*, orné de draperies et garni de coussins, s'élevait au milieu d'un vaste auditoire. Le sophiste, vêtu d'un *pallium* de couleur rouge, souvent orné de pierres précieuses, les cheveux artistement arrangés, exhalant les plus doux parfums, entre dans la salle d'un pas grave, et au bruit d'un murmure d'admiration; tout-à-coup il s'arrête; il aperçoit un grand seigneur assis parmi les auditeurs, il lui fait de profondes salutations, qui lui sont rendues; enfin il monte en chaire; sa voix, modulée comme celle d'un chanteur, chatouille mollement l'oreille délicate d'un public connaisseur. Malheur à lui si deux consonnes dures se rencontrent! aussitôt un murmure désapprobateur le punit. Un *hiatus* le ferait destituer et bannir de la ville. Les gestes étaient aussi profondément étudiés que le débit; tantôt le sophiste se maintenait dans une attitude calme, à l'instar des évêques

chrétiens ; tantôt, en se penchant nonchalamment sur ses coussins, il imitait les airs d'un homme du monde ; puis tout-à-coup, s'élançant de son *trône,* il étendait les bras, il agitait tout son corps, il levait les yeux au ciel, et exprimait enfin tous les mouvemens d'une âme exaltée. Cependant il se repose, et le *plasma,* boisson miellée, arrose sa gorge desséchée, pendant qu'un regard d'intelligence donne le signal aux applaudissemens. A l'égard des pensées, indulgence entière; seulement il est de règle, dans Athènes, que tout discours doit contenir un passage sur *Marathon* et *Salamine.* A Rome, la complaisance pour les sophistes grecs était allée jusqu'à approuver leur silence injurieux sur l'existence d'une littérature romaine; mais la capitale de l'empire finit cependant par exiger quelques phrases obligées sur *la cité souveraine* et sur *le peuple roi;* alors elle rendait compliment pour compliment, comme le prouve la statue élevée au sophiste Proërèse, avec l'inscription: *La reine du monde au roi de l'éloquence!* Les sujets des discours étaient quelque lieu commun d'histoire ou de morale, le plus éloigné que possible du temps présent, ou bien un procès imaginaire, une réfutation de Démosthène, une complainte sur Hector ou sur Achille, mais surtout l'éloge de la ville où l'on parlait, l'éloge du monarque régnant et l'éloge du divin art de la *sophistique.* Les objets de plaisanterie dans les écrits des sophistes étaient l'austérité des chrétiens, le dévoûment des martyrs, le costume des moines, la barbe des philosophes et d'autres traits de la vie des classes persécutées ou pauvres. Mais il nous paraît que dans les discours publics les sophistes évitaient ou ne touchaient que légèrement ce qui avait rapport aux partis et aux dissentions de leurs contemporains. Si le fond de ces discours était insignifiant, le débit n'en produisait pas moins des effets étonnans sur l'auditoire. Tantôt c'est le cri unanime: « Ah ! le rossignol ! » Ah ! la sirène ! » tantôt ce sont les fins connaisseurs

qui maintiennent un silence comme celui qui règne aux mystères d'Eleusis; un proconsul l'interrompt tout-à-coup, et, jetant sa toge magistrale, applaudit comme un écolier; à peine l'orateur a-t-il fini, que les voûtes de la salle s'ébranlent aux cris redoublés de *sophôs! sophôtate!* (bravo! bravissimo!) Le sophiste descend du trône, et, redevenu simple mortel, il se met aux rangs des auditeurs. Il s'incline de nouveau devant les grands seigneurs, ses protecteurs; il remercie à basse voix ses *prosagogues*, c'est-à-dire les compères chargés d'aller et chez les étrangers et chez les grands pour lui recruter des partisans; enfin des amis qui savent vivre l'entourent, le félicitent, l'embrassent; le sophiste, d'un air modeste: « Comment avez-vous trouvé » mon imprécation contre Phalaris? — Admirable, sei» gneur, admirable! — Et mes paroles de Caton mourant? » — Divines! » On forme ensuite le cortége, la *pompa*, et on ramène le grand homme dans sa maison de ville ou de campagne, où le vin de Chio et les huîtres du Bosphore restaurent son génie épuisé.

Tous ces traits du portrait d'un sophiste officiel, sous le règne d'Adrien ou de Marc-Aurèle, sont littéralement extraits d'auteurs contemporains ou peu éloignés, tels que Lucien, Philostrate, Eunapius, Thémistius, Athénée; j'aurais pu hérisser ces pages de citations, mais à quoi bon? La plupart des passages se trouvent indiqués, sans ordre, il est vrai, et sans critique, dans le *Theatrum veterum rhetorum* du P. Crésol, qui se qualifie lui-même de « Breton » et « de Jésuite. » J'ai vérifié les traits que j'ai employés; ils ne varièrent guère depuis Adrien jusqu'à Julien, si ce n'est par l'influence du mauvais goût qui s'accroissait, et par suite de la diminution des richesses publiques et particulières.

Telle était au II^e^ et au III^e^ siècles de l'ère chrétienne la situation civile de la littérature grecque. Protections, traitement, pensions, priviléges, monopole officiel des chai-

res publiques, concours de curieux, applaudissemens des badauds, rien n'y manquait, pas même le petit verre d'eau sucrée. Et pourtant tous ces encouragemens n'ont produit qu'une littérature fausse, languissante, dénuée de tout intérêt. Car Lucien lui-même, ce géant parmi les sophistes, qu'est-ce au fond? une vieille admiration, exagérée par les atticistes, pour qui l'idée la plus commune et le sentiment le plus ignoble paraissent sublimes pourvu que l'auteur écrive *Thettalia* au lieu de *Thessalia*, et que pour exprimer le temps futur il se serve du verbe auxiliaire *mello*. On fait tort à Voltaire en le mettant au niveau de Lucien; l'auteur de la *Pucelle* et des *Facéties* est peut-être plus immoral, plus anti-social, plus coupable que le sophiste de Samosate, mais il a plus de verve, plus d'originalité, et surtout plus de courage. Le plus honnête homme parmi les sophistes est Dion Chrysostôme; mais son talent offre absolument l'élégante médiocrité de nos académiciens ordinaires. Les poètes et les historiens de cet âge sont de la même force. Dion Cassius, imitateur de Polybe, mais écrivain encore moins élégant et historien moins impartial, ennemi servile des grands hommes, voilà le successeur de Tacite. La poésie se réduit à des *épigrammes*, c'est-à-dire à de petites pièces de vingt à trente vers hexamètres et pentamètres consacrées à des amours impurs ou à quelque fade galanterie. Les grands de ce siècle ne pouvaient pas lire des morceaux plus longs.

C'était le but de M. Schœll de fournir des indications pour étudier cette décadence étonnante de l'antiquité, plutôt que d'en approfondir lui-même les causes compliquées, et en partie encore peu connues. Nous présenterons ici une seule observation.

Le danger des études littéraires séparées de l'étude des choses est un sujet digne des méditations d'un philosophe et d'un homme d'état. Le talent de bien dire, uni à un savoir faux, frivole et inexact, ressemble à une arme meur-

trière entre les mains d'un enfant. Cette littérature dégénérée est même un élément de décadence politique ; elle détourne l'esprit public de toute méditation grave et utile. Pourquoi donc quatre empereurs ont-ils protégé les sophistes ? Si Marc-Aurèle eût été un aussi grand homme d'état qu'on veut nous le représenter, il aurait d'abord, en revenant au système de Trajan, rétabli les institutions de Rome, et, en supposant que cela eût été au-dessus de ses forces et au-dessus de la portée de son siècle, il aurait au moins essayé de relever l'esprit public, en étendant à des historiens sévères, à des savans laborieux, à de grands travaux de recherches utiles, les faveurs que ses prédécesseurs avaient accumulées sur une classe moins utile et moins estimable. Les calamités qui accablèrent la fin de son règne peuvent seules l'excuser.

Au défaut de la liberté, l'empire romain possédait dans la religion chrétienne un principe de régénération morale qui très-probablement aurait aussi relevé la littérature. Ici encore nous devons déplorer l'aveuglement de Marc-Aurèle, qui, admirateur de la morale sublime mais inconséquente des stoïciens, négligea de s'abreuver à cette source divine qui coulait devant ses yeux. Rêveur vertueux, il s'arrête sous le portique de Zenon, et n'aperçoit pas que la colline de Golgotha était plus élevée que son Olympe et plus grande que son empire.

Ce point de vue doit nécessairement entrer dans une histoire philosophique de la décadence littéraire des anciens. Car les sophistes que nous venons de peindre et les Pères de l'Eglise (considérés comme écrivains et orateurs) formaient deux partis littéraires très-acharnés l'un contre l'autre. Les sophistes reproduisaient à satiété les mêmes idées, les même images et les mêmes tournures que l'antiquité classique avait déjà usées et épuisées. Les Pères de l'Eglise rajeunissaient et fortifiaient leur style par les grandes images de la sainte Ecriture et par les idées élevées de

la morale évangélique; malgré les fautes de goût ou de style que la critique peut leur reprocher, ils ont certainement une puissance de génie très-supérieure aux écrivains profanes de leur siècle.

Nous terminerons en relevant ce qui nous semble être une erreur, ou du moins une expression inexacte échappée au savant et laborieux auteur de cette *Histoire de la Littérature grecque.*

« Il n'y avait pas, dit M. Schœll, de spectacles publics » dans le IIe siècle. » Si l'on veut dire que la tragédie religieuse et patriotique de Sophocle, la comédie philosophique et morale de Ménandre avait cessé d'exister, la chose est incontestable ; ce commencement de décadence littéraire et morale appartient à des siècles bien antérieurs à l'époque dont il s'agit. Mais le théâtre, pour être dégénéré, n'en était pas moins fréquenté; les ballets, les pantomimes, toute sorte de farces ignobles et lascives, y attiraient journellement une multitude oisive; de temps à autre, et dans des occasions solennelles, on jouait encore la comédie et la tragédie; saint Augustin en fut témoin à Carthage, saint Chrysostôme dans l'Orient, et le poète Prudence à Rome même; il est difficile de fixer l'époque où les muses tragiques et comiques cédèrent entièrement la place aux bateleurs. Ce n'est donc pas l'absence des spectacles, mais l'absence d'un spectacle raisonnable qui, au IIe siècle, contribua aux succès populaires des sophistes. Probablement c'est ce que le savant auteur de cette *Histoire littéraire* a voulu dire; il y aura eu quelque mot d'omis ou d'oublié; car l'érudition de M. Schœll est trop étendue et trop solide pour que nous prétendions à le trouver en défaut.

HISTOIRE.

DE L'ORIGINE ET DE L'USAGE DES PARFUMS.

(21 juillet 1806.)

§ 1er. Le luxe des parfums nous vient de la nature elle-même. Partout sa main a prodigué des fleurs, dont aucun art ne saurait imiter les douces, les fraîches exhalaisons. A chaque retour du printemps, la terre offre au ciel un tribut d'encens. Les Alpes ont leurs aromates, la zone glaciale a ses parfums, l'Océan même roule de l'ambre vers ses rivages; mais c'est principalement dans les régions chaudes et même dans la zone torride, qu'un soleil plus ardent concentre ces esprits volatiles qui forment l'arome des végétaux, et qui jusqu'ici ont échappé à toutes les analyses chimiques. Quelle qu'en soit la nature, ce principe odorant abonde surtout dans quelques arbres de la zone torride; il pénètre les gommes qui en découlent; il embaume les résines qui cristallisent dans leurs troncs; il respire jusque dans les fruits, les fleurs et l'écorce. Nos lis, nos tubéreuses, nos roses exhalent en peu de temps tout ce que leur être léger possédait d'arome; il n'en est pas ainsi des substances proprement dites aromatiques; elles conservent leur vertu jusqu'au dernier arome.

Déjà la Provence, l'Italie méridionale, la Sicile et la Grèce produisent une foule de substances qui servent à la parfumerie. Telle est la résine du styrax, telle est la gomme nommée *ladanum*, qui se récolte sur plusieurs es-

pèces de ciste; tels sont le mastic et la térébenthine de Chio, la manne qui suinte du tronc et des branches du frêne à fleur, dans la Calabre. Avec ces substances, les parfumeurs d'Italie combinent des essences tirées de plusieurs racines et fleurs communes. Ainsi leurs parfums sont véritablement d'origine européenne. Il est vrai que le meilleur styrax vient de la Carmanie ou de la Cilicie des anciens. Le galbanum, suc gommeux d'une plante ombellifère, vient des côtes de Barbarie et de la Syrie. Mais certainement les Italiens en imposent quand ils se vantent d'employer communément dans leurs parfums les trois substances si célèbres sous les noms d'*encens*, de *myrrhe* et de *baume de la Mecque*.

D'abord le véritable baume de la Mecque ou le suc gommeux de l'*amyris opo-balsamum* est d'une rareté et d'une cherté excessive. Les rois de la Judée faisaient cultiver cet arbrisseau dans deux jardins de peu d'étendue. Après la destruction de Jérusalem, les Juifs, selon Pline, animés par la haine et le désespoir, détruisirent les balsamiers : l'on n'en trouve plus en Palestine. La plantation de Beder-Houssein, l'ancienne *Petra*, dans l'Arabie Pétrée, est le seul endroit bien connu aujourd'hui qui fournisse le baume. Le grand-seigneur n'en reçoit par an que trois livres; on en donne une livre au pacha du Caire, et une à l'émir Hadji ou conducteur de la caravane de la Mecque. Un flacon de ce baume est conservé au Jardin des Plantes, comme un objet du plus grand prix. Le véritable baume qui découle de l'arbre par incision n'entre pas même dans le commerce. Ce qu'on vend sous ce nom n'est que l'huile tirée par cuisson des graines, des noix et des branches de l'arbre, le *carpo-balsamum* et le *xylo-balsamum* des anciens. Le balsamier fut apporté en Judée par la reine de Saba, selon l'historien Josèphe; mais ce nom de Saba est malheureusement commun *au moins* à deux pays et à deux villes, l'une en Arabie Heureuse, l'au-

tre en Éthiopie (1). Ainsi nous ne saurons point décider où se trouve le pays des Sabéens, ce pays merveilleux où l'or et l'ivoire ornaient toutes les maisons, et où l'on voyait abonder le baume, la myrrhe et l'encens, selon le témoignage unanime des anciens.

Quant à l'encens, il est vrai que l'Arabie Heureuse produit un arbrisseau qui donne une résine nommée dans le pays *Oliban*, et qui a passé communément pour être le *libanos* des Grecs, et le *thus* des Romains ; mais cet arbrisseau même ne croît qu'en médiocre quantité dans la petite province de Hadramant et sur les côtes voisines ; il n'aurait pas pu fournir à l'immense consommation que les anciens faisaient de l'encens. D'ailleurs Hérodote et Strabon placent expressément en Afrique la région qui produit l'encens. D'autres témoignages des anciens prouvent que l'arbre à encens, dans son pays natal, servait à la bâtisse et au chauffage, ce qui ne convient guère à l'arbrisseau d'Oliban. Il est donc probable que le chevalier Bruce ne nous a pas trompés en assurant que la partie de l'Afrique située au sud-est de l'Abyssinie est la patrie de l'encens. L'arbre qui le produit a sans doute été transplanté en Arabie, où il a dégénéré en arbrisseau. On sait qu'après une expédition en Ethiopie, un des Ptolémées apporta en Égypte l'arbre à encens ; les plantations ne réussirent point. Lorsque Dioscoride, Philostrate et Avicenne parlent d'encens apporté de l'Inde, il faut croire qu'ils auront confondu l'Inde avec l'Ethiopie, erreur ordinaire chez les anciens ; car le savant portugais Garcias nie expressément qu'un végétal de l'Inde donne de l'encens ; tous les modernes sont d'accord sur ce point.

Il n'en est pas de même pour la *myrrhe ;* tous les anciens la font venir du pays qui produisait l'encens. Pline dit, il est vrai, qu'il venait de l'Inde une espèce de myr-

(1) La fameuse ville de Méroë portait aussi le nom de *Saba*. Ce mot paraît signifier en général le *Midi*.

rhe, mais d'une qualité très-inférieure à celle de l'Arabie Heureuse. Le chevalier Bruce nous assure que la myrrhe est exportée des régions qui avoisinent l'Abyssinie au sud-est ; *Emfrass* est l'endroit où les Africains de l'intérieur viennent la vendre ; on l'envoie ensuite au port d'Azab, sur le détroit de Babel-Mandeb. Malheureusement Bruce n'a point vu l'arbre lui-même ; il n'en a pas seulement pu se procurer une branche. Dans ce qu'il dit sur l'aspect et la nature de la myrrhe, on n'apprend absolument que ce qui se trouve dans les relations des anciens, de sorte que l'on est quelquefois porté à le regarder comme simple copiste. Ajoutez maintenant qu'un botaniste portugais, Loureiro, assure avoir découvert en Cochinchine, à 2,500 lieues de l'Afrique, une espèce de laurier qui, selon lui, produit la véritable myrrhe des anciens. Ces incertitudes qui règnent relativement à l'origine de la myrrhe ne sauraient être décidées que lorsqu'on connaîtra le résultat des recherches que le lord Valentia dirige sur les côtes orientales de l'Afrique, régions intéressantes que la politique éclairée de l'Angleterre ne perd pas de vue depuis un demi-siècle.

Passons sur les bords de l'Euphrate, où Babylone et Suze étaient jadis deux principaux siéges de la parfumerie. L'Assyrie et la Mésopotamie fournissaient le suc huileux d'une espèce d'*amomum* que je ne crois pas connue des modernes avec précision. C'était un des parfums les plus puissans : on l'employait dans les funérailles. L'huile d'Assyrie, employée par les parfumeurs, selon Nonnus, lib. XXXIII, était, je pense, l'huile de Sésame. Le nard, ce parfum précieux que les dames romaines, au dire de Juvénal, réservaient pour leurs amans, passait pour venir de la Perse. On ne peut plus douter que ce ne soit le *nardus indica,* ou du moins une espèce voisine. Cette plante a été décrite par le célèbre William Jones dans les Recherches asiatiques, et par Blanc, dans les Transactions

philosophiques, vol. CXXX, partie 2, où l'on en donne la figure d'après Loureiro. La racine du *costus arabicus* servait aussi à composer des onguens d'un parfum très-piquant; mais, en dépit de son nom, cette plante habite proprement l'Inde. Il est pourtant probable que le Mekran et le Kerman, provinces méridionales de la Perse, produisent et le costus et le nard indien. Arrien et Strabon assurent que, lors de la marche d'Alexandre à travers le Gedrosie (le Mekran d'aujourd'hui), les marchands phéniciens qui suivaient l'armée y reconnurent plusieurs espèces de ces aromates qu'ils recevaient ordinairement de l'Arabie Heureuse. Ce climat est favorable aux plantes aromatiques; les roses de Chyraz et de Kerman ont plus de parfum qu'aucune autre espèce connue; elles ne le cèdent qu'aux fameuses roses de Kachmyr, d'où l'on tire la précieuse essence de rose, tant admirée dans l'Orient, et que M. Langlès a célébrée dans une savante dissertation.

La cannelle et la casse entraient certainement dans la parfumerie des anciens, encore aujourd'hui dans celle des Orientaux; mais rien n'est confus et embrouillé comme les passages où les anciens parlent de ces deux substances qu'ils ne recevaient que par l'entremise de plusieurs nations. Ils appliquaient d'ailleurs les termes de *cinnamomum* et de *casia* à des substances très-différentes, mais qui ressemblaient, par l'odeur, aux plantes aromatiques de l'Inde. Ce sujet difficile vient d'être traité par M. Correa de Serra dans le Dictionnaire des sciences naturelles qui paraît chez Levrault.

L'Inde proprement dite fournit encore aux parfumeurs le bois d'ébène. Ce terme vague comprend dans le commerce plusieurs espèces de bois durs, pesans, et qui en brûlant répandent une odeur suave. Les anciens parlent déjà des fleurs odorantes de l'Inde, parmi lesquelles on distingue celles de *mimusops elengi;* l'on en jonche les lits; les femmes s'en font des guirlandes.

La péninsule au-delà du Gange et les grandes îles voisines semblent surpasser tout l'univers en richesses aromatiques. Mais c'est ici que les incertitudes s'accumulent et que les ténèbres s'épaississent.

Le benjoin et le camphre, résines tirées de deux espèces d'arbres peu connus qui croissent depuis le midi du Japon et de la Chine jusque dans les îles de Sumatra et de Java, le bois de sandal jaune, le bois d'aloès-calamba, et divers autres bois mal connus qui viennent de la Cochinchine, de Siam, de Timor, enfin la noix muscade, le macis et les clous de girofle : voilà sans doute des substances précieuses, et qui doivent probablement être employées par les Chinois dans leurs compositions de parfumerie. Mais jusqu'à présent les navigateurs n'avaient pas apporté en Europe des parfums de ce pays. Ainsi les personnes qui ont fait au beau monde l'agréable annonce de ces parfums devraient, pour inspirer une entière confiance, publier, non pas des *prospectus* ornés de caractères chinois, mais les simples certificats de douane, pour constater que ces objets sont réellement arrivés des pays qu'on indique comme leur origine. Je suis loin de révoquer en doute cette origine. Il est très-possible que les Chinois vendent des parfums aux Russes de Kiachta ; c'est par ce chemin que nous recevons le meilleur thé. Rien n'empêche non plus que l'on reçoive en Europe du bois de sandal ou de calamba, ou du benjoin, et que l'on en fabrique des parfums. Mais observons que le bois d'aloès-calamba se vend à Canton au poids de l'or, et que les naturalistes ne savent pas encore de quel arbre provient le véritable benjoin. Ainsi, en cette matière, comme en tout ce qui regarde la Chine, le doute est un parti fort sage à prendre.

Le règne animal fournit trois espèces de parfums, le musc, la civette et l'ambre. Quant à la première de ces substances, elle provient d'un animal répandu dans le Tibet, la Chine occidentale, et même jusqu'au Tonquin

vers le midi et jusqu'au Daourie vers le nord. L'animal du musc est une espèce de chevrotain, mais qui a deux défenses comme le sanglier, et qui est couvert de soies comme le porc-épic. Le musc se forme dans une poche qu'il porte sous le nombril : le meilleur nous vient de Tonquin.

Les naturalistes et les voyageurs ne s'accordent point sur l'existence de la civette en Asie ; cet animal, qui ressemble à une grosse fouine, est très-commun au Sénégal, à la côte de Guinée, et probablement dans tout l'intérieur de l'Afrique. La civette et le musc ont été décriés dans la parfumerie comme étant d'une odeur trop forte et nauséabonde, mais on a des procédés chimiques pour les adoucir.

L'ambre gris, qui se trouve sur toutes les plages de la zone torride, abonde surtout au Japon, aux Moluques, à Bornéo, sur la côte d'Ajan en Afrique, et sur celle de Guinée. On regarde comme le meilleur celui de Madagascar et de Sumatra. La nature de cette substance est encore incertaine ; mais d'après la conjecture la plus accréditée, ce serait le sperme d'une espèce de baleine. On n'est pas plus certain sur l'origine de l'ambre jaune ou du succin.

Tels sont les tributs que l'ancien monde offre aux fantaisies de notre odorat. Nous pourrions encore y ajouter plusieurs substances du nouveau monde, telles que la gomme élémi, le liquidambar et autres; mais nous ne voulons point donner un cours d'histoire naturelle. Amusons-nous plutôt à considérer chez les divers peuples les progrès du luxe des parfums, originairement le plus innocent et le plus agréable de tous les genres de luxe.

(24 juillet 1806.)

§ 2. L'usage des parfums remonte aux temps les plus anciens. Moïse l'a consacré par ses lois : l'encens ne pouvait fumer que devant les autels de l'Eternel ; et le seul

grand-prêtre était oint d'une huile aromatique où il entrait plusieurs productions de l'Inde et de l'Afrique.

Les cours de Perse et de Babylone étaient renommées pour la prodigalité avec laquelle on y usait des parfums et des onguens : il y avait des officiers de parfumerie pour le service particulier des rois. Dans les festins, on versait des essences exquises sur les couronnes de fleurs dont les convives avaient la tête ornée. Artaxerce, voulant donner à l'ambassadeur lacédémonien Antalcidas une marque de considération particulière, ôta de sa propre tête la couronne de fleurs qu'il portait, l'arrosa d'un parfum réservé pour les rois, et l'envoya au fier Spartiate, qui peut-être ne savait qu'en faire. Cet usage passa, plusieurs siècles après, dans la galanterie grecque et romaine ; c'était une faveur marquée que de recevoir de la part d'une femme des couronnes qu'elle avait portées ; et Martial se plaint amèrement de ce que sa maîtresse ne lui envoyait que des roses fraîchement cueillies :

A te vexatas malo tenere rosas !

Pour revenir aux Perses, nous pouvons assurer hardiment que Pline s'est trompé lorsqu'il pense que les historiens de la Perse n'ont parlé des onguens et des parfums que sous Darius Codomanus. Selon Hérodote, Cambyse envoya au roi des Ethiopiens, parmi d'autres présens, un flacon d'onguent précieux. L'Ecriture sainte jette un trait de lumière sur le commerce des peuples de l'Asie occidentale avec ceux de l'Inde, commerce dans lequel était compris celui des parfums et des aromes. Les caravanes qui du temps du patriarche Jacob allaient de Giléad en Egypte portaient des marchandises qui ne pouvaient provenir du Giléad. Et pourquoi Salomon construit-il au milieu du désert la superbe ville de Tadmor ou de Palmyre ? En consultant la carte, on voit que les positions du Giléad et de Palmyre indiquent une route de

caravane qui aboutissait sans doute au golfe Persique, où la ville de Gherra était alors le marché de tout l'Orient, comme Bassora l'est aujourd'hui. L'Egypte recevait encore les parfums de l'Orient par les mains des Sabéens, qui fondèrent principalement sur ce commerce un luxe dont les anciens ne cessent de parler avec étonnement.

L'art d'embaumer les cadavres doit être considéré comme une des plus anciennes branches de la parfumerie. On en retrouve les traces depuis l'Egypte jusqu'aux îles Canaries d'un côté, et de l'autre jusqu'à Otaïti et sur les côtes nord-ouest de l'Amérique. Les Romains, encore pauvres, employaient dans leurs funérailles une telle profusion d'onguens et de parfums, que la loi des Douze Tables contient des défenses relatives à cet objet. Sous les empereurs, ce luxe fut porté à un degré inconcevable. Dans les funérailles de sa chère Poppéa Sabina, l'empereur Néron fit brûler une quantité d'encens plus grande que celle qui ordinairement était apportée de l'Arabie pour la consommation annuelle de tout l'Empire, c'est-à-dire à peu près de tout le monde connu. Aussi Juvénal, pour désigner un petit-maître de son temps, dit-il « qu'il exhale plus de parfums que deux convois fu» nèbres. »

Et matutino sudans Crispinus amomo
Quantum vix redolent dua funera.

Mais le dieu des festins et la déesse des amours disputaient aux dieux infernaux ces tributs d'odeurs. Autorisées par l'exemple de Vénus elle-même, les dames grecques et romaines employaient dans leur toilette une grande variété de parfums. Criton, médecin de l'impératrice Plautine, avait décrit, dans son *Traité de la Toilette*, vingt-cinq essences précieuses dont il ne reste malheureusement que les noms. Les fleurs de fantaisie, que l'on préférait aux fleurs naturelles, étaient arrosées de l'essence de nard et

de costus. Il y avait des esclaves éthiopiennes ou indiennes qui possédaient l'art de répandre sur l'ensemble des cheveux une pluie ou rosée de parfums qu'elles exhalaient de la bouche : cet art est perdu. Enfin, les élégantes ne couchaient qu'entre des mousselines imprégnées de parfums qui sans doute venaient de l'Inde par l'Egypte, selon Martial, liv. Ier, épig. 16.

Quid thorus à Nilo, Quid SINDONE tectus OLENTI, etc.

Quelques dames romaines portèrent le luxe des parfums à un tel degré que Martial les appelle « des boutiques » ambulantes de parfums. » « Leur tête, dit Lucien, exhale » l'Arabie tout entière. » On voit par les poètes érotiques qu'il n'y avait pas de cadeau plus agréable aux dames, ni en même temps de plus coûteux, que de petits pots de nard. Les maris et les amans, selon Juvénal, tremblaient à ce mot de nard, parce qu'il fallait payer cette essence au poids de l'or. C'était, sans doute, avec des parfums moins chers que les jeunes gens embaumaient la porte de leurs maîtresses en même temps qu'ils y chantaient des sérénades, faisaient des libations de vin, et y suspendaient les couronnes et les guirlandes flétries qu'ils avaient portées.

Les poètes ont même pris dans la parfumerie des termes de tendresse qui nous paraissent un peu ridicules. Chez Bion, Vénus appelle Adonis « mon baume ! mon parfum ! » Plaute a basé sur cette façon de parler un monologue burlesque, dans lequel une vieille femme fait la cour à une bouteille de vin qu'elle cherche à tâtons dans l'obscurité, en l'appelant « ma chère âme ! ma rose ! ma casse ! ma » cannelle ! ma myrrhe, etc., etc. »

L'usage des parfums pour les hommes trouva des critiques sévères parmi les plus graves personnages de la Grèce et de Rome. Les Lacédémoniens bannirent les par-

fumeurs, comme des gens qui consommaient l'huile en pure perte. Le bon Plutarque fait l'éloge des bêtes, parce qu'elles ne se parfument pas; on pouvait lui répondre : c'est que ce sont des bêtes. Sénèque ne perd pas l'occasion de faire une antithèse, en appelant l'usage des parfums et des onguens « une propreté très-malpropre, » *immundissimæ munditiæ*. Le consul Cicéron reproche amèrement au consul Pison de porter les cheveux en tirebouchons, et inondés d'huile odorante : *madentes cincinnorum fimbriæ*. Valère Maxime raconte que pendant les proscriptions triumvirales, un Romain illustre, caché, par les soins de ses domestiques, dans une cabane, fut trahi par l'odeur des parfums qu'il exhalait; ce qui changea, dit l'historien, en risée et mépris la commisération publique que son sort avait d'abord excitée. L'empereur Vespasien destitua un officier, parce qu'il sentait trop les parfums. J'aimerais mieux, dit ce prince froid et dur, que tu eussses senti l'ail (1).

Mais consuls, empereurs et philosophes s'opposèrent en vain au goût dominant du public. Les plaisanteries d'Aristippe, les chansons d'Anacréon et d'Horace, les graves conseils d'Hippocrate, les besoins d'un climat ardent, tout concourut à faire compter les parfums parmi les délices de la vie. Point de réunion sociale, point de souper sans des fleurs qu'on répandait dans la salle, sans des parfums qui brûlaient sur des cassolettes, sans des essences qu'on versait même sur les convives, sur la table et dans les vins. Néron et Othon firent jaillir dans la salle du festin des cascades entières d'eau odorante ; et ce luxe élégant, pour avoir été inventé par des tyrans, ne mérite pas moins d'être recommandé à l'imitation de nos Amphytrions modernes. Il est vrai qu'il y eut à Rome des Gascons qui, dans leurs soupers, ne donnaient guère à leurs convives

(1) Les soldats romains mangeaient beaucoup d'ail.

autre chose que des odeurs : ce que Martial appelle une piquante façon de mourir de faim. *

Res salsa est, benè olere et esurire.

Mais Achesirate, auteur d'une Gastronomie, avait déjà établi le principe incontestable que les parfums ne doivent être qu'un assaisonnement du vin et de la bonne chère.

Le luxe va toujours en augmentant. Du temps de Néron, on arrosait le théâtre avec du vin dans lequel on avait trituré du safran. L'empereur Héliogabale fit chauffer ses salles à manger par des bois odorans venus de l'Inde. Enfin, pour pouvoir se baigner décemment, ce même empereur fit remplir un vivier entier d'eau odorante. Cette extravagance n'a pas de quoi nous étonner, puisque nous lisons dans l'histoire du Mogol, par le P. Catrou, que la célèbre princesse *Nour-djihan* fit remplir d'eau de rose un canal entier sur lequel elle se promena avec le grand-mogol. La chaleur du soleil dégagea de l'eau de rose l'huile essentielle; on remarqua cette substance qui flottait à la surface de l'eau; c'est ainsi que se fit la découverte de l'*essence de rose*. Au moins c'est l'opinion de M. Langlès, qui beaucoup mieux que moi pourrait instruire le public de tout ce qui regarde l'usage des parfums en Indoustan et en Chine ; sujet que pour cette raison je laisse intact, en invitant ce savant à s'en occuper.

SUR LES FÊTES PUBLIQUES

CHEZ DIVERSES NATIONS.

(24 août 1806.)

§ 1er. On a dit qu'une nation ne montrait jamais plus franchement son caractère et son esprit particulier que

dans ses amusemens, ses jeux et ses fêtes publiques. Les exemples ne manquent pas pour appuyer cette thèse générale. Les Juifs et les Persans construisaient pour leurs fêtes des salles de verdure, au sein desquelles les fleurs et les parfums embaumaient l'air tranquille. Les Iroquois, les Muscogulges, les Chactas aiment que le sifflement des vents et le mugissement des torrens se mêlent au bruit sauvage de leurs festins. Les sensibles et spirituelles Athéniennes s'effrayaient lorsque la scène tragique offrait à leur vue la figure hideuse des divinités infernales; les dames romaines entendaient de sang-froid les cris des gladiateurs blessés et mourans. Dans le royaume de Dahomet, sur la côte de Guinée, toutes les fêtes, même les plus gaies, se terminent par un sacrifice humain; à Otaïti, du temps de la bonne reine Obéréa, on voyait un jeune homme et une belle vierge terminer les fêtes publiques par un sacrifice d'un tout autre genre.

Il serait pourtant peu sûr de juger les nations par des traits semblables. Le caractère des peuples est, comme celui des individus, un labyrinthe de contradictions, une discordante et éternelle réunion d'ombre et de lumière. Chez les nations qui se ressemblent le moins on retrouve souvent les mêmes usages. Partout la lutte, le pugilat, les courses, font partie des amusemens du peuple; les Birmans et les Nouveaux-Zélandais n'ont pas davantage appris cette coutume des Grecs, que ceux-ci ne l'ont empruntée des Scythes ou des Celtes. Partout le feu, comme le plus brillant et le plus vif des élémens, a joué un grand rôle dans les réjouissances publiques. Les Chinois et les Egyptiens, guidés par leurs principes d'économie et d'ordre, ont les premiers réduit à une *fête des lanternes* les illuminations irrégulières connues de tous les peuples. Pourquoi bâtir un système sur ces lanternes? Les érudits n'entreprendront-ils pas un jour de nous expliquer pourquoi la danse aux flambeaux s'exécute d'une manière assez res-

semblante à la cour de Berlin, aux îles Carolines et aux îles des Amis? Il existe aussi une ressemblance extrême entre les fêtes funèbres de toutes les nations. S'il y a eu quelque diversité dans le choix de la couleur de deuil; s'il s'est trouvé, parmi les Arabes, les Massagètes, les Canadiens, quelques tribus qui, d'après des superstitions particulières, négligeaient de donner la sépulture aux morts, en général pourtant les hommes ont employé les mêmes signes pour exprimer les regrets et les espérances que leur inspirait la vue des restes inanimés de leurs amis. Le sombre feuillage des arbres conifères, tels que le cyprès, le pin, le thuia, a partout été choisi pour orner le cortége des morts.

Depuis la superbe Rome jusqu'aux humbles villages d'Otaïti, on a cherché à augmenter par des pleureuses mercenaires l'appareil de la douleur. L'habitant des îles du grand Océan, qui conserve les cadavres dans des lits aériens, suspendus au milieu des bosquets, l'Egyptien qui les embaumait, et le Romain qui les réduisait en cendres, n'ont qu'un même but, celui de conserver quelques restes de ceux qui leur furent chers. Pline dit que le plus ancien genre de sépulture fut l'enterrement, mais que l'usage des bûchers s'introduisit lorsqu'on vit des peuples ennemis arracher les morts mêmes de leurs tristes asiles. Cette remarque d'un Romain coïncide d'une manière frappante avec le témoignage des historiens islandais : les mêmes causes ont produit les mêmes effets en Scandinavie et en Italie.

Beaucoup de contrastes qui, au premier abord, paraissent extraordinaires, perdent tout leur merveilleux lorsqu'on en examine les circonstances. Nos habitués de Tivoli trouveront sans doute ridicule qu'à la cour de Chine on tire les feux d'artifice en plein jour. Mais voici ce que répondrait un grave mandarin: « Nous terminions autre» fois nos fêtes à minuit; ainsi nos feux d'artifice étaient

» bien placés; maintenant, nos empereurs tartares com-
» mencent à tenir leur cour à deux heures du matin, et
» tout se termine à midi ; d'un autre côté, la marche du
» cérémonial ne peut pas changer; cela serait une chose
» inouie en Chine. Donc, à moins de vouloir renverser
» l'empire et les lois de Confucius, il faut tirer nos feux
» d'artifice en plein jour. » Ce n'est pas seulement en Chine qu'on fait des raisonnemens de cette force-là.

Souvent un peuple conserve dans ses fêtes les traces les plus frappantes d'un état moral et politique qui n'existe plus. Qu'y a-t-il de commun entre les barbares combats de taureaux et les mœurs actuelles du grave Espagnol et du pacifique Portugais ? Ces combats des hommes contre des animaux doivent leur origine à l'oisiveté des nations barbares, qui avaient comme nous besoin des spectacles, et qui, ne connaissant ni nos voluptés raffinées, ni nos petites intrigues de galanterie, ni nos grands sentimens tragiques, ne savaient mettre sur la scène autre chose que l'image de la guerre et de la chasse. Ces peuples grossiers n'attachaient à ces spectacles aucune idée d'inhumanité. Le pieux empereur Henri II et son épouse, sainte Cunégonde, trouvèrent un extrême plaisir à voir combattre un jour contre un homme dont on avait enduit le corps de miel. Saint Poppon fit des remontrances contre ce spectacle, comme contraire à l'esprit du christianisme, et aussitôt l'empereur le fit cesser. (*Vita S. Popponis, in Act. Sanctorum*. Januar. tom. II, p. 643.)

L'élégante et noble institution des tournois remplaça peu à peu ces grossiers amusemens. L'origine propre de ces jeux chevaleresques doit être cherchée chez les Goths et les autres nations scandinaves et germaniques. « Les » Goths, dit un auteur contemporain, aiment à lancer le » javelot, à manier l'épée, et ils représentent des combats » dans leurs jeux journaliers. » (*Isidor.* Chronic.) Tous les dieux de l'Edda sont montés sur d'agiles chevaux, et

s'amusent à des combats simulés. Les historiens islandais font entrer dans l'éducation des héros scandinaves tous les exercices usités parmi les chevaliers du moyen âge ; ils parlent aussi de l'usage de faire des vœux, et de celui d'invoquer le nom de sa dame, au milieu des combats. Il est donc probable que ces jeux guerriers ont existé long-temps avant qu'on leur donnât le nom de *tournois* ou *turniamentum* qu'on trouve pour la première fois chez un auteur du douzième siècle, *Otto Tresingensis*, lib. 1, cap. 17. Les tournois cessèrent en Europe vers la fin du seizième siècle, principalement à cause du malheur arrivé dans celui de 1552, qui coûta la vie au roi Henri II, de France. Le roi actuel de Suède a essayé de ressusciter ces exercices ; mais l'égoïsme de nos mœurs et le système des guerres modernes leur ont ôté leur principal intérêt. Il n'y a plus de Roland depuis que nous avons du canon ; nos Amadis modernes ne courent pas risque que leurs dames ne les envoient pourfendre des Maures et des Sarrasins ; les seules armes enchantées d'aujourd'hui sont les pièces d'or, et la table ronde du roi Arthur nous présente moins d'attrait qu'une table de bouillotte.

Nous ne réussissons pas non plus à imiter les Grecs et les Romains, quoique nous ayons sur leurs fêtes et leurs jeux tant d'ouvrages *in-folio*.

Il y a huit à neuf ans que je lisais avec étonnement dans la gazette de Hambourg la description de telle *fête nationale* donnée à Paris à l'occasion de telle ou telle *journée éternellement mémorable*. Quel peuple extraordinaire, me disais-je, que ce peuple parisien, capable d'entendre tant de sublimes allégories tirées de la mythologie grecque, romaine, indienne, égyptienne, et surtout révolutionnaire ! Ce peuple ne danse donc plus ; il ne fait que penser ; il déjeûne d'idéologie, il soupe de politique ; et de même que dans ses écoles il apprend l'art de faire des lois, dans ses amusemens il s'essaie à gouverner l'univers affranchi.

Toute l'histoire grecque et romaine, toutes les maximes de la politique républicaine, tous les intérêts des puissances européennes, sont donc retracés dans les simples jeux de ce nouveau peuple-roi! Et, pour porter mon étonnement à son comble, ces grands discours de cérémonie, dans lesquels les meilleures têtes de l'Europe cherchent en vain un sens quelconque, ces discours sont, dit-on, parfaitement compris et appréciés par les corroyeurs de la rue Mouffetard et les meûniers de Montmartre! Il faut voir, me dis-je, ces nouveaux jeux olympiques et cette Grèce ressuscitée.

Bientôt mes yeux et mes oreilles m'apprirent combien il y a loin d'une fête réelle à une fête décrite dans les journaux. En observateur impartial, j'ai contemplé de près une vingtaine de ces fameuses fêtes nationales; j'ai vu brûler six trônes de paille, douze sceptres de bois, et vingt ou trente couronnes de papier; j'ai vu le peuple souverain monter en fiacre à l'Estrapade pour aller au Champ-de-Mars prendre d'assaut une Bastille en bois; j'ai vu un garçon artificier arroser d'huile volatile les figures du Despotisme et du Fanatisme qui, mouillées par la pluie, bravaient le feu céleste de la Liberté; j'ai vu des vaisseaux de ligne anglais couler à fond dans la Seine, et les remparts de Gibraltar réduits en poudre par Ruggiéri; j'ai vu, dans une fête du 18 fructidor, toutes les vertus peintes sur toile, des fournisseurs assis sans crainte aux pieds de la Justice, et la Clémence qui avait l'air tout étonnée au milieu du directoire; j'ai vu des dieux et des diables; et si les premiers avaient un peu l'air de sortir du vieux magasin de l'Opéra, les représentations des diables prouvaient au moins qu'on en avait eu de parfaits modèles; j'ai vu, à la fête de l'Agriculture, une Cérès qui n'avait pas de gorge, un Bacchus qui, tourmenté par la soif, demandait inutilement crédit chez un marchand de vin; un Mercure qui, malgré ses ailes, allait au petit pas; un Apollon couronné

de feuilles de chênes, au lieu de lauriers ; les neuf chastes sœurs, qui montraient bien d'autres choses que leurs visages ; enfin tout l'Olympe, en pantalons et en écharpes tricolores, pêle-mêle avec les jardiniers de Montreuil, les marchandes de gâteaux de Nanterre et les bûcherons de Clamart-sous-Meudon, s'acheminant vers *le temple de Cybèle*, je crois, à travers un nuage qui n'était pas couleur d'or, et qui n'exhalait rien moins que de l'ambroisie.

Mais ce que je n'ai point vu avant le 18 brumaire, c'est une fête à laquelle le peuple prît aucune part, ou à laquelle il eût l'air seulement de comprendre quelque chose. Toutes ces sublimes *pensées*, ces savantes allégories qu'on avait barbouillées sur d'énormes coulisses, et expliquées dans de longs programmes, n'ont jamais excité un sentiment sérieux, à peine même un sentiment de curiosité parmi les spectateurs. On aimait à voir brûler ces grandes poupées, parce qu'enfin ces feux-là étaient plus beaux que les feux de paille que les polissons allument dans les carrefours ; mais on ne se demandait pas qui étaient les victimes immolées dans ces petits *auto-da-fé* ; toutes ces figures symboliques de la superstition, de la royauté, de l'anarchie, n'étaient aux yeux de la multitude autre chose que *les Anglais et le général Suwarow* : on n'y trouvait pas du tout de quoi s'amuser ; chacun se rappelait ses enfans, ses frères absens ; il n'y avait que les entrepreneurs qui riaient : ils avaient raison, car tous ces feux d'artifice qui ne réussissaient pas, tantôt à cause du froid, tantôt à cause du chaud ; toutes ces toiles tendues, ces couleurs, cette colle, tout cet appareil que le vent et la pluie détruisaient le lendemain, valait à ces messieurs de l'argent comptant. La république eût pu construire une belle et bonne escadre avec les sommes qu'elle dépensa pour amuser les Parisiens d'une façon dont ils ne voulaient pas être amusés.

§ 2. — FÊTES RELIGIEUSES.

(1er septembre 1806.)

Un philosophe du XVIIIe siècle a dit : « C'est une » grande erreur de notre siècle et de nos contemporains » de vouloir nous présenter la raison toute nue, comme » si l'homme n'était qu'esprit. » Ces mots de Filangieri prouvent qu'il appréciait à sa juste valeur la froide folie de ces métaphysiciens qui, tout en admettant quelque chose qu'ils appellent religion, condamnent toutes les pompes, les cérémonies et les fêtes religieuses.

Ce projet de réduire le culte à un simple acte intérieur n'avait pas même le mérite de la nouveauté, plusieurs sectes en avaient déjà tenté l'exécution. Presque toutes elles ont senti, en vieillissant, que les pompes et les cérémonies extérieures sont nécessaires pour fixer l'attention d'un être aussi faible que l'homme. Parmi les luthériens, les ecclésiastiques les plus distingués ont récemment exprimé le vœu de voir le culte, dans leurs temples, reprendre en partie cet éclat et cette majesté dont les réformateurs saxons l'ont dépouillé ; et même, lorsque ces ecclésiastiques s'expriment sur quelques détails du culte catholique d'une manière conforme à leurs préjugés de secte, ils conviennent du moins avec les catholiques de ce principe, « qu'il faut à un culte des cérémonies impo- » santes. » Tous les jours cette tendance des esprits devient plus générale dans le Nord ; et si en même temps le goût des beaux-arts continue à faire des progrès aussi rapides que ceux qu'il a faits depuis un demi-siècle, une *contre-réformation* dans le culte protestant en sera un effet inévitable.

L'histoire des sectes modernes nous présente encore d'autres preuves de la nécessité d'un culte public, régulier

et imposant. Quelques sectes qui ont essayé de réduire tous les actes religieux à de simples sermons et méditations sont tombées dans les extravagances les plus risibles. Dans le Kentukey, province de l'intérieur des États-Unis, un voyageur, M. Michaud, vit des assemblées de méthodistes, qui, au sein d'une sombre forêt, présentaient le spectacle d'un hôpital des fous : les uns prêchaient avec des cris et des convulsions horribles; les autres, pâles et glacés, tombaient à la renverse, croyant voir la Gloire céleste, et semblaient être dans une agonie mortelle. Dans la Nouvelle-Angleterre, il vient de se former une autre secte qui, en s'appuyant de l'exemple de David, regarde *la danse* comme le culte le plus agréable à la Divinité: ces gens, qu'on appelle Jumpers, se réunissent pour danser et sauter pendant plusieurs heures, et avec une telle véhémence qu'ils tombent à la fin hors d'haleine; et c'est alors qu'ils croient recevoir le Saint-Esprit.

Ces déplorables extravagances ont dû prouver aux métaphysiciens que l'homme ne saurait s'accommoder d'un culte purement intellectuel.

Il y a d'autres philosophes plus lettrés, plus doux, plus gais : une église, à la vérité, leur fait horreur, mais ils sont ravis à la vue d'un temple grec; ils se moquent de la messe, mais ils parlent avec respect des panathénées ; ils rougissent d'avoir reçu le baptême, mais ils aimeraient à se faire initier aux mystères d'Eleusis. Examinons un peu ce moderne paganisme.

Toute mythologie qui admet la pluralité des dieux et qui déifie les passions humaines se prête naturellement à une immense variété de cérémonies et de fêtes. Lorsqu'une longue civilisation aura ajouté aux illusions du polythéisme les scandaleux et malheureusement trop puissans attraits d'une morale publique très-relâchée, le culte se modifiera d'après les mœurs générales, et s'embellira en se corrompant; les cérémonies religieuses de-

viendront des jeux brillans et somptueux, les temples offriront la frivole magnificence des théâtres, et les fêtes seront autant de rendez-vous pour l'oisiveté, la vanité et la galanterie. Si, au contraire, un peuple idolâtre reste sans civilisation, son culte se corrompra également, mais en prenant un caractère sombre et sauvage ; les cérémonies seront des massacres, les temples des boucheries, et les fêtes présenteront à côté des plaisirs grossiers le tumulte des combats et les horreurs du carnage.

Telle est l'histoire de tous les cultes païens : le premier cas est celui des Grecs et des Romains ; le second, celui des Indiens, des Américains, des Nègres. C'est toujours la même source profane, les mêmes eaux impures, le même fleuve empoisonné ; seulement l'une de ses branches se promène au sein des prairies riantes et des jardins délicieux, tandis que l'autre s'égare au milieu des déserts et des marais.

En considérant maintenant ces diverses branches de l'idolâtrie d'après les meilleures autorités, on ne sait pas quelles peuvent être les belles choses que les philosophes ont tant regretté de ne plus voir en usage.

Je ne citerai point ces *innocens* Mexicains qui écorchaient des victimes humaines, et revêtaient les prêtres de leur peau sanglante ; ni ces *sages* Indiens qui se laissent rouer sous le char triomphal du dieu Jugueyen ; encore moins ces Celtes si policés, si avancés dans tous les arts, qui massacraient les prisonniers au pied d'un chêne, pour prédire l'avenir d'après la palpitation des entrailles ; cela m'entraînerait dans une guerre avec les académies de Quimper-Corentin, de Mextitlan et de Tepozcolula, qui toutes ont pris pour devise : *Gloriæ majorum* (à la gloire de nos ancêtres), et qui soutiennent que la civilisation du monde est venue du Tibet et de la Basse-Bretagne.

Mais, sans risquer de déplaire à MM. les académi-

ciens celtiques, indiens, hottentots et mexicains, nous pouvons affirmer que les Rhodiens ont immolé des victimes humaines à Saturne, les Athéniens à Minerve et à Diomède, et que les Romains ont long-temps conservé cet horrible usage dans la fête des Compitalia. A une époque où Rome était bien plus avancée en civilisation, il résulta d'une enquête faite par ordre du sénat, que le sang humain ruisselait dans les bacchanales, au milieu des débauches et des désordres de tout genre. Les mystères de la déesse Cotytto et de la bonne Déesse ont inspiré une telle horreur à des écrivains contemporains, qu'ils n'en ont pas même osé achever le tableau. A côté de ces scènes de barbarie, la sublime antiquité offre des tableaux passablement ridicules. La procession des ânes, dans la fête de Vesta; l'usage des Siciliens, qui, dans certaines occasions, fouettaient très-dévotement leurs idoles; les *Luperci*, battant et insultant les femmes qui, par dévotion, se trouvaient en foule sur leur passage; les prêtres eunuques de Cybèle, dansant dans les places publiques, au bruit des sistres et des tymbales; et une foule d'autres extravagances conservées dans les siècles les plus policés de l'antiquité, prouvent assez à quel point ce paganisme tant vanté est toujours resté barbare, absurde et indigne de la nature humaine.

Arrachons ce voile brillant dont le temps et l'imagination ont couvert l'antiquité, et reconnaissons jusque dans les plus charmantes fêtes des Grecs la trace de leur civilisation imparfaite et les effets de leur morale incertaine et défectueuse. En considérant un fameux bas-relief, exécuté peut-être sur un dessin de Phidias lui-même (1), nous pouvons encore prendre une idée de la décence et de la dignité avec lesquelles les Athéniennes allaient en procession déposer aux pieds de Minerve les ouvrages de

(1) On le voit au grand Muséum, dans la salle des Saisons.

leurs mains industrieuses, ou porter en offrande à la chaste Diane les mystiques corbeilles élégamment balancées sur leurs têtes. Plusieurs passages des poètes nous apprennent avec combien de goût et de grâce les anciens, dans leurs cérémonies religieuses, plaçaient le chœur des jeunes gens vis-à-vis celui des jeunes filles, et comment leurs hymnes et leurs danses se répondaient alternativement. Nous avons l'imagination frappée de ces superbes fêtes d'Alexandrie, où Vénus elle-même, sous la figure d'une de ses prêtresses, semblait descendre du ciel pour pleurer son cher Adonis, dont le corps sanglant, étendu sur un lit d'or et de pourpre, était entouré des Amours en deuil et des Grâces éplorées.

Hé bien, ces Grecs qui savaient si bien faire figurer le beau sexe comme l'ornement de leurs fêtes publiques, montraient dans leurs relations domestiques la jalousie la plus tyrannique ; le *gynecæum* d'un Grec était aussi sévèrement gardé que le sérail d'un Turc ou d'un Persan ; une femme honnête n'osait pas franchir le seuil de sa maison, sans être accompagnée de son mari. On n'est pas d'accord pour savoir si les femmes grecques avaient la liberté d'assister aux spectacles ou non ; il est probable qu'elles s'y trouvaient dans une espèce de loge grillée : enfin, elles ne figuraient dans aucune de ces réunions sociales dont, chez les peuples modernes, elles font le principal charme. Je parierais qu'il y a bien peu de femmes qui, par un si dur esclavage, voudraient acheter l'honneur de figurer dans la procession des panathénées.

Les fameuses *saturnales* des Romains ont été citées avec admiration par quelques philosophes. « Rien de plus » moral, selon ces messieurs, que de voir les maîtres et » les esclaves échanger pour quelques jours leurs droits » et leurs avantages respectifs ; cela rappelle l'égalité pri- » mitive, humilie l'orgueil des richesses, etc. etc. » Il y a une réponse décisive à ce mauvais raisonnement : le chris-

tianisme a aboli l'esclavage personnel dans l'empire romain; si nous n'avons pas une fête dans laquelle nous servons nos domestiques à table, nous ne nous arrogeons pas non plus le droit de leur casser les jambes et de les faire fouetter, pendre ou crucifier, selon notre bon plaisir.

Si, d'un côté, tout ce qui regarde le culte des Grecs et des Romains a toujours été présenté dans un jour trop favorable par des compilateurs dépourvus de critique littéraire et philosophique, nous n'avons, d'un autre côté, que de froides relations de voyageurs sur les cérémonies religieuses des peuples de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il y a dans plusieurs religions idolâtriques des traits aussi poétiques, aussi touchans, aussi intéressans que ceux qu'on admire chez les anciens. Mais tantôt ces systèmes de fables n'ont pas eu le temps ni l'occasion de se développer, de s'adoucir et de s'embellir; tantôt il leur a manqué d'aussi habiles avocats, d'aussi éloquens panégyristes que les anciens en ont trouvé. La distance entre les anciens et les sauvages nous paraîtrait moins grande, si les charmantes îles de la mer du Sud eussent été découvertes par un Homère, un Virgile, au lieu de l'être par le capitaine Cook : leurs pinceaux auraient facilement créé une autre Grèce sur les rivages enchantés de Taïti. Combien nos idées sur quelques peuples de l'Asie seraient différentes de ce qu'elles sont, si l'ensemble de leurs mœurs eût été peint dans ce jour poétique, dont M. Delille s'est plu à revêtir la fête aux dieux de l'air, célébrée annuellement dans les îles Maldives :

Le jour vient; de parfums à grands frais rassemblés,
D'innombrables canots à la fois sont comblés;
Des feux sont allumés : les flammes dévorantes
Bientôt ont parcouru les feuilles odorantes;
De mille cris joyeux les vallons sont frappés.
On s'élance, et soudain tous les câbles coupés
Abandonnent aux flots les barques vagabondes.

Le flottant incendie éclaire au loin les ondes;
Et parfumant les cieux, et la terre et les mers,
Va porter cet encens aux puissances des airs.

Le mahométisme même adoucit de temps en temps son caractère sauvage en admettant des fêtes religieuses où règnent des sentimens doux et humains. Les femmes musulmanes, dans l'Inde, font des processions nocturnes aux tombeaux de leurs parens; chacune porte en main une lampe consacrée; elles déposent ces lampes en cercle autour du monument. L'intéressante collection de Voyages où j'ai trouvé une vue pittoresque de cette fête funèbre, renferme encore la description de quelques autres fêtes musulmanes, telles qu'on les célèbre en Perse. Celle appelée *Ayd-Gorbân*, ou fête du Sacrifice, retrace l'obéissance d'Abraham envers le Seigneur, qui lui commandait d'immoler son fils; seulement les Persans mettent Ismael à la place d'Israel. Ils immolent un mouton, et ils en envoient des morceaux à leurs amis et aux pauvres; les plus dévots n'en gardent rien pour eux-mêmes; ainsi même une fausse religion procure quelques secours aux malheureux.

La fête qu'on célèbre en l'honneur de Hosseïn, second fils d'Aly, tué en combattant contre les Sunnites, et révéré comme martyr par les Persans, porte un caractère moins paisible: la mort de Hosseïn, retracée avec toutes ses circonstances, réveille la haine éternelle que les sectateurs d'Aly ont jurée aux Sunnites; leur enthousiasme éclate même dans des combats sérieux; ils tiennent pour bienheureux ceux qui y périssent.

Après tout, que la *philosophie française* adopte le culte grec, ou romain, ou mahométan, ou indien, c'est une affaire qui ne fera pas grand bruit dans notre vieille Europe, où, depuis long-temps, on ne cite les philosophes français que comme modèles de légèreté, d'inconséquence et de connaissances superficielles. Aussi, en présentant

ces remarques sur les fêtes religieuses, n'ai-je pas eu la prétention d'approfondir une si vaste matière, ni d'ajouter un chapitre au *Génie du christianisme;* j'ai seulement voulu m'amuser un instant avec ces profonds penseurs, qui croient pouvoir analyser l'âme chimiquement et géométriquement; ces sublimes moralistes qui ont basé la loi des devoirs sur le plaisir; ces érudits consommés qui ayant d'abord *répété,* d'après un auteur, qu'on ne peut rien prouver en fait d'histoire, répètent aujourd'hui, d'après un autre, que Jésus-Christ est le Soleil; et qui, parce qu'ils changent sans cesse d'erreurs, sont toujours prêts à affirmer qu'il n'y a point de vérités.

ÉLÉMENS DE LA PHILOSOPHIE DU CIEL.

(9 septembre 1806.)

Le XVIII^e^ siècle a vu régner ensemble l'incrédulité la plus orgueilleuse et les superstitions les plus grossières; la *théosophie* eut ses Swédenborgiens, ses Martinistes, ses Herrenhutiens, ses Rose-Croix, à la même époque où l'*athéisme* se pavanait dans les académies, dans le beau monde, et jusque dans les palais. Il est vrai que chaque espèce d'extravagance avait son théâtre à part. Le froid, le vil matérialisme, cette véritable *philosophie de l'enfer,* s'adressait au faux esprit, à l'égoïsme et au libertinage; le doux et chimérique mysticisme présentait une prétendue *philosophie du ciel* aux âmes exaltées par une sensibilité romanesque. Dans ce siècle de rêves et de troubles, la vérité seule était unanimement condamnée comme erreur; la sagesse seule passait dans tous les partis pour folie; les extrêmes se provoquaient l'un l'autre, et souvent ils s'alliaient. On vit des athées vanter les quakers et autres sectes d'illuminés. L'enthousiasme de part et d'autre ne se promettait rien moins que des miracles. Le rigorisme

pieux eut ses convulsions, et la philosophie impie ses extases magnétiques. Tandis que des romanciers métaphysiciens érigeaient les mouches et les escargots en êtres intelligens et raisonnables, les disséqueurs et les apothicaires considérèrent l'homme successivement comme une cristallisation, un poisson, une horloge et un singe. Enfin, cette effervescence de folies dure encore, quoique heureusement elle ne trouble plus qu'un petit nombre de cerveaux. L'un de nos profonds penseurs publie un vocabulaire de la *langue des corbeaux*; l'autre nous initie à sa *correspondance avec les anges.*

Quant à M. D. P. D. N. avec ses *cra, cri, cro, crous,* etc., nous le renvoyons provisoirement par-devant l'académie celtique (1). Nous ne nous occuperons ici que de M. le correspondant des anges, de sa philosophie du Ciel, et de la nouvelle Jérusalem qu'il veut fonder sur les bords de la Seine. Ces mystères sublimes étant peu connus hors de la Suède, de la Hollande et de l'Angleterre, j'en donnerai une idée historique à l'usage des profanes.

Le fondateur de la secte de la nouvelle Jérusalem, le fameux Emmanuel Swédenborg, naquit à Upsal en Suède, en 1688, et mourut à Londres en 1772. Cette vie de 85 ans se partage en deux grandes périodes. Depuis sa jeunesse jusqu'en 1740, Swédenborg occupa des postes honorables dans l'administration des mines de sa patrie; il écrivit sur la minéralogie, la physique, l'astronomie et quelques parties des mathématiques; ses ouvrages, au nombre de dix-sept, dont un en trois volumes in-folio, attestent la vaste étendue de ses connaissances; il ne resta pas même étranger à l'étude des belles-lettres, comme le prouvent ses traductions des sentences de Publius Syrus et de Sénèque. Très religieux, fidèle ami, et scrupuleux observateur de tous ses devoirs civils, Swédenborg jouissait de

(1) M. D. P. D. N., dans son *Mémoire sur l'Instinct*, lu à l'Institut, et imprimé dans la *Revue philosophique.*

l'estime universelle de ses concitoyens. C'est ce que m'ont assuré, pendant mon voyage en Suède, plusieurs vieillards qui l'avaient connu, et qui étaient loin de partager ses opinions; c'est ce que j'ai trouvé confirmé par plusieurs écrits contemporains où il est parlé de lui avec la plus haute considération.

Mais, ô mémorable exemple de la faiblesse humaine! cet homme si savant et si sage tombe peu à peu dans un dérangement mental; son imagination malade lui retrace confusément les objets si nombreux et si variés de ses immenses études; ces images, étrangement bouleversées, viennent se mêler aux rêves que lui fournissent ses continuelles méditations sur les mystères du christianisme; il se croit transporté dans un monde spirituel et céleste; il converse avec ses amis décédés, qui lui apparaissent sous la forme des anges; enfin, Dieu même se révèle à lui, et le charge de rétablir l'Église chrétienne!

C'est à Londres, et dans l'an 1740, que Swédenborg prétend avoir eu sa première entrevue avec Dieu. Notre visionnaire était à table, et dînait seul avec beaucoup d'appétit. Subitement il aperçoit dans un coin de la chambre *un homme lumineux;* une voix divine lui dit ces paroles mémorables : « *Ne mange pas tant!* » Quelques jours se passèrent, et, à la même heure, le même homme lumineux parut, et dit à Swédenborg : « *Je suis Dieu; va rétablir mon Église!*

Depuis ce moment, Swédenborg abandonna toutes les choses terrestres; il fit des anges sa société habituelle; voyagea dans les planètes, dans les astres et dans les divers cieux; en donna une géographie bien plus détaillée et plus méthodique que celle tracée par Mahomet; tint des conférences fréquentes avec des esprits célestes qui même quelquefois venaient lui parler en plein jour et devant une nombreuse compagnie, qui pourtant ne les voyait et ne les entendait pas; enfin, il assista, en 1757, au *dernier ju-*

gement, qui fut tenu à cette époque dans *le monde spirituel,* quoiqu'on n'en ait pas entendu parler dans *le monde naturel; mais aussi ce monde naturel est mort,* complètement mort, et il n'y a de *vivans* que les initiés de la nouvelle Jérusalem.

Toutes ces révélations et ces visions, jointes à une explication du *sens intérieur de chaque lettre, point et virgule* de l'Ecriture sainte, se trouvent consignées dans environ quarante volumes in-4°, écrits en latin, et imprimés à Londres et à Amsterdam. C'est la quintessence de ces quarante volumes que M. D. V. a essayé de rendre dans un volume de 276 pag., divisé en douze chapitres. Assurément une telle brièveté est bien calculée pour flatter notre paresse ; mais M. D. V. n'a-t-il pas tronqué la théologie de la nouvelle Jérusalem dans quelques points essentiels? C'est ce que je soupçonne, sans oser l'affirmer, attendu que les originaux et l'abrégé sont également au-dessus des facultés intellectuelles d'un profane comme moi.

Je vois dans le 1^er^ chapitre « que Dieu a trois modes » essentiels, ou trois attributs, savoir, qu'il est Dieu-Créa- » teur, Homme-Rédempteur et Verbe-Régénérateur, ce » qui forme la Trinité divine. Ces trois modes sont autre- » ment nommés Jehovah le Père, Jésus-Christ le fils, » et le Saint-Esprit. » Cela n'est pas nouveau ; ce serait précisément l'hérésie de *Sabellius,* puisée dans des Evangiles apocryphes (voyez *Epiphan.*, de Hæres. 62, et *Théodoret,* Hæret. fabul., tom. IV, p. 223, édit. Sirmond), si notre prophète suédois n'eût pas jugé à propos de dire « que Jehovah lui-même s'était revêtu d'un corps et avait » vécu sur la terre comme Jésus-Christ; » ce qui malheureusement se trouve également être une vieille rêverie des hérétiques Praxéas et Noëtus. (*Théodoret,* t. IV, p. 227. *Hippolyt.* contr. Noetum, etc., etc.) Mais lorsque l'apôtre français de la nouvelle Jérusalem en vient à ce qui est vraiment nouveau dans la doctrine de Swédenborg sur la Trinité, il ne nous paraît pas en être un inter-

prète fidèle. Swédenborg considère le Saint-Esprit comme une *opération* divine et éternelle de Dieu sur le genre humain; cette opération, qui est aussi, selon lui, le Verbe ou la parole de Dieu, s'est manifestée continuellement dans le monde spirituel par des correspondances immédiates, mais seulement trois fois dans le monde naturel par le *medium* de trois langues diverses : le vieux Testament est la parole de Dieu en hébreu; le nouveau Testament est la parole de Dieu en grec, et enfin les ouvrages d'Emmanuel Swédenborg forment *la parole de Dieu en latin.* Pourquoi M. D. V. néglige-t-il de bien établir un point aussi essentiel? Serait-ce une réticence dictée par la prudence? ou la nouvelle Jérusalem serait-elle déjà partagée d'opinions? La chapelle des Swédenborgiens à Londres aurait-elle d'autres dogmes que la grande église invisible et introuvable, laquelle doit exister au centre de l'Afrique? ou M. D. V. aurait-il le projet de fonder une petite secte particulière?

Quant aux autres dogmes de Swédenborg, l'exposé de notre auteur paraît fidèle. Nous voyons, dans le chapitre 3, comme quoi il y dans l'*homme naturel* un autre *homme intérieur et spirituel;* cet *esprit* est composé d'un corps lumineux et d'une *âme* qui est, dit notre prophète, « le point » intime dans lequel Dieu influe une émanation de sa di» vinité. » De cette âme, Swédenborg distingue encore la faculté de penser et de vouloir, comme étant un *principe particulier* donné par Dieu à l'âme de l'*homme-esprit.* La langue latine facilitait à Swédenbord l'expression de ces rêves, renouvelés des platoniciens du deuxième siècle; mais son traducteur français est dans un embarras inextricable pour exprimer, dans le sens de Swédenborg, les mots *anima, spiritus* et *mens,* par trois mots correspondans en français. La langue française est éminemment contraire à l'amphigouri métaphysique. Heureux Allemands, à vous seuls est réservé de pouvoir assigner aussitôt un terme dis-

tinctif à chaque abstraction et à chaque chimère qui vous passe par la tête !

La doctrine des *correspondances* est bien plus facile à saisir et à rendre. Tout le monde matériel n'est, selon Swédenborg, qu'une image mystique du monde spirituel ; les rites d'église, les hiéroglyphes d'Egypte, la musique, le corps humain même, tout ici-bas offre la ressemblance de quelque objet qui existe dans les cieux. « Le ciel, dit-il, a » la figure d'un corps humain, une tête, un cœur, des pieds, » des mains, etc. Les sociétés d'anges qui demeurent dans » la tête du ciel excellent par la pensée ; ceux qui habitent » dans les *lombes* sont plus pénétrés de *l'amour divin*, etc. » Les anges sont des *hommes;* ils sont *nourris, vêtus et logés* » par le Seigneur ; ils se *marient*, etc. Les anges habillés » de rouge ont beaucoup d'amour ; ceux vêtus de blanc » sont très-sages ; mais les plus grands seigneurs de l'em- » pire céleste vont tout nus, etc. »

Dans le premier âge du monde, les hommes s'entretenaient avec les anges *par des correspondances ;* mais peu à peu cette *science des sciences* s'est perdue ; la bonté divine l'a ressuscitée en faveur de Swédenborg. M. D. V. néglige ici de nous raconter comme quoi Swédenborg connaissait par sa correspondance céleste les choses qui se passaient à plusieurs centaines de lieues de lui. Il passe pour constant, dans sa secte, qu'étant à Dantzick, il annonça la mort de la reine douairière de Suède à Stockholm, à la même heure et au même instant où cet événement eut lieu. M. D. V. aurait dû rapporter et prouver ce miracle ; mais il se borne à déclamer avec véhémence contre les savans qui, bouffis d'orgueil et d'amour propre, disent que « *Swédenborg était* » *un fou*, et que son esprit a été altéré par la vapeur des » mines dans lesquelles il a travaillé. Apprenez, s'écrie- » t-il, apprenez, insensés raisonneurs, que votre *incrédulité* » est le cachet de votre âme, et que *votre esprit est infecté* » *d'une vapeur bien plus pestilentielle* et plus dangereuse que

» celle des mines, puisque cette vapeur qui vous offus-
» que, et vous empêche d'ouvrir les yeux à *la lumiere cé-*
» *leste*, est *celle qu'exhalent les esprits infernaux !* »

La musique est au nombre des sciences admises dans la nouvelle Jérusalem ; cela va sans dire, la musique est la langue du ciel. Voyez *la Pasilogie de M. Devismes ;* mais quelques *incrédules infernaux* remarqueront peut-être avec surprise qu'il y a eu dans le ciel une autre langue plus ancienne encore : c'est *le langage des yeux;* ce langage est perdu, nous dit M. D. V. Assertion insoutenable ! Ce monde naturel n'est-il pas le type du monde spirituel ? Et n'avons-nous pas encore dans ce monde naturel assez de jolies femmes qui entendent passablement le langage des yeux ? Donc, je soutiens, d'après la science *des correspondances,* que les anges se parlent des yeux, ou cette science est fausse. J'invite M. D. V. à bien observer ces choses-là dans son prochain voyage aux astres ; j'espère aussi qu'il aura soin de nous procurer un vocabulaire de la langue angélique, et de ramasser quelques pierres et minéraux célestes (car il y en a, voyez p. 88) ; enfin, de récolter quelques végétaux du ciel, en ayant soin de bien les conserver en route. Muni de ces échantillons, M. D. V. pourrait lire à l'Institut un mémoire aussi véridique, aussi instructif que celui *sur l'instinct,* qui a été lu par M. D. P. D. N. ; et la Philosophie du Ciel deviendrait un livre aussi important pour les sciences que la philosophie de l'univers.

Nous sommes obligés de tourner en ridicule de si pitoyables ouvrages et de si grandes folies ; si nous osions être sérieux dans des matières de ce genre, nous prouverions combien les hommes ont en tout besoin d'être conduits par des autorités ; et c'est pourtant dans le dix-huitième siècle, dans ce grand siècle des lumières, qu'un philosophe qui avait plusieurs fois changé de religion, posait en principe qu'il fallait élever les enfans sans religion, afin qu'ils pussent en choisir une quand ils seraient en âge de raison.

Sur le caractère du général Suwarow; tiré du Voyage de Pétersbourg à Moscou, etc.; par M. Reinbeck.

(16 septembre 1808.)

Parmi les caractères d'une originalité bizarre que la Russie a produits, le général Suwarow mérite le premier rang, non-seulement comme le plus célèbre, mais encore comme le plus conséquent : car, supposé même que sa bizarrerie ne fût qu'un masque, il a fallu une âme très-forte pour soutenir un rôle semblable. D'ailleurs, ce rôle, rehaussé par les grandes qualités de celui qui le jouait, lui servait encore d'un moyen pour accroître cette célébrité militaire qui était le seul but de ses actions, et la seule chose qui lui fût sacrée.

Une petite taille, un corps sec, nerveux, endurci par l'habitude de la fatigue et des privations, assoupli par des exercices gymnastiques; un regard ferme et perçant, un sang toujours bouillonnant, et qui ne lui permettait jamais un repos complet; une imperturbable présence d'esprit, un courage inébranlable, beaucoup de finesse et d'esprit, une profonde connaissance du cœur humain, une conduite adroite avec une volonté inflexible, de la modération dans les besoins physiques, le désir le plus immodéré de la gloire, peu de sensibilité, et toutes ces qualités réunies sous les dehors de la bizarrerie, pour ne pas dire de la folie, voilà le portrait de Suwarow.

On assure que ce général a dû à ses formes extravagantes plus d'un genre d'avantages; sa prétendue folie l'a souvent servi auprès du souverain, comme sa prétendue bigoterie auprès du soldat. L'histoire secrète de cet homme extraordinaire serait certainement aussi curieuse qu'instructive; mais l'individu qui seul en possédait les matériaux, qui, dans un poste qui le rapprochait de Suwa-

row, avait étudié ce caractère singulier pendant de longues années ; cet individu, dis-je, après avoir souffert beaucoup de lui et à cause de lui, l'a suivi au tombeau avant d'avoir rien publié.

Saint Nicolas était le patron particulier de Suwarow ; il prétendait avoir avec ce saint de longues conversations, et il crut, par sa protection, pouvoir se donner des forces physiques sans bornes. Le matin et le soir, il faisait devant son image de longues prières, accompagnées de beaucoup de signes de la croix.

Le grand principe militaire de Suwarow était d'attaquer toujours le premier, même lorsque l'infériorité du nombre et le désavantage du terrain rendaient l'attaque hasardeuse ; genre de tactique nécessaire vis-à-vis des Turcs, et peut-être très-utile contre un ennemi quelconque. Conformément à ce principe, il eut à peine pris le commandement en chef de l'armée russe dans la dernière guerre contre les Turcs, qu'il fit savoir au général en chef autrichien « qu'il était arrivé, et que, pour le faire savoir » aux Turcs, il les attaquerait sous peu d'*heures*. » L'Autrichien, qui depuis plusieurs mois se tenait sur la défensive, demanda un répit de quelques jours. Suwarow répliqua : « Faites-en comme il vous plaira ; moi, j'attaquerai les » Turcs sur-le-champ avec mes Russes, et je saurai les » battre tout seul. » Il tint parole ; et, lorsque les Autrichiens arrivèrent sur le champ de bataille, la victoire était déjà décidée. Le général en chef autrichien crut devoir féliciter le vainqueur, et se rendit dans sa tente. Quand on vint l'annoncer, Suwarow était à se faire panser d'une blessure qu'il avait reçue dans une partie du corps que l'on ne montre guère à ses amis, et qu'un homme aussi brave n'avait certainement pu montrer à l'ennemi que par hasard. Le chirurgien allait mettre l'emplâtre : « Arrêtez, lui crie Suwarow, et qu'on me dise » exactement à quelle distance se trouve M. le feld-maré-

» chal. — A cent pas. — Et à présent? — A cinquante pas. — Et maintenant? — A deux pas. — Mettez l'emplâtre! » s'écrie-t-il en tournant la partie lésée vers l'entrée de la tente. « Mon général, dit-il au feld-maréchal autrichien, » excusez l'état dans lequel je vous reçois; j'ai eu une » blessure légère, il faut que je la fasse panser; vous n'en » voudrez point à un vieux soldat. »

M. le feld-maréchal fit gravement ses complimens de félicitation, et demanda la permission de les lui réitérer le jour suivant, dans une visite en règle. Suwarow l'invita à déjeûner. Le lendemain, à l'heure fixe, l'Autrichien revint avec une suite brillante et nombreuse. On l'introduisit dans la tente, où il ne se trouvait ni chaise ni table. Suwarow était couché par terre, et avait devant lui quelques pots remplis de bouillie de gruau. Lorsque les Autrichiens entrèrent, il ne se leva presque point, et dit seulement: « Mon général, vous me trouvez déjà à déjeûner; » venez, mettez-vous à côté de moi, et goûtez-en: ce n'est » pas si mauvais. » Il ne resta aux Autrichiens d'autre parti à prendre que de s'asseoir par terre avec leurs beaux uniformes blancs, et de manger du gruau.

Lorsque pour la première fois il fut appelé à la cour dans sa qualité de général en chef, il rencontra sur l'escalier du palais un *chauffeur de poêle :* sur-le-champ il lui donne la main, l'embrasse avec beaucoup de politesse et se recommande à son amitié. « Me voilà à la cour, dit-il » à ceux qui l'entouraient; c'est un pays inconnu pour » moi : on m'a appris que le plus petit individu peut » souvent nous y devenir nuisible; ainsi je dois chercher » à avoir tout le monde pour ami. »

Potemkin prit le rôle de fou que jouait Suwarow pour son vrai caractère, et chercha souvent à le persuader à l'impératrice. Mais Catherine n'insista pas moins à ce que Suwarow fût présent au conseil dans lequel on devait délibérer sur le plan d'opérations pour la prochaine

campagne contre les Turcs. Suwarow y dit tant de folies et d'extravagances, que personne n'y put rien comprendre, et que Potemkin s'en alla, en disant à l'impératrice: « Je l'avais prévu qu'on ne tirerait rien de ce fou-là. » A peine était-il sorti, que Suwarow, dans un discours plein d'énergie, de raison et de clarté, expose son plan de campagne, qui fut adopté, et dont, comme on sait, le succès le plus brillant prouva le mérite. L'impératrice lui témoigna son étonnement de ce qu'il n'avait point parlé de cette manière quand le prince Potemkin était présent. « Je parle à chacun dans le langage qu'il entend, » répliqua Suwarow.

Lorsque Paul Ier voulut introduire parmi ses troupes l'uniforme prussien, Suwarow se permit un acte formel de désobéissance; il refusa d'exécuter les ordres de l'empereur, quant à la portion de l'armée qui était sous son inspection, et il lança des sarcasmes amers contre le monarque. Paul Ier l'exclut du service, et le dépouilla de ses titres. Suwarow annonça tout de suite la résolution de se retirer dans les environs d'un couvent, et d'y mener une vie monastique. Il promit un certain nombre de paysans à ceux de ses anciens amis et officiers subalternes qui voudraient l'accompagner. En effet, beaucoup d'officiers donnèrent leur démission. L'empereur les fit mettre à la citadelle. Ces pauvres gens, arrachés à toutes leurs affaires, perdirent une partie de leur fortune, et éprouvèrent toute sorte de chagrins. Très-peu d'entre eux ont obtenu les récompenses que Suwarow avait promises à leur fidélité. Rentré en grâce à la cour, il a su éluder sa parole sous divers prétextes indignes que je ne citerai point.

Ce fut une scène vraiment plaisante que le départ de Suwarow pour l'exil. Il fit placer sur des chaises les décorations des ordres dont il était revêtu, et le nombre en était immense; puis il s'approcha successivement de chacune d'elles, leur fit de profondes révérences, en baisa

plusieurs, et leur adressa à haute voix les adieux les plus touchans. Il n'emporta avec lui que le portrait de Catherine, orné de brillans.

Les circonstances obligèrent Paul Ier à rappeler Suwarow sur le théâtre de sa gloire. Un chasseur qui lui apportait une lettre écrite de la main propre de l'empereur, arrive au moment où il était à une promenade solitaire. Ayant l'ordre de faire la plus grande hâte, il se fait conduire auprès du général, et lui présente respectueusement l'auguste missive. Suwarow regarde la suscription, qui contenait tous ses titres. « Cette lettre n'est pas pour moi, » dit-il au courrier. Feld-maréchal-général! ce n'est pas » moi; chevalier de tel et de tel ordre! ce n'est pas moi: » et ainsi il continua à répéter pour chaque titre, ce n'est pas pour moi! Le courrier le supplia de décacheter la lettre. « Dieu me préserve, s'écria Suwarow, de décacheter une » lettre de l'empereur qui ne m'est point adressée! » Le pauvre courrier fut obligé de rapporter en tremblant la lettre telle qu'il l'avait apportée. L'empereur ne se fâcha point; il lui écrivit une seconde lettre avec une suscription très-simple. En la recevant, Suwarow se mit à genoux, la baisa respectueusement, et se mit sur-le-champ en route.

Arrivé à Pétersbourg, l'empereur le fit complimenter par son favori, le comte K.... On l'annonce. « K....! s'é- » crie Suwarow, le comte K....! Mais je ne connais point » de famille russe de ce nom. Au surplus, qu'il entre! » Le comte étant entré, il lui demande encore à lui-même son nom, fait toujours l'étonné, et le prie de lui dire de quel pays il est originaire. Le comte, un peu embarrassé, répond enfin: « Je suis natif de la Turquie; c'est à la grâce » du monarque que je dois mon titre.—Ah! dit Suwarow, » vous avez donc sans doute rendu quelques services » éminens. Dans quel corps avez-vous servi? A quelle » bataille avez-vous assisté? — Je n'ai jamais servi dans

» l'armée. — Jamais ! Vous étiez donc employé dans les » affaires civiles ? Et dans quel ministère ? — Je n'ai servi » aucun ministère ; j'ai toujours été auprès de l'auguste » personne de Sa Majesté. — Ah mon Dieu ! et en quelle » qualité ? » Le comte eut beau rechigner, il fut à la fin obligé d'en venir au fatal aveu que l'impitoyable Suwarow voulait lui arracher. « J'ai été le premier valet de » chambre de Sa Majesté impériale. — Ah ! très-bien, » s'écria Suwarow ; et se tournant vers ses domestiques qui étaient présens, il dit à son valet de chambre : « Iwan, » vois-tu ce seigneur ! Il a été ce que tu es ; à la vérité, il » était auprès de notre très-gracieux souverain. Vois-tu » quel beau chemin il a fait ! Il est devenu comte ; il est » décoré des ordres de Russie. Ainsi, conduis-toi donc » bien, Iwan ! Qui sait ce que tu peux devenir un jour ? » Cette scène finie, il pria le comte, mortifié et stupéfait, de lui dire ce dont il était chargé de la part de l'empereur.

Suwarow ne vivait pas sur le meilleur pied avec son épouse, et finit même par s'en séparer. Cependant il continua pendant quelques années à lui témoigner toute sorte d'égards. Une fois, le jour de la fête de son épouse, il s'en trouvait éloigné de plus de 100 werstes (25 lieues). Il se met en route et arrive de grand matin devant la maison qu'elle habitait. Il apprend qu'elle dort encore ; ses femmes veulent l'éveiller ; il le défend, et leur ordonne seulement de lui dire à son réveil que Suwarow était venu pour lui souhaiter sa fête. Sur quoi, il se mit dans sa voiture et repartit. On peut s'imaginer quel fut l'étonnement de la dame en apprenant cette singulière visite.

Il aima tendrement sa fille ; et en effet, elle était digne de toute la tendresse d'un père. Pendant des heures entières, le vieillard lui baisait les mains et excitait chacun des individus présens à répéter après lui qu'elle était une excellente fille ; souvent, dans ces occasions, il courait autour de la chambre en sautant comme un enfant.

Lors du retour de Suwarow à Pétersbourg, de la dernière campagne, on lui avait meublé un appartement au palais impérial, et fait de très-grands préparatifs pour son entrée solennelle. Mais avant qu'il fût arrivé, le vent changea à la cour; et au lieu du triomphe, il n'y trouva qu'une réception très-froide. Il se logea dans une maison particulière, et l'on fit semblant de ne pas s'apercevoir de lui. Cette ingratitude brisa l'âme de Suwarow; le chagrin le conduisit bientôt sur son lit de mort. Il est vrai que son corps inanimé fut exposé en public sous un dais, entouré de toutes ses décorations; mais la salle était si petite, qu'il ne pouvait y entrer à la fois que peu de personnes. Il fut inhumé avec tous les honneurs dus à son grade de général-feld-maréchal, et le monarque lui-même assista à cheval à la cérémonie.

Suwarow éprouva la destinée commune à tant de grands hommes, de survivre à sa fortune. Plus tard, Paul Ier lui fit ériger une statue sur la place d'exercice, près du jardin d'été, où il y avait déjà un obélisque en l'honneur de Romanzof; cependant ce monument ne fut achevé que sous le règne actuel. Alexandre Ier, avec toute sa cour, daigna s'y trouver, lorsqu'en présence du fils de Suwarow, on découvrit solennellement la statue. Elle est insignifiante comme ouvrage de l'art, et les proportions en sont manquées; d'ailleurs, reculée dans un coin de la place, elle n'est visible que pour les promeneurs qui se rendent au jardin d'été. Dans l'église d'Alexandre Newski, qui est en quelque sorte le Panthéon de la Russie, une simple table de bronze, avec le nom de Suwarow, et surmontée d'une lampe toujours allumée, marque la place où ce fameux guerrier est enterré.

Notice biographique sur S. M. Frédéric VI, actuellement roi de Danemarck et de Norwége.

(1e avril 1808.)

L'époque de la vie de Frédéric VI est en même temps celle d'une révolution intérieure dans le royaume dont sa naissance lui assurait le trône. Les diverses crises de cette révolution ont entouré son berceau de dangers, ont rempli le cours de sa vie de peines et de travaux. Assurer la marche de cette grande réforme, la diriger vers le bien public, en éloigner l'influence de l'esprit de parti; telles furent les graves, les épineuses occupations de sa jeunesse. Monté sur le trône à l'âge de 40 ans, loin de recueillir au sein d'une douce paix le fruit de ses longs et nobles efforts, il voit au contraire tout ce qu'il avait fait pour la prospérité de ses peuples, ou détruit ou menacé par un cruel, un perfide ennemi. Non, jamais un prince n'éprouva plus que Frédéric VI cette grande vérité, « que gouverner les » hommes est un travail et non pas un amusement; » vérité qu'un poète danois lui adressa il y a vingt ans, et dont il a fait sa maxime favorite.

Cependant, né dans la deuxième année du règne de son père (en 1768), au sein d'une cour gaie et insouciante, à l'époque d'une tranquillité parfaite, intérieure et extérieure, Frédéric VI semblait appelé à continuer un jour cette série de règnes sans caractère qui depuis 1720 avaient fait descendre le Danemarck de son ancien rang parmi les puissances. Un étranger ambitieux mit un terme à ce long assoupissement; le médecin Struensée, devenu le premier ministre d'un monarque faible d'esprit et de corps, bouleversa tout le système politique et administratif du Danemarck: affranchir l'Etat de l'influence de la Russie, s'allier avec la Prusse et la Suède, anéantir ou du moins

circonscrire les priviléges de la noblesse, abolir la servitude du paysan, asseoir les impositions sur le principe des économistes français, réduire les dépenses, et surtout les libéralités de la cour ; telles étaient les principales vues qu'annonçait cet homme singulier, philosophe par ses idées, visir par sa conduite, et qui nourrissait, dans une âme commune et dans un cœur corrompu, quelques vœux dignes d'un grand homme. Précipité dans l'abîme que son inexpérience et sa fougue avaient creusé sous ses pieds, Struensée laissa au Danemarck deux héritages précieux : il avait le premier, en proclamant (pour son propre malheur) la liberté de la presse, réveillé l'ancien caractère national des Scandinaves, qui, inviolablement attachés à leurs antiques formes monarchiques, abhorrent, plus que toute autre nation, le despotisme, la corruption et l'esclavage. Struensée avait encore, en habile médecin, donné au prince Royal une éducation physique sévère, et même dure ; une éducation tout opposée à la mollesse des cours et au luxe royal : ainsi, c'est en quelque sorte à Struensée que les Danois doivent, et la conservation de l'héritier du trône, et la renaissance de cet honneur national, qui seul en Europe peut soutenir les monarchies.

A peine âgé de quatre ans, Frédéric VI se trouva dans une position qui rendait son sort extrêmement douteux. Sa mère, quoique sœur de celui qui se dit aujourd'hui le *roi de l'Océan,* languissait dans un affreux exil, victime d'accusations mal prouvées. Il était physiquement impossible de jeter le moindre doute sur la légitime naissance du prince Royal ; mais on l'insultait dans la personne d'une sœur chérie que depuis la nation entière a généreusement vengée, en lui vouant un amour sans bornes. Les augures sinistres se multipliaient autour du berceau de Frédéric VI. On savait partout que le roi était dans un état qui le rendait incapable d'avoir aucune volonté propre. On savait que la veuve de Frédéric V, l'ambitieuse Juliane-

Marie, était à la tête d'une branche puînée, qui, proche héritière du trône, pouvait espérer tout de l'extinction de la branche régnante. Les calomnies imaginées par Juliane-Marie contre l'infortunée Caroline-Mathilde semblaient avoir un but ultérieur et plus criminel encore. Mais, dans ses vives craintes, la nation s'était trompée sur le genre de machiavélisme politique qu'on attribuait à cette princesse allemande. Il paraît qu'elle bornait ses plans à tenir l'héritier de la couronne dans une tutelle sévère, qui lui eût assuré à elle-même le plaisir de ne quitter les rênes du gouvernement qu'en quittant la vie.

Si l'on excepte cette tendance naturelle à perpétuer son pouvoir, on ne peut reprocher au règne de Juliane-Marie qu'une certaine faiblesse et un certain attachement à tous les préjugés. Cet esprit de routine rendit nulles toutes les réformes annoncées, projetées ou commencées. Cependant, les canaux, les routes, et plusieurs autres établissemens publics du Danemarck, doivent beaucoup au règne de Juliane-Marie. M. de Guldberg, premier ministre, homme très-érudit, très-pieux, et l'un des bons historiens du Danemarck, mais dépourvu d'énergie et de vues politiques, dirigea l'éducation de Frédéric VI comme il eût pu diriger celle d'un particulier : il faut avouer qu'il ne négligea rien pour inspirer au jeune prince cette piété sincère, cette sévérité de mœurs, cet amour de l'ordre qui l'ont constamment honoré.

Bientôt l'élève se sentit plus fort que le gouverneur ; et ce prince adolescent renversa le pouvoir d'une princesse vieillie dans les intrigues politiques. En 1784, âgé de 16 ans, Frédéric VI se lève au milieu du Conseil d'Etat, impose silence aux vieux ministres, et se fait reconnaître *corégent* de son père. La vérité historique nous oblige de dire que le comte André de Bernstorf fut l'âme de cette révolution, de laquelle date la prospérité intérieure du Danemarck. Ce fut à côté d'un guide aussi éclairé que Frédé-

ric VI fit son noviciat dans le grand art de régner. Mais quel noviciat! En moins de 12 ans, c'est-à-dire depuis 1784 jusqu'en 1796, la face du pays changea. De grandes épargnes dans toutes les dépenses d'ostentation permirent d'augmenter l'armée de terre, de mieux armer et entretenir les troupes; enfin, de rassembler souvent, pour les exercices militaires, les soldats qui autrefois végétaient dans les garnisons. La classe des cultivateurs danois, rendue à cette liberté civile que leurs frères de Norwége n'avaient jamais perdue, supporta avec joie le fardeau de la conscription militaire. Loin de rien perdre par l'affranchissement des paysans, les seigneurs virent leurs terres doubler de prix et de revenus.

Le même esprit d'humanité dicta de sages réglemens, qui dans les colonies danoises changèrent l'esclavage des nègres en une douce domesticité. Une neutralité parfaite ouvrit au pavillon danois toutes les mers du globe. On abandonna comme peu approprié aux localités du pays, le système d'encouragemens directs, de réglemens et de prohibitions, au moyen duquel les gouvernemens précédens avait essayé de forcer les progrès du commerce et des manufactures : on comprit qu'un petit pays, situé entre deux mers, devait suivre d'autres principes commerciaux que les grands états manufacturiers; en conséquence, on laïssa au génie de la nation un libre essor, et aussitôt l'industrie profita de ses ressources naturelles; on facilita le transit des marchandises étrangères; on diminua le tarif des douanes, et aussitôt leur produit se doubla. De nouvelles villes de commerce s'élevèrent jusque sur les stériles rivages de l'Islande. Peut-être dans les mesures relatives aux finances, respecta-t-on trop la liberté du commerce; du moins il semble singulier qu'avec l'ordre et l'abondance établis dans le trésor public, au moyen d'une caisse d'amortissement, on n'ait point réussi, par quelque mesure de vigueur, à s'affranchir du joug d'une petite répu-

blique marchande, et que les agioteurs de Hambourg aient, de temps en temps, ressaisi leur ancien privilége de fixer à leur gré le cours des papiers danois.

L'amour et la confiance de la nation furent la récompense des travaux auxquels le jeune prince se livrait. Plus d'une fois la voix publique sembla l'inviter à joindre le titre de roi à l'autorité suprême dont il était le dépositaire; mais la piété filiale et peut-être la prudence le décidèrent à se refuser avec opiniâtreté à toutes les mesures qui auraient pu, même légitimement et constitutionnellement, le porter sur le trône avant la mort de son père.

Le système de gouvernement que suivait Frédéric VI ne fut pas à l'abri de toute critique. Il parut quelquefois que le goût personnel de ce prince le portait à exagérer l'utilité de l'armée de terre aux dépens de la marine; cependant, si les dépenses pour cette partie ont paru trop bornées, la calomnie seule osa révoquer en doute l'ordre admirable qui régnait dans les arsenaux de mer de Copenhague; les Anglais, juges irrécusables, en sont convenus à la face de l'Europe. D'ailleurs Frédéric VI, instruit des regrets qu'inspirait à la marine cette préférence dont l'armée semblait jouir, tourna promptement ses soins paternels vers cet objet; et digne descendant de ce Christian IV qui commandait ses escadres en personne, il eut bientôt la flotte la mieux construite, la mieux gréée et la mieux armée que les forces de ses états le purent permettre.

Dans tous ces changemens, Frédéric VI et son fidèle ministre soumirent leurs projets à des discussions publiques, et surent ainsi exciter et armer l'opinion publique elle-même contre les abus et les préjugés qu'il fallait combattre. Cependant le bien est toujours accompagné de quelques maux. La liberté accordée aux écrivains, liberté dont les bornes sont si difficiles à fixer d'une manière claire et uniforme, fut la source de quelques chagrins intérieurs dans la famille politique; mais quel est le Danois qui

voudrait rendre un public étranger juge de ses différends domestiques?

Heureuse ma patrie, si elle n'eût connu la grande guerre civile de l'Europe que par des débats imprimés! Mais l'Angleterre, qui jusqu'en 1798 avait respecté une neutralité protégée par les forces unies du Danemarck et de la Suède, apprit avec joie que Gustave IV Adolphe avait rompu ces heureux liens, noués par le sage Bernstorf. L'Europe connaît les malheurs que cette fausse politique a attirés sur le Nord; il serait inutile de retracer des événemens que l'indignation a gravés dans tous les cœurs; il serait encore plus inutile de faire l'éloge de la constance qu'a montrée Frédéric VI au milieu de tant de douleur.

Et que pourrait ajouter notre faible voix aux cris unanimes du Nord et de l'Europe entière; aux témoignages d'estime que les deux plus grands souverains du monde ont donnés au chef des Danois, en proclamant dans des actes solennels la dignité morale de sa conduite, et en se déclarant les vengeurs de l'atroce offense commise moins encore contre le Danemarck que contre le droit commun de tous les peuples civilisés?

La Confrérie de la Corne; par M. A. Kotzebuë, traduit de l'allemand.

(10 août 1808.)

La vérité est dans le vin, dit un ancien proverbe latin, auquel le poète Owen ajoute: « En ce cas, les Allemands seront sûrs de la trouver. »

Si latet in vino verum, ut proverbia dicunt,
Invenit verum Teuto, vel inveniet.

Long-temps avant Owen, ainsi que long-temps après lui, on s'est moqué en vers et en prose du penchant des Allemands pour la boisson. Tacite dit : « Boire nuit et jour » n'est point honteux chez les Germains ; ils font des al- » liances, des réconciliations tout en buvant ; c'est en bu- » vant qu'ils élisent leurs chefs, et qu'ils font la guerre et » la paix. Dans les festins, disent-ils, il n'y a point de dis- » simulation : le vin anime aux entreprises hardies. »

Dans le v^e^ siècle, Salvien reprocha sévèrement aux Allemands de se livrer à la boisson avec excès ; et dans le x^e^ siècle, l'empereur grec Nicéphore Phocas dit publiquement à l'évêque de Crémone, envoyé de l'empereur Otton I^er^ : « Les soldats de votre maître font un dieu » de leur ventre, et ne sont braves que quand il s'agit de » boire. » Ce qui est frappant surtout, c'est que les empereurs, même à leur couronnement, étaient obligés de promettre au pape par serment de ne point s'enivrer. « *Vis- » ne sobrietatem, cum Dei auxilio, custodire!* Voulez-vous, » à l'aide de Dieu, conserver votre sobriété ? » C'était la formule que le pape avait coutume d'adresser à l'empereur.

La noblesse ne le céda point aux princes sous ce rapport : c'était en buvant qu'elle se montrait digne de son origine ; c'est ce qui a fait dire à un vieux poète (Bruchius):

Illic nobilitas alterno nomine digna
Exhaurire cados, siccareque pocula longa.

Ce penchant à la boisson s'accordait dans le moyen âge non-seulement avec l'honneur, mais encore avec la piété. Les habitans de Strasbourg, hommes et femmes, se rassemblaient le 29 août dans la cathédrale pour y célébrer la fête de la dédicace de cette église par des régals. Cette fête populaire se conserva jusqu'en 1549, où elle fut entièrement abolie par un synode tenu à Saverne.

Souvent aussi, en Allemagne, on honorait les tombeaux par des libations de vin. C'est ainsi qu'aux funérailles du poète Henri Frauenlob, qui avait chanté sans cesse les charmes du beau sexe, les dames de Mayence répandirent sur sa tombe non-seulement des larmes, mais encore du vin, et même avec tant de profusion, que le cloître où ce poète fut enterré en était tout inondé.

En 1168, l'évêque de Strasbourg fit bâtir, sur le sommet d'un rocher auprès de Saverne, un château appelé Haut-Barr, qui passa bientôt pour une des plus importantes forteresses de cette province, et où, dans le XIII^e^ siècle, allèrent s'établir beaucoup de nobles vassaux de l'église de Strasbourg. En 1583, l'évêque Jean de Manderscheidt-Blankenheim fit de nouveau fortifier ce château; et en 1586 il y fonda, sans doute pour attirer encore plus d'habitans, *la Confrérie de la Corne*. Pour être admis dans cette société, il fallait vider d'un seul trait une corne énorme, contenant deux pintes. Il n'y a pas plus de trente ans qu'on la conservait encore dans la cave du château de Saverne, ainsi qu'un registre où étaient inscrits les noms de tous les confrères de la Corne, avec leurs devises. Il n'est pas besoin de dire qu'autrefois presque tous les peuples, les Germains surtout, se servaient de cornes pour boire. La corne de Haut-Barr était artistement garnie de trois anneaux de cuivre, sur le premier desquels on lisait cette inscription : *India remota cornu dedit, da, Deus, præsens præsidium huic arci, tuoque favore cornu illius evehe.* (Le pays lointain de l'Inde a donné cette corne. Daigne accorder, ô Dieu, ta protection à ce château, et rends célèbre par ta faveur la corne qu'il possède.) Sur l'anneau du milieu on lisait : *Reperi destitutum, reliqui munitum, maneat tibi tuta custodia;* et sur le troisième : *Non minor est virtus, quàm quærere, parta tueri.* Le registre renferme beaucoup de noms célèbres. Parmi les fondateurs de la confrérie se trouvaient, entre autres, Henri de Bohenhausen,

le grand-maître de l'ordre Teutonique ; Frédéric, duc de Saxe ; les comtes de Salm, de Nellemburg, etc... En 1591 se sont fait inscrire les deux comtes palatins Reinhard et George-Jean ; en 1615, Léopold d'Autriche, l'évêque de Strasbourg, les comtes de Furstenberg, Ortenburg, Lichtenstein, Limburg. Le maréchal de Bassompierre eut un jour une aventure fameuse avec les révérends gardiens du château de Haut-Barr. Voici comme il la raconte :

« Je partis d'Amberg le lendemain, et m'en revins en » trois jours à Strasbourg à dîner, et à coucher à Saverne. » Je me mis à table pour souper avant d'aller voir les » chanoines au château ; mais comme je commençais, » ils arrivèrent pour me prendre et me mener loger au » château. C'étaient MM. le Domdekan ou doyen des » Créanges, et les comtes de Quesle et de Rifferscheidt. Ils » avaient déjà soupé, et étaient à demi ivres. Je les priai » que, puisqu'ils me trouvaient à table, ils s'y missent plutôt » que de m'emmener attendre le souper au château ; ce » qu'ils firent ; et en peu de temps, de notre soif, Guitaud et » un mien compère, maître des monnaies de Lorraine, et » moi, nous les achevâmes si bien d'enivrer, qu'il les fal- » lait remporter au château ; et moi je demeurai en mon » hôtellerie. Et le lendemain, à la pointe jour, je montai » à cheval, pensant partir ; mais ils avaient la nuit envoyé » défendre que l'on ne me laissât pas sortir ; car ils vou- » laient avoir leur revanche de ce que je les avais enivrés. » Il me fallut donc demeurer ce matin-là au dîner, dont » je me trouvai bien mal ; car, afin de m'enivrer, ils mi- » rent de l'eau-de-vie dans mon vin à mon avis, bien » qu'ils m'aient depuis assuré que non, et que c'était seu- » lement d'un vin de Lesperg, qui était si fort et fumeux » que je n'en eus pas bu dix à douze verres, que je ne per- » disse toute connaissance, et que je ne tombasse dans » une telle léthargie, qu'il me fallut saigner plusieurs fois, » me ventouser et me serrer avec des jarretières les bras

» et les jambes. Je demeurai à Saverne cinq jours en cet » état, et perdis de telle sorte le goût du vin, que je de- » meurai plus de deux ans non-seulement sans en pouvoir » boire, mais encore sans en pouvoir sentir sans horreur (1). »

Cependant il paraît que ce goût lui revint; car il rapporte lui-même qu'ayant été une seconde fois à Saverne, les révérends pères le régalèrent, et qu'ils s'enivrèrent tous comme il faut.

La Confrérie de la Corne éprouva quelques revers, et se ressentit des événemens de la guerre. En 1634, les Français s'emparèrent de Haut-Barr, ce qui est indiqué dans le registre par ces mots : « Le dernier janvier, le comte de » Salm remit le château au roi de France, et l'on but dans » la grande corne le *oiderkomme* (au revoir). Le duc de » Saint-Simon fut nommé gouverneur du château, et puis » confrère de la Corne : il la vida le 17 avril avec toutes » les cérémonies usitées. L'épouse et la fille du duc y bu- » rent également. » Les derniers confrères se firent inscrire le 19 septembre 1635. Dans la même année, Haut-Barr fut surpris par les Impériaux; mais les Français le reprirent l'année d'après sous le commandement du duc Bernard de Veimar. Ils restèrent en possession de ce château jusqu'à la paix de Westphalie. A cette époque, Haut-Barr fut rendu à l'évêque, après que les fortifications eurent été rasées : mais la fameuse corne, ainsi que le registre, furent transférés au château de Saverne.

En 1729, la maréchale de Noailles écrivit dans le livre ce qui suit : « J'ai passé par hasard à Saverne; j'ai vu la » corne, mais je n'y ai pas bu. » Au-dessous de ces mots, en sont écrits d'autres que voici : « Nous, évêque-duc de » Langres, pair de France, certifions que la susdite men- » tion n'est que trop vraie; mais que néanmoins on a vidé- » la corne à plusieurs reprises, le tout à la santé de l'aima » ble madame la maréchale. »

(1) Mémoires du maréchal de Bassompierre, tom 1.

Histoire de France pendant le XVIII^e^ *siècle*; par M. Lacretelle le jeune.

(19 décembre 1808.)

§ I^er^. Dans une composition historique, destinée non pas à débrouiller le chaos des siècles obscurs et des événemens peu connus, mais à nous retracer d'une manière attachante des faits que nous connaissons et dont nous avons les résultats sous les yeux, la critique doit principalement examiner deux choses: *l'esprit* dont l'historien paraît animé, et *l'art* avec lequel il a ordonné, dessiné et colorié ses tableaux.

Un bon esprit est le premier talent de l'historien. L'amour de la patrie a-t-il élevé son âme au-dessus de toutes les haines de parti et de toutes les préventions personnelles; l'amour du genre humain a-t-il étouffé dans son cœur jusqu'aux préjugés nationaux; défend-il la dignité de l'homme, les intérêts des nations, la cause de la civilisation; a-t-il puisé dans la saine philosophie le courage de dire toutes les vérités, même celles qui blessent la cendre orgueilleuse des rois; s'est-il armé d'une sainte indignation contre l'injustice et la corruption; s'est-il pénétré d'un noble enthousiasme pour les actions généreuses et héroïques; certes, s'il a d'ailleurs un talent formé à l'école de la bonne littérature, l'historien animé des sentimens que nous venons de retracer trouvera avec facilité ces mouvemens d'éloquence qui entraînent le cœur, ces traits sublimes qui transportent l'âme, tandis que l'écrivain esclave des passions, des préjugés et des superstitions, tourmentera inutilement sa rhétorique mercenaire, et épuisera en vain toutes les ressources de son servile génie, pour nous forcer à haïr la vertu et à admirer le crime.

N'en doutons point, un esprit libre et ferme, indépendant et juste, est le véritable génie d'un historien. Mais combien est-il difficile, même pour un semblable esprit, de conserver toujours le calme et l'équilibre lorsqu'il se hasarde à écrire l'histoire des événemens contemporains ou récens! Il faut descendre dans l'arène des factions pour les observer, pour les juger, et les factions ne veulent qu'être appuyées et flattées; il faut n'avoir devant les yeux que l'austère, l'incorruptible postérité, tandis que tout autour de vous ne s'agite, ne se tourmente, ne se rallie, ne se divise que pour les intérêts du moment!

Toutefois, les anciens avaient pour écrire l'histoire contemporaine un avantage qui manque en général aux modernes, et que nos littérateurs n'ont pas assez apprécié. Il existait à Rome et dans Athènes un esprit public qui, transmis de génération en génération, passait intact à travers toutes les révolutions, et survivait même à la chute des institutions qui l'avaient fait naître; il y avait une politique fixe et nationale qui modérait, sinon les actions, du moins les paroles des factions les plus exagérées; un grand intérêt d'Etat ennoblissait et enchaînait à un certain point les ambitions particulières : une vénération religieuse réunissait les ennemis même autour des autels qui étaient à la fois ceux du ciel et ceux de la patrie. Voilà pourquoi les historiens de l'antiquité, quoique d'ailleurs esclaves des préjugés nationaux, montrent tant de fierté et tant d'indépendance dans tout ce qui ne blesse pas ces illusions sacrées : ce qui soutient l'essor de ces historiens, c'est moins leur propre esprit que l'esprit de leur nation; et c'est grâce au génie de Rome elle-même que Salluste, malgré sa haine personnelle, n'osa inculper Cicéron; que Tite-Live put être impunément *Pompéien* sous Auguste, et que Tacite, après les règnes des Tibère et des Néron, sut encore être Romain.

D'autres temps, d'autres formes de la société humaine,

Les liens d'une religion universelle ont réuni les peuples que divisaient leurs systèmes de croyance politique; une civilisation plus également répandue a effacé les préventions nationales; une philosophie plus indépendante de l'État et la stabilité naturelle des institutions monarchiques ont paralysé les grandes passions politiques : en un mot, nous sommes beaucoup moins citoyens, et nous nous croyons plus hommes que les anciens. Ainsi les préjugés nationaux enchaînent moins un historien moderne, mais aussi ils ne lui prêtent plus leur force et leur énergie; les événemens historiques eux-mêmes excitent un intérêt moins passionné depuis qu'ils ne sont plus les résultats des délibérations nationales et de l'enthousiasme populaire; une nation moderne trouve dans son histoire plutôt la galerie de ses rois que le portrait de son propre caractère. L'historien n'est donc plus cet orateur de la patrie, revêtu d'une magistrature que l'opinion consacrait et à qui l'orgueil national prêtait toute sa puissance; ce n'est plus qu'un simple particulier qui trouve des charmes dans les études historiques, qui veut faire preuve de talent et qui désire mériter les suffrages du monde savant et littéraire. Ce particulier bravera-t-il la haine des familles puissantes, en exposant les vices ou folies de leurs ancêtres? Ira-t-il fouiller dans la poussière des archives pour tirer au jour les trames secrètes et les crimes obscurs qui remplissent une si grande partie de l'histoire moderne? Même quand il trouve à retracer un règne glorieux, pourra-t-il se livrer à une franchise entière? Dévoilera-t-il les ressorts cachés de la politique d'un gouvernement dont il est le sujet? Jugera-t-il les plans discutés dans le sanctuaire du cabinet de son souverain? En a-t-il les moyens? En a-t-il le droit? Je dirais même, en a-t-il le *devoir?* Dans un état social où la dignité de l'homme et la dignité du citoyen tiennent à deux ordres de choses séparés, ne peut-on pas, même avec l'esprit le plus libre, avec l'âme la plus fière, se croire

dispensé de dire des vérités dont le grand public n'a que faire ?

Voilà les obstacles qui ont jusqu'ici arrêté, chez les nations modernes, l'essor de la muse historique. Ces obstacles deviennent plus difficiles à surmonter à mesure que les temps que veut embrasser l'historien se rapprochent de celui qui l'a vu naître. Les histoires contemporaines sont presque toutes ou d'ennuyeux catalogues d'événemens, ou de fastidieux plaidoyers d'un parti contre l'autre; enfin, des mémoires dédiés par l'envie à la crédulité, véritable ivraie qui infeste le champ de l'histoire et y étouffe le germe des productions plus utiles. Ce minutieux esprit de coterie, cette manie anecdotique, ces petites passions de famille ont surtout trouvé à s'exercer sur l'histoire de l'ancienne France, dans laquelle les intrigues des courtisans et des maîtresses royales occupent malheureusement un si grand espace.

Il était digne de l'immortel fondateur de la France nouvelle, de rappeler la muse de l'histoire à son antique dignité; de ranimer cette voix des siècles à qui il a fourni tant de matière; de rendre aux historiens toute leur considération, toute leur liberté, tout leur courage, en les prenant sous sa protection.

C'est sous des auspices aussi heureux que paraît l'*Histoire du* XVIII^e^ *siècle*. L'auteur occupe déjà un rang très-élevé parmi les historiens; son Précis de la révolution a annoncé à la France un écrivain supérieur à ceux qui jusqu'alors s'étaient essayés dans l'histoire du dernier et du plus mémorable des siècles modernes. On convint généralement que M. Lacretelle le jeune avait montré, comme juge des hommes et des événemens, un respect généreux envers la faiblesse et le malheur, une indépendance très-marquée au milieu de deux opinions également exagérées, également fanatiques, et autant de franchise qu'on peut en espérer d'un contemporain; on convint

encore que son style, élégant et harmonieux, se perdait quelquefois dans le vague, s'égarait d'autrefois dans une recherche minutieuse, mais que bien plus souvent et avec une flexibilité vraiment rare, il reproduisait, tantôt la marche grave et majestueuse de Tite-Live, tantôt les touches fières et heurtées de Salluste.

Nous examinerons dans deux articles jusqu'à quel point les deux premiers volumes de l'*Histoire du* XVIII^e^ *siècle* répondent à l'attente qu'excite le nom de l'auteur.

(25 décembre 1808.)

§ 2. Le XVIII^e^ siècle, époque de bonheur, de puissance et de gloire pour tant d'autres nations européennes, a été, dans sa totalité, une époque de malheurs, de faiblesse et de décadence pour la monarchie française. Tandis que la Russie vit une grande femme polir et achever l'édifice fondé par un grand homme; que l'Angleterre se rendait maîtresse du commerce du monde; que la Prusse se plaça au rang des grandes puissances; que l'Autriche, le Danemarck et la Suède commencèrent des réformes intérieures, des conquêtes pacifiques, bien plus utiles que celles qu'on doit aux hasards des combats, la France, cette antique métropole de la civilisation moderne, avait vu ses rois avilis et courbés sous l'autorité des femmes, ses princes et ses grands amollis par le luxe et les voluptés, le sanctuaire de ses lois profané, ses magistrats dépouillés de leur autorité, ses drapeaux humiliés sur tous les points du continent, son pavillon exilé de toutes les mers, son crédit anéanti, et l'esprit de la révolte et de l'anarchie préparant ouvertement la chute de tout l'édifice national. Elle s'était relevée plus d'une fois, elle avait plus d'une fois rappelé son ancien héroïsme et sa sagesse ancienne; mais ces élans momentanés ne servaient qu'à rendre plus sensible la marche rétrograde de la monarchie, considérée

dans son ensemble. Enfin, une catastrophe à jamais mémorable ne prouve que trop l'horrible énergie du mal dont toutes les parties du corps politique et social étaient dévorées.

Il est évident, d'après cet exposé, que, pour apprécier le XVIII^e^ siècle, il faut avoir soin de distinguer l'histoire de France et l'histoire de l'Europe en général. C'est ce qui paraît avoir échappé à l'attention de tous ces écrivains qui depuis une dizaine d'années disputent avec tant de feu sur le mérite relatif des deux derniers siècles : dispute vaine, s'il en fût jamais, et dans laquelle de très-bons esprits ont inutilement employé beaucoup de talent. Ceux-ci, ne voyant le suprême bien que dans le libre développement de toutes les facultés humaines, ont cru ne pas pouvoir trop exalter un siècle dans lequel une philosophie hardie avait osé soumettre à un nouvel examen toutes les idées consacrées par l'opinion ou par les lois ; ceux-là, pensant avec raison que le maintien des mœurs, la tranquillité des peuples et la sûreté des états sont des biens supérieurs à tout autre, attendu que l'existence même de la civilisation en dépend, ont jugé avec une sévérité impitoyable l'âge qui avait vu naître et expirer tant de systèmes d'innovation, et l'essai même d'un changement total de toutes les institutions sociales. A ces deux manières de voir, dictées par des principes différens en métaphysique et en morale, se sont mêlées deux autres opinions non moins exclusives, non moins fanatiques, quoique moins directement opposées : l'une se fondait sur le juste enthousiasme que doivent inspirer à tout homme de goût les grands orateurs et les grands poètes dramatiques du siècle de Louis XIV ; l'autre avait pour base la reconnaissance due aux écrivains qui, dans le XVIII^e^ siècle, ont ouvert de nouvelles routes à l'éloquence et à la poésie. En partant de deux sentimens aussi irréprochables, les partisans de l'un et de l'autre siècle ont fini par

lancer des anathèmes contre tout ce qui n'était pas du siècle qu'ils avaient pris sous leur protection. Eveillés par cette lutte bruyante des littérateurs, les savans et les femmes, les oisifs et les gens d'affaires, en un mot, tout le monde s'est mêlé d'une dispute dans laquelle personne n'avait raison ni ne pouvait l'avoir.

Il manquait un terme de comparaison ; il était impossible d'apprécier les deux derniers siècles avant que l'aurore du grand siècle dans lequel nous vivons fût venue dissiper tous les fantômes et anéantir toutes les illusions que l'esprit de parti s'était créés de part et d'autre. Peut-être même il faut attendre le développement et la consolidation des grands édifices politiques que nous voyons s'élever de toutes parts, et surtout le calme universel qui doit être le résultat inévitable de tant de commotions, pour juger avec une parfaite tranquillité toute la série des événemens qui nous auront conduits à cet état d'un équilibre stable. Mais déjà nous pouvons reconnaître en partie l'exagération qu'on a mise dans les jugemens sur le dernier siècle ; nous voyons jusqu'à l'évidence qu'on en a dit et pensé à la fois trop de bien et trop de mal. Exalterait-on aujourd'hui le plus léger effort de l'esprit humain pour pénétrer dans des routes interdites à sa faiblesse? Vanterait-on comme des prodiges les moindres progrès des lumières, sans se rappeler combien on est toujours redevable à l'âge précédent, et quel immense chemin on laisse à parcourir aux générations suivantes ? Ignore-t-on aujourd'hui combien d'erreurs nouvelles et de nouveaux préjugés le siècle des lumières a vus naître ?

Et ces folles théories de législation, ces romanesques plans d'administration, ces rêves d'économie politique admirés par le XVIIIe siècle, les souffrirait-on aujourd'hui que les délibérations d'un conseil de sages, appliquées à la législation d'un grand peuple, ont indiqué, dévoilé, divulgué tous les secrets, toutes les difficultés, toutes les

ressources de la science législative? Mais convenons aussi, de l'autre côté, qu'on dit trop de mal de ce fameux siècle, en condamnant jusqu'au vœu si généreux et si juste d'une régénération aussi nécessaire, en méconnaissant jusqu'aux intentions les plus pures, dès qu'elles se trouvent unies à des vues exagérées, et surtout en s'obstinant à voir uniquement le produit des idées philosophiques, dans ce qui était bien plus le résultat des circonstances malheureuses, des ambitions particulières, de la faiblesse des gouvernans, de la corruption des grands, et de l'anéantissement du crédit public.

C'est dans cet esprit d'une impartialité parfaite que M. Lacretelle a conçu et exécuté le vaste tableau historique dont il nous présente aujourd'hui une partie. Voulant sans doute éviter une concurrence dangereuse avec l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, il ne commence son récit qu'à l'an 1709, époque des plus grands malheurs d'un monarque qui a réfléchi beaucoup d'éclat sur la France, mais qui a laissé les germes de tous les maux politiques dont sa dynastie a été la victime. M. Lacretelle a mis beaucoup d'adresse à grouper dans le même tableau les grandes vertus personnelles de Louis XIV et les grandes erreurs politiques de son règne. On admire l'élévation de son âme, la noblesse de ses manières, la délicatesse de ses sentimens, la droiture de ses intentions envers son peuple; mais on regrette qu'un si beau naturel n'ait point été perfectionné par les conseils d'un Fénelon; on reste persuadé qu'il lui manquait de la fermeté envers les flatteurs, de l'indépendance de caractère vis-à-vis du clergé et de la cour de Rome, et surtout des connaissances nécessaires à tout prince qui veut surveiller ses ministres. M. Lacretelle présente avec la même impartialité sévère l'histoire de cette fameuse régence, qui est regardée avec raison comme le prélude de la révolution, mais dont les désordres jusqu'à présent n'a-

vaient été retracés que d'une manière incomplète. Que n'a-t-on pas imprimé sur les débauches du Régent et de ses favoris? Dans les cyniques tableaux de cette cour corrompue, les uns ont entrevu un moyen d'avilir les rois et les grands, les autres en ont fait un chef d'accusation contre la philosophie. L'histoire se garde de trop s'arrêter sur des détails de vie privée, environnés de tant d'incertitudes ; elle consacre ses pinceaux à de plus nobles sujets; elle nous peint le clergé d'un grand royaume empressé de s'humilier aux pieds d'un parvenu, qui, par l'infamie de ses mœurs, souillait la pourpre romaine; un premier ministre français pensionné par l'Angleterre, toute la noblesse se précipitant dans le labyrinthe de l'agiotage, et les grands seigneurs recherchant l'amitié de leurs laquais enrichis, enfin les corps qui se prétendaient revêtus d'une magistrature nationale déployant plutôt une fastueuse éloquence qu'une noble fermeté de caractère, et tous ces prétendus Catons parlementaires transigeant promptement avec leurs devoirs pour éviter les horreurs d'un exil sur les bords rians de la Loire.

Quand on considère l'ensemble de ces désordres, on voit clairement que le principe de tout le mal était l'amour effréné des plaisirs dont toutes les classes supérieures de la nation étaient animées. Mais, qui avait fait naître cette disposition des esprits? Celui qui, pour enchaîner la fierté un peu sauvage d'une noblesse toujours prête à former des partis, l'avait attirée dans une cour brillante, l'avait bercée de riantes illusions, l'avait enivrée de jouissances fastueuses, sans penser à établir des institutions propres à conserver, en l'épurant et en l'adoucissant, l'austère morale de l'ancienne chevalerie. C'est l'imprévoyance de Louis XIV sur ce point qui seule a rendu possible cet affreux débordement de tous les vices qui, sous la régence, mina tous les piliers de l'édifice social et en prépara la chute.

Nous aurions trouvé du plaisir à suivre M. Lacretelle dans l'histoire du ministère du cardinal Fleury, qui occupe la plus grande partie du second volume de son ouvrage. Cette époque, où la timide prudence d'un vieillard maintint la gloire de l'Etat au dehors sans oser ni sonder ni guérir les plaies au dedans, eût pu être l'heureuse époque d'une restauration fondamentale de la monarchie, si, à l'érudition d'un savant théologien, le cardinal Fleury eût joint assez de lumières d'un autre genre pour apprécier l'esprit naissant de la philosophie moderne, et pour tourner au profit de l'Etat cette fermentation de toutes les idées nouvelles, qui déjà commençait à se manifester. Peut-être M. Lacretelle est-il injuste envers la mémoire de ce premier ministre, en prétendant qu'il donna à Louis XV une mauvaise éducation dans le dessein de le gouverner : il nous semble qu'un historien tout-à-fait impartial eût dû se demander : Le cardinal Fleury avait-il la liberté d'élever le jeune roi d'une manière plus digne de lui?

M. Lacretelle termine son second volume par le tableau des commencemens du règne immédiat de Louis XV et de cette guerre de la succession d'Autriche, dans laquelle deux étrangers (Maurice de Saxe et le Danois Lowendahl) soutinrent l'honneur chancelant des armes françaises. Partout l'historien se tient en garde contre l'esprit de parti; partout il développe avec sagacité les causes de la décadence de la monarchie, sans supposer, avec tant d'autres écrivains, une prétendue décadence de la nation en général. Lorsque le troisième volume aura paru, nous entrerons dans quelques discussions sur la manière dont l'auteur envisage le long règne de Louis XV.

(12 janvier 1809.)

§ 3. L'art de l'historien embrasse tant de parties distinctes, qu'il est presqu'impossible pour un seul homme de les réunir toutes. La diction des meilleurs écrivains n'a pas été à l'abri d'une juste critique : le naturel et la simplicité d'Hérodote ressemblent quelquefois à de la trivialité; la manière savante de Thucydide manque quelquefois de grâce ; il arrive de temps en temps à Tite-Live d'employer trop de mots, et à Tacite de ne pas en employer assez. D'autres historiens, sur la trace de Quinte-Curce, s'égarent dans les sentiers fleuris d'une élégance minutieuse et monotone. L'ordonnance générale du récit est une partie encore plus difficile que la diction : les historiens de l'antiquité possédaient à cet égard un grand avantage sur les modernes ; le cercle des événemens qu'ils avaient à parcourir était moins vaste, les rapports entre les nations et les individus étaient plus simples : il devenait plus facile de conserver dans la narration cette précieuse unité qui, dans tous les ouvrages, est une condition indispensable pour intéresser. Quel est le principal charme qui nous attache à la lecture de Tite-Live ? c'est le plaisir de voir Rome naître, grandir, et, à travers tant de périls, s'élever au faîte de la gloire et de la puissance. L'histoire romaine offre cette unité d'intérêt qu'on trouve dans une biographie, ce caractère invariable d'un peuple ennemi de tous les autres, cet effort continuel vers un seul et unique but, cette lutte entre Rome et l'univers ; voilà un sujet dont l'ordonnance n'exige pas infiniment de réflexions, ni des recherches très-pénibles. Les historiens modernes sont obligés de retracer une foule d'intérêts qui se balancent ; de peindre des nations d'un caractère peu prononcé ; d'esquisser même les plus arides détails de la diplomatie et des finances ; comment pourraient-ils

s'élever à la majesté des anciens? A la vérité, il s'est trouvé parmi les modernes un génie aussi hardi dans la conception que sûr dans l'exécution, un génie qui a réduit à un seul point de vue une immense masse d'événemens, avec un art inconnu aux anciens mêmes; mais l'aigle de Meaux plane seul à cette hauteur étonnante, et son immortel Abrégé ne peut offrir un modèle d'ordonnance pour des histoires particulières et détaillées.

Les jugemens, les portraits, les descriptions et les discours, ces quatre genres d'ornemens admis dans les compositions historiques, partagent également les opinions et les goûts. Xénophon et César semblent avoir proscrit l'usage des sentences et des réflexions; ils laissent parler les faits, et abandonnent le jugement au lecteur. Polybe, au contraire, saisit avidement l'occasion de raisonner; c'est presque un moderne sous ce rapport. Tacite et Tite-Live ont le mieux connu l'art de fondre les réflexions dans l'ensemble de la narration : l'un, en les lançant comme des traits rapides qui jaillissent du récit même; l'autre, en les mettant dans la bouche de quelque grave orateur. Je ne m'arrêterai pas sur les descriptions; il y a peu de différence sur ce point entre les principes des anciens et ceux des modernes. Les portraits historiques offrent plus de matière à discussion. Tous les anciens, au seul Velleius près, s'accordent à ne pas prodiguer ces morceaux si difficiles à composer dans la dernière perfection, mais si faciles à multiplier dès qu'on se contente d'une certaine médiocrité élégante. Il y avait chez les anciens plusieurs manières de tracer le portrait historique; les jolies, mais froides miniatures de Velléius; le dessin hardi, sûr et austère de Salluste; le riche coloris de Tite-Live; les touches heurtées de Tacite: voilà sans doute une grande variété de goût et de systèmes; mais dans tous, l'étendue du portrait historique était circonscrite dans de justes bornes, et proportionnée aux dimensions généra-

les de l'ouvrage dont ils devaient n'être qu'un ornement. Tous les grands historiens de l'antiquité ont préféré aux portraits les discours, mis dans la bouche des personnages historiques, et c'est ici qu'ils triomphent, et qu'ils laissent les modernes immensément en arrière. Qui ne connaît pas ces harangues éloquentes dans lesquelles les Tite-Live et les Tacite laissent les hommes illustres tracer eux-mêmes leur caractère, en développant leurs passions et leurs opinions, en exhalant leurs vœux et leurs craintes? Il y a pourtant eu des variations dans le goût des anciens sur ce point essentiel : Thucydide et Quinte-Curce, en prêtant à leurs interlocuteurs, l'un toute la gravité de son caractère, l'autre toute la légèreté de son esprit et toutes les gentillesses de sa rhétorique, ont quelquefois détruit l'illusion en péchant contre la vraisemblance.

Ces considérations prouvent suffisamment que la perfection absolue dans l'art historique est presqu'au-dessus des forces humaines. La critique aurait mauvaise grâce à vouloir exiger d'un seul écrivain tous les genres de beautés disséminés dans les productions de tant d'hommes supérieurs et de tant de siècles différens. Il est plus utile à la littérature d'apprécier le talent réel de chaque historien, en tenant compte de l'influence des circonstances sous l'empire desquelles le sort l'a placé.

M. Lacretelle a eu à écrire l'histoire d'une époque de décadence : souvent la bassesse des personnages qui remplissent la scène, plus souvent encore la petitesse des ressorts qui les font mouvoir, n'invitent que trop l'historien de la France pendant le XVIII^e^ siècle, à se jeter dans le style familier des mémoires. Pour échapper à ce danger, M. Lacretelle a mis un soin extrême à conserver à sa diction les formes les plus élégantes et les plus gracieuses. Ce fini précieux sauve heureusement ce que le désordre des mœurs publiques dans ce siècle offrait d'ignoble. Mais M. Lacretelle, qui a très-bien senti que

l'élégante monotonie d'un style académique est un grave défaut partout, et principalement dans l'histoire, a-t-il, dans toutes les occasions où cela était nécessaire, su prendre ce ton simple et grave qui, non-seulement est le ton le plus naturel de l'histoire, mais qui même sert à faire ressortir les morceaux d'un style plus orné? Ce secret si familier à Bossuet, ce secret que Voltaire a souvent deviné dans son Charles XII, M. Lacretelle le connaît aussi : nous pouvons indiquer presque toutes ses descriptions de batailles et les coups d'œil sur la situation des puissances, comme des preuves brillantes de la flexibilité de son talent à cet égard. Seulement il nous paraît que l'habitude de rechercher des tournures élégantes a empêché l'auteur d'apercevoir et d'effacer quelques petits ornemens parasites, vraies taches dans des morceaux simples et graves. Par exemple, lorsque M. Lacretelle dit, en parlant du grand Frédéric : *Il cultivait, il développait, il savourait les fruits de la paix ;* il faut convenir, ce me semble, que le soin trop minutieux de l'écrivain l'a conduit à une véritable faute de goût ; car que veut dire ce terme sec et insignifiant, *il développait,* au milieu des deux images, *il cultivait, il savourait ;* images qui par là se trouvent séparées, et en quelque sorte détruites? Dans un autre endroit, le soin de ne pas répéter les mêmes sons a engagé M. Lacretelle à dire : *Les témoignages les plus déclarés de son amour,* etc. Je ne crois pas qu'on puisse dire, un témoignage *déclaré.* Au surplus, ces taches sont si légères, si peu nombreuses, que nous aurions pu nous dispenser de les remarquer, si nous n'avions pas voulu prouver à l'auteur que notre haute estime pour son rare talent est le résultat d'une lecture scrupuleusement attentive de ses excellens ouvrages.

L'ordonnance de cette histoire est dictée par le même esprit judicieux, ferme et noble qui en a banni l'exagération des opinions; toutes les grandes choses y sont à leur

place, et n'y occupent que l'espace convenable. Les objets les plus rebelles à l'art historique se présentaient dans la carrière que M. Lacretelle a parcourue ; il a su en déguiser l'aridité en les groupant dans de grandes masses : nous voulons surtout parler du fameux *Système de Law*, dont l'histoire détaillée est reléguée avec autant de goût que d'adresse dans une section particulière. Peut-être les *notes*, très-multipliées et souvent très-longues, déplairont-elles à un lecteur accoutumé au goût sévère des anciens. C'est mon sentiment particulier, que tous les détails qui ne peuvent point entrer dans le texte d'un livre sont étrangers au livre, et doivent rester dehors. D'ailleurs, les notes de M. Lacretelle ont un inconvénient tout particulier : elles partagent fortement l'attention du lecteur, parce que celui-ci s'aperçoit bientôt qu'il est sûr d'y trouver beaucoup d'intérêt et beaucoup d'instruction.

Les sentences concises, les réflexions frappantes, les allusions fines dont cet ouvrage est parsemé, prouvent que l'auteur n'a point discontinué l'étude de Salluste et de Tacite : il est peut-être moins hardi que dans son Précis de la Révolution, mais il montre aussi plus de finesse et de grâce ; il cherche moins l'éclat des saillies heureusement téméraires, que l'effet plus durable d'un bel et harmonieux ensemble. Les mêmes observations peuvent s'appliquer à ses portraits historiques : il y en a de brillans et de profonds ; il y en a de gracieux et de séduisans ; mais il y en a trop. J'aurais mieux aimé que M. Lacretelle nous eût donné un plus grand nombre de discours. Le portrait n'est presque jamais exempt d'un certain ton dogmatique et magistral ; le discours offre une sorte d'intérêt dramatique : dans le premier, l'historien semble nous dicter son opinion ; dans l'autre, il fait naître la nôtre. D'ailleurs, il est difficile de tracer un portrait d'une manière concise, sans y mêler des traits trop prononcés, des généralités injustes ; le discours permet bien plus de

développemens et de modifications. M. Lacretelle, qui a composé avec beaucoup de goût quelques discours historiques, était digne de tenter une réforme du système des modernes dans cette partie ; mais pouvant cueillir tous les lauriers, M. Lacretelle a eu la générosité d'en laisser quelques-uns à ceux qui le suivront dans la carrière qu'il vient de parcourir avec tant d'éclat et de succès.

Sur l'Etude des sciences historiques.

(14 janvier 1810.)

Étudiez la géométrie et ne lisez point les vaines fictions d'Homère, disait Platon à ses disciples. Lisez Homère, s'écrient Horace et Plutarque, il vous apprendra plus de choses utiles que tous les philosophes ensemble. Virgile conjure les Muses de lui enseigner la marche des astres, et de lui révéler la cause des phénomènes physiques. Celui que l'oracle surnomma le plus sage des mortels veut au contraire que l'on abandonne à d'orgueilleux sophistes la contemplation des cieux et l'étude de la nature matérielle ; c'est l'homme, dit Socrate, que l'homme doit avant tout chercher à connaître.

Toute opinion exclusive est une opinion injuste. Il ne faut pas rendre la géométrie ou la littérature responsable des défauts qu'on peut reprocher à tel géomètre ou à tel poète. Il y a des cœurs froids, des âmes rétrécies, des imaginations éteintes que l'étude continuelle des lettres ne saurait faire sortir de leur néant ; il est des esprits droits et fermes auxquels l'habitude des calculs exacts n'inspire ni une confiance téméraire dans les forces humaines, ni de funestes préventions contre les vérités morales. Mais la

domination exclusive d'un seul genre d'étude ne peut que donner aux esprits une direction fausse et dangereuse.

Supposons une nation de géomètres et de chimistes : elle ne connaîtra d'autres vérités que celles qu'on peut soumettre au calcul ou au creuset; il n'y aura pour elle d'autre but que le bien-être physique, d'autre loi que la force, d'autre frein que la terreur; l'arithmétique déterminera l'audace ou la lâcheté de cette horde savante; elle sera l'esclave du fort et la terreur du faible : si elle a sous ses ordres une nombreuse population de serfs, elle pourra renouveler les invasions d'Attila et de Gengiskan; mais sans forces morales, elle verra bientôt son nom disparaître sous les débris de son empire.

L'empire exclusif de l'imagination n'assure pas mieux le bonheur moral et civil des peuples. On a vu une contrée peuplée de chanteurs, de musiciens, de faiseurs de sonnets, de peintres et de statuaires; partout des académies, nulle part une patrie, un cabinet d'Etat, un système politique, une armée; aussi vingt nations belliqueuses franchirent tour à tour les Alpes inutiles : et ce beau pays ne produisit plus de lauriers que pour ses ennemis.

La vraie civilisation n'est autre chose que le développement régulier et proportionné de toutes les facultés humaines. Si on néglige une de nos facultés pour en perfectionner une autre, la civilisation est imparfaite et renferme dans son sein le germe d'une barbarie future. Peut-être tous les maux qu'on reproche à la civilisation en général ne sont-ils que les résultats d'une disproportion entre les diverses branches de cette grande œuvre des siècles et du genre humain.

C'est en remontant ainsi aux principes même de la civilisation qu'on aperçoit l'erreur de ceux qui prétendent assigner des rangs à chaque science, à chaque art, à chaque branche de littérature, en les classant d'après l'importance intrinsèque des matières qui en forment l'objet,

ou d'après l'utilité matérielle des applications qu'on peut en faire. C'est d'après cette fausse échelle qu'on mesure le mérite dans la plupart des académies ; l'astronome s'imagine être autant au-dessus du botaniste que le ciel est au-dessus de la terre : tous les deux, pleins de l'idée de l'utilité matérielle de leur science, se croient infiniment plus estimables que le philosophe occupé de recherches morales. Les littérateurs, à leur tour, opposent à l'orgueil des sciences exactes une vanité qui n'est pas mieux fondée. Ces misérables préjugés égarent dans divers sens l'opinion des nations et des gouvernemens ; une espèce de fanatisme cède la place à l'autre : il y a toujours quelque branche des connaissances humaines qui se trouve dans un état d'oppression ou d'abandon. Oserions-nous espérer que la raison impartiale puisse parvenir à établir une règle d'appréciation sûre et uniforme ? Cette règle est pourtant facile à démontrer. La véritable dignité d'une science ou d'un art quelconque ne saurait être estimée que d'après le rapport plus ou moins intime que son étude offre avec le développement des facultés humaines.

Appréciées d'après ces considérations générales, les sciences historiques paraîtront aussi importantes, aussi essentielles à la vraie civilisation qu'aucune autre branche des études.

Ne disons point à l'antiquaire : Vous fouillez les ruines pour découvrir une inscription insignifiante, ou que peut-être vous ne saurez point lire ; vous dissertez sur la forme des habits des anciens, et ne savez pas mettre le vôtre ; vous comparez cent monumens pour fixer la figure d'une lettre d'un alphabet inconnu, et dans lequel il n'existe pas un seul livre. Tous ces reproches vulgaires feront sourire de pitié l'antiquaire philosophe qui ne chérit ni n'estime dans son genre d'études que ce qu'il doit estimer et chérir, cette sublime communication avec un monde qui a disparu de la sphère de nos sens matériels ; cette hardiesse

de la pensée humaine qui franchit l'abîme des siècles, et qui vient habiter au milieu des cités dont les débris même n'existent plus ; enfin, ces sensations à la fois consolantes et effrayantes qu'inspire le spectacle du néant de tant de grandeurs éclipsées, de tant de sciences oubliées, de tant d'essais mortels de l'immortalité.

La mythologie est aux yeux de nos *savans* une étude puérile qu'on doit abandonner aux petits enfans, et sur laquelle toute maîtresse de pensionnat peut faire des traités. Pauvres *savans!* si un rayon de génie eût éclairé votre berceau, vous composeriez sur la mythologie un ouvrage profond comme l'Esprit des lois, et gracieux comme le Télémaque ; la nature s'animerait sous vos pinceaux ; toutes les idées et tous les sentimens de l'homme prendraient une forme, de la vie et des couleurs ; la beauté et la valeur, le génie et la sagesse, le redoutable destin lui-même, se présenteraient à vos yeux comme autant de divinités ; la mer, la terre et les eaux se peupleraient d'êtres sensibles et propices ; le myrte soupirerait d'amour, et la vigne frémirait d'allégresse. Ces fables, plus immortelles que les systèmes scientifiques, sont la touchante expression du sentiment qu'a notre âme d'un ordre de choses supérieur à la matière.

Défendrons-nous encore une fois la géographie? Nous avons tout dit contre les détracteurs de la partie historique de cette science, et nous avons quelques raisons pour croire que le public est de notre avis. On veut aujourd'hui que les ouvrages de géographie soient pensés et écrits ; il n'y a que les géographes anglais, leurs copistes et leurs faiseurs d'annonces qui soient d'une opinion contraire.

L'histoire, proprement dite, quoique beaucoup vantée, n'en est pas mieux appréciée. On veut qu'elle donne des leçons de sagesse aux nations indociles à sa voix comme elles le sont à leur propre expérience ; on veut qu'elle in-

spire un salutaire effroi aux tyrans qui la font taire pendant leur vie, et qui sans doute ne croient point à un autre monde. Il y a quelque chose de vrai dans ces deux caractères d'utilité qu'on attribue à l'histoire : les exemples peuvent quelquefois guider les peuples dans un moment de réflexion, et la crainte de l'infamie historique peut retenir quelques âmes fortes que l'ambition entraîne à des crimes ; mais la véritable dignité de l'histoire ne se manifeste que dans le noble essor que le spectacle des siècles passés et l'espoir d'une prospérité rémunératrice inspirent à ces esprits supérieurs qui se croient nés, non pas pour eux-mêmes, mais pour la patrie et le monde. Si ces hommes n'avaient pas appris par l'histoire qu'une seule action, et même une seule pensée, peut changer l'état des nations et sauver ou détruire les empires ; s'ils n'avaient pas eu devant les yeux l'exemple inspirateur de ces héros qui, bien que résignés à la volonté irrésistible du destin, cherchaient par l'énergie de leur caractère à se montrer supérieurs à leur bonne ou mauvaise fortune, croit-on que le genre humain présenterait autre chose qu'un troupeau d'animaux indolens et livrés à l'aveugle domination des élémens ?

L'étude de l'histoire morale et civile ne peut qu'adoucir les caractères, régler l'imagination et calmer les passions. Le spectacle de tous les arts de la civilisation, des sciences et des lettres, des mœurs et des usages, des opinions religieuses et philosophiques, nous éloigne constamment de la carrière d'une ambition criminelle, ou du moins téméraire, et nous retrace la consolante image d'une félicité indépendante de la faveur des grands et des caprices de la fortune. La variété étonnante qu'offre l'état moral des nations, en développant les secrets du cœur humain, nous apprend à ne pas condamner légèrement tout ce qui s'éloigne de nos idées. L'homme qui n'a étudié que les sciences exactes a toujours une certaine roi-

deur dans l'esprit qui l'empêche d'embrasser un objet sous tous les points de vue.

Considérée sous cet aspect, l'histoire se fait tout de suite reconnaître comme la meilleure base d'une éducation destinée à former des hommes et des citoyens. Un système d'instruction publique conforme à ces principes préviendrait également la barbarie savante, but où tendent les géomètres exclusifs, et la frivolité qui pourrait résulter d'une étude isolée des lettres.

Notre manière de voir conduit encore à une solution de la question souvent agitée sur la prééminence de l'histoire ancienne sur l'histoire moderne. Les *savans* demandent avec étonnement pourquoi l'on persiste à étudier l'histoire de quelques petits cantons de la Grèce? A quoi cette partie de l'histoire nous est-elle *utile?* On sent, en suivant nos raisonnemens, que la vraie utilité de l'histoire ne dépend ni de la proximité des événemens, ni de l'importance des intérêts politiques, mais uniquement de la grandeur morale des individus et des peuples qui paraissent sur la scène; et cette grandeur s'accroît par les distances.

C'est ainsi qu'en ramenant toutes les questions sur l'importance relative des sciences au point de vue de la vraie civilisation, elles se décident sans difficulté et sans blesser les intérêts d'aucune classe de la république des lettres; de sorte que, si nos idées à ce sujet n'étaient pas rigoureusement vraies, elles pourraient encore être admises politiquement, comme propres à établir dans le monde savant un système de paix et d'équilibre.

Coup d'œil sur la mythologie scandinave, ou commentaire philosophique du poème intitulé Voluspâ, *comparé à quelques passages des deux* Edda.

(6 mai 1810.)

Au commencement des siècles il n'y avait ni cieux, ni terre; aucun rivage ne bornait la mer, aucun feuillage n'était agité par le souffle des vents rafraîchissans; l'immense chaos s'étendait de tous les côtés, et les dieux même dormaient au sein de l'antique nuit. C'est alors que le géant *Ymer* et ses frères commencèrent à donner des formes brutes à un monde gigantesque, sans ordre, sans proportions et sans lumière. Le règne de ces aveugles puissances, de ces premiers moteurs de la matière, ne fut pas de longue durée : *Odin,* le génie de la lumière, parut avec ses deux frères *Vilé* et *Vé.* Ces dieux virent le soleil, errant dans l'espace, chercher en vain son trône de lumière; et les astres, ignorant leur carrière, s'égarer au hasard dans les déserts des cieux : ils fixèrent les routes de ces corps célestes; ils donnèrent des noms au jour et à la nuit; ils réglèrent le cours des saisons et des années.

Que devinrent les géans antérieurs aux dieux? Odin massacra Ymer, et dans les flots de son sang se noyèrent tous les géans, un seul excepté, qui, s'étant sauvé sur les montagnes, y propagea cette race qui devait causer tant de douleur aux dieux.

Les créateurs du monde nouveau jouissaient de leur ouvrage en le perfectionnant; ils créèrent l'homme et la femme d'un tronc d'arbre jeté sur le rivage; toutes les divinités s'empressèrent d'orner de belles qualités ces êtres nouveaux, parmi la postérité desquels les dieux daignèrent long-temps habiter. On vit alors naître tous les arts; des temples et des palais s'élevèrent; on forgea diverses

sortes d'ustensiles, tous en or, car ce métal abondait alors. Mais bientôt l'harmonie du monde primitif fut troublée par l'arrivée de plusieurs filles de géans, parmi lesquelles on distinguait *Gullveiga* ou *la Peseuse d'or ;* alors on vit, pour la première fois depuis la mort d'Ymer, couler le sang sur la terre ; les dieux tuèrent *Gullveiga :* trois fois jetée sur le bûcher, trois fois elle renaquit de sa cendre, et elle vit encore. L'avarice et la soif de l'or troublèrent la paix du siècle de l'innocence primitive.

Cependant l'*Asagard,* ou l'olympe scandinave, continuait à résister avec gloire à tous les efforts des géans ; chaque fois que ces ennemis de la lumière et de l'ordre soulevaient les forces aveugles de la matière, la puissance divine, unie à la sagesse, les faisait rentrer dans les limites de *Jotounheim,* monde magique qui leur était réservé. Les guerres ensanglantaient la terre ; mais Odin, protecteur des rois justes, disposait de la victoire ; et quand il permettait à la mort de moissonner les héros, ce n'était que pour leur ouvrir son palais céleste, et pour les faire asseoir à la table des dieux. La déesse de l'amour, *Freya,* partageait avec Odin la moitié des morts, parce que souvent c'est l'amour malheureux qui entraîne ses victimes dans la carrière des combats. L'épouse d'Odin, la chaste *Frigga,* qui régnait sur toutes les productions de la terre, protégeait la sainteté du mariage, et rassemblait auprès d'elle les épouses distinguées par une fidélité héroïque. *Thor,* qui, armé d'une massue foudroyante, était la terreur des géans, récompensait, après la mort, les esclaves fidèles. *Braga,* le dieu de la poésie, charmait les festins des dieux par les accords de sa harpe ; et son épouse *Ydoun,* déesse de l'immortalité, offrait aux bienheureux des pommes qui donnaient à celui qui les goûtait une vie éternelle. *Forsète,* fils d'Odin, cherchait à réconcilier les hommes désunis, tandis que la déesse *Vara,* en veillant sur la sainteté des sermens, tâchait de prévenir les différends. Tous les dieux se faisaient remarquer

par quelque invention utile : ils ne dédaignèrent pas même les exercices du corps : le dieu *Uller,* glissant sur ses patins radieux, devançait les vents et les éclairs. Un dieu très-vigilant, *Heimdal*, gardait jour et nuit ce pont magnifique, cette voûte aérienne qui joint la terre aux cieux, et dont les mortels aperçoivent quelquefois les sept couleurs reflétchies dans les nuages. Mais le lien de toute la compagnie divine, l'objet commun de l'amitié de tous les dieux, était *Balder,* le génie de la piété, de la paix et de la modération ; aucun éclat extérieur n'annonçait ce dieu ; seulement cette vaste et paisible clarté qui ceint la voûte du ciel nocturne marquait l'emplacement de son palais, où il vivait avec une épouse chérie, et d'où il ne sortait que pour s'asseoir pacifiquement dans le tribunal des dieux, sans prendre part à leurs guerres, à leurs projets, ni à leurs jouissances bruyantes.

Ce dieu de la piété devait être ravi au ciel et à la terre : Odin avait lu ce terrible secret dans la fontaine sacrée des destins ; la tendresse maternelle en avait inspiré à Frigga le vague pressentiment. En vain les dieux avaient-ils conjuré toute la nature, soumise à leur empire, de ne fournir contre la vie de Balder aucune arme meurtrière ; en vain les rochers, les arbres, tous les êtres de la terre étaient-ils liés par ce serment : un faible arbrisseau avait été oublié dans la prestation du serment : la noire perfidie de *Loke* sut découvrir cette arme fatale, et la faire servir à l'accomplissement de l'ordre rigoureux des destins.

Ce Loke est un personnage assez énigmatique : fils d'un géant, il a été adopté par Odin, et admis au rang des dieux, qu'il sert souvent par ses ruses, mais que plus souvent il désole par ses trahisons. Seul, parmi les dieux scandinaves, il a un caractère féroce, déloyal et inconstant ; seul aussi, il a des réparties spirituelles et enjouées. Ennemi des géans et des dieux, il est, si je peux parler

ainsi, le principe dissolvant de l'univers mythologique des Scandinaves; il est le père de plusieurs monstres qui, enchaînés par Odin, doivent un jour briser leurs liens, et aider à détruire les hommes et les dieux. Tel est le loup *Fenris,* qui doit dévorer le soleil et Odin ; tel est le serpent *Iormungandur,* qui entoure la terre de ses replis immenses, symbole, à ce qu'on croit, des misères de l'humanité; telle est enfin la reine de la caverne des morts, l'impitoyable *Hel,* qui garde les ombres des hommes morts sans combattre. Ainsi, Loke paraît être à la fois le symbole du mal moral, de l'inconstance, de la faiblesse et la malignité humaine, et de la décadence physique du monde.

Ce dieu trouve donc l'arbrisseau fatal qui seul pouvait fournir des armes contre *Balder;* il en taille une branche en forme de javelot qui, placé dans les mains de *Hoder,* le dieu aveugle du hasard, de la nuit et des richesses, donne la mort au fils chéri d'Odin, au milieu d'un de ces espèces de tournois qui remplissaient les loisirs des habitans d'*Asagard.* La mort de Balder, le deuil de la nature entière, les efforts inutiles des dieux pour le retirer du royaume des morts; enfin la punition de Loke, enchaîné jusqu'à la fin du monde, forment l'épisode le plus dramatique de la mythologie scandinave ; mais nous ne devons pas nous y arrêter. La *Vola,* ou sibylle du nord, continue ses oracles laconiques en décrivant comment, après la mort du dieu de la paix, toute la nature morale et la nature physique marchent d'un pas précipité vers l'époque de leur destruction.

Il y a d'autres mondes que celui des hommes, des géans et des dieux. Le *Nifelheim,* ou le monde des ténèbres, renferme une espèce d'enfer nommé *Nastrond,* séjour où règne un éternel hiver, où des sombres vallées sont inondées de fleuves de venin, dans lesquels se traînent les parjures, les assassins et les adultères; mais l'abîme le plus

profond est réservé pour les calomniateurs. Le *Muspelheim* est, au contraire, un monde de feu, où règne une dynastie des dieux différente de celle d'Odin, et sur laquelle les monumens scandinaves ne contiennent que très-peu de notions. Le suprême dieu de ce monde se nomme *Surtur;* et, s'il est permis d'expliquer ce nom d'après le sens qu'il a dans l'islandais moderne, ce serait le symbole du feu volcanique, ou, si l'on veut, du feu central, considéré dans tant d'autres mythologies comme l'agent destiné à détruire le monde présent. *Surtur,* dit le Voluspâ, arrive plein de fureur; le soleil brille moins que l'épée de l'exterminateur des dieux. C'est Loke qui conduit l'armée ennemie; il a brisé ses chaînes, et les monstres dont il est le père suivent ses pas. Tous les maux réunis annoncent la fin du monde: la mer, la terre, les airs sont agités de mouvemens convulsifs; les géans frémissent de joie; tous les vices lèvent une tête effrontée; il n'y a plus d'amitié, plus d'indulgence, plus d'humanité; on ne voit partout que les glaives levés contre des glaives, et le genre humain descend en foule aux demeures de la mort. Enfin, les dieux et leurs ennemis se trouvent en face les uns des autres: déjà le soleil a perdu tout son éclat; la terre s'est écroulée dans les abîmes de la mer, et les étoiles sont tombées, éteintes, du haut de la voûte éthérée, lorsque les deux armées célestes se livrent, parmi les décombres du monde, un dernier combat, qui se termine par leur destruction mutuelle. Les diverses forces de la nature morale et physique, personnifiées sous l'image des dieux, s'anéantissent les unes les autres; le monde n'est plus qu'un vaste amas d'élémens brutes et sans ordre.

Alors la sibylle scandinave invoque un dieu plus grand que tous les dieux alliés d'Odin et de Surtur; cet être suprême, ce père de l'univers, paraît pour établir des lois qui dureront éternellement: une nouvelle terre s'élève, brillante de jeunesse; et dans le palais de *Gimle,* le dieu

de la paix, Balder, qui est ressuscité, rassemble autour de lui tous les hommes vertueux.

Tel est l'ensemble de la mythologie scandinave : grande allégorie physique et morale, dont les traits, quoiqu'à moitié effacés par le temps, offrent encore un beau sujet de méditation aux historiens philosophes, qui y verront un des monumens les plus curieux de l'esprit humain, et qui sauront le comparer avec les divers systèmes persans, indiens et esclavons, dont le combat du bon et du mauvais principe forme la base.

COUP D'OEIL SUR LES WAHABIS.

(19 mars 1811.)

Il a paru deux relations intéressantes sur la nouvelle secte qui, sous le nom de *Wahabis*, a conquis l'Arabie et menace d'envahir la Turquie d'Asie : la première est la *Notice sur les Wahabis*, jointe à la *Description du pachalick de Bagdad*, par M. Rousseau, consul de France à Bagdad ; l'autre est l'*Histoire des Wahabis, depuis leur origine jusqu'à la fin de* 1809, par M. L. A., consul-général. Ces deux productions très-estimables n'ayant pas encore pu être annoncées, nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en mettant sous leurs yeux une analyse succincte de ce qu'elles contiennent de plus essentiel.

Le mahométisme, dès son origine, se partagea en plusieurs sectes qui se jurèrent une haine éternelle. Sans parler du grand schisme des Alides avec les Ommiades, nous citerons les Zendiens, les Motazales, les Karmates, les Dardariens, les Bathéniens ou Assassins, les Shutes qui suivent la doctrine d'Ali perfectionnée par Haïdas, etc. Mahomet, qui prévoyait bien que d'autres pourraient se

donner la liberté de changer ce qu'il avait établi, voulut assurer sa réputation de prophète, en annonçant ce qu'il ne pouvait empêcher. Une tradition porte qu'il prédit 72 sectes qui devaient sortir de sa doctrine. Il paraît qu'il ne s'est pas trompé en plus, du moins si on s'en rapporte à plusieurs écrivains modernes.

Les Wahabis paraissent avoir hérité de l'esprit qui propagea le mahométisme il y a plusieurs siècles. On croit qu'ils pourraient descendre de ces *Karmates* qui, sur la fin du IX^e^ siècle, ravagèrent l'Arabie et l'Irac. Ils donnèrent beaucoup d'exercice aux califes Abassides par leurs invasions continuelles; et les traits sous lesquels les peint l'histoire leur donnent de la conformité avec les sectaires dont il est question dans cette notice.

Voici l'origine des Wahabis : Une tradition répandue dans l'Arabie, et surtout dans l'Yémen, raconte qu'un pauvre pasteur, nommé Suleiman, vit en songe une flamme qui sortait de son corps et se répandait au loin, dévorant tout sur son passage. Il consulta les devins sur le sens de cette vision, et ils lui répondirent qu'elle présageait la fondation d'une nouvelle puissance, qui serait établie par son fils. Ils ne se sont pas beaucoup trompés : car si la prédiction ne s'est pas vérifiée dans la personne du fils de Suleiman, nommé Abd-El-Wahab, elle s'est réalisée dans le fils de celui-ci, Scheik-Mohammed. C'est lui qui est le véritable fondateur de la secte, qui a cependant pris le nom de son père Wahab. Il sut se prévaloir auprès de ses compatriotes de ce songe vrai ou faux. Il leur persuada qu'il descendait directement de Mahomet, dont il portait le nom, et que le ciel le destinait à de grandes choses. L'ignorance et la crédulité de sa nation servirent son ambition.

Ses dogmes sont peu nombreux. Il prescrit le culte d'un Dieu unique, éternel, tout-puissant, juste, miséricordieux, qui récompense et qui punit. Il apprend à regarder le

Koran comme un livre écrit dans le ciel même par les anges. Il veut qu'on en suive les préceptes, mais il rejette toutes les traditions des Musulmans. Il consent à voir dans Mahomet un sage aimé de Dieu, mais il blâme les hommages qu'on lui rend. Il dit que Dieu, blessé de cette sorte de culte, l'a envoyé sur la terre pour en détromper les hommes, et que tous ceux qui repousseront ses instructions méritent d'être exterminés.

D'abord il répandit sa doctrine en secret, et se fit quelques prosélytes. Il fit un voyage en Syrie pour le même objet. N'ayant pas réussi, il revint en Arabie au bout de trois ans d'absence. Il y fut plus heureux, et trouva un protecteur dans un chef arabe, nommé Ebn-Sehoud, issu de la tribu de Negedis, comme l'aïeul de Scheik-Mohammed. Cet Ebn-Sehoud était un homme ardent et brave, qui, après s'être rendu chef de sa tribu, en avait subjugué deux autres de l'Yémen, et avait attiré dans son parti tous les Arabes vagabonds de cette contrée. Avec eux il se vit en état de faire des excursions, et dans l'espace de quinze ans il avait déjà beaucoup étendu ses conquêtes. Curieux de les étendre encore, il crut que Mohammed pourrait servir ses vues en inspirant plus d'ardeur et d'enthousiasme à ses Arabes. Il seconda donc la propagation d'une doctrine qui avait fait déjà quelques progrès parmi les siens; et Mohammed, de son côté, se livra volontiers à celui dont il attendait le plus solide appui pour sa secte. Ses dogmes furent bientôt adoptés par tout le peuple. Le nouveau culte prit une forme régulière. Le fils d'Ald-El-Wahab fut déclaré pontife suprême des Wahabites. Ebn-Sehoud retint l'autorité temporelle sous les noms de prince et de général, et ce partage de puissance s'est conservé entre les descendans des deux chefs, qui choisirent pour leur capitale Dréhieh, à l'est de Bassora, dans le désert.

Ebn-Sehoud s'occupa dès lors à réaliser ses projets d'a-

grandissement. Il forma une armée bien disciplinée, dont le scheik augmentait l'enthousiasme par ses prédications. Sehoud mourut au milieu de ses projets ; mais son fils, Abd El-Azis, hérita de son courage et de son zèle. Quand il voulait réduire une tribu, il envoyait la sommer de croire au Koran tel qu'il l'expliquait, la menaçant de l'exterminer si elle s'y refusait. Prenait-elle en effet ce dernier parti, on passait tout au fil de l'épée, ne respectant que les femmes et les filles, et enlevant toutes les richesses des vaincus. Si, au contraire, la tribu consentait à se soumettre, Abd-El-Azis lui nommait un gouverneur, et se faisait donner la dîme des troupeaux, de l'argent, des meubles, et même des hommes que l'on tirait au sort. Il amassa ainsi de grands trésors en peu de temps, et se forma une armée nombreuse. On porte celle-ci, au moins, à 120,000 hommes. Les Arabes Bédouins, cédant les uns après les autres, ont ployé sous une puissance qui embrasse tout le vaste désert compris entre la mer Rouge, le golfe Persique, et les environs d'Alep et de Damas.

Les Wahabis ont les Mahométans en horreur. Ils ont cependant retenu d'eux beaucoup de pratiques : la circoncision, les formules de prières, les ablutions, les abstinences, le jeûne du ramadan, les fêtes. Mais leurs mosquées n'ont ni décorations, ni minarets, ni coupole. Ils ne professent aucun respect pour la mémoire des scheiks et des imans, et ils enterrent leurs morts sans aucune pompe. Ils ne font aucun mal aux Chrétiens ni aux Juifs, et n'exercent leur intolérance que contre les Musulmans. Ils vivent de pain d'orge, de dattes, de sauterelles, de poissons. Ils ne mangent que rarement du mouton et du riz. Le café leur est interdit, et ils n'ont pas même, dit-on, l'usage de fumer, qui est si répandu chez les tribus arabes. Leurs vêtemens et leurs cabanes sont fort simples. La nation peut se partager en trois classes : les guerriers, les laboureurs et les artisans ; car ils cultivent et travail-

lent à différens métiers. Leurs ouvrages en osier, en laine, en coton, en cuivre, en fer, ne le cèdent pas à ceux des autres Arabes.

Tel est ce peuple, qui joint à l'enthousiasme des sectaires un tempérament robuste et l'habitude de la fatigue. Aussi ses progrès attirèrent l'attention du grand-seigneur, qui, en 1801, ordonna au pacha de Bagdad d'attaquer les Wahabis. Celui-ci confia l'expédition à son kiaia Ali, qui, ayant rassemblé une armée de Turcs et d'Arabes restés fidèles à l'islamisme, s'avança vers Mohammed-Beg, chef de ces derniers, qui devait être le guide de l'expédition. Après une marche pénible, on pénétra au centre du pays des Wahabis, qui furent mis en fuite. Leur perte paraissait certaine ; mais leur chef, Abd-El-Azis, appela la ruse au secours de sa faiblesse. Il corrompit à prix d'argent le guide Mohammed, qui se rendit médiateur entre les deux partis, et la paix fut conclue. Le 20 avril 1801, Abd-El-Azis, ayant rassemblé ses troupes, fondit à l'improviste sur Iman-Hussein, ville située sur un bras de l'Euphrate. Il convoitait depuis long-temps les richesses accumulées dans cette ville, où était le tombeau du fils d'Ali, si révéré des Persans. Les Wahabis y commirent d'extrêmes cruautés, démolirent la chapelle, et se retirèrent avec deux cents chameaux chargés d'un riche butin. Ce pillage jeta la terreur à Bagdad et à Téhéran, et l'empereur de Perse reprocha vivement au pacha de Bagdad la négligence de son kiaia.

Peu après, Abd-El-Azis forma le projet de s'emparer de la Mecque, dont la situation politique favorisait ses vues. Ghalep, shérif de la Mecque, avait usurpé la dignité sur son frère Abd-Almain, qui s'était réfugié chez les Wahabis, et avait imploré leur secours. Abd-El-Azis profita de ce prétexte. Il fait sommer Ghaleb de renoncer au shérifat. Celui-ci refuse et se prépare à se défendre. Abd-El-Azis envoie contre la Mecque son fils Sehoud, à la

tête de 100,000 Wahabis. Ils n'éprouvèrent point de résistance, et commirent peu de violences. Eux-mêmes regardent la Mecque comme une ville sainte, et ils révèrent la *Caba*, qu'ils croient être le plus ancien temple élevé à la gloire du Créateur. Ils bornèrent leur cruauté au supplice d'une vingtaine de scheiks qui avaient osé condamner la croyance du vainqueur. Sehoud rétablit Abd-Almain dans le shérifat, fit abattre les mausolées magnifiques qui s'élevaient en dedans et en dehors de la place, enleva le tissu d'or qui couvrait le tombeau d'Abraham, se saisit de toutes les richesses renfermées dans la ville, et partit pour attaquer Dgedda et Médine; mais il échoua dans cette expédition, et les habitans de la Mecque, le voyant forcé de fuir honteusement, chassèrent la faible garnison qu'il avait laissée chez eux. Ghaleb fut rétabli dans le shérifat.

Ce revers causa une grande consternation parmi les Wahabis, et leur douleur s'accrut encore par la fin tragique d'Abd-El-Azis. Ce chef fut poignardé le 13 novembre 1803, pendant qu'il faisait ses prières. L'auteur du meurtre fut un habitant d'Iman-Hussein, qui avait perdu ses trois fils dans le massacre de cette ville. Ce père malheureux médita la plus cruelle vengeance. Il se fit admettre dans la secte wahabite, et s'introduisit auprès du chef, au service duquel on l'attacha. Il s'insinua dans sa confiance, afin de l'assassiner. Il réussit, mais il fut brûlé vif par les Wahabis. Les Musulmans, qui le regardent comme un martyr, prétendent que les flammes ne purent le dévorer, et qu'il fallut lui trancher la tête.

Sehoud succéda à son père. Peu auparavant, Scheik-Mohammed, chef spirituel de la nation, était mort. Il fut remplacé par son fils aîné, Hussein, qui est aveugle, mais qui jouit, dit-on, d'une grande considération parmi les siens. Les malheurs que venaient d'essuyer les Wahabis ne ralentirent pas leur courage. En 1806, ils repo-

rent en force sur le territoire de Damas et sur celui de la Mecque. Ils pillèrent la caravane des pélerins, et brisèrent le sacré *Mahmel*, espèce de coffre d'un riche travail, que le grand-seignenr envoie tous les ans pour être déposé sur le tombeau de Mahomet.

Les pélerins parvinrent cependant à gagner la Mecque, mais ils y trouvèrent les mosquées démolies, et la *Caba* subsistant seule au milieu des décombres. Les imans avaient été égorgés, et le muphti ne s'était préservé de la proscription qu'en embrassant le wahabisme, ainsi que tous les habitans de la Mecque, de Médine et de Djedda, qui étaient tombés au pouvoir des Wahabis. Dans le même temps, un autre corps de Wahabis se dirigeait contre Zeber, Bassora et Iman-Ali; mais ils échouèrent pour la seconde fois dans cette dernière ville. En 1807, ils attaquèrent la caravane de Damas à la Mecque, et la forcèrent à s'en retourner. La même année ils s'emparèrent de la ville d'Ana, située sur l'Euphrate, et ils y renouvelèrent les violences et les cruautés qu'ils avaient exercées à Iman-Hussein. Tous les jours les journaux nous parlent de leurs incursions et de leurs brigandages. Il paraît qu'en 1809 leur armée s'est emparée de Médine. En 1810, ils ont fait une invasion en Syrie. On soupçonnait le pacha de Damas d'être d'intelligence avec eux; mais, d'après des lettres récentes qui paraîtront dans les *Annales des voyages*, ce pacha n'a fait que simuler de l'attachement pour les Wahabis, afin de gagner du temps pour se mettre en état de défense. D'après ces mêmes renseignemens, les Anglais, qui ont détruit la marine naissante des Wahabis, exigent d'eux la cession des îles Bahrein mais on ignore s'ils y consentent.

Il est impossible de prévoir ce que deviendra cette horde. Aura-t-elle le sort de ces sectes éphémères qui s'éclipsent après quelques momens de durée, ou bien parviendra-t-elle à fonder un empire solide et un culte

stable? C'est ce que l'avenir nous apprendra; mais il est permis de concevoir des craintes en voyant les progrès qu'ont faits ces conquérans. Ce n'était d'abord qu'une poignée de misérables; mais ils se sont soumis plus de trente tribus, mais ils forment actuellement une nation aguerrie et fanatique, et la terreur règne autour d'eux.

Etudes de l'Histoire ancienne et de celle de la Grèce, par M. Lévesque.

(16 mai 1811.)

§ 1^er^. Il n'y a pas d'obligation plus douce, il n'y a pas de mission plus honorable pour les jeunes écrivains qui entrent dans le sanctuaire des sciences, que celle d'avoir à proclamer le mérite, à célébrer les travaux, à répandre la gloire des hommes vieillis dans la même carrière, et dont la tête, blanchie dans de savantes veilles, porte avec un noble calme des lauriers que n'ose plus flétrir l'envie fatiguée. On anticipe sur le bonheur de sa propre vieillesse en honorant celle d'autrui. Il est malheureusement des académiciens qui, livrés aux perfides insinuations d'un flatteur, s'exposent, par une humeur tyrannique, par des prétentions exclusives, à perdre tous les priviléges de la vieillesse; aux yeux de ces Pompée du monde savant, toute célébrité naissante est une puissance ennemie, tout encens leur paraît un tribut, toute contradiction une injure : si on les cite, on les pille; si on ne les cite pas, on les offense, on les outrage : un fanatique écolier qui exalte leurs systèmes, un adroit intrigant qui dispose de leur voix, de leur influence, voilà de quoi se compose leur cour; c'est là qu'on forge des libelles contre l'homme indépendant qui agrandit ou qui embellit la science, sans fléchir

les genoux devant une idole ; enfin, l'homme indépendant ne souffre plus long-temps ces ténébreuses intrigues, ces sourdes attaques : la guerre civile s'engage, le Rubicon est franchi..... Heureusement ces exemples scandaleux peuvent se compter. Il est un nombre infiniment plus grand de savans non moins respectables par leur caractère que par leur âge : véritables sénateurs de la république des lettres, ils répandent autour d'eux des idées d'union, de paix, d'ordre ; le calme qui règne dans leur cœur se répand sur leurs écrits ; on n'ose pas même mêler leurs noms dans de honteuses intrigues ; assurés de leur gloire par des travaux solides, utiles, bien conçus et bien exécutés, ils n'ont devant les yeux que la postérité ; ils ne prétendent point exercer un monopole de science ; ils n'éprouvent point les tourmens d'une vaine jalousie à l'aspect des succès que peuvent obtenir à côté d'eux de plus jeunes athlètes ; au contraire, ils encouragent, ils appuient, ils chérissent le mérite naissant : laborieux eux-mêmes, ils honorent l'amour du travail ; modestes, ils pardonnent les erreurs ; impartiaux et sages, ils pèsent les opinions, admettent les observations, écoutent la critique ; ce sont de semblables savans, qui, répandus en nombre dans la première et la troisième classe de l'Institut, maintiennent l'honneur de ces deux sociétés. Parmi ces hommes respectables, l'opinion publique a souvent distingué honorablement M. P. C. Lévesque, auteur de plusieurs grands ouvrages historiques, dans lesquels la sagesse des principes et l'étendue des recherches tirent un lustre particulier d'un esprit de critique poussé quelquefois à la hardiesse, mais jamais à l'injustice ; esprit d'autant plus estimable qu'il n'est pas, généralement parlant, commun chez les écrivains français qui ont précédé M. Lévesque dans la même carrière.

D'autres collaborateurs de ce journal ont rendu justice à l'Histoire de la Russie et à l'Histoire critique des

Romains, par le même auteur ; il m'était réservé d'être l'interprète de l'opinion publique en donnant aux *Études de l'Histoire ancienne* tous les éloges que peut mériter une série de tableaux et de mémoires historiques ; ceux-là écrits avec esprit, avec vigueur ; ceux-ci remplis de recherches profondes et importantes ; tous portant l'empreinte d'une tête forte, calme, et depuis de longues années familiarisée avec l'épineuse étude des annales primitives du monde. Ces études que M. Lévesque, avec trop de modestie, présente comme pouvant paraître légères aux savans, offriront un grand nombre de discussions neuves pour tous ceux qui ne connaissent pas les progrès que la critique historique a faits en Allemagne depuis un demi-siècle. Je doute que beaucoup de nos professeurs d'histoire aient des idées justes sur les contradictions qui remplissent l'histoire des Mèdes, des Assyriens, des Egyptiens ; sur l'état primitif de la nation grecque, sur l'antiquité de l'usage de l'écriture, enfin sur la manière dont la critique considère aujourd'hui ces questions difficiles. Du moins, si on lit tous nos prétendus cours d'histoire universelle, on n'y voit que des gens occupés à singer mal à propos l'éloquence prophétique de Bossuet, ou à extraire sèchement les récits souvent peu judicieux de Rollin, ou enfin, à imiter la manie des réflexions et d'allusions introduites par les philosophes du dix-huitième siècle. C'est donc à ceux mêmes qui prétendent savoir et enseigner l'histoire que nous conseillerons de lire, d'étudier, de méditer l'ouvrage de M. Lévesque, pour apprendre à connaître de quoi les savans doutent et comment ils en doutent, et de quelle influence ces doutes doivent être sur notre croyance historique.

La Judée, l'Inde, le Thibet, la Chine, le Japon et la Tartarie occupent les premiers chapitres de l'ouvrage de M. Lévesque. L'histoire primitive de ces peuples offre moins une série d'événemens par ordre chronologique dé-

terminé, qu'une masse de souvenirs antiques appuyés par des monumens et des institutions; ceux-là, témoins muets d'un ancien état de prospérité, celles-ci, preuves d'une civilisation ébauchée. Dans cette série de tableaux instructifs et variés, nous n'avons pu apercevoir qu'un seul endroit peu satisfaisant, et que nous indiquerons avec franchise au respectable auteur : c'est le passage où il parle des mines d'or de l'Inde et de ces fourmis merveilleuses qui en étaient les gardiennes. Ici, Hérodote ne nous paraît pas avoir été expliqué avec assez de précision par le savant Rennel : l'Inde de ce premier historien comprenait particulièrement les montagnes de Belour et les hautes vallées où l'Indus prend sa source ; régions encore peu connues, et que les géographes modernes, peut-être à tort, ne comprennent pas dans l'Indostan. C'est probablement là qu'étaient les *puits d'or* dont parle Ctésias (si je ne me trompe pas), et c'est aussi là qu'on a trouvé quelques circonstances physiques propres à expliquer l'historiette sur les fourmis, répétée avec tant de circonstances par Néarque, Dimachus, Mégasthènes, tous écrivains du siècle d'Alexandre, et dont la défiante critique de Strabon ne saurait entièrement infirmer le témoignage. « D'énormes fourmis, dit-on, demeuraient dans les déserts » à l'orient de l'Inde; elles ramassaient des tas d'or » mêlés de sable ; les Indiens allaient avec leurs chameaux » les plus rapides à la recherche de ces trésors; mais si les » fourmis les surprenaient, il était difficile aux ravisseurs » d'en échapper avec la vie. » En comparant tous les témoignages, et en insistant sur ceux où il est parlé des *dents* et de la *peau* de ces fourmis, il paraît vraisemblable qu'il y a ici une confusion de mots : les Indiens auront donné un nom semblable à celui qui en grec signifie fourmi, à cette espèce de chacal, ou, selon d'autres, d'hyène qui, sur le plateau de la petite Bucharie, se loge dans des tas d'un sable mêlé d'or. Il y a sans doute quelque chose de vrai,

caché sous cette enveloppe fabuleuse. Les griffons qui gardaient des trésors dans le pays des Arimaspes sont aussi placés par Hérodote au nord de l'Inde, où peut-être déjà les *Oigours* ou *Igours* avaient découvert les mines d'or et de cuivre de leurs montagnes, mines beaucoup plus faciles à exploiter que celles d'argent et de fer. Nous croyons encore que la position de la ville de *Kaspatyros*, dont le nom persan signifie *porte des montagnes*, correspond à celle de Kutwer, et que la *Paktydka* d'Hérodote est le Baacshan du moyen âge et des modernes. Dans cette méthode d'interprétation, les *Padæi* d'Hérodote devant être voisins de la Bactrie, ne sauraient être placés sur le fleuve Paddar, mais dans le canton Pader, au petit Thibet. Mais toutes ces remarques, en prouvant à M. Lévesque que j'ai examiné avec attention son morceau sur l'Inde, n'ôtent rien au mérite ni à l'intérêt du tableau que ce savant trace des mœurs et des institutions des Indiens. Je ne les ai faites que pour montrer que même le plus savant ouvrage géographique des Anglais, le système d'Hérodote, de Rennel, est plein d'imperfections, dues à ce que l'auteur n'a lu Hérodote que dans une traduction.

La Syrie, la Phénicie, la Babylonie, la Médie, la Perse ne fournissent pas beaucoup de faits historiques certains et suivis ; la critique s'est en vain efforcée de concilier les relations contradictoires des historiens, et M. Lévesque dit avec raison : « Il faut parler peu de ce qu'on sait mal. » Nous aurions pourtant désiré qu'il eût plu au savant auteur de nous faire jouir des détails plus amples que sa vaste érudition lui eût si facilement fournis. Un parallèle entre les mœurs et les institutions des Perses anciens et des Persans modernes, quelques aperçus sur les diverses opinions relatives à la religion des Mages, nous semblent nécessaires pour la classe de lecteurs que M. Lévesque a particulièrement en vue, et qui, en consultant les sources sur des matières aussi embrouillées, auraient été heure

d'avoir un guide aussi éclairé et aussi sûr que M. Lévesque. Nous aurions encore voulu trouver à l'article Médie l'opinion de M. Lévesque sur l'hypothèse de M. Heeren, d'après laquelle on concilie les récits d'Hérodote et de Diodore, en admettant que les deux séries différentes de rois de Médie, indiquées par ces deux historiens, ont régné en même temps dans deux royaumes différens, l'un à l'occident, dans la *Media Atropatene;* l'autre à l'est, dans la *grande Médie*. Cette hypothèse sourit beaucoup à ceux qui regardent la langue *zend* et la langue *pehlvi* comme deux dialectes parlés anciennement, l'un dans la petite Médie, l'autre dans la grande. C'est un point digne de l'attention du savant M. Langlès, occupé dans ce moment d'une édition des géographes persans et arabes.

C'est à l'Egypte que M. Lévesque s'est plus particulièrement attaché parmi les nations antérieures aux Grecs; l'Egypte occupe dans les Études de l'histoire ancienne la moitié du premier volume et une partie du volume suivant. Cette prédilection est justifiée par l'influence qu'eurent les idées religieuses et philosophiques des Egyptiens sur celles des Grecs, objet principal des recherches de M. Lévesque: elle l'est encore par la manière intéressante dont l'auteur expose l'histoire des monumens qui éternisent le souvenir de la puissance égyptienne, mais en même temps celui du despotisme sacerdotal; l'histoire des mœurs, sciences et idées religieuses, si difficiles à apprécier, et surtout à classer d'après les diverses époques; enfin, l'histoire des règnes et dynasties qui ne forment jusqu'à Psammitichus qu'une série de traditions contradictoires et incohérentes. M. Lévesque a très-bien senti la distinction qu'on doit établir entre ces trois divisions de l'histoire d'Egypte: la première fut enseignée à Hérodote par les prêtres égyptiens, mais seulement par fragmens, de la manière la moins raisonnée que possible; l'autre se trouve disséminée dans cinq ou six historiens, qui, chacun,

parlent d'une époque différente ; la troisième enfin n'est fondée que sur trois ou quatre listes de noms dont l'ordre chronologique ne saurait se concilier.

D'après ce point de vue, nous devons considérer comme des légendes les bizarres contes rapportés par Hérodote sur ces rois qui prostituent les princesses leurs filles afin de découvrir un voleur, ou sur cette troupe de rats qui, en détruisant les arcs des Assyriens, donna la victoire aux Epyptiens. Nous osons même, plus difficile que Bossuet et Rollin, révoquer en doute les merveilleuses conquêtes de Sésostris, qui n'ont laissé aucune trace dans les annales des autres peuples, et surtout les expéditions maritimes de ce prince, qui, du moins dans son pays natal, ne trouvait que des bateaux de jonc ou même de terre cuite.

Si je recommande cet excellent travail de M. Lévesque comme une lecture extrêmement instructive et même indispensable, tant pour la jeunesse studieuse que pour les professeurs d'histoire, cet éloge doit paraître d'autant plus sincère et d'autant plus mérité que je ne partage pas sur tous les points la manière de voir de M. Lévesque. Je ne crois pas que la religion égyptienne ait renfermé originairement un système régulier de philosophie, de cosmogonie et de morale ; il me semble plus naturel, avec Debrosses, de supposer que, semblables aux autres nations africaines, les Egyptiens ont été attachés au *fétichisme* ou à l'adoration des animaux, des plantes et des pierres. Peu à peu la philosophie, fruit des loisirs d'un peuple civilisé, aura enté sur ces grossières superstitions un système d'allégories nécessairement incohérent, puisqu'il était étranger au culte primitif. Il me semble encore que M. Heeren a raison de considérer chaque *nome* de l'Egypte dans son origine comme un état indépendant, une théocratie fondée par une caste de prêtres particulière. De là ces contrastes singuliers entre le culte des nomes voisins ; l'un adorait le crocodile, l'autre poursuivait à outrance ce même ani-

mal. En admettant cette pluralité d'états indépendans, on trouve le seul moyen de réconcilier entre elles les diverses listes de rois. C'est ainsi que le vétéran de l'érudition européenne, M. Heyne, a démontré que les premiers rois de Diodore ont régné à Thèbes, et ceux d'Hérodote à Memphis. Les rois-pasteurs étaient probablement une famille puissante de cheiks arabes, établis en Egypte comme on en voit encore de nos jours.

Dans ces matières obscures, chacun suit l'impulsion de son goût, de son esprit. L'essentiel est de consulter les sources, de les étudier avec impartialité, de les citer fidèlement. M. Lévesque a rempli tous ces devoirs d'un véritable savant. Il a surtout puisé dans l'excellent Voyage de M. Denon plusieurs détails qui n'avaient pas encore été mis à profit par les historiens. L'espace nous manque pour analyser d'une manière plus détaillée cette partie importante du savant ouvrage de M. Lévesque ; mais nous nous en dédommagerons en examinant, dans un article suivant, les autres parties, qui toutes sont relatives à la Grèce.

(7 juillet 1811.)

§ 2. Nous avons donné une idée générale de cet ouvrage, aussi intéressant qu'instructif ; nous voudrions l'analyser chapitre par chapitre : ce serait peut-être un devoir à remplir envers le savant auteur ; mais la multiplicité des livres à annoncer nous oblige à resserrer l'espace que nous pouvons consacrer à chacune de ces productions ; nous nous bornerons donc à examiner quelques-unes des recherches les plus neuves et les plus curieuses de M. Lévesque, et aujourd'hui ce sera l'antiquité de l'écriture chez les Grecs, et l'authenticité des ouvrages d'Homère, qui nous occuperont.

La forme et la dénomination des caractères grecs démontrent qu'ils sont imités de l'alphabet phénicien ou

hébreu ; il est donc très-probable qu'ils ont été introduits en Grèce par Cadmus ou par quelque autre Phénicien. Ils étaient connus des prêtres et des princes long-temps avant la guerre de Troie ; mais il ne s'ensuit pas que leur usage se fût assez répandu parmi la multitude pour que des inscriptions sur les monumens publics ou particuliers pussent avoir un but raisonnable : aussi il n'existe avant la guerre de Troie aucune preuve de l'usage des inscriptions. On ne voit point Achille orner d'une inscription le tombeau de son cher Patrocle ; le sage Ulysse lui-même, voulant consacrer la mémoire de son pilote Elpénor, n'inscrit point son nom sur sa tombe ; il se borne à y faire planter une rame, que le temps devait bientôt détruire. De prétendues inscriptions, copiées ou inventées par Fourmont, portent des marques évidentes, sinon d'une falsification maladroite, du moins d'une origine postérieure à celle que ce voyageur leur attribuait. En vain Barthélemy a-t-il donné dans les opinions de Fourmont : le savant auteur de ces Etudes démontre complètement que l'inscription du temple d'Amyclès est d'une orthographe et d'un langage qui n'existaient pas encore à l'époque où Fourmont et Barthélemy la placent ; mais il convient avec raison qu'il est impossible à la critique de fixer l'époque précise à laquelle remonte l'usage des inscriptions. Combien de tentatives infructueuses, combien d'essais imparfaits ont dû se succéder avant que les Grecs se procurassent des instrumens propres à graver des caractères sur une matière durable, telle que les pierres ou les métaux ! L'écriture a dû commencer chez les Grecs, comme chez d'autres peuples, par des lignes droites, attendu qu'elles se tracent plus facilement sur la pierre : c'est pour cette raison que les runes de Scandinavie sont censées d'autant plus anciennes, qu'elles offrent plus de traits droits ; on peut même indiquer cinq à six alphabets runiques, considérablement différens les uns des autres, et dans lesquels

on remarque une série progressive de tentatives pour s'éloigner de la simplicité et de la grossièreté primitive des caractères. Cet exemple aurait pu servir à M. Lévesque pour rendre encore plus sensibles les vérités historiques qu'il démontre d'ailleurs d'une manière très-savante et très-claire.

La seule preuve qu'on a cru trouver dans Homère de l'ancienneté de l'écriture, est tirée du passage (*Iliad.* VI, 168 sqq.) où Prætus est dit avoir envoyé à son beau-père *des tablettes* sur lesquelles il avait écrit beaucoup de *signes funestes,* par lesquels il demandait la mort de Bellérophon. Mais il faut observer que le mot γραφειν, employé par le poète, signifie originairement *graver,* et qu'il a ensuite reçu le sens particulier d'*écrire;* il a même toujours conservé son sens primitif. Les scholiastes nous apprennent que c'est dans ce sens qu'il faut le prendre ici. Prætus envoya donc à son beau-père une espèce de tableau allégorique par lequel il lui retraçait les prétendus crimes de Bellérophon ; un tableau du genre de ceux qui, chez les anciens Mexicains, tenaient lieu d'écriture, même devant les tribunaux, et dont M. de Humboldt a publié quelques-uns dans son excellent *Essai sur le Mexique.* Si la dénonciation eût été exprimée en caractères alphabétiques, pourquoi Homère n'eût-il pas employé le mot επεα, paroles, au lieu de σηματα, signes ?

Il y a bien loin de l'usage, même général, des inscriptions à celui des livres écrits. Si les Grecs, du temps d'Homère, deux ou trois siècles après la guerre, avaient des monumens ornés d'inscriptions, ce qui paraît encore douteux, au moins ils n'avaient pas les moyens physiques de consigner par écrit un ouvrage tant soit peu considérable. Sur quelle matière l'auraient-ils écrit? Sur des plaques de plomb, comme celles qui, selon Pausanias, contenaient les poèmes d'Hésiode? mais un long manuscrit de ce genre devenait un fardeau pour dix à douze

chevaux; ou sur des peaux tannées, sur des *diphthères?* mais cette matière ne pouvait recevoir que des caractères tracés dans des dimensions très-grandes, et elle ne pouvait se conserver long-temps : ce ne fut que dans le troisième siècle avant J.-C. qu'un roi de Pergame inventa ou apporta de la haute Asie l'art de faire du parchemin. Il reste le *papyrus* d'Egypte, sur lequel on écrivait avec une couleur noire, probablement plus semblable à l'encre de Chine qu'à la nôtre; mais l'usage de ce papier brunâtre, fait avec des roseaux du Nil, ne peut être antérieur aux liaisons commerciales de la Grèce avec l'Égypte, c'est-à-dire au règne de Psammitichus : même long-temps après, ce papier paraît avoir été peu abondant, puisque, du temps de Tibère, le sénat romain nomma des commissaires pour en faire la distribution.

Cette extrême rareté des livres écrits dans les premiers siècles de la littérature grecque est un fait très-important pour la discussion intéressante qui s'est élevée depuis peu au sujet de l'authenticité des ouvrages d'Homère. Quand M. Wolff, appuyé par Casaubon, par Villoison et par M. Lévesque, affirme qu'Homère n'a mis par écrit ni l'Iliade ni l'Odyssée, nous ne voyons pas ce qu'on puisse raisonnablement opposer à son assertion. Mais parce qu'Homère n'a pas pu écrire de sa propre main, ni par l'aide de ses contemporains, ces deux immortels poèmes, faut-il admettre la seconde proposition de M. Wolf; savoir, que ces ouvrages ne sont pas entièrement de l'auteur à qui le respect et l'admiration des siècles les ont attribués? que les divers chants ont été composés par divers auteurs, et à des époques différentes; enfin, que les deux poèmes, conservés par la famille des Homérides, qui allait les chantant de ville en ville, ont subi une dernière refonte par Pisistrate, qui le premier les a fait mettre par écrit? Ces assertions hardies n'ont plus rien de commun avec l'opinion qui refuse au siècle d'Ho-

mère les moyens physiques de mettre par écrit des ouvrages aussi étendus; cette vérité n'appuie d'aucune manière les hypothèses littéraires de M. Wolf : il y a trop d'exemples qui prouvent avec quel soin religieux les peuples encore novices conservent fidèlement des poèmes de très-longue haleine. Si les Druïdes savaient réciter de mémoire de nombreux poèmes, contenant leur système de religion et de législation; si les Mongols et les Kalmouks ont conservé, parmi un grand nombre de chants héroïques, deux qui chacun ont au-delà de *vingt mille* vers (1), pourquoi les Grecs, et spécialement leurs chantres publics ou *rhapsodes*, n'auraient-ils pas également su Homère par cœur? Ceux qui veulent attaquer l'authenticité de l'Iliade et de l'Odyssée sont donc réduits à des argumens purement philologiques; ils doivent se borner à démontrer qu'il y a entre les divers chants de l'Iliade des différences de langage qui semblent supposer divers auteurs. Il nous paraît que les argumens de cette espèce, quelque nombreux et embarrassans qu'ils soient, ne peuvent balancer la preuve d'authenticité résultante de la belle et majestueuse unité du plan de l'Iliade. Il est difficile de concevoir comment le texte d'Homère a pu être falsifié au point d'offrir les incontestables disparates de langage que plusieurs hellénistes viennent y relever; mais il serait impossible de concevoir qu'une compagnie ou une série héréditaire de poètes eût pu créer et exécuter ce plan qui se développe avec tant d'art et de profondeur depuis la plus admirable des expositions jusqu'à la scène touchante qui termine le poème.

Ce n'est pas ici que nous pouvons discuter une question aussi obscure et aussi difficile. Nous indiquerons les quatre opinions principales qu'on peut proposer à ce sujet.

(1) Pallas, *Mémoires sur les peuples mongoliques;* Bergmann *Course nomadique parmi les Kalmouhs* (en allem.).

M. Lévesque pense qu'Homère a successivement composé une série de petits poèmes épiques sur les événemens de la guerre de Troie, et que ces morceaux détachés ont été réunis peu à peu dans un ensemble régulier par divers éditeurs, qui auraient agi à l'égard du texte original comme Macpherson en a agi à l'égard du poème de *Fingal,* attribué à Ossian, et qui est un composé de trois ou quatre chants galliques divers. M. Lévesque insiste sur plusieurs défauts de plan dans l'Iliade : il pense que le poème se terminerait régulièrement au dix-huitième chant, et que même beaucoup de chants sont intercalés entre le premier et le dix-huitième.

M. Wolf admet une autre hypothèse : il croit que le poète a tracé le plan de son ouvrage, mais qu'une succession d'autres poètes, improvisateurs ou *rhapsodes,* comme Homère lui-même, s'est chargée de continuer et d'achever ce plan. L'unité du plan serait due à Homère ; les petites contradictions de détail viendraient des Homérides.

M. Heyne, renouvelant une idée d'un certain d'Aubignac, a cru se tirer d'affaire en supposant qu'avant Homère il existait un certain nombre de poèmes ou chants devenus populaires, et qui avaient pour sujet diverses époques de la guerre de Troie. Homère aurait réuni, limé, embelli ces divers morceaux, ces *Patroclées,* ces *Diomédées,* pour en composer son Iliade. Les contradictions, dans les circonstances et les différences de style, seraient alors dues à des inadvertances du poète.

On pourrait, ce nous semble, proposer une quatrième hypothèse : Homère aura composé de mémoire, et sans les écrire, ses deux immortels poèmes ; la conservation de ce précieux dépôt aura été en général confiée à la mémoire, quelquefois infidèle, des *rhapsodes ;* on n'en aura fait que très-tard des copies rares, et seulement connues dans l'Ionie. Une de ces copies asiatiques, apportée à Athènes, soit par Pisistrate, soit par Hipparque, aura

présenté des lacunes considérables, qui auront été remplies par les vers chantés par les rhapsodes de la Grèce européenne.

La portion de l'ouvrage de M. Lévesque dont nous nous sommes occupés offre, comme on voit, une preuve directe de l'utilité de l'érudition pour la bonne et solide étude de la littérature. Il nous semble qu'un professeur de littérature ne saurait parler ni du plan, ni du style d'Homère, sans connaître cette intéressante discussion. Nous osons donc conseiller à quelques-uns de nos littérateurs de lire les *Études de l'Histoire ancienne,* pour apprendre que le champ de l'érudition, loin d'être épuisé, offre encore des moissons abondantes et précieuses. Il serait à désirer qu'un bon nombre de nos professeurs de littérature voulussent se livrer aux traductions et analyses nécessaires pour nous mettre au niveau des travaux par lesquels l'érudition et la critique ont changé la face de la science littéraire, et principalement celle de la philologie classique.

Charles XII en Norwége, récit historique.

(27 juin 1813.)

§ 1^er^. L'histoire offre peu de spectacles aussi attachans que celui d'un grand homme luttant contre la mauvaise fortune. Triomphe-t-il? une admiration plus profonde accompagne une gloire éprouvée par les revers; succombe-t-il? une noble pitié respecte et protége sa mémoire. Les dernières campagnes de Charles XII en Norwége ne forment qu'une partie du vaste plan d'après lequel ce monarque espérait relever ses affaires; mais cette partie est une des plus intéressantes d'une vie aussi romanesque;

elle paraît presque ignorée des historiens : nous allons suppléer à leur silence.

Echappé de Stralsund en cendres, Charles trouva son royaume épuisé d'hommes, de vivres et d'argent. Comment rétablir ses armées ? Comment reconstruire ses flottes, détruites par les Danois ? Vingt ennemis se préparaient à envahir les côtes de la Suède : Charles ne pense pas à se défendre ; son coup d'œil, juste et hardi, cherche celui de ses ennemis qu'il puisse attaquer avec avantage. Il conçut d'abord le projet de s'emparer de la capitale même du Danemarck avant que les Danois, victorieux à Stralsund et à Vismar, pussent revenir dans leurs îles. La nature parut un instant favoriser cette entreprise ; car, tandis que les flots orageux empêchaient les Danois de passer les Belts, la glace, en couvrant le Sund, frayait à Charles la route de Copenhague. Au mois de janvier 1716, il était à Landskrone en Scanie, à la tête de 20,000 hommes de nouvelle levée, mais pleins d'ardeur et d'attachement pour leur roi, qu'ils voyaient au milieu d'eux couché sur de la paille, et ne buvant que de l'eau. A Copenhague, on armait les étudians et les bourgeois. Un dégel subit arrêta le monarque suédois ; il essaya de faire passer un détachement, mais la glace s'enfonça. Aussitôt une autre grande idée se présente à l'esprit de Charles : il part pour enlever aux Danois la Norwége ; il vole en traîneau à travers les neiges qui couvraient son royaume, et, dans sa marche impétueuse, son armée, qui le suivait avec peine, se grossissait de ce qui restait de jeunes gens dans la Gothie.

Arrivé sur les frontières de la Norwége, il fit connaître à ses généraux, avec plus de détails qu'à son ordinaire, et ses projets et ses espérances. « Jusqu'ici, leur dit-il, » j'ai conquis des trônes pour les donner ; je vais conquérir un royaume pour le garder. La justice, le ciel ap» prouveront une conquête que le salut même de mes Etats

» exige. Nous devons subjuguer ou être subjugués. La » Norwége, réunie à notre patrie, nous affranchit d'abord » des soins et des efforts que demande la garde d'une fron» tière de deux cents lieues. Les mines de ce pays rétabli» ront mes finances ; ses inépuisables forêts me donneront » une nouvelle marine. Les ports de la Norwége nous sont » utiles ou même nécessaires. C'est à Drontheim que plu» sieurs de nos provinces septentrionales exportent leurs » bestiaux et achètent leurs subsistances. Les ports de Ber» gen et de Stavanger dominent la mer du Nord ; ceux » de Christiansand, d'Arendal, surveillent l'entrée du » Categat. Un jour, la Norwége, accoutumée à nos lois, » deviendra une pépinière de robustes soldats et de marins » infatigables. Déjà, regardant ses peuples comme mes » sujets, je vais leur épargner les horreurs d'une longue » guerre ; je vais, par un mouvement rapide, envelopper » les troupes danoises dans leurs cantonnemens. L'hiver, » cet allié naturel d'un roi de Suède; l'hiver, qui m'a » trahi une fois, facilite aujourd'hui notre marche, en » tenant enchaînés les nombreux fleuves et les profonds » golfes de la Norwége. »

Personne n'avait l'habitude de faire des observations à Charles XII; mais le prince de Hesse, qui l'accompagnait avec Poniatowski, vint confier à celui-ci les inquiétudes que le projet du roi lui causait. Il avait recueilli des renseignemens sur l'état du pays où l'on allait entrer. « La » Norwége, dit-il, hérissée de perfides chaînes de rochers, » parsemée de torrens, de lacs et de forêts, ne présente » aucune plaine où une armée puisse se développer ; une » guerre dans ce pays ne saurait être qu'une suite de com» bats de postes. Partout un faible corps trouve des posi» tions avantageuses pour s'y défendre ; partout une nuée » de partisans se maintient avec facilité sur les derrières » de l'armée ennemie. Nulle part il n'y a de vivres ; les » fourrages sont rares en plusieurs cantons. Comment s'a-

» vancer dans un tel pays sans s'être rendus maîtres des » forteresses qui en couvrent la principale entrée? Et com- » ment prendrons-nous ces places n'ayant point amené » d'artillerie de siége? Frédérikshald, la première ville que » nous rencontrons, n'est plus un bourg ouvert comme du » temps de Charles X, et cependant ce bourg, entouré à » la hâte de quelques retranchemens, arrêta trois fois les » armes de ce roi accoutumé à vaincre. Il est vrai, les » attaques de 1658 et 1659 ne furent pas bien vigoureuses; » mais en 1660, assiégée depuis le 13 janvier jusqu'au 21 » février par 9000 hommes sous les ordres de Gustave » Horn, général des plus habiles, la ville de Frédériks- » hald sut résister à trois assauts et à un bombardement; » ses habitans belliqueux se vantent encore d'avoir, en » faisant échouer l'invasion de la Norwége, aigri les cha- » grins qui hâtèrent la mort d'un des plus grands rois de » la Suède. Cette ville, fatale aux armes suédoises, est » aujourd'hui défendue par plusieurs forts réguliers; une » bonne garnison y est encore appuyée par une bourgeoi- » sie armée, pleine d'ardeur, et dont le chef, nommé Col- » biornsen, paraît aussi audacieux, aussi inébranlable que » l'était le bourgeois Normann du temps de Charles X. » Ainsi, nous ne pouvons pas, sans témérité, laisser der- » rière nous cette place, devenue la clef de la Norwége: » Nous le pouvons d'autant moins, que même en la dé- » passant nous rencontrerons d'autres forteresses. »

A ces justes réflexions, Poniatowski, qui ne connaissait ni la nature du pays, ni le caractère du peuple qu'on allait attaquer, opposa des raisons plus spécieuses que solides: « Le roi, disait-il, veut achever cette entreprise avant que » l'été permette à l'ennemi de venir au secours de cette » province isolée. — Mais, répliqua le prince, il faut un » an pour conquérir cette province, si les habitans veu- » lent se défendre. — Le nom de Charles XII leur ins-

» pirera de la terreur. — Croyez-vous qu'on inspire la » terreur aux Norwégiens ? »

Le roi poursuivait l'exécution de son plan ; ayant transporté une partie de ses troupes sur des traîneaux, il réussit à surprendre quelques corps avancés de Danois, et le 8 mars, un colonel qui gardait avec 300 hommes le poste de Holland (1) fut pris dans son lit ; mais d'autres chefs veillaient : le colonel Kruse, avec 200 dragons, arrêta tout court l'avant-garde suédoise composée de 600 hommes et de Charles XII lui-même : le prince de Hesse reçut un coup de sabre, et Poniatowski une balle dans le cou ; enfin, accablé par le nombre, couvert de blessures, Kruse fut fait prisonnier et amené devant le roi, qui le traita avec la plus grande bonté et le fit soigner par son propre chirurgien. Ce combat donna le temps au général Lutzon de réunir ses troupes et de prendre une excellente position derrière le golfe qui baigne les murs de Christiania. Cette capitale de la Norwége, située à 16 lieues de la frontière, fut occupée par les Suédois ; mais, dépourvus de grosse artillerie, ils ne purent que bloquer de loin le fort d'Aggershus qui la domine.

Il y avait dans la garnison deux jeunes officiers liés par une tendre amitié ; la tradition du pays a conservé les noms de Koss et de Heyer. Le père du premier avait péri dans une sortie : son corps était resté sur le champ de bataille. La piété filiale et l'amitié forment aussitôt un projet audacieux ; Koss et Heyer sortent de la place à l'entrée de la nuit, pour aller retrouver les restes mortels d'un père chéri ; la neige qui tombait, les rochers, les buissons les dérobent long-temps à l'ennemi ; enfin, une sentinelle les aperçoit ; elle fait feu, ils ripostent ; tout le camp suédois s'éveille : on poursuit de rocher en rocher l'invisible déta-

(1) On peut suivre ces marches sur la carte de l'*Atlas du Précis de la Géographie Universelle*, qui a pour titre : le *Danemarck avec le midi de la Suède*, etc,

chement auquel on croyait avoir affaire ; on parvient à découvrir, à environner les deux officiers. Charles XII, qui s'éveillait toujours au premier coup de feu, apprend avec étonnement que deux hommes seuls ont paru vouloir pénétrer dans son camp ; il leur fait dire que s'ils se rendent, ils retourneront libres, mais qu'il veut leur parler auparavant. Les deux officiers, conduits en présence du roi, lui expliquent le noble motif qui les guide. Sur-le-champ le roi ordonne qu'on cherche à la lueur des torches le corps réclamé par une piété aussi héroïque. Koss et Heyer se chargent de ce fardeau chéri, et une escorte les ramène aux avant-postes danois.

Mais la générosité de Charles XII n'ébranla point la foi des Norwégiens ; tous les jours ils en donnèrent des preuves. Un détachement de 800 dragons fut envoyé pour tourner le corps danois, et menacer les mines alors si riches de Konsberg ; il arrive au village de Norderhoug : le colonel se loge chez le ministre, dont la femme, Anne Colbiornsen, était la digne sœur du chef des bourgeois armés de Frédérikshald ; elle fait faire bonne chère aux officiers suédois ; elle distribue de l'eau-de-vie à la troupe rassemblée dans la vaste cour du presbytère : comme le froid était encore très-vif, elle fit élever une pyramide de bois ; on y mit le feu ; les Suédois se couchèrent à l'entour, et quand la flamme eut atteint le sommet du bûcher, la plupart d'entre eux succombaient déjà au sommeil et à l'effet des boissons. C'était le moment qu'attendait un détachement de 400 dragons norwégiens, stationné à quelque distance. Guidés par la flamme qui dépassait la cime des forêts, ils avancent à travers des sentiers dérobés ; le commandant hésitait, lorsque, noblement insubordonné, un dragon, norwégien de naissance, nommé Thore Hovland, se précipite sur l'ennemi ; tout le corps le suit, et les Suédois sont massacrés ou dispersés.

Au moment où cette nouvelle arriva au quartier-géné-

ral, on apprit d'un autre côté que la route de Gothembourg était interceptée, que les renforts, les vivres, les transports d'artillerie tombaient dans les mains des corps volontaires dont Frédérikshald était l'asile ou le point d'appui. D'ailleurs, le mois de mai approchait ; les neiges fondaient, les fleuves se gonflaient, les ponts se rompaient. Charles sentit les inconvéniens de sa position, il recula et fit concentrer son armée autour de Frédérikshald, dont il entreprit le siége en règle.

[(3 juillet 1813.)

§ 2. Frédérikshald est une ville de 2 à 3000 habitans, située sur l'extrême frontière de la Norwége au sud-est. La rivière de Tistendal, qui descend de cataracte en cataracte, à travers une contrée pittoresque et remplie de forêts, sépare la ville de la citadelle de Frédériksten, bâtie sur un rocher élevé et flanqué de deux forts. Au pied des forts, la rivière se jette dans la baie étroite nommée Svinesund. Cette baie reçoit également les eaux du *lac* d'Idafield, lac profond, et qui pénètre très en avant dans la Suède.

C'était à la conquête de ce point que Charles avait réduit ses orgueilleuses prétentions. Toujours décidé à épargner le sang des Norwégiens, il dirigeait contre les forts ses canons et ses mortiers. Mais Colbiornsen, ce chef de la bourgeoisie armée, sut environner les assiégéans d'obstacles toujours renaissans. Depuis long-temps il avait organisé deux corps de volontaires : celui des négocians qui, avec leurs domestiques, défendait la ville, et celui des scieurs de bois du canton de Tistendal, qui occupait les forêts et les défilés des environs. Une prame armée dominait le lac et la rivière. Chaque jour les Suédois se voyaient enlever leurs transports ; voulaient-ils poursuivre les Norwégiens ? ceux-ci s'éparpillaient dans les bois,

ou se jetaient dans leurs bateaux ; ou bien, s'arrêtant dans un défilé, dans un bois, ces chasseurs, exercés et armés de fusils excellens, couchaient par terre des rangs entiers avant qu'on pût les atteindre. Fatigué de ce genre de guerre, le roi résolut d'en éteindre le foyer en s'emparant de la ville ; il en ordonna l'assaut : ni les retranchemens, ni les précipices ne purent arrêter la valeur des Suédois, auxquels le roi lui-même donnait l'exemple, en se laissant glisser en bas d'un rocher escarpé qu'il était indispensable de franchir. La ville est enfin prise, mais la bourgeoisie ne l'est pas. Ceux qui survivaient et qui pouvaient encore porter les armes s'étaient réfugiés sous le canon de la forteresse. Les uns servaient les batteries, d'où la garnison faisait pleuvoir des bombes et des boulets rouges sur la ville ; les autres, plus impatiens, retournaient furtivement dans leurs maisons pour y mettre le feu. Le port, rempli de magasins de bois, devint bientôt un foyer ardent. Les troupes suédoises, après des efforts héroïques, abandonnèrent ce combat inégal et inutile. Cette journée, ou plutôt cette nuit, leur avait coûté 1500 hommes tués ou grièvement blessés, parmi lesquels plusieurs généraux et officiers.

Charles lui-même avait couru le plus grand danger : il était, dans une chambre haute, occupé à examiner la forteresse ; les Norwégiens le reconnaissent : aussitôt les bombes pleuvent sur cette maison ; le toit s'enflamme et s'écroule ; tout le monde est blessé : le roi seul sort de dessus les décombres brûlant sans avoir éprouvé d'autre mal que quelques égratignures. Ce n'était pas la première fois que la Norwége pensa lui devenir fatale : à Christiania, où il s'était promené dans les rues sous le canon de la citadelle, on montre encore la trace des boulets tirés sur lui. En marchant sur Frédérikshald, il s'était avancé seul entre quelques haies ; des paysans embusqués firent feu sur lui, mais sans le toucher ; son escorte sur-

vint, et s'empara de ces partisans : Charles leur adressa quelques remontrances paternelles, leur donna à chacun un ducat de Hollande, et les renvoya libres chez eux. Sa généreuse témérité ne se démentit point à Frédérikshald, et, peu après l'assaut de la ville, il courut risque d'être pris dans une reconnaissance.

Toute l'audace et toute la persévérance de ce héros devaient pourtant échouer contre les indomptables Norwégiens : mais, avant de reculer, il voulut au moins tenter l'extrême contre ce rocher fortifié qui bravait ses armes : de nouveaux transports de munitions et des canons du plus gros calibre furent embarqués sur une escadre de quarante à cinquante bâtimens de transport, qui, escortée d'une dizaine de galères et frégates, arriva sans accident dans la baie de Dynekile, à quelques lieues du camp suédois; déjà on allait y transporter ces moyens de destruction qui semblaient assurer la prise des citadelles. La baie de Dynekile, longue à peu près d'une lieue, n'a que cent quatre-vingts pieds d'ouverture ; deux galions armés et une batterie paraissaient en rendre l'entrée impossible à un ennemi : mais Tordenskiold était là ; ce marin, né dans la Norwége, commandait une escadre de deux frégates, de deux galères et de trois prames armées : dans la matinée du 8 juillet, quelques pêcheurs lui apprirent que les officiers suédois étaient invités, les uns à une noce dans une petite ville voisine, les autres à un dîner chez leur commandant; il crie au capitaine Grip, commandant la deuxième frégate : « L'amiral suédois donne un grand dîner; est-ce que nous ne nous mettrons pas de la partie sans être attendus? » Grip répond affirmativement : aussitôt l'escadre se range en ligne, et, favorisée par un vent très-frais, pénètre dans la baie; quelques bâtimens, auxquels on mit le feu, répandirent bientôt une épaisse fumée ; les Suédois ne purent ni distinguer l'ennemi ni se rallier eux-mêmes; un vaisseau fut pris ou coulé après l'autre, et, à trois heures

du soir, il ne resta pas une chaloupe de toute l'escadre suédoise : on n'avait sauvé qu'une petite quantité de munitions.

Ce contre-temps décida Charles à lever le siége de Frédérickshald, et à sortir de la Norwége. Avant de réunir de nouveau les moyens pour assiéger cette place, il se serait passé un mois ; il eût fallu du temps encore pour la prendre, et quand on en eût été maître, la forteresse plus considérable de Frédérikstad, située à l'embouchure du fleuve Glomma, eût encore exigé un siége en règle. Le roi avait à craindre qu'avant deux mois les Russes et les Danois, au nombre de cinquante-cinq mille hommes, fissent une descente en Scanie. Il n'avait pas encore entamé les fameuses négociations avec le czar Pierre, négociations si habilement conduites par le baron Gærtz, et si bien racontées par Voltaire. Le czar paraît avoir fait vers cette époque quelques vagues ouvertures au monarque suédois. Un jour il fixait avec le roi de Danemarck le jour de la descente en Suède ; le lendemain il faisait dire à Charles XII que l'armée russe, sous le masque de l'amitié, s'emparerait de Copenhague et de l'île de Sélande, trahison qui révoltait la grande âme de Charles, et qui lui donnait la mesure de la défiance que devait inspirer un semblable allié.

C'était pendant le voyage de Norwége en Scanie que le roi eut avec sa sœur, la princesse Ulrique, cette entrevue que Voltaire place un an auparavant, et immédiatement après le retour du roi de Stralsund. La princesse était au château de Wadstena, sur les bords du lac Veter, lac souvent bouleversé par des tempêtes soudaines. Le roi arrive à Hio, petit bourg sur la rive opposée ; le temps était très-mauvais ; Charles s'élance seul, et sans se faire connaître, dans un bateau de pêcheur, et à force d'argent il engage le pêcheur à traverser le lac. A peine débarqué, il loue le premier cheval qu'il trouve, se rend au galop à

Wadstena, et entre, tout botté et trempé de pluie, dans l'appartement de sa sœur, qu'il n'avait pas vue depuis dix-sept ans. Le lendemain, il partit pour la Scanie, où sa présence, loin de réunir ses ennemis, parut accroître leurs discussions et leurs incertitudes. Avant la fin de l'automne, les Danois engagèrent les Russes à évacuer la Sélande, où, selon leur constant usage, ils commençaient déjà à piller leurs hôtes. Charles sembla n'être venu en Scanie que pour voir se dissiper subitement l'orage qui aurait dû l'écraser. Tandis que le czar et le monarque danois se menaçaient, se surveillaient mutuellement, et paraissaient prêts à en venir aux mains, Charles XII jouait aux échecs avec les professeurs de Lund, assistait à leurs cours, et les invitait à la parade : il parut avoir oublié entièrement la guerre; il fit venir le célèbre Svedenborg, pour s'entretenir avec lui de chimie et de minéralogie; il discuta le projet du canal de Gothembourg avec l'ingénieur Polhem : à voir la tranquillité qui régnait autour de lui, on l'eût dit en paix avec tous ses voisins.

Mais, dans les premiers mois de l'an 1717, le secret de sa tranquillité fut connu. Le projet d'une alliance entre le czar et la Suède n'était plus un mystère. Le Russe pressait Charles de passer en Holstein; mais l'âge avait mûri son génie, et il préféra la conquête de la Norwége. Il jugea toutefois qu'elle exigerait les plus grands efforts et une nombreuse armée. Il se livra donc aux soins de compléter ses troupes. Quoi qu'en dise Voltaire, aucune violence ne fut employée; le dévoûment et l'esprit national suppléaient à tout. Le roi allait souvent presque seul assister aux exercices des recrues, et partout il sut gagner les cœurs. Un jour, comme il revenait d'une semblable excursion, un de ses aides-de-camp se permit d'accuser d'incapacité le chef dont on venait d'inspecter les recrues. « J'apprécie votre zèle, lui répliqua Charles, mais apprenez qu'en parlant à un roi, vous ne devez mal parler de personne. »

(20 juillet 1813)

§ 3. Au commencement de 1718, tous les préparatifs pour l'invasion de la Norwége étaient achevés : les vivres et l'artillerie arrivaient sur la frontière ; 72,000 hommes sous les armes demandaient avec ardeur le signal du combat ; et comme le czar russe, au prix de la cession de la Livonie et de l'Ingrie, promettait d'aider même la Suède à obtenir la Norwége, le roi pouvait employer à cette conquête toute l'élite de sa belle armée. Il n'était embarrassé que du choix de la saison la plus favorable. Impatient, il accourt deux fois sur la frontière, il pénètre lui-même jusque sur le territoire ennemi, et dans ces hardies reconnaissances, où il expose sa propre vie et celle des princes de sa famille, il s'assure que ni le printemps ni l'été n'offrent le moment désiré : dans ces deux saisons, les chemins, les défilés, sont trop difficiles à monter et à descendre, les lacs opposent des barrières trop multipliées, les vivres des habitans sont épuisés.

A ces reconnaissances, faites au mois d'avril et au mois de juillet, succède enfin la véritable campagne. Le roi l'ouvrit en détachant le général d'Armfeldt, avec un corps de 10,000 hommes (1), contre la province de Trondhiem, qui forme la moitié septentrionale de la Norwége. Ce corps, composé de troupes finnoises, distinguées par une valeur à toute épreuve, accoutumées aux privations, franchit la frontière dans les premiers jours de septembre, s'empara d'un poste, d'un fort après l'autre, mais s'aperçut bientôt que les habitans peu nombreux de cette con-

(1) Onze régimens d'infanterie et cinq de cavalerie. Nordberg prétend dans un endroit que des corps incomplets ne formaient que 6 à 7000 hommes, en défalquant les détachemens de réserve : dans un autre endroit, il assure que tous les régimens étaient au-delà du complet.

trée stérile se retiraient en masse vers la place de Trondhiem et dans les îles, en détruisant les ponts et emmenant avec eux toutes les denrées. Armfeld, assailli par des pluies continuelles, avance pourtant avec une constance qu'il communiquait au dernier de ses soldats; tous les jours on construisait des ponts, on enlevait des abattis, on portait le canon sur les épaules, à travers des défilés où il fallait marcher un à un. Après tant de fatigues, on surprend quelques faibles dépôts de vivres, et l'on arrive en face de l'armée ennemie, commandée par le général Budde, et postée entre des marais inaccessibles. Les Suédois délibéraient sur le parti qu'il y avait à prendre, lorsque tout-à-coup ils apprirent que l'ennemi avait décampé dans la nuit. Armfeldt n'avait pas grande envie de suivre son habile et prudent adversaire; mais les ordres du roi le pressaient: il avance encore, et vient camper devant Trondhiem, place forte par la nature et l'art, où le général Budde avait réuni tous ses moyens de défense et de subsistance. Sa communication avec les îles et les *golfes* était libre : loin d'être bloqué, Budde tenait *véritablement* Armfeldt bloqué dans une contrée déserte et impraticable.

Charles s'était attendu à un meilleur résultat; il avait espéré que l'armée norwégienne du midi, sur la nouvelle de l'invasion du nord, détacherait un gros corps, et qu'ensuite affaiblie, elle ne pourrait résister à son armée principale, forte d'environ 24,000 hommes de troupes d'élite, et commandée par le monarque en personne (1). Après avoir envoyé au général d'Armfeldt de nouveaux ordres, accompagnés de reproches, le roi entra sur les terres de Norwége dans les premiers jours de novembre, au moment où les gelées s'étaient déclarées dans les montagnes;

(1) Il y avait 42 bataillons d'infanterie à 300 hommes, 66 escadrons à 125 chevaux, la compagnie de drabans ou gardes-du-corps, un escadron de Valaques, et quelques compagnies de Polonais.

il espérait prendre Frédérikshald et Frédérikstad avant que l'hiver eût étendu son empire sur les côtes, et ensuite profiter des neiges pour transporter son armée au centre du pays où il devait se mettre en communication avec Armfeldt. Il est difficile de juger si ce plan d'opérations eût jamais pu réussir : le corps d'Armfeldt s'empara, il est vrai, des mines de Ræros, dans les montagnes qui séparent la haute et la basse Norwége; mais un espace de plus de soixante lieues, des lacs, des fleuves et des défilés le séparaient du roi. L'armée dano-norwégienne, d'environ 20,000 hommes, avait pris une forte position sur la rivière de Glomma; elle paraissait décidée à fatiguer Charles par des manœuvres et de petits combats.

Ce roi s'était logé dans une baraque presque sous le canon de Frédérikshald; de là il surveillait jour et nuit les travaux du siége; en peu de jours la seconde parallèle était formée à 400 pieds du glacis de la place (1). De leur côté, les assiégés ne perdaient pas leur temps; un terrain couvert de quelques rochers offrait également des abris aux travailleurs suédois et aux postes avancés de la garnison; toutes les nuits, les pots de goudron enflammé éclairaient les ouvrages d'approche, et, dirigés à ces lueurs, les boulets de la place enlevaient beaucoup de monde. La nuit du dimanche 11 décembre, on reprit les travaux des tranchées à la sape volante; les assiégés, qui réservaient prudemment leurs forces pour le moment décisif de l'ouverture de la troisième parallèle, commencèrent un feu très-vif de mousqueterie; les excellens tirailleurs de la bourgeoisie armée occupaient le chemin couvert et s'avançaient probablement au-delà. Le roi, qui avait assisté deux fois au service divin, descend dans

(1) C'est le colonel Carlberg, un des commandans de la tranchée, qui le dit. *Voyez* Lagerbring, *Histoire de Suède*, t. IV. Nordberg dit 840 pieds, voulant sans doute parler de la distance jusqu'au corps de la place.

la tranchée, ayant dans sa poche un livre de prières et le portrait de Gustave-Adolphe : il s'arrête à l'angle d'un des boyaux, se couche sur le tranchant du parapet, et, appuyant son visage sur sa main, regarde la forteresse. Posse, capitaine aux gardes, les aides-de-camp Siquier et Kaulbars, l'ingénieur en chef Maigret, étaient à côté de lui. Le colonel Carlberg, qui dirigeait la sape volante, était à peu de distance, ainsi que le baron Schwerin, commandant la tranchée. Dans cet instant, une balle de la dimension ordinaire des balles de fusil de chasse, frappe le roi au-dessous de la tempe droite, et sort par la tempe gauche. La main s'échappe de dessous le menton, la tête penche sur le manteau. Les officiers présens s'aperçoivent de ces mouvemens; ils s'approchent : Charles XII avait cessé de vivre. Le baron Schwerin, averti par le colonel Carlberg, accourt, et ordonne qu'on transporte en secret le corps au quartier-général; là, le duc de Holstein, les généraux Mærner et Dukert vinrent s'assurer de ce triste événement. Le prince de Hesse était à deux lieues : *le lendemain*, ayant pris le commandement de l'armée, *il donna* l'ordre de lever le siége et de repasser la frontière. Les soldats portaient, dans un morne silence, les dépouilles mortelles de ce roi qui avait été si long-temps leur père, leur modèle et leur idole. Le peuple accourut en foule pour disputer aux soldats l'honneur de porter les restes d'un monarque chéri. La Suède entière pleura, et pleure encore ce grand homme, qui eût été un grand et un bon roi si le sort l'eût placé dans des circonstances où ses belles qualités, sa loyauté chevaleresque, sa haine de l'injustice, sa noble fierté auraient pu se déployer sans l'entraîner dans des entreprises au-dessus des forces de son royaume.

Plusieurs années après la mort de Charles XII, l'esprit de parti et l'esprit romanesque, l'un et l'autre très-communs dans la Suède, obscurcirent un événement si simple, en l'ornant de plusieurs circonstances fabuleuses. Ainsi,

Voltaire raconte qu'une balle pesant une demi-livre avait fait dans la tête du roi un trou dans lequel on pouvait enfoncer trois doigts; que cependant il avait eu la force, en expirant d'une manière si subite, de mettre, par un mouvement naturel, la main sur la garde de son épée, et avait été trouvé dans cette attitude. La partie de ce récit qui regarde le calibre de la balle est démentie par le procès-verbal de l'inspection du corps de Charles XII, faite en 1746 par trois seigneurs suédois. La blessure n'a pu être faite que par une simple balle de fusil : cette balle a pu être tirée du chemin couvert, ou par quelque parti des assiégeans qui occupaient le terrain en avant du glacis. La tradition conservée parmi la garnison de la place veut même que plusieurs soldats, travaillant à poser des gabions, aient été tués à peu de distance du roi. On ne s'est pas contenté d'une version aussi naturelle; on a cherché les traces d'un assassinat. Siquier a dû s'écrier dans un transport de fièvre : « J'ai tué Charles XII ! » Il a même dû ouvrir sa croisée et demander pardon au peuple de Stockholm. On a seulement oublié qu'étant Français, et n'habitant la Suède que depuis trois à quatre ans, Siquier ne devait guère savoir parler suédois. Depuis, on a rejeté le prétendu crime sur un officier suédois, Cronstedt, qui ne paraît pas même avoir été présent à la catastrophe. La chute naturelle de la main du roi mourant sur la garde de son épée a été transformée en un mouvement spontané d'un homme qui veut se défendre : on est allé jusqu'à dire qu'il avait tiré son épée à moitié hors du fourreau. Ce trait n'a été raconté par aucun témoin oculaire. Mais quel était l'instigateur d'un crime aussi odieux? Le prince de Hesse, répond-on, qui, en 1720, devint roi sous le nom de Fréderic I^er^. Selon les uns, il donna à l'assassin Siquier, qui vint lui annoncer la mort du roi, l'aiguière d'or dans laquelle il lavait ses mains : anecdote apocryphe ! Selon les autres, il fit garder tous les

chemins de la Suède jusqu'à ce qu'il eût pris des mesures pour faire tomber le choix des états, pour un successeur, sur la princesse son épouse. Il n'en est rien, puisque toute l'armée rentra en Suède : d'ailleurs les états, ou plutôt le sénat, qui voulait réduire le pouvoir royal, n'avait pas besoin qu'on l'aidât à comprendre que la princesse Ulrique était moins à craindre que le duc de Holstein. La meilleure apologie du prince de Hesse est une vie pure et irréprochable, un long règne sans ambition, sans intrigue.

Ce prince, depuis si horriblement calomnié, ramena sans accident l'armée principale. Le général d'Armfeldt fut moins heureux : la nouvelle de la mort du roi répandit une terreur panique parmi ses troupes déjà réduites à l'extrémité ; elles passèrent en désordre les hautes montagnes de Tydal : ce fut le premier jour de l'an 1719; plusieurs corps, en suivant le cours d'une rivière qu'ils avaient prise pour une autre, s'égarèrent dans les déserts ; une tempête glaciale les y surprit, et en fit périr un grand nombre. Telle fut l'issue de la première tentative des Suédois contre la Norwége.

Lorsqu'en 1809, Gustave IV avait résolu la conquête de ce royaume, le prince Christian d'Augustenbourg repoussa l'armée suédoise, avec une perte considérable. Il est probable qu'une troisième tentative ne fera que confirmer les Norwégiens dans la persuasion où ils sont que leur pays est imprenable.

Précis de l'histoire de l'Empire ottoman, depuis son origine jusqu'à nos jours, avec une introduction ; par M. A. F. Alix.

(31 mai 1822.)

L'histoire de l'empire ottoman est un des plus heureux sujets qui puissent tenter un écrivain éloquent ou un philosophe impartial. Les scènes imposantes et les hommes

extraordinaires qui la remplissent se prêtent au coloris poétique; les événemens mémorables qui ont soumis à la race d'Othman la plus belle moitié de l'empire des Césars appellent fortement la pensée indépendante qui, planant au-dessus des intérêts vulgaires, cherche sans passion les causes des révolutions politiques.

Rien dans les annales du monde n'égale la rapidité avec laquelle les Ottomans étendirent leurs conquêtes sous leurs dix premiers souverains, depuis l'an 1300 jusqu'en 1566. En trois siècles, les Romains conquirent un territoire égal à celui d'un canton suisse; dans moins de trois siècles les Ottomans subjuguèrent toutes les contrées depuis la Crimée jusqu'à la Nubie, et depuis le milieu de la Hongrie jusqu'à Bagdad; rien ne leur résistait, ni l'empereur d'Allemagne, ni le sophi de Perse, ni les chevaliers de Rhodes: être leur voisin et être vaincu devenait synonyme. Le grand-duc de Moscovie échappait à leurs regards par son obscurité: ils dédaignaient les climats du Nord; ils paraissaient à la fin eux-mêmes contens de l'étendue de leur conquête: les royaumes de Ptolémée, des Antiochus, des Mithridate, l'empire des Constantin, l'immortelle Grèce, les barbares monarchies des Bulgares, des Serviens, des Valaques, vingt ou trente états et peuples étaient réunis sous un seul sceptre. Il est vrai que l'éclat romanesque de cette première époque des Ottomans diminue lorsqu'on veut bien observer que les nombreuses tribus des Turcs, établies dans presque toute l'Asie mineure, avaient, trois siècles avant l'apparition de la tribu commandée par les Ottomans, formé un état considérable sous les sultans d'Iconium ou de Roum, et que le génie d'Othman Ier ne fit que réunir et réorganiser les débris de cette monarchie, si heureusement située dans une superbe péninsule, ayant d'un côté les faibles restes de l'empire grec, de l'autre, l'empire dégénéré des califes d'Egypte.

Mais ces faits n'empêchent pas que la première entrée

des Ottomans sur la scène historique ne soit pleine de grandeur et d'intérêt. La fortune de cet empire est interrompue d'une manière romanesque par les malheurs de Bajazet et l'anarchie qui suivit sa mort. Le livre du destin semblait fermé pour les Ottomans, lorsque tout-à-coup le cours de leurs prospérités recommence avec une nouvelle rapidité. Après trois siècles de conquêtes et de victoires, un législateur, Soliman le Grand, pressentant la décadence de l'empire, en retarde au moins les progrès, et pendant deux autres siècles, la Turquie, toujours environnée de son ancienne gloire, lutte avec force et souvent avec succès contre les grandes puissances chrétiennes, devenues enfin ses égales : si elle perd la Hongrie elle acquiert Chypre et Candie ; les victoires même du prince Eugène et du feld-maréchal Munich ébranlent l'édifice de la puissance ottomane, sans y faire aucune brèche réelle. Enfin, depuis cinquante ans, le Croissant rétrograde ; une puissance nouvelle l'attaque avec toute la vigueur de la jeunesse ; elle traite les Ottomans vieillis comme ils avaient traité tant d'états et tant de princes infortunés ; Catherine II établit presque en principe que tous les moyens sont bons pour les expulser de l'Europe ; les victoires, les intrigues, les violations des traités, les invasions subites en pleine paix, les appels à l'insurrection, tout est employé : la Russie arrache ainsi aux sultans deux ou trois provinces, et obtient le droit d'intervenir dans plusieurs affaires intérieures de l'empire ; dès lors, fermentation parmi toutes les nations subjuguées et incorporées à l'empire ; une d'entre elles court aux armes : c'est celle qui avait paru la moins belliqueuse ; mais le nom illustre de ses ancêtres réveille en Europe toutes les illusions généreuses ; on s'écrie de toutes parts : « Voilà le dénoûment « du grand drame historique que présentent les annales » de l'empire ottoman : l'injustice va être punie ; les tyrans » succombent. »

Il est possible que l'Europe ait été trompée par ses sentimens; que la crise actuelle ne soit qu'un incident passager ; que l'empire ottoman compte encore des siècles d'existence : la Providence ne soumet pas à nos vues bornées le plan de ces grandes tragédies qu'elle permet à l'ambition humaine de jouer, et dans lesquelles la vertu et le vice, le juste et l'injuste, la liberté et la tyrannie périssent souvent pêle-mêle ; toujours est-il vrai de dire que les prospérités et les calamités de la puissance ottomane présentent à la pensée humaine une sorte d'unité morale ; c'est la Rome musulmane, le fléau de la chrétienté, l'ennemi commun de la civilisation européenne ; mais ses triomphes sont comptés, sa tombe est marquée : voilà le point de vue d'histoire universelle qui imprime aux annales de l'empire des Osmanlis un caractère et un intérêt tout particulier. Sa naissance ébranla le monde, et sa chute ouvrira des siècles nouveaux.

L'unité si importante de l'histoire ottomane est ornée d'incidens les plus variés et les plus singuliers. Les détails du passage de Soliman en Europe, quoique parfaitement constatés, ont tout l'air d'un roman ; un jeune prince qui, sous le prétexte d'une partie de chasse, réunit une centaine de guerriers, animés de la soif des aventures héroïques, cette troupe voguant à la clarté de la lune sur l'Hellespont, se glissant à travers les bocages, où brille la rosée du matin, et pénétrant dans la forteresse de Sestos, où les Grecs, en se réveillant, croient passer du sommeil à la mort, mais, bientôt consolés par le vainqueur, applaudissent à son éloquence, acceptent ses largesses et lui jurent fidélité : voilà sans doute un trait dont Achille et Alexandre auraient été jaloux. C'est ainsi que les Turcs-Ottomans s'emparèrent de la clef de l'Europe.

La suite de leur histoire est riche en événemens non moins extraordinaires. Bajazet dans les fers de Tamerlan ; Amurat, après son abdication, ordonnant à son

fils de descendre du trône pour s'en rendre plus digne ; Mahomet II immolant la belle Irène à ses soldats mécontens ; la prise de Constantinople et de Rhodes ; Soliman ébranlant en vain l'invincible rocher de la chevalerie chrétienne ; le double siége de Vienne ; la noblesse hongroise, Tékéli à sa tête, implorant le secours du sultan pour leur constitution libre que l'Autriche voulait supprimer, et qui depuis a été respectée ; un roi de Suède, un héros juste et malheureux réclamant l'hospitalité du sultan ; toute la fortune de la Russie avec le czar lui-même livrés sur les bords du Pruth entre les mains d'un visir ; tant de révolutions du sérail, et toujours le sang légitime conservé ; tant de révoltes militaires, tant de rébellions de pachas, et toujours l'unité de l'Etat et de sa religion maintenue : voilà de grands traits qui ne trouvent pas leurs équivalens dans l'histoire des monarchies chrétiennes les plus célèbres, et qui ne pouvaient s'y trouver, parce qu'heureusement ces monarchies ne marchaient pas ouvertement vers la domination universelle au gré d'un pouvoir despotique et d'une multitude fanatisée.

Un des caractères les plus intéressans de l'histoire ottomane, c'est la facilité avec laquelle on y voit, dans ces momens de crise, des hommes extraordinaires sortir des rangs de la multitude, saisir les rênes du ministère, commander aux armées, et, sans instruction, par leur seule énergie naturelle, sauver l'empire chancelant. Quels caractères et quels talens que les Kiouprouli, cette famille d'hommes d'état et de généraux, sortis du peuple, et qui ont égalé la gloire des Soliman et des Amurat ! Un d'eux, trouvant un village grec sans culte divin et sans prêtres, ordonne sur-le-champ qu'on y bâtisse une église et un presbytère à ses frais : « J'aimerais mieux, dit-il, voir » l'empire peuplé de chrétiens que de gens sans religion. » Pour qu'un Turc s'élève à de semblables pensées, il faut

une force d'âme bien plus grande qu'il n'en fallait à Frédéric II pour se déclarer athée, ou à tel prince de nos jours pour se proclamer révolutionnaire. La balle qui frappa le dernier Kiouprouli a fait plus de mal à la Turquie que cent mille boulets russes. L'empire n'a pas encore trouvé de grand visir pareil ; et cependant, si on ne voulait pas fermer les yeux à l'évidence, on reconnaîtrait que même de nos jours la Turquie a produit des hommes extraordinaires. Il y a peut-être quelques souverains et quelques ministres européens qui possèdent moins de talens et moins de lumières que Mehemet-Ali, vice-roi d'Egypte : c'est, d'après l'opinion la plus accréditée, un simple cultivateur, albanais ou turcoman, de la Macédoine. Dans un genre opposé, les Agathocle, les Denys et Philippe lui-même n'ont pas montré un machiavélisme plus profond et un plus grand savoir en despotisme que le fameux Ali-Tebeleny. La Turquie a eu de nos jours un héros populaire dans Paswan-Oglou : il était *ayan* ou élu du peuple; ne pouvant obtenir justice de quelques abus crians, il soulève le peuple et l'armée, se fortifie dans Widdin, résiste à des armées nombreuses, et, toujours invoquant le nom du sultan, force le ministère à traiter avec lui. Mais si nous cherchons une vertu pure et héroïque, en avons-nous beaucoup d'exemples supérieurs à celui de Mustapha-Bairactar ? Accouru à Constantinople pour rétablir son prince légitime sur le trône, il eut la douleur de se voir prévenu par des traîtres, qui lui firent jeter du haut du Sérail les restes inanimés du malheureux monarque; il n'en soutient pas moins le courage de ses partisans désespérés, punit les assassins, place le sultan régnant sur le trône, et essaie de conserver les excellentes réformes de Sélim III; mais il succombe sous le nombre des janissaires rebelles, et, se trouvant assiégé par eux, se fait sauter en l'air avec son palais.

L'existence même de ces caractères extraordinaires

prouve sans contredit un état social imparfait et à quelques égards barbare. C'est l'absence des lois positives, c'est un ordre administratif incomplet, c'est l'égalité, résultat du despotisme ; c'est enfin l'habitude de vivre au milieu de périls, d'excès et de troubles qui donnent au plus simple Musulman des occasions d'exercer son bon sens inné et son coup d'œil naturel, occasions qui manquent au membre d'un état européen régulièrement administré. C'est la répétition constante et habituelle de ce que nous n'avons vu qu'une seule fois et par exception, en 1793, lorsque la révolution, parvenue à son plus haut degré de paroxysme, fit sortir des dernières classes de la société bouleversée quelques hommes de génie, de courage, et surtout d'une énergie épouvantable. Je n'examine pas si ce sont des hasards de cette nature qui peuvent à la longue maintenir l'empire ottoman ; je dis seulement que ces hasards y sont plus fréquens qu'ailleurs, et que les hommes d'un grand caractère n'y manquent pas, même dans les temps de décadence : ce qui doit nécessairement jeter une grande variété et un coloris original sur l'histoire ottomane. C'est donc un sujet beaucoup moins monotone qu'on ne le pense communément ; mais c'est un sujet très-neuf dans plusieurs de ses parties, et qui exigerait des recherches très-difficiles. Au lieu de peindre d'éternels massacres, en partie imaginaires, il faudrait retrouver et publier les capitulations accordées à la plupart des provinces ; il faudrait exposer la situation malheureuse des peuples sous l'empire bysantin, la réunion volontaire d'une partie des Grecs, l'apostasie de tant de familles puissantes : c'est ainsi qu'on pourrait éclaircir l'histoire de la conquête ; il faudrait ensuite un examen critique des relations qui ont existé entre les mécontens de Hongrie ou le parti constitutionnel de Tékéli, et le divan. Or, comment approcher seulement des matériaux cachés avec soin dans des archives publiques ou particulières, également inac-

cessibles ? Mêmes recherches à l'égard des Polonais, des Cosaques, des Moldaves. Les intrigues modernes de Péra sont connues, mais qui oserait en décrire tous les détails? Sans toutes ces recherches, l'écrivain le plus habile ne pourrait encore qu'effleurer maintes questions intéressantes.

L'ouvrage de M. Alix ne se présente pas avec prétention, et l'auteur ne s'est proposé que de fournir aux hommes jaloux d'instruction un manuel sûr et commode. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre avec intérêt, et sans y rencontrer aucune erreur grave, ni aucune lacune essentielle. La narration est claire, impartiale et pourtant animée. L'auteur, sans montrer une érudition profonde, fait preuve d'une instruction bien digérée. C'est un livre que la plus grande partie du public doit recevoir avec reconnaissance. Nos profonds publicistes, nos éternels fabricateurs de nouvelles, nos Turcs et nos Grecs ont également un besoin si urgent de s'instruire, qu'il faut croire que le *Précis de l'Histoire ottomane* se vendra rapidement.

Recherches historiques sur Angers et le bas Anjou; par M. Bodin, député de Maine-et-Loire, etc.

(4 septembre 1823.)

§ 1er. Il est des gens qui aiment les grands chemins, les perspectives en ligne droite, la roide allée aboutissant à l'éternel pavillon du milieu, et la longue file de voitures roulant au sein d'une poussière qui, soumise elle-même à l'empire de l'uniformité, trace dans les airs un long sillon blanchâtre. Il en est d'autres (et je suis, je l'avoue, de leur avis) qui chérissent le sentier verdoyant, la montée inégale,

la descente un peu périlleuse, les points de vue nouveaux, les gazons que la multitude n'a pas foulés, et la fleur solitaire qui n'a pas encore trouvé de place dans les herbiers du botaniste.

En littérature, en histoire, il est aussi de grandes routes où marche le peuple des écrivains à pied ou en voiture. Que de gens qui se croient de grands historiens parce qu'ils ont ramassé pour la centième fois de grands sujets qui ne pourraient être rajeunis qu'à force d'immenses recherches! Combien ils sont plus sages, ces hommes consciencieux qui exploitent avec soin le petit domaine dont ils connaissent tous les coins! Des routes solitaires les conduisent à des découvertes qui, même lorsqu'elles n'ont pas une grande importance, récompensent le travail de leurs auteurs par la jouissance de l'étude elle-même.

Ce sont de semblables jouissances qui attendraient celui qui, sortant de cette route battue des historiens de France, éternels biographes de soixante-huit monarques, éternels annalistes de soixante-huit règnes, voudrait prendre la peine assez légère de fouiller les histoires particulières de ces belles et grandes provinces qui furent autant de royaumes engloutis dans le royaume de France, autant de nations dont le génie, en s'y confondant, a formé le génie de la nation française.

Qu'on ne craigne pas de perdre sa peine à ce travail! Les annales de plusieurs de nos provinces offrent à plus d'une époque tout ce qui compose le véritable intérêt historique : originalité de caractères, grandeur des sentimens, combats orageux des passions, variétés pittoresques des mœurs et des usages, succession rapide de catastrophes touchantes ou terribles, ne sont-ce pas là les vrais alimens de l'histoire, indépendamment de cette importance politique à laquelle les écrivains d'un talent médiocre attachent leurs espérances de succès? Cet intérêt historique se rencontrerait souvent sous la plume d'un

homme de génie qui resserrerait, dans quelques pages éloquentes, les chroniques chevaleresques de la Normandie, si long-temps amie des entreprises aventureuses; les annales plus austères des Bretons, ces Samnites de la Gaule, rebelles au système des incorporations; et l'histoire éclatante de cette belle Bourgogne qui, deux fois, a failli faire triompher son nom de celui de France. Que de traits tour à tour imposans ou naïfs ne lui fourniraient pas les traditions romanesques, si variées et si fécondes, de la Picardie, du Berry, de l'Armagnac, du Béarn! Quelles touchantes et nobles figures que le dauphin Humbert pleurant le dernier rejeton d'une longue race de princes allobroges, ou la forte et prudente Jeanne d'Albret élevant aux pieds des Pyrénées le tendre germe de la dynastie la plus nationale!

Ce que l'histoire française offre de plus poétique, c'est une bergère que la Meuse vit long-temps conduire un troupeau dans ses humides prairies, et un chevalier qui avait poursuivi les chamois parmi les Alpes dauphinoises avant de poursuivre l'Espagnol sur les bords du Garillan. Pourquoi les historiens de la France ne rattachent-ils pas à ces grands caractères quelques traits sur leurs provinces natales? Il ne faudrait pas non plus oublier que l'esprit de la liberté citadine florissait à côté de la chevalerie; il faudrait montrer l'Orient apportant le tribut de ses richesses au pied de l'aride rocher où s'était assise Marseille. Ce serait un grand pas fait dans la carrière des Tite-Live et des Hérodote que de ne plus voir la France tout entière dans la cour et dans la capitale.

Le nom d'Angers nous rappelle le contraste intéressant que l'histoire pourrait tracer entre René le Bon et Louis XI, contraste que nul écrivain, ce nous semble, n'a encore esquissé. La nature, en formant Louis et René, paraissait avoir voulu présenter une double opposition : ici, une prudence et une habileté consommées, mais le cœur le

plus corrompu; là une bienveillance et une magnanimité dénuées de l'appui du génie. René, veuf de toutes les espérances de ce monde, renvoie la couronne d'Aragon que lui apportaient des peuples émus par la renommée de ses vertus. Louis, exilé de la société des vivans par les angoisses d'une conscience ulcérée, poursuit de son ambition sombre et insatiable chaque acquisition que la violence peut saisir, chaque proie que peut enlacer la fraude; il brûle de régner sur un monde qui l'abhorre. La fortune sourit au génie politique du Tibère français; toutes les chances trompent l'âme chevaleresque du Titus angevin: le prince vicieux gagne des provinces, le prince vertueux ne gagne que *loz en croissant*. Mais René se console facilement des outrages de la fortune, en cultivant les beaux-arts, en composant des écrits pleins d'une douce morale ou d'une tendre sensibilité. Louis, tourmenté au sein du triomphe même par de mortelles alarmes, demande aux superstitions, à la magie, à l'enfer, ces soulagemens que lui refusaient toutes les puissances célestes. La couche solitaire de l'un et de l'autre de ces princes est également arrosée de larmes; mais la nuit ramène autour de l'une les images aériennes d'une épouse aimée, d'un fils adoré, de milliers de malheureux consolés; autour de l'autre planent les ombres irritées et sanglantes d'un peuple de victimes. L'aspect même de leurs demeures annonce de loin l'immense différence de leurs caractères; près du château d'Angers éclatent ces fleurs étrangères dont René enrichit le sol français; un raisin généreux y répond à ses soins paternels; une foule de sujets contens et tranquilles, assis à l'ombre des mûriers plantés par sa main auguste, s'entretient des bienfaits de son règne; le vieux chevalier parle de l'élégante pompe de ses tournois; le marin provençal raconte comment le prince venait chercher le soleil d'hiver sur les quais de Marseille. Autour du château de Plessis quelle scène différente! c'est le silence de la terreur, c'est

la solitude de la mort; le riant jardin de la Touraine semble comme frappé d'une grande contagion ; tous les visages sont pâles, tous les regards sont abattus vers la terre; le voyageur imprudent qui n'est pas arrêté par ces sinistres présages s'engloutit dans des fosses meurtrières creusées sous un chemin perfide ; s'il pénètre jusqu'à la tannière royale, ce n'est point une colonnade qui en orne le vestibule, c'est un double rang de potences où le grand-prévôt Tristan est occupé à suspendre à la corde fatale les individus suspects qu'il a pu rencontrer dans sa promenade du matin; mais ce bourreau tremble lui-même en apercevant son maître.

Telles sont les ressources que les annales des provinces offriraient pour varier, pour animer, pour embellir l'histoire de France ; et qu'on ne croie pas que, pour jouir de ces trésors, il faille creuser des mines profondes. Sans savoir déchiffrer l'écriture compliquée des vieilles chartes, sans avoir à deviner les traits nébuleux des parchemins recouverts de plusieurs écritures, il est possible d'étudier les fastes de nos provinces. De doctes bénédictins, de laborieux magistrats ont débrouillé en grande partie l'immense amas de documens où se trouvaient ensevelis les élémens de l'histoire des provinces. Le Languedoc a son dom Vaissette, auquel Catel avait frayé le chemin ; la Bretagne, son dom Lobineau, surpassé par dom Maurice ; la Franche-Comté, son savant et scrupuleux Dunod ; la Provence, son Papon, un peu trop facile en critique, au surplus, aussi bénédictin qu'un oratorien pouvait l'être; le Dauphiné, son Chorier, si érudit, mais si passionné ; la Bourgogne, son dom Plancher; et la Guyenne avec le Poitou, le profond Besly; la Normandie, son laborieux Dumoulin; enfin l'Alsace, son exact et judicieux Schœpflin. On recommande encore Chameau, sur l'histoire des ducs de Berry; Justel, sur celle de la maison d'Auvergne ; Courtepte, sur les ducs de Bourgogne ; Du-

chesne, sur les Montmorency, les Dreux, les La Rochefoucauld ; mais il faut choisir, car même dans l'histoire provinciale la faveur et l'intrigue ont poussé en avant des écrivains médiocres au détriment des vrais savans ; par exemple, les familles anoblies de la Bresse et du Bugey ont fait combler d'honneurs et de récompenses leur historiographe Guichenon, tandis qu'on n'a pas trouvé moyen de faire imprimer des critiques que des hommes plus savans avaient composées contre lui.

Toutes ces histoires provinciales ont un défaut en commun, c'est d'être un peu prolixes, un peu volumineuses (1) ; les unes, rien de plus naturel, sont des offrandes civiques ; les autres, des hommages rendus à des corporations ou à des familles puissantes ; il faut donc que l'humble auteur ait soin de décrire chaque fête donnée par les échevins, chaque entrée d'un évêque, chaque réception d'un capitoul ; et il y a eu des barons aux yeux desquels les documens de statistique les plus importans étaient la liste des lièvres et des cerfs qu'ils avaient tués. Les moines sont hors de toute comparaison pour la proxilité quand ils raconte*nt les* événemens de leur couvent : le plus petit procès sur un moulin ou sur un pré devient sous leur plume une seconde guerre de Troie ; leur crédulité est aussi passablement grande, et il n'y a pas de miracles qui n'aient été accordés à leur ordre, excepté toutefois le don des langues, et surtout celui d'une élégante précision. Viennent enfin les antiquaires celtiques, avec leurs *dolmen*, et tant d'autres pierres et tant d'inscriptions illisibles, et tant de citations sur Isis, Bacchus et le Soleil. Il faut bien avouer que l'érudition féodale, monacale, provinciale et municipale de la

(1) Il y a une *Histoire de la seigneurie de Poligny*, en deux volumes in-4° de 700 pages, équivalant à quatre ou cinq volumes in-8°, et un *Essai chronologique sur la ville de Tournay*, en quarante-deux volumes in-12, publiée en 1805. La France, au surplus, est moins encombrée de ce genre d'écrits que l'Italie.

France forme une masse de pédanterie très-respectable, mais il ne serait cependant pas impossible d'en tirer les élémens d'un ouvrage intéressant, et surtout d'une nouvelle histoire des peuples français.

M. Bodin s'est chargé de ce travail pour ce qui concerne l'Anjou, et, réunissant au savoir d'un historien érudit, d'un antiquaire et d'un topographe érudit, les talens d'un écrivain spirituel et philosophe, il ne laisse désormais aux auteurs d'histoires de France que le soin de l'étudier et de le suivre. Les deux premiers volumes que M. Bodin publia il y a quelques années embrassaient le haut Anjou avec Saumur; les deux volumes présens contiennent les recherches sur le bas Anjou et sur la ville d'Angers. Ainsi, l'histoire de toute la province est comprise en quatre volumes ordinaires. Il y a de quoi satisfaire la curiosité et le patriotisme des Angevins, sans lasser la patience des autres Français. La méthode suivie par M. Bodin admet d'ailleurs une grande variété, car il ne présente pas les événemens et les descriptions séparément, dans un ordre chronologique rigoureux; c'est, en quelque sorte, comme voyageur qu'il parcourt la province, attachant à chaque lieu les souvenirs historiques et les traits de mœurs qui y ont un rapport spécial. De là résulte une succession de scènes agréablement variées; ici, nous assistons aux tournois, aux fêtes, aux *cours d'amour*, sous les auspices du roi de Sicile; là nous nous asseyons à la table plus que frugale du roi Henri II d'Angleterre; plus loin, c'est Henri IV et Gabrielle d'Estrées faisant la paix avec les ligueurs et la maison de Lorraine; c'est la Vendée fidèle avançant comme un torrent et se dispersant de même. L'Anjou a bien plus souvent que d'autres provinces été le foyer ou le théâtre des guerres civiles; quelques scènes de son histoire intérieure ont aussi de l'originalité; telle est la rencontre faite par Geoffroy IV, dans la forêt de Loches, d'un charbonnier qui révèle à ce prince toutes

les fraudes et les vexations commises par ses agens; telles sont les nombreuses anecdotes sur les hommes célèbres d'Anjou, ou qui ont eu des possessions et des charges dans cette province; les Retz, les Balue, les Poyet, par leurs crimes et leurs malheurs; les Vaubrun, les Serrant, les Contades, les Vaugirault, les Charnacé et bien d'autres, par leurs vertus, leurs bienfaits et leurs talens, fournissent à l'histoire d'Anjou des chapitres intéressans; mais l'histoire *du beau Normand et de la belle Angevine* offre presque tous les élémens d'un roman; et quoiqu'elle soit très-bien, c'est-à-dire très-simplement racontée par M. Bodin, je crois que quelqu'un de nos nombreux romanciers, aujourd'hui si embarrassés pour trouver des sujets, ne manqueront pas de s'en emparer pour l'orner à leur manière d'immenses détails de sensibilité ou de tout le clinquant de la prose poétique.

L'Anjou a donné le jour à quelques personnes célèbres dans les lettres, et les chapitres qui les concernent ne sont pas les moins attachans de ce livre; cependant l'érudit Ménage qui eut trop d'esprit pour vouloir travailler à l'éternel dictionnaire de l'Académie française, la savante Dacier, née à Saumur, le docte Bodin qui a fourni plus d'une idée à l'auteur de l'*Esprit des Lois*, avaient déjà obtenu dans la *Bibliographie universelle* de M. Michaud, des articles plus complets à quelques égards que ceux qui leur sont consacrés dans les *Recherches sur l'Anjou* (1); mais M. le comte Chassebœuf de Volney attendait encore son Plutarque. Les deux chapitres que son compatriote lui a consacrés sont remplis de détails nouveaux et de lettres inédites; l'admiration pour ses talens comme observateur et comme écrivain est poussée aussi loin que la justice et la vérité peuvent le permettre; les éloges donnés au savoir de Volney dépassent même la mesure, car

(1) *Voyez* les articles *Bodin*, par M. Bernardin; *Mme Dacier*, par M. Durivier-Amar; et *Ménage*, par M. Foisset.

son savoir était sans méthode et sans fonds solide; mais arrivé au caractère de l'homme, partie si intéressante dans un écrivain moraliste, M. Bodin passe de l'admiration au mépris, de la complaisance d'un académicien à la sévérité d'un Minos, d'un Rhadamante. « L'égoïsme et l'avarice, dit-il, formaient la base du caractère de Volney. » Dès qu'il croyait perdre quelque chose, ou n'avoir plus » rien à gagner dans une liaison quelconque, il poussait » l'indifférence jusqu'à l'ingratitude..... Jamais il n'hésita » à briser les liens du sang ou de l'amitié, dès qu'on vou- » lait les invoquer, surtout lorsque, parvenu aux honneurs » et à la fortune, il fut dans le cas de pouvoir rendre des » services. Jamais sa bouche ne s'ouvrit pour consoler un » ami dans la douleur; jamais sa bourse ne s'ouvrit pour » consoler l'infortune..... Trop occupé d'un vain fantôme » de gloire, Volney ne connut point l'art d'être heureux, » et oublia tous ceux qu'il avait autrefois nommés ses amis, » et mourut sans avoir connu le bonheur d'aimer et d'être » aimé.... J'admire l'auteur, je ne puis estimer l'homme. »

Voilà de la franchise provinciale !

Le livre de M. Bodin nous a trop amusé et trop instruit pour que nous nous bornions à une énumération des matières qu'il renferme; les chapitres relatifs aux mœurs et au pays nous fourniront encore un article où nos lecteurs apprendront, entre autres choses, qu'il y a dans la Loire des îles aussi belles que celles de la mer du Sud, et que, dans un coin de l'Anjou, la vie patriarcale existe tout aussi bien que dans les solitudes de l'Amérique.

(13 septembre 1823.)

§ 2. Nous sommes au mois de septembre. C'est, selon M. Bodin, l'époque où l'on doit faire le voyage pittoresque de la Loire, si on ne l'a pas fait au mois de juin. Ainsi, mes chers lecteurs, ne perdez pas les beaux mo-

mens à lire cet article; partez, volez, embarquez-vous à Tours ou à Saumur, car c'est là que commencent les plus belles îles; laissez flotter la voile, laissez tomber la rame en cadence, et surtout n'oubliez pas d'emporter dans votre bateau les *Recherches historiques,* car c'est le meilleur guide que puisse suivre un Argonaute parisien en navigant sur la Loire, bien entendu toutefois qu'il ait pour pilote un batelier connaissant les caprices de ce fleuve, qui fait souvent changer de place les bas-fonds dont son cours incertain est embarrassé. Pourvu que vous ayez pris cette précaution salutaire, le livre de M. Bodin vous apprendra quels sont les points de vue où il faut vous arrêter, quels sont les beaux villages dont les clochers vous environnent, et quels seigneurs ont illustré par leurs vertus, ou par leurs folies et leurs vices, ces châteaux dont les murailles antiques ou les ruines amoncelées se reflètent dans les ondes. C'est principalement sur les îles que M. Bodin appelle l'attention du voyageur; il vous invite à y descendre et à les parcourir à pied.

« La promenade et l'air de la Loire, dit-il, vous donneront un appétit dévorant. Prenez un repas champêtre sur ces belles pelouses, à l'ombre de ces grands *lézards* ou peupliers noirs, dont la feuille d'un vert foncé, toujours agitée comme celle du tremble, rafraîchit l'air et contraste si bien avec le feuillage blanchâtre des saules. Etes-vous gastronome? le poisson est sous votre main; vos bateliers vous feront une excellente matelotte. Etes-vous gourmet? vous êtes au milieu des meilleurs crûs du bas Anjou : la rive gauche vous offre les vins très-bons, mais très-capiteux, de Rochefort et de Saint-Aubin; la rive droite, son vin léger et délicat de la Coulée de Serrant; mais il est si renommé, et le clos qui le produit est si petit, qu'il est bien difficile de s'en procurer. Après le dîner, prenez vos crayons, esquissez ces jolis points de vue qui se présentent à vous de tous côtés.

» Voyez ces îles, ces arbres qui les bordent, se refléter » dans les eaux paisibles du fleuve; voyez ces petits bate- » lets conduits avec adresse par de robustes villageoises : » elles viennent des fermes et des hameaux voisins traire » leurs vaches qui paissent dans ces gras pâturages. Ici la » nature offre à vos regards une végétation pleine de vi- » gueur, un sol léger et fertile qui semble produire sans » avoir besoin de la main de l'homme; tout respire, tout » est animé dans ce charmant paysage : c'est un tableau » vivant du bonheur champêtre. »

Quel dommage que ces îles ne soient pas à trois mille lieues de Paris, et ne s'appellent pas Anamoka, Ohiva-hoa, Naxos, Zakynthos, ou du moins Ischia ! nous pour-rions, sans crainte de passer pour des niais, nous en oc-cuper davantage ; mais des îles si rapprochées de nous, et qui n'ont que des noms français assez communs, peuvent-elles mériter un regard? Ne sont-ce pas des objets igno-bles? Ne nous accusera-t-on pas de goûts romantiques? Cependant, si on se rappelle que même Virgile et Ovide paraissent avoir lutté ensemble à qui ferait la plus belle peinture de l'Archipel grec, les classiques nous pardonne-ront peut-être d'examiner ici, à l'occasion des îles de la Loire, quelle est la source de ce sentiment de plaisir et de curiosité qui naît généralement à l'aspect d'une île tant soit peu pittoresque, de préférence à d'autres points de vue agréables.

Une île présente, à l'œil comme à la pensée, un objet bien mieux déterminé qu'une partie quelconque d'un con-tinent; une île a, pour ainsi dire, de l'individualité, et ne se confond pas avec la masse générale de la belle nature; nous en distinguons les formes, nous en suivons les con-tours, et notre imagination compose de ces traits un ca-ractère complet comme celui d'une personne, d'une sta-tue, d'une figure isolée dans un tableau.

En ne considérant que les rapports matériels, une île,

encadrée dans l'azur d'un lac ou dans les sombres flots de l'Océan, présente en elle-même un objet pittoresque, tandis que le plus beau paysage ne devient pittoresque qu'autant qu'on se place dans un point de vue où des arbres, des rochers, des édifices le limitent et le circonscrivent. Les îles ont encore l'avantage de dessiner doublement leurs contours ondulés; les mêmes sommets d'arbres et d'arbustes qui se détachent sur l'horizon se reproduisent dans l'eau, et, comme plus un miroir est immobile, mieux il réfléchit les objets, les îles situées dans les fleuves nous dédommagent quelquefois de la monotonie de leurs formes, par les illusions de l'optique qui naissent de leur image reflétée dans une onde limpide et tranquille. Les vignes semblent flotter avec tous leurs raisins dans la rivière verdoyante, et de nouvelles allées de peupliers ouvrir l'entrée d'un paysage sous l'eau; le navigateur croit presque pouvoir cueillir les fruits qui semblent venir heurter ses rames. Les plus grandes beautés des îles proviennent cependant d'une configuration hardie ou d'une végétation particulière; ainsi, dans l'océan Pacifique, les palmiers élancés du sein d'un îlot en font comme un jardin flottant au gré des vents; et, dans les lacs du Canada ou de la Scandinavie, les rochers, couronnés par des groupes immobiles d'énormes sapins, ressemblent à des pyramides végétales.

Mais que seraient les beautés visibles de la nature sans ces illusions, sans ces souvenirs, ces sentimens, que notre imagination y rattache? Une île étant un objet limité en lui-même et cependant encadré dans un élément sans bornes et sans repos, offre à nos rêveries une carrière plus poétique qu'aucun paysage terrestre. L'île en elle-même est une propriété dont nos regards se saisissent; mais son cadre est l'immensité de ce fluide qui embrasse et alimente le globe. Chaque variété d'îles fait naître une nouvelle allégorie. Cette île ceinte de rochers, couronnée de vieux

chênes, et qui s'élance du sein des vagues écumeuses, nous rappelle ces austères courages qui, s'élevant au-dessus des flots de la guerre civile, trouvent plus d'admirateurs que d'amis ou d'imitateurs. Cette verdoyante prairie, entrecoupée de bosquets et baignée d'une onde claire et paisible, nous retrace ces philosophes amis d'une vertu sociable et d'une morale riante. Si la grande île, couronnée d'une élégante cité, munie d'un port, environnée de voiles qui se croisent dans toutes les directions, nous indique aussitôt l'asile réservé par la nature à un peuple libre et industrieux, l'îlot, couvert d'un bois solitaire, défendu par des rivages escarpés, ne renfermant d'autre bâtiment qu'un temple rustique, une humble chaumière, semble consacré aux mystères de la religion, de l'amitié ou de l'amour. Mais quelle image plus effrayante que celle du criminel abandonné au désespoir dans une de ces prisons maritimes, où les flammes d'un volcan éclairent des glaces éternelles, et où le mugissement des flots, mêlé aux mugissemens des cavernes brûlantes, répète sans cesse une condamnation sans retour !

Cette excursion dans les îles nous a éloigné de M. Bodin et du pays Angevin; reprenons cet aimable guide, et visitons le sauvage canton des Mauges. C'est là que se conservent encore quelques restes de cette gravité gauloise qui jadis rendit les habitans de Lutèce si chers à l'empereur Julien. « Dans les autres contrées de l'Anjou, » les époux de toutes les classes se tutoient dès le lende- » main de leurs noces; dans les Mauges, au contraire, dès » le jour du mariage, les couples, qui la veille se tutoyaient, » se disent *vous* : la femme ne parle plus à son mari qu'a- » vec des marques de déférence et même de respect. » On pense bien que des gens si peu à la hauteur des lumières du siècle ne suivent pas la mode pour la coupe de leurs vêtemens. On voyait encore en 1792 des vieillards portant des haut-de-chausses et des bas, ou plutôt des couver-

tures de jambe en grosse serge, comme du temps de Henri IV. Actuellement le luxe de bas d'estame et de souliers de cuir a pénétré dans les villages des Mauges; mais l'habit conserve encore une forme antique. Les femmes, les filles ne sortent jamais de leurs maisons, les jours de fête exceptés, sans avoir la quenouille au côté et le fuseau à la main; elles filent en marchant, en causant, en vendant leurs denrées. A l'époque de la révolution, les mœurs domestiques étaient vraiment patriarcales : on voyait plusieurs générations et plusieurs familles vivre ensemble dans le même ménage, sous l'autorité du plus âgé; cet usage est aujourd'hui devenu rare. Les habitans des Mauges ont un trait de ressemblance avec les Chalonnais, autre peuplade angevine, à laquelle on donne le sobriquet de *non-croyans*, parce que, sous l'ancien régime, ils refusaient constamment de payer la dîme aux curés. Les paysans des Mauges ont une confiance illimitée dans leur clergé pour tout ce qui regarde la foi et le culte, mais ils deviennent sourds, même à la voix du curé, aussitôt qu'on leur parle de délier la bourse. Extrêmement attachés à leurs anciennes *coutumes*, non écrites, et qu'ils regardent comme des lois, ils ont une répugnance presque invincible pour le service militaire régulier; ils se battent volontiers et avec bravoure pour la défense de leurs foyers, mais ils veulent mourir sous le toit qui les a vus naître; ils veulent être enterrés dans le cimetière de leur village. C'est une petite Espagne au milieu de la France.

Le caractère original des habitans du canton des Mauges n'édifie pas M. Bodin; il n'aime pas ces disparates gothiques, et il se flatte que la civilisation universelle les effacera sous son niveau souverain. Convenons cependant que ces mœurs particulières ont leur mérite : elles attachent les cœurs simples au sol natal; et si elles opposent une barrière aux innovations utiles, elles forment aussi un obstacle aux progrès de cette corruption qui com-

mence à régner à un point incroyable dans nos villages civilisés.

Nous pourrions trouver dans le livre de M. Bodin bien d'autres objets dignes de l'attention de nos lecteurs ; nous aimerions surtout à le suivre dans les détails qu'il donne sur l'ancienne université d'Angers, et dont il fait ressortir deux vérités importantes : 1° que l'émulation libre entre plusieurs universités indépendantes, telles que celles de l'ancienne France, est la meilleure garantie d'un perfectionnement continuel de l'instruction publique ; 2° que la licence des mœurs et l'esprit anarchique existaient au plus haut degré chez la jeunesse académique dans ces siècles d'ignorance tant vantés et long-temps avant l'imprimerie, avant la Réforme, avant la philosophie moderne : c'est donc un vice inhérent aux grandes réunions de jeunes gens, et nullement un résultat nouveau de l'esprit de notre siècle. Mais l'espace nous manquerait si nous voulions analyser régulièrement et complètement le livre soumis à notre jugement. Nous en avons dit assez des *Recherches historiques sur l'Anjou* pour en faire connaître le mérite littéraire et l'intérêt historique ; nous n'ajouterons qu'un seul mot, c'est que M. Bodin, quoique assis dans la Chambre des députés sur des bancs où ne règne pas l'impartialité envers le passé, quoique partisan prononcé de toutes les nouvelles institutions, a pourtant assez de bon sens et de bon goût pour ne jamais se livrer à des déclamations révolutionnaires ; il ne dénonce pas les châteaux aux chaumières ; il parle le langage d'un citoyen, ami de toutes les classes, et appréciateur zélé des vertus, partout où il les rencontre, chez un descendant des paladins comme chez le berger obscur. Nous citerons, pour échantillon de sa politique, les réflexions qu'il fait à l'occasion du magnifique château de Serrant, dont il a fait graver la vue, dessinée par madame la comtesse de Vaudreuil :

« Les donjons, les hautes tours des châteaux n'inspirent

» plus d'effroi, parce que l'on sait que leurs possesseurs » n'ont plus que le pouvoir de faire du bien, et que la » plupart, se plaisant à orner leurs demeures et à amélio- » rer leurs domaines, procurent aux ouvriers de toute es- » pèce des travaux utiles, en même temps qu'ils préven- » nent ou soulagent les besoins des malheureux. La passion » effrénée de la chasse a disparu avec le régime féodal; » elle a fait place à des goûts plus paisibles et plus utiles » à la société. Le bruit assourdissant du cor ne retentit » plus que rarement dans nos modernes châteaux; mais » les sons harmonieux de la harpe, du piano, de la flûte » et du violon, s'y font entendre tous les jours. La littéra- » ture, la musique, le dessin, la peinture, font actuelle- » ment les délices des descendans de ceux qui croyaient » ajouter à leur illustration en déclarant avec orgueil » qu'ils ne savaient pas écrire. C'est ainsi qu'en se livrant » à la culture des lettres et des arts, la noblesse peut con- » server par ses talens et par ses lumières un rang ho- » norable parmi les supériorités de notre nouvel ordre so- » cial, et, loin d'exciter l'envie de la classe qui s'élève et » qui se confond avec elle, entretenir chez celle-ci une » utile émulation. »

Mémoires autographes de D. Augustin Iturbide, ex-empereur du Mexique.

(27 juillet 1824.)

§ 1er. Nous ne saurions pas dire si c'est un grand génie politique ou un grand capitaine que le général Iturbide; mais après avoir lu ses Mémoires autographes, on est disposé à croire que c'est un homme jugeant sainement les besoins de son pays natal, et nullement ébloui des théories révolutionnaires.

Issu d'une famille noble et militaire, le jeune Iturbide vivait dans ses terres au milieu de ses enfans. Les offres des factions le trouvèrent inflexible ; mais, sur l'appel de l'autorité légitime, il se chargea du commandement de la milice de sa province, et s'acquitta de ses devoirs avec une telle habileté, que son nom devint la terreur des insurgés. On lui a reproché d'avoir porté les armes contre l'indépendance de son pays, mais les indépendans de cette époque n'étaient que des brigands : les deux curés Hidalgo et Torres, qui successivement s'étaient mis à la tête d'un immense rassemblement de campagnards, tant Indiens qu'Espagnols créoles, avaient réduit la politique révolutionnaire à sa plus simple expression : tuer les Européens, c'était la liberté : piller les riches, c'était l'égalité. Le dernier de ces indignes ecclésiastiques avait fait sa capitale d'un camp où, sous une tente magnifique, étendu sur une couche voluptueuse, pendant que ses maîtresses l'éventaient, il entendait les adulations de ses parasites, et s'écriait dans ses rêves orgueilleux : « Je suis le chef de » l'univers ! »

C'était une théocratie alliée avec la barbarie. Il n'y a pas d'autre démocratie possible dans les campagnes de l'Amérique espagnole. Les habitans des États-Unis vivaient depuis deux cents ans sous les lois municipales les plus sages ; ils étaient formés d'avance pour la liberté. Les Indiens, qui composent la majorité dans les colonies espagnoles vivent depuis des siècles sous le despotisme de leurs caciques ou seigneurs. Esclaves, leur réveil est celui de l'animal féroce qui s'échappe de sa cage. Les prêtres seuls les dominent ; et il n'y a pas beaucoup d'années qu'une image miraculeuse, placée dans une chapelle, au sein des bois vierges, suffisait pour y attirer une colonie et pour y fonder une bourgade ou même une ville. Hidalgo prétendait faire des miracles, mais il avait senti qu'il lui manquait

des talens militaires; il offrit en vain au jeune Iturbide la place de son lieutenant-général.

Quand la populace des campagnes fut lasse de suivre de tels chefs, les partis politiques recommencèrent à diviser les villes; mais aux noms de Ferdinand, des Cortès, de Joseph, qui en 1810 avaient été les mots d'ordre, on substitua en 1820 ceux de la constitution de Cadix et de l'indépendance mexicaine; et ce fut ce dernier cri qui ne tarda pas à dominer: résultat naturel de l'état où languissait la métropole! Le bras qui ne pouvait atteindre l'île de Léon, comment aurait-il pu soutenir un trône au-delà de l'Atlantique? Les hommes les plus éclairés dans le parti de l'indépendance différaient sur la forme du gouvernement à adopter: une république fédérative eût concilié les intérêts des provinces; un prince espagnol, avec une constitution sagement pondérée, eût encore mieux répondu aux sentimens, aux habitudes et aux besoins des classes influentes. « La république, dit judicieusement le général Iturbide, ne convient qu'à une nation où beaucoup de citoyens sont disposés à s'occuper des affaires publiques, à y consacrer leurs veilles et leurs lumières. » Or, les Mexicains ont des goûts moins austères, et la politique, dont l'étude était comme défendue sous l'ancien régime, n'y est encore que la science d'un petit nombre d'adeptes: les propriétaires y sont étrangers. Le clergé et la magistrature ne connaissent que les anciennes institutions, le peuple n'est ému que des calamités qui le touchent immédiatement. Comment faire une république sans républicains? et, d'un autre côté, où trouver des rois pour les trônes d'Amérique? ou, enfin, si l'on veut l'ancien ordre, comment gouverner de vastes royaumes à quatre mille lieues de distance? Pesez ces circonstances, vous qui condamnez les chefs des Américains indépendans. Des hommes tels que Bolivar, Ribadavia, Francia, Iturbide, Sant-Ander, méritent qu'on étudie leur caractère, leur position,

leurs moyens ; et, comme on peut se trouver dans le cas de négocier avec eux, il est contre la saine politique de leur adresser tous les jours quelque impuissante injure.

Placé par l'opinion parmi les hommes les plus influens du Mexique, le général Iturbide vit se réunir autour de lui une armée qui prit le titre singulier de l'armée *de trois garanties*, parce qu'elle jurait de défendre « la religion, » l'indépendance et l'union comme les trois grands intérêts nationaux. » Le *plan*, ou plutôt la déclaration de principes publiée par Iturbide proclamait l'indépendance de l'empire mexicain de l'Espagne, mais en invitant le roi Ferdinand à monter sur le trône ; à son défaut, les infans don Carlos, don Francisco, et le prince de Lucques y étaient appelés dans l'ordre de la succession légitime. Une députation devait présenter au roi d'Espagne un mémoire qui expliquait les nécessités politiques par lesquelles cette mesure était dictée ; si le roi eût refusé de venir, il devait être prié d'interposer son autorité pour envoyer à sa place un des infans. En attendant, le Mexique devait être gouverné par « une assemblée composée » des hommes les plus distingués par leurs vertus, leur » rang, leur fortune et leur influence. » Les troupes espagnoles étaient invitées, dans les expressions les plus honorables, à évacuer le territoire.

Quand on se rappelle que ce plan a été formé au milieu des factions exaspérées, en face d'un parti républicain ou plutôt anarchique, et sans l'appui des troupes européennes, il faut avouer que celui qui en était à la fois l'auteur et l'exécuteur ne devait être ni un homme sans mérite, ni un mauvais citoyen. Que pouvait-il obtenir de plus pour l'intérêt de la légitimité dans les circonstances données? On a prétendu qu'il n'était pas sincère, et qu'il n'élevait que pour lui-même ce trône où il faisait semblant d'appeler un Bourbon qui ne pouvait venir s'y asseoir. Et pourquoi donc eût-il été impossible à un infant

d'Espagne d'échapper à la surveillance des Cortès, et de venir occuper le trône de Montézuma ?

Ce furent les Cortès de Madrid qui placèrent Iturbide sur un trône auquel il n'avait probablement pas élevé ses vues. Le traité entre le chef des Mexicains et le général espagnol Odonoju fut annulé avec hauteur par cette assemblée, qui, en même temps, déclara ne reconnaître d'aucune manière l'indépendance des Amériques. A cette nouvelle, les Mexicains proclamèrent empereur le général qui avait ramené parmi eux un moment d'ordre et de tranquillité.

Remarquons ici l'énorme différence entre les commencemens de règne sous un prince légitime, et un chef nouveau qui ne saurait s'appuyer sur aucun de ces souvenirs qui commandent le respect. Un infant d'Espagne aurait beaucoup d'obstacles à vaincre, beaucoup de plaies à guérir avant d'être tranquillement assis sur le trône du nouvel empire mexicain ; mais l'habitude de respecter le nom des Bourbons lui fraierait la moitié du chemin. *L'empereur Iturbide* eut bientôt à combattre le dépit des anarchistes, la fidélité des nombreux amis de la maison de Bourbon, la honteuse avidité des députés aux Cortès mexicaines, la plupart aventuriers indigens; enfin, l'ambition factieuse des généraux, dont chacun se croyait digne du suprême pouvoir.

Il paraît que sa principale faute a été de n'avoir pas veillé sur les élections aux Cortès : au lieu d'hommes distingués qu'appelait le *plan* convenu à Iguala, la capitale vit affluer, dans le sanctuaire de la souveraineté, des avocats sans cause, des curés sans mœurs, et des intrigans de toute espèce; c'étaient eux qui, dans les assemblées électorales, avaient crié le plus haut pour la liberté; à peine arrivés à Mexico, ils se précipitent sur le trésor public, et demandent des traitemens et des avances pour représenter plus dignement le peuple souverain. Quand ils eurent

garni leurs poches, les Lycurgues mexicains se mirent à discuter des théories sur la souveraineté et sur les pouvoirs.

Pourquoi le nouvel empereur n'eut-il pas assez de fermeté pour créer lui-même, avec le conseil d'un petit nombre d'hommes, l'ensemble de lois et d'institutions nécessaires pour organiser la charte comprise dans son *plan d'Iguala*?... Le sentiment de la légitimité lui manquait; il faut une conviction intime de son droit et de son devoir pour remplir le rôle auguste et presque divin de législateur.

Quoique le règne d'*Augustin I^er^* n'ait duré qu'une année, il a eu le temps de voir les flatteurs accourir en foule à ses pieds et l'abandonner à qui mieux mieux dans le moment du danger. Les individus qui l'ont détrôné sont précisément ceux qu'il a lui-même élevés des rangs inférieurs de l'armée aux honneurs et aux dignités. Ce trait ne plaide pas en faveur de la sincérité patriotique des chefs actuels de la république mexicaine.

Le général Iturbide prétend qu'ayant pour lui la masse du peuple, le clergé et beaucoup de troupes, il aurait facilement pu conserver le sceptre que la nation avait remis en ses mains. Il aima mieux abdiquer, pour montrer son attachement aux principes de la liberté et de la souveraineté du peuple. « On dira que j'ai été faible, mais il me » suffit de savoir que je suis fort. » Sentence assez majestueuse pour un empereur qui abdique; mais peut-elle le justifier d'avoir abandonné son poste, si réellement il pouvait s'y maintenir? Devait-il livrer aux chances de nouvelles révolutions le peuple qui lui avait confié sa tranquillité? — On sent que, pour répondre à ces questions, il faudrait connaître d'avance le but réel de la nouvelle entreprise où ce général est engagé.

Tel est le résumé succinct de l'histoire du *Sennor d'Augustin I^er^* d'après lui-même. Ses confessions impériales sont-elles véridiques et complètes? Nous croyons qu'il ne dit que la vérité, mais il ne la dit pas tout entière; et ce

Mémoires justificatifs présentent évidemment quelques lacunes. Il serait d'autant moins intéressant de les signaler, qu'il nous serait impossible de les remplir. Ce qui offrirait bien plus d'intérêt, ce serait d'éclaircir la grande question de l'indépendance américaine. Cette indépendance est-elle assurée en totalité ou en partie? Quels sont les véritables obstacles qui retardent sa consolidation? Sous quelles formes de gouvernement se maintiendrait-elle? En quoi touche-t-elle les intérêts nouveaux et les intérets matériels des monarchies européennes en général, et de la France en particulier? Ce sont des objets trop grands, trop compliqués, et surtout trop neufs pour être traités dans le peu d'espace qui nous reste ; ils seront l'objet d'un second article.

(5 août 1824.)

§ 2. Nous quittons l'ex-empereur pour nous occuper de la grande question à laquelle son nom et ses Mémoires se rattachent.

D'abord, l'Amérique espagnole possède-t-elle les moyens de se maintenir indépendante?

La nature a sans contredit tout fait pour que cette question n'en fût pas une. Où trouver des contrées plus isolées et mieux garanties d'une invasion que la presque totalité des colonies espagnoles? Sur le dos d'une chaîne de montagnes plus élevées et plus escarpées que les Alpes, s'étendent de vastes plateaux, entrecoupés de collines et de vallées, où règnent des températures fraîches et humides; cette haute région est bordée de deux côtés par des rivages arides et brûlans, ou par des plaines très-basses et couvertes de forêts impénétrables ou de sables stériles.

Ce monde, suspendu pour ainsi dire en l'air, est une petite Europe environnée d'une bordure d'Afrique. La salubrité habite son enceinte; les fièvres et la mort veillent

sur son seuil; un voyageur isolé, en franchissant cette bande de terres ardentes et malsaines, pour s'élever à la région froide, éprouve des maux très-graves que ne souffriraient pas une réunion d'hommes chargés du poids de leurs armes et obligés de traîner après eux et leurs vivres et leur artillerie! Les armées américaines n'ont qu'à défendre la montée de la région haute, où chaque position est à leur avantage; les bataillons européens y viendront mourir sans combattre. Des généraux européens ont pu envahir, il y a quelques années, le plateau de la Nouvelle-Grenade: l'insurrection n'avait alors ni chefs expérimentés, ni troupes organisées: que firent cependant les vaincus? Réfugiés dans les plaines incultes, brûlantes, immenses, où coule l'Orénoque, ils harcelèrent sans relâche les Espagnols, et finirent par reconquérir jusqu'aux places fortes de la côte de Caracas, devenues aujourd'hui les boulevards de la république de Colombie.

D'autres avantages naturels sont particuliers à diverses parties de l'Amérique espagnole. Ainsi le fleuve de la Plata, qui semblerait ouvrir une entrée facile à une escadre, présente dans son rapide courant et dans ses bancs de sable des obstacles redoutables à celui qui voudrait envahir l'intérieur du Paraguay et du Tucuman. Ainsi le Mexique n'offre, du côté de l'Europe, que des côtes inaccessibles aux grands bâtimens de guerre; et, pour débarquer à Acapulco, il faut presque faire le tour du monde. La haute région ou le plateau n'est pas une suite continue de pays qui communiquent facilement l'un avec l'autre; le haut Pérou élève une barrière entre Buénos-Ayres et Lima; les défilés qui séparent Quito de Bogota ne sont que des sentiers glissans parmi des neiges et des abîmes; enfin, les terrains brûlans et incultes de l'isthme et de Costarica coupent les communications entre la Colombie et Guatimala.

Mais ces pays, protégés par tant de défenses naturelles,

nourrissent-ils une population belliqueuse, capable de tirer parti de sa position avantageuse?

Ici la question change de face. Nous devons, avant tout, faire attention à la variété des races qui composent la population de ces nouveaux Etats. On la porte à 16 ou 17 millions; savoir: 7 pour le Mexique, 1 et demi pour Guatimala ou les *Provinces-Unies du centre*, 3 pour la Colombie (y compris Quito), 1 et demi pour le Pérou, 1 pour le Chili, 2 pour les *Provinces-Unies* de la Plata, et 500,000 pour le Paraguay propre. Sur cette masse de population, on croit qu'il y a 2 millions d'Espagnols purs, 3 ou 4 millions de métis ou descendans d'Espagnols et d'Indiens, 9 à 10 millions d'Indiens plus ou moins purs, et le reste nègres et hommes basanés de diverses origines.

La grande majorité d'Indiens, d'Espagnols et de métis étaient, il y a vingt ans, le peuple le plus paisible du monde. Trois siècles de paix avaient entièrement désaccoutumé l'Amérique espagnole du bruit des armes. Les incursions des Anson, des Vernon, des Morgan, n'avaient atteint que les villes maritimes. Les Espagnols, descendans des *Conquistadores*, avaient perdu cet esprit héroïque et aventurier devant lequel les empires des Montezuma et des Incas s'étaient écroulés. Les Indiens ou Américains indigènes avaient conservé ce caractère d'apathie servile, né du despotisme, et qui, par un juste retour, avait facilité la chute des trônes despotiques. Isolés des agitations du monde civilisé, assujétis à une discipline religieuse sévère, ces Indiens ne connaissent ni la violence de nos passions, ni l'exaltation de nos sentimens de gloire et d'honneur. L'abondance des alimens et la constante uniformité d'un climat moins doux qu'insipide, sans été et sans hiver, contribuent aussi à ôter aux habitans de la haute région cette énergie active, ce goût des entreprises, cet amour des dangers sans lequel il n'y a point de soldats.

Mais à côté, et au milieu même de cette masse inerte,

il existait des classes d'habitans très-propres à la vie militaire. C'est la Colombie qui en offre le plus grand nombre, et c'est dans la plaine, sous un climat africain, qu'on les trouve; c'est là que Bolivar a su enrégimenter et discipliner les bergers des *Llanos*, c'est là que Paës a réuni ses redoutables lanciers, composés en grande partie des nègres robustes et des *zambos*, ou fils de nègres et d'Indiennes, plus intelligens, plus féroces, et non moins robustes que leurs pères. A ces races se joignent les mulâtres et les quarterons, ces semi-Européens à imagination ardente, et quelquefois d'un courage persévérant. Enfin, des Espagnols réfugiés, des déserteurs sortis par bandes entières des armées royales, beaucoup d'Irlandais et quelques Anglais, tels sont les guerriers qui ont chassé le pavillon castillan du continent américain.

Depuis, les chefs et les gouvernemens ont essayé d'introduire la conscription, et d'organiser des armées composées de l'élite de la jeunesse agricole; mais un voyageur récent, M. Mollien, a été témoin de la répugnance que les paysans montraient pour le service militaire. Quelques villes, Buénos-Ayres, par exemple, ont vu les jeunes gens du commerce former des corps de volontaires. Mais au total, le véritable esprit militaire est peu répandu parmi les Américains, et, s'ils se voyaient attaqués par de grandes forces régulières, ils chercheraient leur salut dans ce système de courses rapides, de surprises multipliées, de retraites simulées qui convient à la nature de leurs troupes.

Il est une circonstance importante; c'est que la langue castillane, loin d'être dominante, ne règne que dans l'église, le barreau, les administrations et un certain nombre de villes. Les langues indigènes étaient trop bien formées et trop bien enracinées pour céder la place à celle des conquérans, ou pour en subir l'influence prépondérante. L'aztèque dans le Mexique, le cachiquèle à Guatimala, le mosca dans la Nouvelle-Grenade, le quichua dans le

Pérou, l'araucan dans le Chili, retentissent seuls dans la bouche de l'immense majorité des habitans. Une armée européenne serait presque partout comme étrangère.

Si nous considérons maintenant la force morale et politique des nouveaux gouvernemens, c'est encore le même mélange d'avantages et de désavantages. Quelques talens incontestables, tant pour l'administration que pour la guerre; beaucoup de têtes ardentes, sans expérience dans les affaires; un certain nombre d'espions, d'intrigans ou d'hommes d'une opinion équivoque; des constitutions trop servilement copiées sur celle de Cadix ou sur celle des Etats-Unis; beaucoup de restes de l'ancien système: des *cabildo* ou municipalités, tendant à l'indépendance locale; des sénats et des chambres de représentans, qui se réunissent avec lenteur et délibèrent avec précipitation; des tribunaux sur l'ancien pied espagnol; une faible imitation du jury; quelques sources de revenu assez abondantes, surtout les douanes; mais des désordres et des difficultés, inséparables d'une frontière immense mal gardée et du défaut des communications; la majorité de la population inerte et ignorante; quelques factions très-puissantes et très-actives; un clergé porté en grande partie pour l'indépendance, mais peu ami d'une liberté démocratique; une noblesse fière de son origine, mais peu influente, et qui se contente de parler également contre l'égalité révolutionnaire et contre le pouvoir absolu; des généraux enfin qui, semblables à de petits souverains, ayant des troupes attachées à leur personne, peuvent opprimer la liberté par leur union ou déchirer la patrie par leurs discordes: tels sont les élémens dont les événemens ont formé ces nouvelles républiques: élémens faibles et discordans! Mais le génie peut les coordonner et les consolider. Abandonnés à eux-mêmes, ils se disjoindraient peut-être; mais une menace ou une attaque, venue du dehors, les réunirait pour la défense commune.

Ce tableau général admet d'ailleurs des modifications nombreuses et importantes, modifications que chaque instant peut faire varier au gré de l'inconstante fortune des armes et au gré des passions humaines, plus inconstantes encore. Il paraît que le Mexique présente de plus grandes masses d'intérêt, des classes plus distinctes et plus de facilités pour donner, du sein d'une grande capitale, une impulsion politique aux provinces. Guatimala n'a dû sa transformation en république qu'au paisible accord de toutes les autorités anciennes; les hommes les plus distingués sont restés à la tête des affaires, et les ordres monastiques eux-mêmes ont suivi en procession le drapeau de l'indépendance, réuni au signe de la croix.

C'est dans la Colombie qu'il y a le plus d'élémens de discorde ; les peuples de la région haute, quoique flattés d'avoir chez eux le siége du gouvernement, voient avec jalousie les hommes de Vénézuéla occuper les places principales et exercer l'ascendant naturel du talent et de l'énergie ; d'un autre côté, la haute noblesse de Caracas passe pour préférer le général Montilla à Bolivar ; enfin l'armée la plus aguerrie de l'Amérique pourrait aussi devenir la moins facile à contenir en temps de paix. Mais si la Colombie renferme le plus d'élémens de révolutions, elle possède aussi les hommes les plus propres à vaincre les dangers qui les environnent.

Les deux factions qui partageaient le Chili, l'aristocratique, sous Ottigius, la démocratique, sous les Carrera, paraissent se reposer. Un officier anglais très-distingué, M. Hall, qui visita Valiparaiso il y a deux ans, y vit régner l'aisance, la tranquillité et le bonheur. Les douanes étaient dans une activité continuelle ; les vaisseaux entraient et sortaient; on fondait des écoles et des manufactures ; les réunions sociales respiraient la gaîté et la confiance mutuelles. A Lima, au contraire, tout n'était que tristesse, défiance, inaction. Le Pérou paraît divisé entre

deux partis égaux en nombre qui ne peuvent parvenir à s'entendre.

A côté des changemens d'autorité trop fréquens dans la république commerciale de Buénos-Ayres, un sage et habile despote, content du nom modeste de *docteur Francia*, retient le Paraguay dans un imperturbable isolement.

Les Espagnols, il est vrai, disent avec raison que tous ces pouvoirs nouveaux n'ont d'appui que dans les talens de quelques chefs et dans l'opinion d'une classe peu nombreuse ; que la majorité des Américains obéit par habitude, et qu'une armée espagnole *libératrice* verrait les peuples accourir au-devant d'elle.

Sans contredit, si elle était victorieuse, la population élégante et oisive de quelques villes relèveraient tour à tour les mêmes arcs-de-triomphe pour Morillo et pour Bolivar. Les paysans indiens, cette grande, mais débile masse d'hommes étrangers aux armes, fourniraient des vivres au vainqueur, en attendant que le vaincu revienne à son tour en demander. Mais y a-t-il aucune classe d'habitans actifs, intelligens et courageux, dont les intérêts et les sentimens se rattacheraient assez fortement à la métropole, pour que celle-ci pût compter sur leur appui au jour du danger.

Il est impossible, à une si grande distance et avec des matériaux imparfaits, de distinguer précisément les intérêts et les sentimens de chaque classe d'habitans. Sans doute le paisible agriculteur, le fabricant et l'ouvrier industrieux, le propriétaire des mines, ne soupirent qu'après un état de paix bien garanti ; mais est-ce que l'exemple des longs malheurs de la Péninsule peut les engager à chercher l'accomplissement de ce vœu dans l'ancien ordre de choses ? Il est d'ailleurs des Etats américains où les nouveaux gouvernemens ne laissent rien à désirer sous ce rapport. Dans les pays qui forment la république fédérée de Guatimala, aucun désordre n'a jusqu'ici trouble

une culture florissante et une industrie très-active ; toutes les classes, restées dans la tranquille possession de leurs biens, se contentent de leurs magistrats actuels. La Colombie est très-épuisée, même d'après les rapports officiels, mais toute la population militaire est liée à la révolution.

Les propriétaires du sol pourraient-ils soupirer après le retour de ces anciens réglemens qui ordonnaient d'arracher les vignes dans le Mexique pour favoriser le débit des vins d'Espagne ? Les cultivateurs de la Nouvelle-Galice désireraient-ils qu'on vînt encore une fois détruire leurs plantations de tabac ? La défense de cultiver du chanvre, du lin, du safran, serait-elle un bienfait que l'Amérique regretterait ? Sans doute l'Espagne promettra la liberté des cultures ; mais quel attrait pourrait avoir une promesse tardive pour des peuples qui jouissent déjà depuis tant d'années d'un affranchissement industriel complet ?

Même observation à l'égard de la liberté des importations. Rien ne frappe plus les esprits vulgaires que la diminution du prix des commodités de la vie ; or, depuis l'indépendance, les draps, les chemises, les souliers, les ustensiles de cuisine, les instrumens de fabrication, les livres imprimés, le thé, le vin et le sucre ont baissé de 50 et de 100 pour cent dans les colonies espagnoles : tel est l'effet de la concurrence libre. Peut-on croire que les peuples américains y renoncent ?

Une seule classe paraîtrait aux yeux des observateurs superficiels avoir un intérêt positif à soutenir une contre-révolution en Amérique. On devine que c'est du clergé que nous voulons parler. Les grandes richesses de l'Eglise américaine, tant en biens fonds qu'en capitaux, sembleraient devoir être pour le clergé un sujet d'inquiétude, pour les nouveaux gouvernemens un objet de tentation. La nomination aux évêchés vacans paraissait aussi devoir ame-

ner des différends avec le saint Siége. Enfin, l'émigration volontaire de quatre ou cinq prélats prouvait au moins qu'une partie du haut clergé avait des craintes sur les vues du parti de l'indépendance. Toutes ces apparences s'évanouissent ou perdent leur importance après un plus mûr examen. Les gouvernemens nouveaux se sont jusqu'à présent abstenus de troubler le clergé dans ces dispositions légitimes; les curés siégent au congrès de Colombie, et s'y montrent trop républicains; les évêques ont puissamment contribué à placer Iturbide sur le nouveau trône du Mexique; les ordres monastiques ont une grande part à l'autorité publique à Guatimala et dans le Chili. Partout la majorité du clergé a pris sa place dans le nouvel ordre de choses. L'importante affaire des siéges vacans est terminée par des actes où la cour de Rome traite formellement avec les républiques de Colombie et du Chili, reconnaissant à leurs présidens les mêmes droits en matière ecclésiastique qu'exercent les monarques chrétiens. D'après ces faits incontestables, peut-on encore espérer que le clergé soulève les Indiens en faveur de l'Espagne? Nous ne parlons pas de l'avenir; et, si une guerre domestique éclatait un jour entre le clergé et les républiques, nous convenons que toute la question changerait de face. Mais encore alors le clergé préférerait probablement à l'ancien ordre de choses deux ou trois monarchies indépendantes sous des princes catholiques, espagnols ou italiens, peut-être même autrichiens. Ce sentiment de plusieurs prélats américains, les plus élevés en dignité, perce dans des mandemens, des discours et d'autres documens authentiques que nous avons sous les yeux.

La séparation de l'Amérique espagnole nous paraît donc décidée, malgré la faiblesse militaire et politique des nouvelles républiques, malgré tous les germes de discorde qu'elles renferment, et malgré les facilités que l'Espagne, en la supposant parfaitement rétablie, pourrait trouver

dans la bravoure castillane pour tenter dans le Nouveau-Monde des aventures militaires brillantes et infructueuses.

Mais cette séparation sera-t-elle le triomphe des idées révolutionnaires? Aura-t-elle une influence dangereuse sur les gouvernemens légitimes de l'ancien monde?

Ceux qui auront lu avec attention notre exposé de l'état de l'Amérique seront convaincus que les élémens monarchiques, théocratiques et aristocratiques prédominent dans la composition de la société américaine. Si donc l'Amérique reste abandonnée à elle-même, le cours naturel des événemens y développera dans toute leur puissance ces élémens contraires aux systèmes de la philosophie moderne et aux codes politiques de la révolution. Il y naîtra « *des monarchies et des aristocraties,* » comme le désiraient M. de Polignac et M. Canning, dans leur célèbre entretien, dont le résumé a été mis sous les yeux du parlement britannique. Peut-être y aura-t-il quelques *villes anséatiques;* c'est l'expression littérale du vœu dominant à Guayaquil, à Buénos-Ayres, que nous avons recueillie de la bouche d'un Américain distingué. Enfin, les prélats les plus influens réaliseront peut-être un projet qui a circulé manuscrit en Amérique, et qui consistait à joindre à la fédération politique des Etats une fédération ecclésiastique entre tous les diocèses, pour maintenir et fortifier l'influence de la puissance spirituelle. Cette pensée a déplu, il est vrai, à plusieurs chefs républicains qui craignent de voir des conciles nationaux, à l'instar de ceux de l'ancienne Espagne, s'emparer d'une portion du pouvoir politique. Mais les peuples et la vraie liberté y gagneront. L'idée seule d'une fédération semblable prouve combien a révolution de l'Amérique espaggnole diffère de tout ce que les révolutionnaires de ce côté de l'Atlantique ont cru y voir.

Supposons maintenant qu'au lieu de laisser les événemens amener eux-mêmes ces résultats, on veuille interve-

nir par force, il y aura deux chances : l'une, c'est l'accord des grandes puissances, accord impossible si on réfléchit aux démarches déjà faites par une d'entre elles ; l'autre chance, c'est une tentative de la part de l'Espagne seule. Nous avons examiné tout ce qu'il y a pour et contre le succès définitif d'une semblable entreprise ; le résultat immédiat sera certainement de renforcer le pouvoir des chefs militaires, d'exalter les têtes populaires, et de rendre de l'énergie à cet esprit de démocratie soldatesque qui a créé la république de Colombie. Ainsi il est à craindre qu'en offrant à la révolution un combat inégal, on lui prépare un triomphe nouveau, tandis qu'en l'observant, en la surveillant, en la laissant se consumer elle-même, on verrait sans effort, sans malheur, sans effusion de sang européen, l'Amérique arriver à un ordre de choses qui n'aurait rien d'inquiétant pour l'Europe.

Mais il y a un autre mode d'intervention que l'envoi des armées ; la légitimité a des interprètes plus dignes d'elle que les canons et les sabres ; son langage est celui de la paix, son triomphe celui de la raison ; elle veut régner sur des cœurs et non pas sur des ruines.

L'Espagne n'aurait-elle pas un rôle glorieux et unique à remplir dans cette grande crise? Mère de tous ces peuples nouveaux, ne servirait-elle pas à la fois ses intérêts et son honneur en les aidant à établir le meilleur ordre de choses que les circonstances admettent? Elle peut avouer, et même avec un juste orgueil, que son empire s'est trop étendu pour former une seule souveraineté, que les nations nouvelles dont elle a peuplé une moitié de l'univers ont besoin de gouvernemens, et que c'est son devoir de les leur donner. Pour faire retentir sa voix au milieu des Amériques, pour s'y faire entendre avec une grande autorité, l'Espagne, connaissant son propre caractère national et son aversion pour toute influence étrangère, devrait n'envoyer que des commissaires espagnols chargés de re-

cueillir les vœux des peuples américains, au sein même de leurs assemblées représentatives, et de leur communiquer le vœu d'une grande réconciliation. Réunissant ensuite dans un congrès de famille toutes les Espagnes de l'un et de l'autre hémisphères, elle verrait probablement la plupart de ces nations demander des princes du même sang, et s'unir de nouveau par une alliance intime qui replacerait la métropole au plus haut degré de splendeur et de puissance.

C'est ce que l'Angleterre aurait dû faire lors de l'insurrection de ses colonies; c'est dans cet esprit qu'elle agit actuellement à l'égard des Etats-Unis: maîtresse de l'Océan, elle cherche l'amitié d'une république encore peu redoutable; elle y a déjà réussi au point que M. Canning a osé dire que *les deux Angleterres* n'en formaient qu'une par les intérêts comme par les sentimens, par les mœurs comme par le langage.

Nous avons naturellement été entraînés, par l'étude des importans Mémoires du général Iturbide, à discuter cette grande question qui occupe en ce moment même les cabinets de l'Europe. Il se peut que nous n'ayons pas eu sur tous les faits des renseignemens exacts; il est certain que nous n'en avons pas eu sur beaucoup de faits qne nous aurions désiré connaître. Peut-être les cabinets de l'Europe ne sont-ils pas eux-mêmes très-riches en notions précises sur cette matière; s'ils le sont, pourquoi ne pas faire connaître au public ces renseignemens exacts et authentiques? Cela mettrait le public à même de raisonner juste. C'est un genre de publicité absolument nécessaire dans notre siècle, et nullement incompatible avec *les véritables secrets* de la diplomatie.

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES.

SUR LES AURORES BORÉALES.

(27 octobre 1804)

Depuis que Mairan et Muschenbrook ont publié des recueils d'observations sur le phénomène des aurores boréales, ou pour parler plus généralement, les *lueurs polaires*, les physiciens ont tenté d'en expliquer l'origine. Ils s'accordent tous à y faire concourir l'électricité, mais de diverses manières. L'explication la plus ingénieuse me paraît être celle que le professeur Libes a proposée dans son Traité de physique, tome III, page 309.

M. Libes pose d'abord plusieurs principes dont on ne pourrait guère contester la vérité. « Si l'on excite, dit-il, » l'étincelle électrique dans un mélange de gaz azoth et de » gaz oxigène, il en résulte de l'acide nitrique et de l'acide » nitreux, ou du gaz nitreux, suivant le rapport qui existe » entre le gaz oxigène et le gaz azoth qui composent le » mélange. L'acide nitrique exposé au soleil prend plus » de couleur et de volatilité. Placez un récipient sur une » soucoupe contenant de l'acide nitrique, et exposez le » tout au soleil; vous verrez l'acide se colorer, et le réci- » pient se remplir de vapeurs rougeâtres qui s'y soutien- » nent long-temps, et qui répandent une clarté semblable à » celle des aurores boréales. Dans les flacons qui contien- » nent de l'acide nitreux, on aperçoit toujours au-dessus de » l'acide une vapeur rougeâtre et très-volatile qui ne se » condense jamais. De même le gaz nitreux, mis en con- » tact avec l'air atmosphérique, exhale des vapeurs d'une

» teinte rouge, lesquelles s'envolent dans l'atmosphère. »

Il faut maintenant se rappeler que le gaz hydrogène, en se dégageant de la surface du globe, va occuper dans les hautes régions de l'atmosphère la place que sa pesanteur spécifique lui marquera. Mais l'activité des rayons solaires étant très-faible vers les pôles, le dégagement du gaz hydrogène y doit être presque nul. Ainsi *le fluide électrique*, en refluant de l'équateur vers le pôle (mouvement qui est prouvé par d'autres raisons), ne rencontrera dans l'atmosphère polaire qu'un mélange de gaz azoth et de gaz oxigène. L'étincelle électrique fixe et combine ces deux gaz. Cette combinaison doit donner lieu à la naissance de l'acide nitrique et de l'acide nitreux, ou du gaz nitreux, selon le rapport qui règne entre les deux gaz composans. De ces gaz ou de ces acides doivent s'exhaler des vapeurs volatiles et rougeâtres, qui, en se rassemblant et en planant dans l'atmosphère, nous présentent les diverses apparences de l'aurore boréale.

Telle est l'explication que la physique donne de ce singulier phénomène, selon M. Libes. En l'adoptant pour l'usage de la géographie naturelle, j'ai trouvé qu'elle s'allie très-bien avec plusieurs faits remarquables et admis depuis long-temps.

Le phénomène de l'aurore boréale est peu connu dans la partie la plus chaude des zones tempérées. En Asie, comme on sait, la limite des climats froids est placée bien plus au midi qu'en Europe : aussi les aurores boréales ont été vues en Asie à des latitudes beaucoup plus méridionales qu'en Europe. L'horizon de la Syrie et de l'Arabie n'est pas étranger à ces phénomènes. D'un autre côté, c'est précisément dans la partie la plus glaciale de l'ancien continent que l'on a observé les aurores boréales les plus fortes et les plus fréquentes. « En m'avançant dans » la Sibérie orientale, dit Gmelin, j'ai observé que les » aurores boréales devenaient de plus en plus fréquentes

» et éblouissantes; la région glaciale au-delà du fleuve Ie-
» niseï semble être comme la patrie de ces phénomènes. »
» Il paraît, d'après Aristote et Sénèque (1), que les auro-
res boréales étaient autrefois assez fréquentes en Grèce
et en Italie : on sait que le climat de ces deux pays était
autrefois infiniment plus froid qu'il ne l'est de nos jours.

Il paraît donc prouvé que les aurores boréales affectent, non pas telle ou telle zone astronomique, mais en général les régions les plus froides. Dans l'atmosphère fortement échauffée, il y a toujours un mélange de gaz hydrogène et de gaz oxigène : donc l'étincelle électrique doit toujours y produire la foudre et le tonnerre. Dans l'atmosphère froide des pôles, l'absence du gaz hydrogène empêche la naissance de la foudre, et c'est à elle qu'on doit des aurores boréales. Aussi, dans les contrées où les lueurs polaires sont très-fortes, comme dans le Groënland, autour de la baie d'Hudson et dans l'est de la Sibérie, les tonnerres sont très-faibles et très-rares, pour ne pas dire absolument inconnus.

On n'aperçoit dans l'hémisphère austral que de très-faibles lueurs polaires. Peut-être les immenses mers qui s'y étendent ne donnent-elles naissance qu'à une faible quantité de gaz azote. Quoi qu'il en soit, cette infériorité marquée des *aurores australes* est un trait important dans l'histoire de ce phénomène.

Les prétendues détonations qui accompagnent les aurores boréales, selon quelques observateurs, auraient besoin d'être prouvées. J'ai vu plus d'aurores boréales que la plupart de ceux qui en parlent, et je n'ai pas pu distinguer si le léger sifflement qu'on entend en ces occasions était une faible détonation électrique, produite peut-être par la présence d'une petite quantité du gaz hydrogène, ou si ce n'était pas plutôt l'effet de quelque coup de vent lointain.

(1) Arist. Meteorol lib 1 cap. 4. Sen. Quest. natur. lib. 1 cap. 1.

Le mouvement des aurores boréales a paru aux observateurs français et hollandais dirigé principalement du nord au sud. Mais à 57 degrés de latitude, dans le Nord-Jutland, je n'ai jamais vu ces clartés nocturnes suivre une direction constante.

En général, on ne peut guère en France prendre une idée juste de ce brillant phénomène, que Macpherson, dans son *Pseudo-Ossian*, fait revenir tant de fois sous le nom vague de *météore*. On a prétendu le représenter sur la toile; mais les *tableaux ossianiques* faits à Paris nous ont paru ne représenter que des feux follets. Au contraire, les véritables aurores boréales, telles qu'on les voit *quelquefois* seulement dans le nord de l'Europe, offrent réellement un spectacle magnifique et des scènes dignes du pinceau d'un Homère.

Dans ces formes aériennes, teintes de sang et de feu, le barde voit les ombres des guerriers, qui, jadis vainqueurs de la terre, aujourd'hui dominateurs des airs, se penchent du sein de leurs nuages pour regarder les combats de leurs neveux. Plus loin, ces pâles et tranquilles lueurs semblent être les filles des rois, qui, moissonnées dans leur printemps, planent aujourd'hui sur l'aile du vent. Oui, j'entends leurs soupirs et les légers bruissemens de leurs robes resplendissantes. Quelles sont ces colonnes lumineuses qui s'élèvent, s'assemblent de toutes parts et forment au haut des airs une enceinte de feu? C'est le palais errant des ombres, qui se découvre à mes regards.

Sur les plus mémorables éboulemens des montagnes, et sur quelques autres catastrophes semblables.

(21 septembre 1806.)

§ 1^er^. Les tremblemens de terre et les explosions volca-

niques ont fourni matière à mille descriptions qui se répètent, et à mille systèmes qui se contredisent; mais l'Etna aura plutôt cessé de reconstruire son cratère, que la géologie n'aura cessé de changer de théorie. Ces convulsions de la nature échappent à nos calculs, et même à notre imagination; le flambeau des sciences pâlit devant les flammes de l'abîme : cette expression n'est point une hyperbole. La présence manifeste du fluide électrique, ou de quelqu'autre gaz inflammable et expansible, doit nous faire désespérer de jamais connaître avec précision la nature de ces catastrophes. Il n'en est pas ainsi des *éboulemens* simples, dans lesquels une portion de terrain se déplace sans secousse souterraine et sans explosion des fluides inflammables. Ces révolutions sont moins momentanées; leurs causes agissantes sont moins subtiles, moins fugitives. La géographie naturelle en observe le mécanisme, en prédit l'approche, et saurait même peut-être indiquer les moyens d'en prévenir les ravages.

Tantôt ce sont les eaux d'un fleuve rapide, d'un lac tumultueux, ou même d'un courant souterrain, qui rongent, creusent, minent sourdement une masse de rochers ou de terrains solides. Des couches de sable, de gravier, d'argile, de craie, qui servaient de support, sont ou dissoutes ou entraînées; un vide existe; la masse supérieure s'y enfonce par son propre poids. D'autres fois les eaux souterraines pénètrent sous un terrain mouvant, sous une couche végétale; elles supportent d'abord cette croûte, puis la détachent, la déchirent, et enfin l'entraînent par lambeaux ou l'engloutissent tout entière.

Tantôt c'est une fissure quelconque, au moyen de laquelle une partie d'une montagne se détache de sa masse principale, et, privée par là de son point d'appui naturel, est obligée d'en chercher un autre, en se renversant ou bien en glissant. Ces sortes de fissures proviennent, dans les roches argileuses, d'un simple dessèchement, accompagné

de la retraite de certaines particules : dans les roches calcaires, une espèce de fermentation pourrait bien y contribuer; dans les roches granitiques, enfin, elles sont dues, à ce que nous pensons, à la décomposition de certains feuillets d'une cristallisation moins forte, attaqués par l'oxigène de l'atmosphère.

Sans doute ces deux genres d'éboulemens ont dû contribuer à la formation de la surface actuelle du globe. Partout nous n'apercevons que débris et ruines; ces bancs de roche courbés, renversés, brisés; ces lacs profondément creusés; ces cavernes qui descendent vers l'abîme ; ces pics qui cherchent les cieux; ces immenses escarpemens autour de toutes les mers du globe; ces Alpes qui se penchent au-dessus de l'Italie ; ces Andes qui plongent dans l'Océan leurs flancs gigantesques ; ces forêts, ces races de quadrupèdes, ces animaux aquatiques ensevelis pêle-mêle, tout indique à notre pensée effrayée et attristée, qu'un vaste affaissement a donné au globe son aspect actuel.

Deluc a très-heureusement rattaché à cette vérité physique la tradition consacrée d'un déluge universel. Selon lui, cette catastrophe, qu'on a voulu représenter comme impossible et absurde, peut se concevoir physiquement par la seule supposition d'un affaissement général de la terre habitée : alors les eaux de la mer, au lieu de s'élever, comme on se le figure ordinairement, n'ont eu besoin que de suivre les lois de la pesanteur, pour recouvrir le monde *ante-diluvien*, pour laisser à sec nos continens actuels.

Mais nous ne voulons parler ici que des faits dont l'histoire a conservé les détails.

Les éboulemens qui proviennent d'une excavation faite par des eaux arrivent tous les ans dans les pays montagneux, le long des rivières. C'est ainsi que le Rhône a formé la voûte sous laquelle il semble se perdre. C'est ainsi que l'Adige, en 1767, engloutit la ville de Neumark et autres. Dans la Norwége méridionale, le rapide Glommen

descend du sommet des monts Dofrines vers la mer du Nord, et forme, un peu au-dessus de son embouchure, la belle cascade de Sarpen. Le remous des eaux de la cascade avait creusé sous le rivage une mare souterraine à 100 toises de profondeur. Le 5 février 1702, le château de Borge, avec toutes ses dépendances, s'enfonça dans ce trou, et y disparut totalement; de sorte qu'on ne vit en sa place qu'un lac de 800 pieds de long sur 3 à 400 de large.

Le désastre de la ville de Pleurs, dans le pays de Chiavenna, provint d'une cause semblable. Des ruisseaux et des sources sans nombre creusaient les fragiles bases du mont Conto le 25 août 1618, les quartiers de rochers dont cette montagne était composée, se détachèrent l'un de l'autre, roulèrent sur la ville, qu'ils ensevelirent, ainsi que le bourg de Schilano; il y périt 2,430 individus; un lac couvrit la place où s'élevaient 200 maisons élégantes; tout l'or que le commerce y avait amassé pendant un siècle fut en un clin d'œil rendu au sein maternel de la terre.

Les plaines éprouvent d'autres sortes d'éboulemens. Beaucoup de forêts qu'on trouve sous terre ont pu avoir été englouties de la même manière que celle de Bouvrèche vient de l'être. Les terrains tourbeux, suspendus sur l'eau, s'affaissent sous le poids des maisons et des habitans. L'Irlande voit tous les ans le nombre de ses lacs s'accroître par l'enfoncement des tourbières. Les terrains argileux s'éboulent fréquemment.

Dans la marche électorale de Brandebourg, il y a le lac d'Arendt, formé par deux écroulemens, l'un arrivé, à ce qu'on croit, en 815, l'autre en 1685. Combien de lacs ainsi formés en Prusse et en Pologne! Combien d'autres événemens de cette nature, dont la mémoire s'est perdue, ou que la tradition a défigurés! Strabon nous apprend qu'à l'entour du lac Copaïs en Béotie, les écroulemens étaient très-fréquens, et changeaient souvent le cours de la rivière de Cephissus, qui, à la fin, s'écoulait par des

canaux souterrains, construits de mains d'homme. Comme aujourd'hui ces canaux ne sont plus entretenus, et que le lac Copaïs est changé en un marais, on se demande que deviennent les eaux de Cephissus? Il ne paraît que trop probable qu'elles ont creusé un réservoir souterrain, un lac invisible, mais qui peut-être un jour engloutira la Béotie, et renouvellera ainsi *le déluge d'Ogygès*.

L'existence des lacs souterrains est prouvée. Dans l'*Ost-Frise*, il existe un semblable lac qui était à découvert dans le XII^e^ siècle; peu à peu il s'est formé à sa surface une croûte de matières tourbeuses et limoneuses, qui à leur tour se sont recouvertes de terres végétales. Aujourd'hui cette croûte est assez forte pour qu'on passe en voiture dessus, et pour qu'on y laboure, sème et moissonne. Cependant les habitans y font des trous de deux à quatre pieds de profondeur, pour trouver l'eau qui leur sert à rouir leur lin. Il existe probablement un lac souterrain, près de Narbonne, dans le territoire de Livière. On y voit cinq gouffres, nommés les *Œliots*, d'une profondeur extraordinaire, et remplis de poissons; la terre qui les environne tremble sous les pas des paysans hardis que la pêche y attire. L'étang de *Salces* ou de *Leucate* est aussi en partie recouvert par une couche de terre qui est supportée par le tissu que forment les racines des chiendens à feuilles de roseau. Astruc, sur l'autorité de qui je rapporte ces faits, pense que c'est ici qu'il faut chercher l'étang souterrain dont parlent Pomponius Mela et Polybe. Strabon, qui parle avec admiration d'un endroit « où l'on prenait » du poisson en creusant la terre, » semble le placer près de Narbonne. Aristote et Théophraste parlent vaguement de cette curiosité naturelle; ils indiquent d'autres phénomènes semblables en Paphlagonie et près d'Héraclée du Pont. Gessner et Agricola ont vu la même chose en Saxe.

Ramazzini a prouvé que le duché de Modène était suspendu au-dessus d'une vaste nappe d'eau souterraine.

M. de La Mettrie cite des indices d'une semblable mer souterraine près de Saint-Venant en Aire, dans l'Artois. Le voyageur Shaw raconte, dans son *Voyage en Barbarie*, que dans le district de Wad-Reag, dans l'état d'Alger, on perce des puits de cent à deux cents brasses de profondeur, à travers diverses couches de gravier de sable, et, à la fin, à travers un toit d'ardoise qui recouvre ce que les habitans appellent *bahrtaht-el-ared*, la mer sous la terre. La couche d'ardoise étant percée, l'eau jaillit dans le puits avec une violence extrême et en grande abondance.

Plusieurs désastres ont manifesté l'existence de ces lacs souterrains dans des endroits où personne ne les soupçonnait. En 1792, on vit un lac se former dans la ville de Lons-le-Saunier; plusieurs maisons y disparurent, ainsi qu'une portion de la grande route de Lyon à Strasbourg. M. Bertrand, inspecteur général des ponts et chaussées, pense que c'était un ancien étang d'eau salée, où il s'était d'abord formé une pellicule, puis une croûte légère de végétaux, et enfin un terrain solide en apparence; mais une grande sécheresse ayant fait baisser les eaux souterraines, cette croûte manqua de support et dut s'enfoncer. Les monts Jura présentent de nombreux vestiges d'enfoncemens semblables. Les Pyrénées, autre chaîne calcaire, en offrent également. Buffon rapporte qu'une montagne, en 1678, s'étant écroulée dans des cavités souterraines remplies d'eau, causa une forte inondation dans une partie de la Gascogne. Les Alpes Juliennes, où est le fameux lac de Cirknitz, renferment dans leurs nombreuses cavernes beaucoup de réservoirs semblables.

Sénèque avait donc raison de dire : « Dans quel lieu du » globe la nature n'a-t-elle pas des eaux à sa disposition » pour nous assaillir quand elle voudra? Presque partout » nos fouilles aboutissent à trouver de l'eau. Ajoutez ces » immenses lacs invisibles, ces mers souterraines, ces » fleuves qui roulent dans une éternelle nuit. Combien de

» causes d'inondation dans ces eaux qui coulent et au-
» dessous, et autour de nous! Long-temps captives, elles
» se mettront en liberté..... Les rochers entr'ouverts de
» toutes parts fourniront autant de courans d'eau qui s'é-
» lanceront vers l'Océan..... Ces déluges d'eau ou de feu
» arrivent quand il plaît à Dieu de recommencer un or-
» dre plus parfait de choses, en mettant fin à l'ancien. »

(29 septembre 1806.)

§ 2. Nous allons parler des éboulemens dans lesquels l'eau n'a pas exercé une influence immédiate et dominante: car rarement il arrive un désastre auquel cet élément soit tout-à-fait étranger.

Beaucoup de montagnes sont originairement composées de grandes pierres absolument détachées l'une de l'autre. Tel est le mont Rigi, tant fréquenté des voyageurs à cause des magnifiques points de vue qu'il offre. Ce mont s'élève, comme un belvéder au centre de la Suisse, entre les lacs de Lucerne, de Zug et de Lauwertz. De son sommet, élevé de 5,700 pieds au-dessus du niveau de la mer, et de 4,403 au-dessus du lac de Lucerne, le regard charmé embrasse toute la chaîne des Alpes, et découvre la Suisse entière. Ce mont est composé de grandes plaques de grès et de brèches recouvertes d'une énorme quantité de gros cailloux. Il est probable que cette nature de pierres dominait également dans le mont Ruffi ou Rossberg, dont l'éboulement vient de remplir la Suisse de deuil et d'effroi. Il y a beaucoup de montagnes semblables entre la Norwége et la Suède. Une coupe transversale du mont Quedlie montre un banc de quarante toises, composé de petites pierres plates, tantôt calcaires, tantôt sablonneuses, et toujours sans aucune liaison, sans aucun ciment. La plus faible secousse suffit pour faire ébouler ces amas formés par des révolutions antérieures aux temps historiques, et par

conséquent abandonnées à l'imagination des géologistes.

Assez d'autres causes concourent à décomposer les montagnes les plus solides. Le froid extrême fait souvent crever et sauter de gros blocs de rocher. Dans la Westrogothie, près de Hunneberg, on voit deux piliers réguliers détachés d'un rocher par la seule force du froid. La Norwége éprouve beaucoup de ravages par des avalanches de pierres, dues à de semblables effets du froid. Dans les climats plus doux, l'action successive du froid et du chaud n'est pas moins destructive. Dans ces mêmes montagnes de Westrogothie, dont nous venons de parler, Bergmann a observé que les rochers de trap avaient une croûte plus pâle et plus poreuse du côté du soleil. Le même naturaliste assure que le pétrosilex le plus grossier se calcine à l'extérieur par l'action du soleil ; les veines de quartz restent intactes. La plupart des rochers de la Finlande, depuis Abo jusqu'à Wiborg, consistent en une espèce de granit, formé d'un feldspath rougeâtre, de quartz et d'un mica, imprégné de fer et de soufre. Cette espèce de pierre se décompose d'elle-même ; aussi le fameux piédestal de la statue de Pierre I^er^, à Pétersbourg, étant un semblable rocher, doit se réduire en poudre avant deux cents ans, selon l'estimation des naturalistes. Je ne finirais point si je voulais entrer dans des détails sur les diverses manières dont les pyrites, les ardoises, les pierres calcaires et sablonneuses se décomposent.

Partout les tristes squelettes des montagnes attestent ces changemens. Près d'Adersbach en Bohème on se promène dans un labyrinthe de plusieurs milliers de blocs de grès, posés perpendiculairement, hauts de cent à deux cents pieds, et d'une périphérie égale à la moitié de leur hauteur. Ces colonnes ou plutôt ces tours carrées occupent un espace d'une lieue et un tiers de long sur une demi-lieue de large. Un ruisseau y serpente et s'y perd dans un gouffre. Des arbres et des arbustes mêlent leur

verdure aux masses grisâtres des rochers. Ce labyrinthe est évidemment le reste d'une montagne dont les parties les moins solides se sont écroulées et ont été entraînées par les eaux courantes. Les fameuses *pierres de Carnac*, dont le vulgaire a fait un temple des Druïdes, ont offert aux regards des naturalistes le labyrinthe d'Adersbach en petit. D'autres contrées en offrent les pendans, tels que le Stonchenge, en Angleterre; le Greiffenstein, en Saxe; les rochers de Svit-Fééne, à la Chine, et plusieurs assemblages d'énormes pierres dans les Cordillières du Pérou.

Les débris des monts Diablerets, en Suisse, offrent, dit-on, une scène très-pittoresque; des portions de bois et de pâturages échappés au désastre commun, des rochers brisés, démantelés, fendus de haut en bas, et qui semblent annoncer de nouveaux bouleversemens; des torrens qui, forcés de se creuser un nouveau lit, rongent le tronc des mélèses et des sapins, à demi noyés dans leurs flots; tels sont les groupes variés qui ornent ce théâtre de dévastation.

Ce fut, selon l'Histoire de l'Académie des Sciences, au mois de juin 1714, mais, selon M. Bourret et autres écrivains du pays, le 23 septembre 1713, que les sommets des Diablerets tombèrent tout-à-coup, et couvrirent une étendue d'une bonne lieue carrée de leurs débris, qui forment souvent un lit de pierres épais de trente verges et davantage. Quoique plusieurs centaines de cabanes fussent ensevelies dans ces ruines, il n'y périt heureusement que dix-huit personnes. Les bœufs, et surtout les chèvres et les moutons en furent les principales victimes. La poussière qui s'éleva lors de la chute de la montagne produisit pendant quelques instans une obscurité semblable à celle de la nuit, quoique l'événement eût lieu à trois heures après midi, par un temps serein.

Nous avons une relation plus satisfaisante de l'éboulement d'une montagne qui eut lieu en 1751, près de Sal-

lenche en Savoie. Le naturaliste Donati décrit ainsi cet événement : Une grande partie de la montagne située au-dessous de celle qui s'écroulait était composée de terres et de pierres, non pas disposées en carrières ou par lits, mais confusément entassées. D'anciens éboulemens de ces pierres avaient laissé peu à peu sans appui le rocher principal de la montagne supérieure. Cette masse se composait de cinq bancs horizontaux et distincts ; les deux premiers étaient d'une ardoise fragile ; les deux suivans offraient un marbre coquillier, fendu transversalement à ses couches ; dans le cinquième, l'ardoise reparaissait, mais ses feuillets étaient dans une position verticale et entièrement désunis. Les eaux de trois lacs, creusés dans ce dernier banc, pénétraient continuellement par les fentes de la montagne ; les neiges abondantes de l'an 1751 augmentèrent les efforts de ces eaux, et déterminèrent la chute de trois millions de toises cubes de rochers, volume qui seul suffirait pour former une grande montagne.

La chute de cette montagne avait été accompagnée d'une poussière extraordinairement fine, et qu'on avait prise pour de la fumée, parce qu'elle se soutint plusieurs jours ; le bruit se répandit qu'un nouveau volcan avait fait une éruption au milieu des Alpes, où l'on n'avait jamais connu les ravages des feux souterrains. Mais Donati, envoyé sur les lieux par le gouvernement de Turin, dissipa ces craintes mal fondées.

Il y a encore un autre genre de catastrophes qui n'est pas moins curieux dans ses causes, ni moins funeste dans ses effets : c'est lorsqu'une couche de terre ou de roche glisse sur un autre terrain sans se briser, sans se morceler. On a vu, il y a quelques années, le commencement d'un événement de cette nature à Solutré, près de Mâcon. Après de grandes pluies, les couches de terre qui se trouvaient sur la montagne de Solutré glissèrent sur les bancs de pierres calcaires qui forment le corps de la montagne ;

elles avaient déjà cheminé plusieurs centaines de toises; déjà le village allait être enseveli lorsque les pluies cessèrent, et ce terrain mouvant s'arrêta, au moins quant à présent. On cite encore dans ce genre un fait bien plus étonnant: une partie du mont Goïma, dans l'état de Venise, se détacha pendant la nuit, et glissa avec plusieurs habitations qui furent entraînées jusque dans la vallée prochaine; le matin, à leur réveil, les habitans, qui n'avaient rien senti, furent très-étonnés de se voir au fond d'une vallée, et crurent long-temps qu'un pouvoir surnaturel les avait transportés par l'air dans quelque climat lointain, jusqu'à ce qu'en examinant les environs ils aperçurent les traces de cette révolution qui les avait si merveilleusement épargnés.

Cet aperçu suffit pour faire connaître la différence qu'il y a entre un éboulement et un tremblement de terre, catastrophes trop souvent confondues par les anciens et encore aujourd'hui par le vulgaire. Les effets sont souvent les mêmes; le mode d'agir et les causes diffèrent. Il y a des éboulemens sans secousses volcaniques; mais celles-ci occasionent souvent des éboulemens. Le seul point de coïncidence nécessaire, c'est que les grandes pluies, tombant après de grandes sécheresses, amènent également des éboulemens et des tremblemens de terre; les derniers, en développant dans le sein de la terre des gaz expansibles et inflammables; les premiers, en faisant gercer, en ramollissant et en séparant les couches des montagnes. Les anciens croyaient empêcher les tremblemens de terre en creusant, dans les villes et à l'entour, des fossés et des puits profonds pour ouvrir un chemin aux vapeurs souterraines. Il est plus sûr que les hommes sauraient, avec quelque attention, éviter les funestes effets des éboulemens. D'abord, en choisissant l'emplacement d'une ville ou d'un village, on doit niveler les hauteurs voisines, et examiner la solidité ou la caducité des rochers.

Alors il est, généralement parlant, facile de se placer hors de la direction des éboulemens possibles. Un naturaliste grec prédit aux Spartiates la chute d'une partie avancée du mont Taygète, qui, peu après, écrasa un quartier de leur ville. Des canaux d'écoulement pour débarrasser les montagnes de leurs eaux surabondantes ; des réservoirs où l'on réunisse ces eaux pour les distribuer aux campagnes, aux fabriques; des digues, des murailles, peut-être de profonds fossés pour arrêter ou amortir les chocs des avalanches, voilà ce que l'industrie humaine peut opposer à ces forces redoutables de la nature, dont un des plus utiles effets est d'éveiller notre intelligence, et d'enflammer, en l'irritant, notre courage.

Tableau de la Médecine hippocratique, par le docteur Caillau.

(17 décembre 1806.)

§ 1^er^. Le nom d'Hippocrate orne toutes nos dissertations, et retentit dans toutes nos écoles. Hélas ! l'esprit de ce grand observateur de la nature ne se montre pas fréquemment, ni dans nos écoles, ni dans nos dissertations. Il épiait, il examinait les faits isolés : nous combinons des classifications ; il consultait l'expérience et le bon sens: nous marchons à la lueur incertaine des principes généraux ; il décrivait ce qu'il avait vu : nous copions ce que les autres ont écrit ; il avouait humblement ses doutes, ses erreurs : nous triomphons de la nature et de la mort, dans nos systèmes ; enfin, il s'exprimait dans un style concis, profond, énergique, quelquefois élégant, presque toujours clair et facile : nous avons introduit dans les sciences médicales les subtilités de la métaphysique, le jargon physico-chimique, et jusqu'aux déclamations des romanciers.

Voyant nos jeunes docteurs très-occupés de littérature et de théâtres, M. Caillau a cru devoir leur rendre le service de réduire la doctrine hippocratique à la forme d'un dialogue, coupé de scènes dramatiques. L'Anacharsis de Barthélemy est, à ce qu'il paraît, le modèle qu'il s'est proposé. En le félicitant sur ses talens comme écrivain, nous l'abandonnons, sous le rapport scientifique, au jugement de la docte faculté. Mais nous profiterons de cette occasion pour discuter une question sur laquelle la médecine et la géographie naturelle ont un droit égal.

On sait que *les climats et leur influence sur les mœurs* forment un des lieux-communs les plus souvent rebattus par les philosophes du XVIII^e^ siècle. Ces brillantes et faciles antithèses sur le Nord et le Midi; ces phrases banales sur la chaleur qui, en excitant les *nerfs*, fait éclore l'esprit et l'imagination; ainsi que sur le froid qui, en engourdissant les *fibres*, y attache le bon sens; ces autres phrases plus sublimes encore sur des constitutions et des lois dictées par *la température de l'air;* sur les diverses nuances de la morale, d'après *l'élévation du sol;* sur des religions indiquées par *la quantité des eaux et des alimens:* tout cet échafaudage d'une théorie qui dégrade l'homme au rang des choux et des pommes-de-terre, sur quoi est-il basé?

Sur une fausse interprétation et une plus fausse application du Traité des airs, des eaux et des lieux. Occupés spécialement de géographie naturelle, nous méditons depuis long-temps ce Traité. Peut-être réussirons-nous à en donner un jour le commentaire topographique complet. Ici nous nous bornerons à quelques observations détachées.

Hippocrate commence ce Traité, ou pour mieux dire ce Mémoire, par l'exposé du but qu'il se propose. « Il est, » dit-il, essentiel pour un médecin, en entrant dans une » ville qu'il ne connaît point, d'en reconnaître l'exposition,

» les vents dominans, les saisons, la nature et l'élévation » du sol, la qualité des eaux dont les habitans font usage, » et le genre de vie qu'ils suivent.— Maintenant, conti- » nue-t-il, je vais exposer comment on doit épier et ex- » plorer (*skopein kai bazanizein*) chacune de ces choses. »

N'est-il pas clair, d'après cette phrase vaguement rendue par tous les traducteurs, que l'intention d'Hippocrate n'était point de composer un *traité* sur les climats physiques, traité dont les matériaux n'étaient pas encore rassemblés de son temps, mais qu'il voulait seulement, par l'exposé de ses observations propres et locales, indiquer à ses successeurs la route à suivre pour en faire de nouvelles?

Ce but modeste de l'auteur a été méconnu, ou tout au plus faiblement indiqué. Des observations très-intéressantes, mais bornées exclusivement aux contrées qui s'étendent depuis la mer d'Azof jusqu'aux bouches du Nil, et des bords de l'Euphrate aux rives de la Sicile ; ces observations locales, dis-je, ont été changées en généralités fausses et dangereuses. Donnons-en quelques exemples.

Hippocrate nous dépeint « les contrées exposées aux » seuls vents chauds du midi, comme devant abonder en » eaux saumâtres et malsaines ; car ces eaux sont ordi- » nairement peu profondes, chauffées en été et froides en » hiver. » Puis il décrit les maladies qui doivent y dominer : « Les hommes y ont la tête pleine d'humidité et de » phlegme ; ils sont sans force et sans vigueur, etc. etc. »

Ces observations se rapportent aux côtes méridionales de la Grèce et de l'Asie mineure, voisines de l'île natale d'Hippocrate. Selon Marini, toute la côte méridionale de l'île de Chypre éprouve de fréquentes intempéries de l'air ; les eaux saumâtres y abondent ; c'est un pays très-malsain. Les côtes de la Camaranie ou de l'ancienne Cilicie sont dans le même cas. A Satalie, à Bayas, l'ancien Irius, et à Adana, le mauvais air force les habitans à se retirer, pendant l'été, sur les montagnes.

Et pourquoi l'exposition méridionale de ces contrées est-elle si malsaine ? Strabon et Quinte-Curce nous le diront : « Parce que la Cilicie est une plaine étroite, bor-» dée au nord par la chaîne du mont Taurus ; les vents » du midi, réfléchis par les montagnes, y causent des cha-» leurs étouffantes : d'ailleurs, la côte offre des marais et » des étangs. » D'un autre côté, Cicéron nous apprend que les neiges rendaient le passage du mont Taurus difficile avant le mois de juin. Voilà pourquoi la température de l'air et des eaux de la Cilicie éprouvait des variations trop fortes pour ne pas être nuisibles.

Sans doute on peut appliquer cette observation à d'autres contrées où le même concours de circonstances a lieu ; sans doute le vent du midi est généralement humide, chaud et malsain sur les côtes de la Méditerranée. Dans l'île de Lesbos, selon Vitruve, les vents méridionaux causent souvent des épidémies : en Attique, ils amenèrent une fois la peste. Virgile même dénonce ces vents, « dont les humi-» des haleines menacent les vergers, les blés et les trou-» peaux. » Etendons même ce caractère général aux côtes du golfe de Perse. Les vents méridionaux y amènent la saison pluvieuse et des chaleurs étouffantes. « A Susa, » dit Strabon, les habitans n'osaient s'exposer aux cha-» leurs du milieu de la journée. » A Bassora, selon Otter, le vent du midi paralyse toutes les forces du corps humain.

Mais passons sur le rivage opposé de l'Afrique ; Aristote déjà savait que les vents méridionaux y sont souvent froids et toujours secs, parce qu'ils viennent du mont Atlas. De même, à Paris, nous avons éprouvé des vents du sud, chargés de la froide atmosphère des montagnes de l'Auvergne. Ces mêmes vents sont très-froids en Souabe et en Bavière ; car ils y arrivent par les Alpes. Partout, les vents se modifient d'après la nature des lieux par lesquels ils passent.

Qu'ai-je besoin de ces exemples ? Hippocrate lui-même

n'ajoute-t-il pas immédiatement : « Mais, même parmi » ces villes (exposées aux vents chauds du midi), celles » qui sont bien ouvertes au soleil et aux vents doivent » éprouver dans un même degré ces fâcheuses alterna- » tives, etc., etc. »

Cette restriction bien claire a beaucoup gêné les traducteurs systématiques. Un très-savant helléniste propose de changer de place toute la période dont je viens de citer la fin. Cette conjecture me paraît d'autant moins admissible, que la géographie peut indiquer avec assez de certitude plusieurs villes grecques auxquelles cette restriction se rapporte. Tarsus, en Cilicie, jouissait, malgré son exposition méridionale, d'un climat sain et d'eaux limpides.

Cessons donc de parler des climats septentrionaux, méridionaux, occidentaux, orientaux. Ces divisions générales deviennent inutiles par mille circonstances. D'abord la nature des vents est trop variable, le zéphir qui, selon Homère, caresse d'une douce haleine les îles Fortunées, est, selon le même auteur, impétueux et malsain sur le rivage troyen : Hippocrate l'avait reconnu de même à l'île de Thasos (*Epidem.* lib. I.). Le voisinage d'une grande mer ouverte diminue l'intensité du froid en Ecosse et en Norwége. L'Océan, qui couvre les trois quarts du globe, exerce sur les températures une influence toute puissante. C'est par là que l'hémisphère australe éprouve des révolutions atmosphériques très-peu semblables à celles que nous connaissons. Des montagnes élevées peuvent reproduire, dans la zone torride, les glaces du pôle. Ainsi les grands continens renferment dans leurs centres des réservoirs de froid, très-indépendans de la latitude plus ou moins boréale. Toutes les portions d'un continent sont donc subordonnées, quant à leur température, à l'ensemble dont elles font partie. Ces grandes vues de géographie naturelle sont étrangères au Traité d'Hippo-

crate; elles sont même au-dessus de ce qu'on pouvait connaître dans son siècle, où personne n'avait fait le tour du globe, ni seulement pénétré jusqu'à l'équateur.

Dans un siècle où ces grands et éternels principes sont connus, qu'il est ridicule de vouloir encore juger les climats du globe entier d'après quelques coins de la Grèce ou de la Natolie! Non, pour la gloire même du *divin* Hippocrate, ne cherchons dans son Traité que ce qu'il annonce et promet lui-même, des *vérités locales*, des observations qu'on ne peut apprécier qu'au moyen de *la topographie* des lieux. Dans les sciences naturelles, ni les charmantes épigrammes d'un Montesquieu, ni les phrases un peu longues de M. Cabanis, ni toute la métaphysique française et étrangère, n'ont le moindre intérêt. Un seul *fait* balance l'autorité de cent philosophes.

(24 décembre 1806.)

§ 2. Si on voulait en croire les copistes d'Hippocrate, la température de l'air, l'exposition et la nature du sol détermineraient d'une manière générale et uniforme le langage, les habitudes et les mœurs de chaque peuple. Examinons une seule de leurs propositions pour démontrer combien leur logique est fausse.

« Toutes les nations exposées aux *vents occidentaux*, » ont, selon Hippocrate, le climat insalubre; les eaux » qu'ils boivent ne sont point limpides, parce que les » brouillards du matin se mêlent avec elles avant d'être » dissipés par le soleil qui les éclaire plus tard... En second » lieu, les habitans de ces lieux sont exposés à des chan- » gemens brusques de température; car dans les matinées » d'été il y souffle des vents frais, il y tombe des rosées; » dans l'après-midi, la chaleur les tourmente.... Ils ont le » teint pâle, le corps faible.... Respirant toujours un air » épais et malsain, leur voix devient forte et rauque...

» L'Occident nous présente l'image de l'automne. Les » peuples qui habitent sous cette constitution climatolo- » gique doivent participer aux maladies des peuples » septentrionaux et méridionaux. » (Un commentateur ajoute : « Ils doivent joindre la férocité des peuples du » Nord à la légèreté des peuples du Midi. »)

Toutes ces observations d'Hippocrate, saines et justes lorsqu'on les explique dans leur vrai sens, deviennent puériles et absurdes lorsqu'on en veut faire des règles générales, comme l'ont fait les philosophes français.

Quels peuples sont plus exposés à l'Occident que les Portugais ? Ont-ils pour cela la voix rauque. Au contraire, leur langage est infiniment plus doux que celui des Espagnols. L'air qu'on respire en Portugal est-il épais et malsain ? Au contraire, les Anglais y envoient leurs malades pour recouvrer la santé. Et les Irlandais, continuellement tourmentés par les tempêtes venues de l'ouest, ont-ils le teint pâle ? Au contraire, on reconnaît un Irlandais parmi vingt Anglais, à son teint vermeil foncé.

Hippocrate a-t-il donc avancé des choses fausses? A Dieu ne plaise que je l'en accuse! Mais il a voulu parler uniquement de certaines contrées de la Grèce: expliquées dans ce sens local, ses observations sont justes et profondes. Toutes les côtes occidentales de l'Illyrie, de l'Epire et du Péloponèse, ont en effet le climat inconstant, qu'Hippocrate compare à l'automne. Le zéphir y amène souvent des pluies et des brouillards; encore de nos jours, le zéphir impétueux et pernicieux, dont Homère parle si souvent, se fait sentir dans ces parages. Les Eliens, selon Strabon, Hésychius et Eustathe, étaient, de tous les Grecs, ceux qui avaient la prononciation la plus rude : ces peuples et leurs colonies mettaient souvent une lettre canine où les autres Grecs n'en mettaient point; ils disaient *heror* ou *her* au lieu de *héros*. Les Etoliens probablement parlaient plus mal encore; leur férocité d'ailleurs est connue : Po-

lybe et Thucydide les traitent de *demi-barbares*. Enfin, les habitans de l'île de Zante, selon Scrofani, ont le teint pâle. Les Grecs occidentaux en général n'étaient pas aussi grands de corps que ceux de l'est et du nord. Ulysse fut nommé par les Etruriens le *Nain vagabond*.

Voilà les observations d'Hippocrate justifiées ; voilà, je crois, la vraie manière de lire et d'expliquer un auteur ancien, en le comparant avec d'autres écrivains, ses contemporains ou ses compatriotes.

Lorsqu'Hippocrate nous parle de la férocité des peuples du Nord, il pensait aux Thraces et aux Macédoniens, dont les incursions faisaient trembler entr'autres les habitans de l'île de Thasos, où Hippocrate fit un long séjour. Loin de confondre tous les peuples du Nord dans une seule et même cathégorie physique, il distingue expressément les Scythes nomades comme des sauvages aussi faibles que paresseux, pouvant à peine lancer un javelot, chargés d'embonpoint, doués d'une fibre molle et relâchée, d'un corps humide et flasque, peu féconds, et ayant généralement le teint roux. Cette description convient parfaitement aux Finnois, aux Permiens, aux Estoniens, aux Mordonans ; enfin, à toutes ces nations anciennes de la Russie, opprimées par les Slavons, et que l'on comprend sous la dénomination générale de *race finnoise*. Ces peuples foibles et efféminés parlent un langage conforme à leur caractère, langage beaucoup plus débarrassé de consonnes que l'italien : c'est le seul idiome dans lequel on retrouve des mots scythiques, comme l'a déjà remarqué le savant Bayer, de l'académie de Saint-Pétersbourg. Ces véritables restes des anciens Scythes offrent le contraste le plus frappant avec les Goths, les Germains, les Sarmates ou Slavons, et les autres races belliqueuses que le Nord enfanta dans ses vastes forêts ; leur exemple suffit seul pour prouver que le divin Hippocrate ne voulait ni ne pouvait donner à ses observations une *application générale*.

Mais toutes les zones du globe nous fourniront au besoin des exemples qui rendront même absurde tout système général qu'on voudra établir sur l'influence des climats.

Les anciens Brasiliens, sous un climat brûlant, offraient les traits caractéristiques que Montesquieu attribue aux climats froids, tels que la fermeté, la constance, l'amour de la liberté, la frénésie des combats, le mépris de la mort. Au contraire, sur les froides cimes des Cordillières du Pérou, les Incas gouvernaient avec un pouvoir absolu des peuples sans énergie et sans courage.

Si l'esclavage civil et politique avait rien de commun avec *la chaleur qui énerve les corps,* etc., comme Montesquieu le croit, pourquoi l'Afrique verrait-elle, depuis un temps immémorial, le Maure et l'Arabe, libres comme l'oiseau des déserts, habiter à côté du Nègre?

On nous répète éternellement que le beau climat de la Grèce a favorisé les rapides progrès de la civilisation, et a assuré à ce pays la prérogative d'avoir été le berceau des lettres et des arts. Je voudrais bien savoir pourquoi tant d'autres climats, aussi beaux que celui de la Grèce, n'ont pas vu naître des fruits aussi brillans? — « Parce que, me » dira-t-on, dans ces climats on ne voyait pas régner des » lois et des institutions aussi favorables au développe- » ment des talens et du génie. » — Mais n'est-ce pas le génie de l'homme qui avait créé ces institutions et ces lois.

L'homme domine tout autour de lui, jusqu'au climat même. Voyez cette zone torride, qui jadis a dû être inhabitable, à cause d'une extrême chaleur combinée avec une humidité extrême; l'homme y a pénétré lentement; il en a éclairci les antiques forêts; son corps s'est peu à peu accoutumé à braver les intempéries de la saison pluvieuse; tous les jours les Européens étendent leurs domaines dans ces régions qu'Hippocrate ni Ptolémée ne connaissaient que par la terreur qu'en inspirait le seul nom. Voyez, d'un

autre côté, cette zone glaciale que les anciens faisaient commencer un peu au nord de Paris; l'homme a soustrait ces contrées au sceptre de l'hiver. Le Grec et l'Africain sont nourris par les moissons de la Pologne et de la Russie, de cette Sarmatie et Scythie où les anciens croyaient toute végétation morte. Les blés sont cultivés aujourd'hui jusqu'au-delà du cercle polaire; les bords de la Neva sont couronnés de palais, tandis que le Céphise et le Scamandre ne baignent que des ruines; les Cimmériens, dans leur nuit éternelle, lisent familièrement cette Iliade, dont on trouverait à peine un exemplaire parmi les habitans actuels d'Athènes et d'Alexandrie.

Nous n'avons pu indiquer ici une foule de considérations qui doivent entrer dans une vraie théorie des climats et de leur influence. Les faits sur lesquels il faut appuyer une semblable théorie sont si nombreux et exigent, pour être bien appréciés, tant de développemens, que nous ne pouvons pas les exposer ici, même en les abrégeant beaucoup.

Œuvres d'Archimède, traduites du grec, avec un Commentaire, par M. Peyrard.

(9 mars 1808.)

§ 1er. Les Œuvres d'Archimède renferment le Traité de la sphère et du cylindre; celui de la mesure du cercle; celui des conoïdes et des sphéroïdes; celui des hélices (ou lignes tracées en forme de vis autour d'un cylindre), de l'équilibre des plans ou de leurs centres de gravité, de la quadrature de la parabole; l'*Arénaire* (livre infiniment intéressant, où Archimède expose le système du monde imaginé par Aristarque, et qui est le même que celui de Copernic); enfin, le Traité des corps qui sont

portés sur un fluide, et le Recueil des *lemmes* ou problèmes curieux. Tous ces ouvrages nous ont été conservés en grec, excepté le livre des lemmes, qui n'existe qu'en arabe, et le Traité des corps portés sur un fluide, dont nous n'avons qu'un texte latin, encore mutilé par l'injure des temps.

Ces ouvrages placent Archimède au même rang parmi les anciens, qu'occupe Newton parmi les modernes ; ils sont remplis de discussions profondes et de démonstrations sublimes ; mais, quoi qu'en disent Plutarque et ses copistes, ces discussions, ces démonstrations ne sont rien moins que simples et faciles à saisir ; elles sont, au contraire, très-longues, quelquefois très-compliquées. Cela ne pouvait pas être autrement ; Archimède voulait tout démontrer d'une manière rigoureuse ; il n'ignorait peut-être pas, mais il s'interdisait l'usage de cette proposition qui fait tout le secret de la facilité des méthodes modernes, savoir : « Deux quantités qui ne diffèrent qu'infini-» ment peu l'une de l'autre, sont égales entre elles. » Cette proposition révolte tout esprit juste ; cependant elle est employée dans toute la géométrie moderne ; et on aurait tort d'y renoncer, puisqu'elle conduit à des résultats d'une exactitude suffisante.

Mais pour les génies méditatifs qui ne considèrent point dans les sciences la seule utilité matérielle, qui voient dans ces curieuses spéculations un noble et sublime jeu de l'esprit humain ; pour ces génies, dis-je, il doit être fort intéressant de suivre Archimède dans les démonstrations immenses et souvent indirectes par lesquelles il supplée péniblement, mais parfaitement, à tous les artifices hardis, à tous les subterfuges adroits de la géométrie moderne. Aussi M. Delambre, dans son rapport sur cet ouvrage, dit-il « que tout géomètre doit lire Archimède, » au moins une fois dans sa vie. » Nous ne craignons point de mal interpréter ces expressions de l'ingénieux

secrétaire de la première classe, en ajoutant que l'étude d'Archimède empêcherait les géomètres modernes de s'abandonner entièrement à une routine un peu machinale, et, en les faisant penser, les conduirait à ne pas vanter de simples méthodes d'abréviation, comme les plus sublimes découvertes de l'esprit humain.

« Les ouvrages d'Archimède, dit M. Delambre, brillent » partout de ce *génie d'invention* qui crée des ressources » proportionnées aux difficultés, et parvient ainsi à les » surmonter heureusement. »

Ce témoignage rendu, par l'illustre collègue de Laplace et de Lagrange, au génie inventif des anciens, n'est point en contradiction avec tout ce que l'histoire nous apprend sur la singulière ignorance de ces mêmes anciens dans plusieurs branches des sciences. Pour coordonner ces deux vérités en apparence si contradictoires, et qui ont été récemment méconnues et embrouillées dans une *Géographie physique de la mer Noire*, il suffit de deux choses : distinguer et réfléchir.

Les sciences qui dépendent d'une longue série d'observations et d'expériences, telles que la zoologie, la botanique, la minéralogie, la géographie, l'histoire, ne pouvaient atteindre un haut degré de perfection parmi les Grecs et les Romains. D'un côté ces peuples ne connaissaient qu'une très-petite portion du globe ; ils ne possédaient ni les moyens de communication qui aujourd'hui font de tous les hommes instruits une seule république, ni le secours si nécessaire de nos instrumens de physique et de nos analyses chimiques. D'un autre côté, ils ne possédaient point les moyens de conservation par lesquels un siècle lègue à l'autre l'héritage de ses connaissances et de ses découvertes. L'imprimerie n'avait point multiplié les instrumens et les signes de la pensée. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie, que les érudits ne manqueront pas de nous citer, renfermait en tout 700,000

rouleaux, qui équivalaient à peine à 14,000 volumes.

L'antiquité classique est donc restée très-inférieure aux modernes dans tout ce qui exige de longues comparaisons, de minutieuses recherches, et surtout cette saine critique qui n'est que le résultat du génie uni aux connaissances acquises. Aussi, que de contes, que de fables dans les ouvrages les plus célèbres de l'antiquité! Des géans, des pygmées, des Arimaspes ou peuple avec un seul œil, des Acéphales ou peuple sans tête, des harpies, le phénix, l'hippogriffe, les déluges de Deucalion, d'Ogygès, de Dardanus, la submersion de l'Atlantide, les forêts qui marchent, les îles qui nagent; voilà les fantastiques images que les érudits s'imaginent en vain de changer en objets réels, à force de citations et de *variantes*.

Mais il y a d'autres études dans lesquelles les choses matérielles n'entrent presque pour rien; études où la profondeur de méditation et la force du génie décident seules du succès. L'enthousiasme même, cette ardeur en quelque sorte divine, qui anime les véritables gens de lettres, n'est point étranger aux spéculations du métaphysicien et du géomètre inventeur. Aussi le peuple immortel qui a donné au genre humain ces deux merveilles qu'aucun siècle ne saurait reproduire, Homère et Platon; ce même peuple a vu naître dans son sein Archimède, l'Homère et le Platon des sciences exactes. Et ce grand géomètre, qui sans le secours de nos méthodes a pu prouver et démontrer de deux manières différentes la quadrature de la parabole, ne connaissait ni *chiffres* ni *noms* pour exprimer les nombres au-dessus de *cent millions*.

Ainsi l'on peut dire, d'un côté, que le génie des Grecs a devancé Newton; et de l'autre, que ces mêmes Grecs ne savaient pas chiffrer.

Le contraste d'ignorance et de savoir qui nous frappe dans les ouvrages des anciens ne s'explique donc point par les suppositions arbitraires d'un peuple primitif, d'une

très-ancienne civilisation éteinte ou des changemens arrivés à la surface du globe. Cette explication se trouvera tout entière dans un exposé des faits, dépouillé d'interprétations oiseuses, et dans un peu de réflexion sur la nature de l'esprit humain et de ses facultés diverses.

Quoi qu'il en soit de l'utilité scientifique dont puissent encore être les ouvrages du Newton des Grecs, il est certain qu'en ne considérant l'édition qu'en donne M. Peyrard que sous le point de vue de l'érudition et de l'exactitude, elle ne laisse rien à désirer. La traduction suit littéralement le texte; seulement, d'après l'avis énoncé dans un rapport fait à l'Institut sur le manuscrit, le traducteur a substitué les termes modernes de *parabole*, de *tangente*, etc., aux circonlocutions harmonieuses, mais incommodes, dont se servait Archimède. C'est une remarque de peu d'importance, mais pourtant assez curieuse, que les géomètres grecs ne connaissaient point ces termes de mathématiques, employés aujourd'hui avec ostentation par des gens fort étrangers aux mathématiques; de sorte qu'il y a tel vers de nos poètes didactiques qui a l'air beaucoup plus grec et plus savant que ne l'a tel théorème d'Archimède.

A une traduction qui a dû coûter un immense travail, M. Peyrard a joint un savant Commentaire et un Mémoire extrêmement curieux sur le fameux miroir ardent. M. Delambre, qui a lu et examiné toutes les épreuves de l'ouvrage avec le zèle d'un homme tout dévoué à sa science, y a ajouté une Dissertation sur l'arithmétique des Grecs. La partie typographique, et par sa correction, et par son élégance, honore également les presses et la librairie françaises.

(9 mai 1808.)

§ 2. Nous avons indiqué le caractère général des ouvrages d'Archimède, en promettant de revenir sur les inven-

tions utiles ou curieuses qu'on attribue à ce grand géomètre. Les plus fameuses de ces inventions sont celles qui servirent à la défense de sa ville natale, de cette célèbre Syracuse que Pindare, par un mot intraduisible, caractérise si bien, comme étant *un ensemble de plusieurs grandes villes* (1). Lorsque la fausse politique du roi Hieronymus eut attiré sur cette superbe cité les armes vengeresses des Romains, sous les ordres de Marcellus, ce fut Archimède qui seul, avec ses machines, retarda pendant trois ans la destruction de sa patrie, et l'eût peut-être sauvée sans la trahison qui la livra aux ennemis. Voici ce qu'en dit Polybe en termes plus instructifs qu'élégans :

« Tout était prêt; les Romains étaient sur le point de commencer leur attaque contre les tours des remparts; mais Archimède avait de son côté disposé des machines capables de lancer des traits à quelque distance que ce fût. Les ennemis étaient encore loin de la ville, qu'avec des balistes et des catapultes plus grandes qu'à l'ordinaire, et mues par des forces très-considérables, il les perçait de tant de traits, qu'ils ne savaient comment les éviter. Quand les traits passaient au-delà, il avait de plus petites catapultes proportionnées à la distance; ce qui causait une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvaient rien entreprendre. Marcellus, ne sachant quel parti prendre, fut obligé de faire avancer secrètement ses galères à la faveur de la nuit. Mais quand elles furent près de terre, à la portée du trait, Archimède avait inventé un autre stratagème contre ceux qui montaient ces vaisseaux : il avait fait percer des trous dans la muraille, à hauteur d'hommes, et d'une palme d'ouverture en dehors. Il plaça en dedans des arbalêtriers et de petits *scorpions*. Par le moyen de ces ouvertures, il atteignait la flotte des ennemis, et se trouvait à l'abri de leurs attaques. De cette manière,

(1) Megalopolies Syrakausai. Pith., II.

soit que les ennemis fussent éloignés, ou qu'ils fussent près de terre, non-seulement il rendait tous leurs projets inutiles, mais encore il en tuait une grande partie. Lorsqu'ils voulaient dresser les *sambuques* (grandes échelles d'assaut, supportées par deux galères jointes ensemble), les machines d'Archimède disposées le long des murs en dedans, s'élevaient sur les forts et s'avançaient bien loin au-delà. Beaucoup d'entre elles jetaient des pierres qui ne pesaient pas moins de dix *talens*, et d'autres des masses de plomb d'un poids égal. Quand les *sambuques* s'approchaient, on tournait, par le moyen d'une corde, les becs de ces machines, selon le besoin, et de là on faisait tomber sur les *sambuques* des pierres qui, non-seulement brisaient ces machines, mais encore mettaient les vaisseaux, et ceux qui s'y trouvaient, dans un extrême péril..... »

« Outre cela, Archimède lançait une *main de fer* attachée » à une chaîne. Lorsque cette main avait saisi la proue » d'un vaisseau, celui qui conduisait le bec de la machine » abaissait vers la terre le bout qui était en dedans du mur. » Quand il avait dressé le vaisseau sur la poupe, il tenait » immobile pendant quelque temps le bec de la machine, » et ouvrait ensuite la main de fer en lâchant la chaîne, » par le moyen d'une poulie. De cette manière, alors les » navires retombaient les uns sur le côté, les autres sur le » devant, et la plupart perpendiculairement sur la proue; » ceux-ci étaient submergés. Marcellus était dans un » très-grand embarras; tous ses projets étaient renversés » par les inventions d'Archimède; il faisait des pertes » considérables, et les assiégés se moquaient de tous ses » efforts.

» Appius, qui avait éprouvé sur terre les mêmes diffi- » cultés, avait abandonné son entreprise. Quoique éloi- » gnée de la ville, son armée essuya de grandes pertes par » l'effet des pierres et des traits que lançaient les balistes » et les catapultes, tant était prodigieuse la quantité des

» traits qui en partaient, et la force d'impulsion avec la-
» quelle ils étaient lancés.

» Lorsque les ennemis s'approchaient de la ville, blessés
» par les traits qu'on lançait à travers la muraille, ils
» voyaient échouer tous leurs efforts. Si, couverts de leurs
» boucliers, ils s'avançaient avec impétuosité, ils étaient
» assommés par les pierres et par les poutres qu'on leur
» faisait tomber sur la tête ; sans parler des pertes que leur
» causaient ces mains de fer dont nous avons fait mention
» plus haut, et qui, en élevant des hommes avec leurs
» armes, les brisaient ensuite contre terre.

» Appius se retira dans son camp, et assembla le conseil
» des tribuns. On résolut de tenter toutes sortes de moyens
» pour surprendre Syracuse, à l'exception d'un siége en
» forme, et cette résolution fut exécutée ; car pendant huit
» mois qu'ils restèrent devant la ville (1), il n'y eut sorte de
» stratagême que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur
» que l'on ne fît, à l'assaut près, que l'on n'osa jamais
» tenter. Telle était la puissance d'un seul homme, tel était
» le pouvoir de son génie. Attaqués par des forces de terre
» et de mer aussi considérables, la ville, à la première at-
» taque, serait tombée au pouvoir des Romains, si un
» seul vieillard n'eût point été dans ses murs. Archimède
» est à Syracuse, et les Romains n'osent même pas en
» approcher. »

Voilà ce que rapporte Polybe, auteur d'un grand poids dans tout ce qui regarde l'histoire militaire des anciens. Tite-Live et Plutarque racontent à peu près les mêmes choses. Dans le récit clair et brillant du premier de ces historiens, on remarque une circonstance essentielle omise par Polybe ; c'est que l'artillerie d'Archimède n'occupait pas toute la vaste étendue des remparts de Syracuse ; elle était disposée dans les endroits les plus avanta-

(1) Polybe ne compte que le temps du siége proprement dit ; mais le blocus dura, selon Tite-Live, près de trois ans.

geux. Quant aux *mains de fer*, Tite-Live nous apprend qu'elles étaient ramenées au haut des remparts au moyen d'un énorme poids de plomb. Plutarque nous explique en partie l'action de ces machines, en disant qu'elles faisaient retomber les galères contre les brisans qui bordent les murs de Syracuse du côté de la mer. Il les compare, pour la forme, à des becs de grues. Il remarque aussi que la plupart des machines d'Archimède étaient à couvert derrière les murailles.

Si nous comparons cette artillerie ancienne avec celle de nos jours, tout en convenant que la force de projection d'aucune machine ne peut égaler celle de la poudre, nous sommes tentés d'accorder au géomètre syracusain la palme du génie. Ne reconnaît-on point dans les ouvertures qu'Archimède fit creuser dans le bas des murs l'idée-mère de nos *feux de casemate*? L'artillerie d'Archimède avait l'avantage de ne pas produire de la fumée, et l'on sait que c'est principalement la fumée qui rend presqu'impraticables tous les projets modernes sur les feux de casemate. Une autre idée d'Archimède, celle de mettre à couvert ses machines, et de les élever sur les remparts à son gré, nous semble avoir fait naître le projet ingénieux de M. Reveroni, qui a pour but d'élever et de faire descendre tour à tour les pièces d'artillerie cachées dans une espèce de casemate. (Voyez *Traité de fortification*, par M. Gay-Vernon, tome II, pag. 168.)

La plus merveilleuse de toutes les inventions d'Archimède, c'est son *miroir ardent*, au moyen duquel on prétend qu'il incendia la flotte de Marcellus, en dirigant sur elle les rayons concentrés du soleil. Polybe, Tite-Live et Plutarque gardent un silence absolu sur ce point curieux. Les auteurs qui en ont parlé sont Lucien, Galien, Anthémius de Tralles, Eustathe, Tzetzès et Zonare.

Lucien dit dans son Hippias, « qu'Archimède, par un » artifice singulier, réduisit en cendre les vaisseaux des » Romains. »

Galien s'exprime ainsi : « C'est de cette manière, du » moins je le pense, qu'Archimède brûla les vaisseaux des » ennemis ; car, à l'aide d'un miroir ardent, on enflamme » avec facilité de la laine, des étoupes, une mèche, de la » férule, et enfin tout ce qui est sec et léger. »

Anthémius, qui florissait au commencement du vi^e^ siècle, nous apprend que l'on s'accordait unanimement à dire qu'Archimède avait brûlé les vaisseaux ennemis par le moyen des rayons solaires.

Eustathe, dans son Commentaire de l'Iliade, dit qu'Archimède, par une invention de catoptrique, avait brûlé des Romains à une distance égale à celle de la portée de l'arc.

« Enfin, dit Zonare, Archimède brûla la flotte des Ro- » mains d'une manière tout-à-fait admirable ; car il » tourna un certain miroir vers le soleil : il en reçut les » rayons. L'air ayant été embrasé à cause de la densité et » du poli de ce miroir, il alluma une grande flamme qu'il » précipita sur les vaisseaux qui étaient dans le port, et » les réduisit tous en cendres.

» Lorsque la flotte de Marcellus fut à la portée de l'arc, » dit Tzetzès, le vieillard (Archimède) fit approcher un » miroir hexagone qu'il avait fabriqué : il plaça, à une » distance convenable de ce miroir, d'autres miroirs plus » petits, qui étaient de la même espèce et qui se mou- » vaient, à l'aide de leurs charnières, et de certaines lames » carrées de métal ; il posa ensuite son miroir au milieu » des rayons solaires du midi d'été et d'hiver. Les rayons » du soleil étant réfléchis par ce miroir, il s'alluma un hor- » rible incendie dans les vaisseaux, qui furent réduits en » cendres, à une distance égale à celle de la portée de l'arc... » Dion et Diodore, qui ont écrit l'histoire d'Archimède, » et plusieurs autres, en ont parlé, principalement Anthé- » mius, qui a écrit sur les prodiges de la mécanique ; Hé- » ron, Philon, Pappus, et enfin tous ceux qui ont écrit

» sur les mécaniques ; c'est dans leurs ouvrages que nous » lisons l'histoire de l'embrasement occasioné par le mi- » roir d'Archimède. »

Tous ces témoignages réunis n'établissent point le fait historique d'une manière tout-à-fait authentique ; car Lucien et Galien eux-mêmes vivaient plus de quatre siècles après Archimède. Comment savaient-ils une chose ignorée par le savant Polybe, qui était presque contemporain d'Archimède ? D'un autre côté, une tradition aussi généralement répandue dans l'antiquité ne semble pas devoir être une fable pure et simple, ainsi que l'ont trop légèrement avancé Rollin et plusieurs autres érudits.

On pourrait expliquer ce qu'il y a de contradictoire entre le silence des historiens les plus rapprochés du siècle d'Archimède, et les assertions unanimes des écrivains postérieurs, en supposant qu'Archimède avait réellement imaginé et construit un miroir semblable, mais qu'il n'eut pas le temps d'en faire usage contre la flotte des Romains. Cette invention aura été négligée comme tant d'autres, dues au même géomètre, par une suite de cet esprit romanesque qui guidait les anciens dans leurs jugemens sur les sciences, et qui faisait dire à Platon : *Archimède déshonore la géométrie en appliquant ses sublimes spéculations à des choses terrestres.* Platon et tous ses disciples considéraient la mécanique comme un art servile, et la rejetaient hors du cercle des sciences mathématiques. De nos jours, un illustre géomètre donne à un des chefs-d'œuvre de notre siècle le titre : *Mécanique Céleste.* Ces deux traits suffisent pour mesurer toute la distance qui sépare l'Europe moderne de ces ingénieux et brillans sauvages que l'on admire sous le nom de Grecs et de Romains. On conçoit qu'avec un esprit si éminemment anti-scientifique, les auteurs des plus beaux siècles de l'antiquité aient pu oublier ou dédaigner l'invention du miroir d'Archimède.

Parmi les modernes, le P. Kircher et Buffon ont cons-

truit des miroirs de cette nature, mais qui ne pouvaient agir que dans un moment donné et à une très-courte distance. M. Peyrard a non-seulement expliqué la construction du miroir d'Archimède, et par conséquent a mis hors de doute la possibilité de l'opération attribuée à ce fameux géomètre ; mais il a même imaginé un miroir d'un usage plus facile et d'un effet plus terrible, d'un miroir qui, sous des conditions données, incendierait une flotte ou tout autre objet en bois, à une distance d'un quart de lieue ou même d'une demi-lieue. Une approbation formelle de l'Institut suffit pour convaincre les incrédules que cette invention de M. Peyrard n'a rien que de très-réel et très-praticable. Puisse-t-on en faire un usage profitable à l'humanité et à la prospérité publique !

LES PLANÈTES SONT-ELLES HABITÉES OU NON ?

(31 janvier 1810.)

Il y a des vérités physiques qui tombent sous les sens, et que la poésie doit respecter, même dans ses élans les plus hardis ; il y a d'autres vérités qui n'étant pas généralement admises, ou n'étant pas de nature à devenir populaires, ne doivent exercer aucune influence sur les arts de l'imagination.

Lorsque M. de Châteaubriant semble vouloir nous faire trouver dans le sein des montagnes ces perles que le plongeur intrépide cherche au fond des mers, il choque une notion généralement répandue, et mérite que la critique lui rappelle l'exemple de Virgile et d'Homère, dont la Muse n'orna de fables et ne peupla de merveilles que les régions inconnues. Mais quand ce même écrivain nie la pluralité des mondes habités, et ne voit dans les corps

célestes que *d'éclatantes solitudes,* la physique et l'astronomie n'ont aucun sujet de s'en plaindre ; elles ne peuvent même opposer aucun fait positif à cette hypothèse. Il y a d'aussi bonnes choses à dire en faveur de l'opinion qui refuse des habitans raisonnables aux autres corps célestes, que l'on en a dit pour rendre plausible l'hypothèse contraire. C'est ce que nous allons démontrer, en donnant un aperçu des dernières recherches de MM. *Herschel*, *Schrœter* et *Olbers,* sur l'astronomie-physique.

Quatre planètes seules, dans tout le système, offrent une certaine analogie, qui pourrait faire soupçonner beaucoup de ressemblance entre leur constitution physique : ce sont *Mercure, Vénus,* la *Terre* et *Mars.* Il est vrai que les orbites de la Terre et de Vénus se rapprochent du cercle, tandis que celles de Mars et de Mercure sont fortement elliptiques ; mais cette différenee pouvant provenir d'une première impulsion, ne doit point influer sur l'idée que nous nous formons de ces corps. Il y a d'autres différences plus remarquables ; les montagnes que Schræter a observées dans Mercure et Vénus sont depuis cinq à huit fois plus élevées que celles de notre globe, quoique ces deux planètes aient moins de volumes. On ne saurait point admettre que cette différence doive son origine à l'état moins compacte de la matière qui constitue ces deux planètes, puisque, d'après les meilleurs calculs, la densité de Mercure est double de celle de la terre.

La planète Mars jette une lumière rougeâtre qui semble annoncer qu'elle est entourée d'une atmosphère épaisse, semblable à celle dans laquelle nous vivons ; mais les taches dont son disque se couvre, trop fixes pour être des nuages, trop variables pour être des mers et des continens, ferait volontiers croire que ce corps céleste éprouve encore une de ces grandes révolutions dont notre terre offre des traces si effrayantes.

Parmi les quatre planètes que nous venons de nommer,

la nôtre seule est accompagnée d'un satellite. Le peuple même n'ignore pas que le disque de la lune présente des clairs et des ombres fixes qui marquent les inégalités de sa surface. On avait long-temps regardé les taches obscures comme des mers semblables à celles qui baignent notre terre; mais les observations les plus récentes, en faisant découvrir des élévations et des profondeurs dans l'enceinte même de ces taches, ont conduit les astronomes à n'y voir que de grandes concavités sans eau. Sont-ce des bassins de mers desséchées? sont-ce d'énormes cratères volcaniques? C'est ce que personne n'osera décider; mais il est probable, dans l'une ou l'autre supposition, que la lune n'a point d'enveloppe aqueuse. Il est encore à peu près certain qu'elle n'a qu'une atmosphère extrêmement raréfiée, et qui ne se distingue presque point de l'éther qui l'environne. Schræter, qui, par une longue série d'observations, a démontré l'existence de l'atmosphère lunaire, en a aussi démontré la différence absolue d'avec celle de notre planète; il n'y a jamais rien vu qui ressemblât aux grands mouvemens que les vents occasionent dans les nuages qui environnent la terre.

On parla beaucoup, il y a trente à quarante ans, du *trou dans la lune*, observé par don Ulloa (1). Les astronomes se sont accordés à rejeter l'opinion de cet observateur, comme ridicule et extravagante; ils ont expliqué, par une éruption volcanique, le point lumineux que l'astronome espagnol avait aperçu sur le disque éclipsé de la lune. Cette explication est bien forcée. D'ailleurs, Ulloa n'est pas le seul qui ait cru voir un trou dans la lune: *Liefmann*, astronome allemand, avait annoncé une semblable observation il y a plus d'un siècle(2).

Qui sait si la lune est autre chose qu'une masse poreuse de laves et de scories, sans végétaux et sans êtres animés?

(1) *Philosophical Transactions*, vol. 60, part. 1re, n° 2.

(2) Micelles de Breslau, pour l'an 1706.

Convenons, du moins, que M. de Châteaubriant a eu raison de regarder avec effroi le moment « *où la lune nous montrera cette autre face que la terre ne voit point.* » Comme c'est, selon toute probabilité, la force réunie du magnétisme et de l'électricité qui oblige les satellites ou lunes à suivre leur planète principale, en lui montrant toujours le même côté, il est probable qu'un renversement de cet ordre de choses ne pourrait avoir lieu que par une dissolution totale ou du moins une révolution générale de la planète principale. Je pense donc que les astronomes eux-mêmes pâliraient en voyant *l'autre face de la lune,* dont à présent ils n'aperçoivent que de temps à autre une mince lisière.

Dès que nous avons passé Mars, le système planétaire prend un aspect si éloigné de tout ce que nous voyons auprès de nous, qu'il devient impossible de conclure par analogie si ces corps célestes peuvent avoir des habitans ou non. Contemplons d'abord cette espèce de *confédération* de quatre petites planètes qui occupent, entre Mars et Jupiter, la place que les anciens astronomes s'étonnaient de trouver vide, et à laquelle le savant M. Bode avait aussi hardiment que justement prédit l'existence d'un corps céleste quelconque. *Cérès, Pallas, Junon* et *Vesta* suivent des orbites à peu près également éloignées du soleil, mais dirigées dans des sens différens, et ayant une excentricité plus ou moins grande; de sorte qu'elles se croisent, ou, pour parler avec les astronomes, forment des *nœuds.* Le plan de toutes leurs orbites coupe celui de l'orbite de la terre sous des angles très-grands; ce qui rapproche ces astres des comètes, et engage M. Herschel, quoiqu'à tort, à leur refuser le nom de planètes. Quel phénomène étonnant que cette découverte de nos jours! A combien de réflexions neuves peut-elle donner occasion! Ces quatre petits corps, qui semblent presque se rapprocher assez pour que leurs habitans communiquent ensemble, sont-ils

les débris d'une planète qui aurait éclaté par l'explosion des gaz que son sein renfermait? Sont-ils les élémens encore désunis dont la nature un jour doit former une planète? Ou sont-ce des lunes, des satellites qui auraient perdu le chef et le centre du système dont ils faisaient partie? Quelle que soit l'opinion que l'on adopte, les singularités de leur marche et la petitesse extrême d'un de ces astres, de Pallas, qui selon Herschel n'a que soixante-dix milles anglais de diamètre, démontrent assez qu'il n'y a point d'analogie plausible à établir entre eux et notre terre.

Le superbe Jupiter, accompagné de ses quatre satellites, se tourne autour de son axe avec une rapidité qui effraie notre pensée : le jour, dans cette planète qui a un volume 1479 fois plus grand que la terre, ne dure que cinq heures, et chaque point de son équateur parcourt dans une seconde 6,550 toises. La densité de cette grande planète ne paraît nullement en proportion avec son volume; elle est à celle de la terre comme 23 à 100, et on pourrait être tenté de regarder Jupiter comme une boule creuse. On sait que son aplatissement vers les pôles est très-considérable; ajoutons que les bandes lumineuses qui environnent ce globe, non-seulement se meuvent comme les anneaux de Saturne, mais que même elles semblent se courber, s'écrouler en partie et changer de largeur. L'hémisphère austral de Jupiter paraît surtout éprouver les révolutions les plus violentes. Quelle pensée humaine oserait décider si cette planète est habitée, ou même si elle est propre à l'être? Ce monde lointain a-t-il vu périr les générations qui le peuplaient, ou doit-il les voir naître? Le rapide mouvement qui l'entraîne annonce-t-il la dissolution ou la consolidation de ce corps céleste?

Le système de Saturne a offert aux observateurs bien des merveilles inattendues. L'anneau de cette planète s'est trouvé composé de deux parties distinctes, dont cha-

cune a son mouvement propre. Parmi les sept lunes de Saturne, la dernière, par un contraste frappant avec tous les autres satellites ou planètes secondaires, semble se mouvoir librement autour de son axe. Mais la découverte la plus étonnante, c'est celle que M. Herschel a faite à l'égard de la figure de cette planète, qui, selon lui, est en même temps aplatie sous ses deux pôles et dans la *région* de l'équateur ; de sorte que son profil ressemble à un carré arrondi à ses quatre angles, ou, si l'on veut, à un cercle aplati de quatre côtés.

Que les astronomes rient donc, si cela leur plaît, de *l'anneau de veuvage* porté par Saturne, selon M. de Châteaubriant, mais qu'ils avouent aussi leur propre ignorance à l'égard d'un corps céleste dont la structure, éloignée de toutes nos conceptions, ne nous permet aucune conjecture sur sa destination et son état.

L'immensité de la distance qui nous sépare d'Uranus n'a pas empêché M. Herschel de découvrir deux anneaux qui l'entourent, l'un dans le sens des pôles, l'autre dans celui de l'équateur, de manière à se couper à angles *droits*.

Ces étonnantes variétés entre les planètes qui obéissent à notre soleil, ces indices des grandes révolutions qui se passent ou qui se sont passées dans les mondes voisins de notre terre, tout cet ensemble de phénomènes ne doit-il pas en même temps épouvanter et enchaîner notre imagination, et nous engager à ne point affirmer dogmatiquement que tous les corps célestes ont, comme la terre, la destination de servir de demeure à des êtres de notre espèce?

Le meilleur, le seul argument qu'on pourrait apporter en faveur de la pluralité des mondes habités serait étranger à la physique : ce serait l'idée d'une intelligence suprême qui nous le fournirait; mais l'examen d'un semblable argument sortirait des bornes que nous nous sommes prescrites.

Recherches sur les Ossemens fossiles des Quadrupèdes, par M. Cuvier, secrétaire perpétuel de la première classe de l'Institut, etc., etc.

(3 mars 1813.)

§ 1er. Les objets qui jadis effrayaient la crédulité de la multitude exercent aujourd'hui le talent des philosophes, et des savans. Ces pluies de pierres qui annonçaient aux Romains tremblans le courroux de Jupiter, sont aux yeux de nos géomètres et de nos physiciens un phénomène qu'il faut observer et calculer avec sang-froid, afin de parvenir à savoir si c'est de la lune que se détachent ces masses, ou bien si c'est dans l'atmosphère qu'elles se forment. La même comète qui, lors de la mort de Jules-César, répandit la consternation dans tout le monde civilisé, retourne dans le siècle de Newton, et n'est plus qu'une source d'instruction et une occasion de recherches. Enfin, les grands ossemens qu'on découvre si souvent dans la terre, après avoir passé, au temps de Théophraste, de saint Augustin et même du P. Kircher, pour des jeux de la nature ou pour des restes d'une race de géans, deviennent entre les mains de M. Pallas, de M. Blumenbach et de M. Cuvier des monumens moins mystérieux, mais non moins admirables, de l'existence ancienne de plusieurs espèces d'animaux que les révolutions du globe ont fait disparaître.

Ces monumens de l'histoire physique avaient de tout temps frappé l'attention des naturalistes; mais les hypothèses hasardées les avaient fait apercevoir sous de faux points de vue. Théophraste les regardait comme des minéraux qui se formaient dans le sein de la terre. Saint Augustin, ayant trouvé près d'Utique une dent cent fois plus grande qu'aucune dent humaine, crut posséder quelque

reste de ces géans qui naquirent du commerce des fils des dieux avec les filles des hommes. Le P. Kircher assure qu'un squelette gigantesque trouvé près de Rome portait une inscription ou une étiquette, d'après laquelle il était celui de Pallas, ami d'Enée, tué par Turnus, selon Virgile. Le même avait vu, près de Palerme, un squelette de quarante pieds de long, qu'il regarde, sans hésitation, comme celui du cyclope Polyphème. Encore, dans le dernier siècle, un savant estimé (1) soutient que les coquillages et les autres débris fossiles avaient été créés exprès par le Tout-Puissant dans l'état où nous les trouvons, comme les ruines de temples placés dans un jardin anglais pour amuser les curieux.

De semblables opinions ne sauraient plus obtenir de vogue depuis que la science, fuyant les routes brillantes de l'imagination, ne marche que dans les sentiers de l'observation. Les ossemens fossiles ont été décrits et classés d'après les mêmes règles qui servaient à décrire et à classer les animaux vivans. On n'a plus douté que des débris d'animaux trouvés dans tant d'états différens, les uns appartenant à des individus adolescens, les autres à des êtres adultes, ne fussent bien réellement les restes de générations vivantes à la surface de la terre. Comment voir de simples jeux de la force génératrice de la nature dans ces poissons, qui, subitement écrasés par une couche d'argile durcie, y ont laissé la fidèle peinture des affreuses convulsions dans lesquelles ils durent expirer ? Bientôt on s'est demandé comment des éléphans et des rhinocéros ont pu laisser leurs dépouilles dans les régions glacées de la Sibérie, d'où le froid les bannit aujourd'hui, ou dans ce Nouveau-Monde qui n'en nourrit aucun individu vivant, même dans ses climats les plus chauds. Les feuilles, les troncs et les fruits même des plantes des tropiques, empreints

(1) Camerarius, *Dissert.* Taurinens.

dans les houillères de l'Europe, ont confirmé les soupçons que les ossemens ont fait naître. De grandes révolutions, s'est-on dit, auront transporté d'une zone du globe à l'autre, les animaux et les plantes propres à chacune d'elles; le monde vivant se sera éteint dans les terribles convulsions du monde inorganique; les mers débordées auront entraîné des générations entières; les montagnes, en s'écroulant, les auront ensevelies, ou bien un renversement des climats les aura fait périr en les privant de chaleur et de nourriture, ou en les enveloppant soudainement dans des glaces éternelles.

Ces débris d'animaux et de plantes n'étaient donc plus de simples objets d'étonnement et de curiosité; c'étaient, pour ainsi dire, les médailles de l'histoire naturelle de la terre: car, en observant dans quelle espèce de terrain se trouvait chaque espèce de débris fossile, dans quelles circonstances il y avait pu être enseveli et dans quel ordre se succédaient ces témoignages muets des catastrophes du globe, on pouvait espérer de deviner la nature, l'époque et la succession de ces révolutions, comme en fouillant les ruines d'une ville inconnue, enterrée sous la lave des volcans, on détermine par l'examen de l'architecture, des sculptures ou des médailles, à quel âge et à quelle nation elle a dû appartenir.

Tous les véritables géologistes ont senti l'importance de l'étude des fossiles: mais comme l'esprit humain n'arrive à la vérité que par degrés, et que même souvent, en se livrant à une ardeur mal dirigée, il rétrograde ou s'égare en chemin, la géologie ne s'est pas assez scrupuleusement attachée à approfondir, à résoudre toutes les questions qu'embrassait l'étude des fossiles, et elle a surtout négligé deux points importans sur lesquels M. Cuvier, par ses savantes Recherches, jette un jour aussi inattendu que satisfaisant.

Le premier de ces points est la méthode de reconnaître

les espèces de quadrupèdes dont la race aujourd'hui est éteinte.

Plus l'existence des quadrupèdes est intimement liée à la nature du sol qu'ils habitent, plus aussi leurs restes fossiles servent à nous instruire des révolutions que le globe a éprouvées. Mais ces monumens de l'histoire physique, les plus importans de tous, sont aussi les plus mutilés, les plus difficiles à reconnaître. Epars, brisés, défigurés, les ossemens fossiles ne présentent souvent à l'œil peu exercé qu'un fragment informe : aussi a-t-on long-temps vu des écailles de tortue prises pour l'os cérébral d'un géant, ou les dents d'un singe pour ceux d'un philosophe. C'était le cas de réaliser l'ancien proverbe : *Ex ungue leonem !* (Une griffe suffit pour reconnaître le lion.) C'est en effet ce proverbe qui est devenu, par les savantes Recherches de M. Cuvier, une vérité importante, une grande maxime scientifique. L'esprit philosophique de M. Cuvier l'a conduit à développer d'une manière nouvelle, plus précise et plus étendue, le principe déjà vaguement aperçu de la corrélation qui existe entre toutes les parties d'un animal ; principe d'où il résulte que la moindre différence dans une partie essentielle d'un corps suppose également une différence dans les autres parties. Joignant ensuite aux aperçus du génie scientifique la patience et l'exactitude d'un observateur infatigable ; aidé d'ailleurs par les secours que lui fournissait l'immense, l'unique collection des squelettes qu'il a formée au Muséum de l'Histoire naturelle, M. Cuvier a si victorieusement démontré, si habilement appliqué, si minutieusement approfondi son principe général, qu'aujourd'hui un mince os, fracturé et mutilé, lui suffit pour deviner le reste du squelette auquel il a dû appartenir. Antiquaire d'une nouvelle espèce, notre naturaliste reconstruit ce squelette dans tout son ensemble, et conclut ensuite de la structure osseuse l'espèce et le genre de l'animal qu'il vient, pour ainsi dire, de ressusciter.

C'est ainsi que M. Cuvier est parvenu à reproduire, à nos regards étonnés, environ soixante-dix animaux dont la race s'est éteinte dans les terribles catastrophes de la nature. Dans ce monde antique qui sort, pour ainsi dire, de la tombe et des entrailles de la terre, on voit des animaux d'une grandeur colossale, et d'autres d'une petite dimension, presque tous différens des espèces actuellement vivantes.

On a voulu soutenir que les régions inconnues de la terre recèlent les types vivans de ces espèces : on a encore imaginé de dire que les espèces, pendant plusieurs milliers d'années, avaient pu changer de caractère. M. Cuvier réfute ces deux hypothèses dans deux digressions où il fait preuve d'une vaste érudition historique et géographique. Même en conservant quelques doutes sur une ou deux espèces, le lecteur instruit restera convaincu que la presque totalité d'animaux fossiles a dû exister dans un état du globe, différent de celui que nous y voyons établi, état qu'une ou plusieurs révolutions ont fait disparaître.

Il appartenait au plus grand des anatomistes et des zoologistes vivans, d'établir, sur des bases aussi neuves que solides, l'histoire naturelle des quadrupèdes dont la race a disparu ; mais le courage studieux de M. Cuvier lui a encore ouvert une autre carrière. Il a su appliquer ses découvertes anatomiques à la géologie ou à l'histoire physique de la terre ; et si, sous ce second point de vue, ses travaux n'offrent pas le mérite d'une originalité absolue, ils présentent celui d'une précision, d'une exactitude, d'une sévérité critique, propres à régénérer la géologie. Cette science, si belle entre les mains du génie, si ridicule entre celles de la médiocrité, se trouvera, par les Recherches de M. Cuvier, obligée d'abandonner les régions de l'illusion et de l'enthousiasme pour revenir dans la sphère de la raison et du doute.

Cette révolution sera due à l'étude rigoureuse de l'ordre

de succession des différens débris d'animaux ensevelis dans les différentes couches, étude dont on trouve le modèle dans la *Géographie minéralogique des environs de Paris*, faisant partie de ces Recherches (1).

On conçoit que, si l'on voit plusieurs couches de terrain ou de rocher d'une nature différente se succéder par degrés réguliers et constans; si, dans chacune de ces couches, on découvre des restes d'animaux de nature différente; si, par exemple, après les coquillages marins, on trouve des coquillages d'eau douce, réunis en grands dépôts, tranquillement et lentement formés, on conçoit, dis-je, que ces couches doivent être le résidu et le sédiment de plusieurs masses d'eau, les unes douces, les autres salées, et qui, à différentes reprises, auront couvert la terre. Lorsqu'à ces débris d'une population d'animaux aquatiques, on en voit succéder d'autres où se montrent des restes d'amphibies et de quadrupèdes, mais d'espèces entièrement différentes de celles qui vivent aujourd'hui; lorsqu'après ces débris on en voit paraître d'autres qui, laissés, pour ainsi dire, à la surface du globe dans des terres meubles et légères, dans les sables et les graviers transportés par la mer, ont été conservés presqu'entiers avec la peau et la chair, on ne saurait y méconnaître les monumens des révolutions violentes qui ont brisé et bouleversé la dernière croûte du globe, révolutions dont les dernières sont évidemment d'une date assez récente.

Ainsi l'étude des animaux fossiles prouve, d'un côté, qu'une immense série de révolutions, les unes lentes et tranquilles, les autres soudaines et violentes, a dû modeler la surface de notre terre; de l'autre côté, elle démontre que la dernière catastrophe universelle, et par conséquent l'existence du genre humain, ne saurait remonter bien au-delà de cinq à six mille ans.

(1) Ce beau travail est principalement dû à M. Brongniart, auteur d'un savant *Traité de Minéralogie*, etc., etc.

Telles sont les découvertes importantes et les vues profondes que présente l'excellent ouvrage de M. Cuvier. Nous nous abstenons exprès de les exposer d'une manière plus détaillée, parce qu'il faudrait employer un langage scientifique, déplacé dans ce journal; mais nous insisterons, dans un second article, sur l'intéressant accord que l'auteur a su établir entre son système et les monumens de l'histoire ancienne

(18 avril 1813.)

§ 2. Nous avons indiqué les principes qui ont guidé M. Cuvier dans ses Recherches, et les résultats auxquels il est arrivé ; nous avous vu ce savant ressusciter en quelque sorte les générations d'animaux éteintes dans les grandes catastrophes du globe et ensevelies dans les entrailles de la terre qui les avait nourries; nous avons remarqué combien ce nouveau genre de connaissances peut servir à rectifier les suppositions qu'on a formées sur l'état ou les états anciens de notre planète, suppositions dont l'ensemble est appelé *géologie*. Ce coup d'œil général sur un ouvrage du premier ordre a pu suffire à tous ceux qu'intéresse directement l'objet des Recherches de M. Cuvier, à tous les amateurs des sciences naturelles, qui s'empresseront de juger par eux-mêmes un livre nécessaire à leurs bibliothèques. Il y a une classe bien plus nombreuse qui, dans les recherches scientifiques, ne s'attache pas autant au fond même qu'aux applications, et spécialement aux rapports que ces recherches ont avec les grandes questions de philosophie morale ou de philosophie historique. Il y a du bon et du mal dans cette tendance de l'esprit public. Il faut sans doute blâmer ceux qui dans les mathématiques ne voient qu'un instrument pour servir l'artilleur ou l'ingénieur, ceux qui ne considèrent la chimie que comme l'art de faire du salpêtre ou de l'indigo. Il faut, pour l'hon-

neur de l'esprit humain, repousser ces fausses maximes, qui marquent aux études leur rang scientifique d'après leur utilité matérielle pour la société politique, et non pas d'après leur utilité bien plus réelle pour le développement de nos facultés morales et intellectuelles. Ce sont là de vrais germes de barbarie, qu'il faut étouffer avec d'autant plus de soin qu'ils renaissent plus fréquemment sous la plume de certains savans. Mais lorsqu'on demande à la botanique, à la minéralogie, à la géographie, à la géologie, à toutes les sciences naturelles, de nous intéresser en rattachant leurs recherches à de grandes vues morales et historiques, on n'effraie que les pédans, les petits nomenclateurs, les vandales géographes et autres; on n'effraie point, on n'embarrasse point les véritables savans, qui se montrent toujours philosophes dans leurs recherches, et littérateurs dans leur manière de s'exprimer. « Un » savant, a très-bien dit M. Cuvier dans un autre écrit, » est un homme de lettres qui s'occupe des sciences. » M. Cuvier ne trouvera donc pas mal que beaucoup de personnes, en apprenant qu'il a jeté un nouveau jour sur l'histoire physique de la terre, se demandent aussitôt de quelle opinion il est à l'égard d'une grande question historique fréquemment agitée de nos jours; donne-t-il à la terre des millions d'années d'existence, comme le font la plupart des géologistes? Admet-il ce déluge universel qui, selon Moïse, a dû détruire le genre humain, à une seule famille près, il y a environ cinq mille ans?

Avant de répondre à ces questions, il faut établir une distinction essentielle entre deux questions qu'on a souvent mal à propos confondues en une seule. L'existence de la terre est indépendante de celle du genre humain. Les six périodes de formation que Moïse distingue dans l'œuvre de la création, et qu'il désigne sous le terme de *jours*, terme très-vague dans le style prophétique des Hébreux, peuvent avoir embrassé autant de millions d'années que

le désirerait l'imagination la plus hardie. Mais la chronologie des livres saints, qui commence avec le premier homme, et qui devient surtout claire et positive après le déluge, n'accorde que six à sept mille ans d'existence au genre humain. Voilà le seul point vraiment litigieux entre les chrétiens et certains philosophes modernes. Ceux-ci attachent avec raison beaucoup d'importance à rendre probable la haute antiquité du genre humain ; il leur faut nécessairement des myriades de siècles pour expliquer comment l'homme, né d'un assemblage fortuit de matière, a d'abord paru sous la forme de poisson ; comment ensuite, se sentant devenir singe, il a sauté à terre et a grimpé sur les arbres ; comment enfin, passant de l'état d'orang-outang muet à celui d'orang-outang parlant, il a eu la sotte vanité de s'attribuer une âme immortelle ; et comment, s'égarant d'erreur en erreur, il s'est créé divers systèmes de religion, parmi lesquels il y en a quelques-uns anciens de cent ou deux cent mille ans, et dont le christianisme n'est qu'une imitation moderne. Un semblable système exige en effet des milliers de siècles, et les philosophes qui le soutiennent sont très-conséquens, lorsqu'ils traitent d'*imbéciles* et de *capucins* tous ceux qui ne veulent pas leur accorder cette petite donnée de quelques millions d'années, base indispensable de leur sublime édifice.

La géologie, qui, aux yeux de ces philosophes, paraissait la science par excellence, parce qu'elle appuyait, à ce qu'ils disaient, leurs admirables systèmes, vient de leur causer un cruel embarras en démontrant jusqu'à l'évidence que le genre humain actuel ne remonte pas à une époque bien reculée. Voici ce qu'il y a de plus essentiel dans les raisonnemens de M. Cuvier à ce sujet :

Si une merveilleuse succession de zoophytes et de mollusques marins, mais inconnus dans notre Océan actuel, et d'autres zoophites et mollusques d'eau douce, suivis

d'animaux terrestres très-différens de ceux que nous voyons; si une immense série de couches, renfermant les débris de ces générations, et formées, par conséquent, l'une après l'autre par les irruptions des eaux douces et par celles des eaux marines; si ces phénomènes, dis-je, ne peuvent s'expliquer qu'en admettant une série indéterminée de siècles pour la formation de la terre, d'autres monumens géologiques prouvent encore plus clairement une dernière catastrophe d'une date très-récente, et qui a donné à la surface de notre globe son aspect actuel. C'est depuis cette catastrophe que nos mers actuelles ont commencé à rogner les falaises qui les bordent, que nos fleuves ont modelé les lits dans lesquels ils coulent, que les débris des montagnes se sont étendus en sable et gravier sur les collines et les plaines, que la tourbe a rehaussé et consolidé les marais : or, ceux de ces changemens dont nous connaissons l'étendue précise se sont opérés dans un espace de temps si court, que le calcul de proportion n'exige qu'un petit nombre de siècles pour tous ceux qui peuvent avoir eu lieu depuis l'apparition de nos montagnes au-dessus du niveau des eaux. Les attérissemens de l'Égypte, ceux de l'Italie, ceux de la Hollande et du Holstein, sont assez exactement connus pour qu'on puisse calculer leur progression siècle par siècle et lieue par lieue. Or, ce calcul prouve que les fleuves et la mer ont dû commencer à former ces attérissemens il y a tout au plus quatre mille ans. Le même résultat nous est donné par la progression des dunes qui, dans les landes de la Gascogne, envahissent à nos yeux tant de terrains. Il n'a pas fallu beaucoup de siècles pour qu'elles aient pu arriver des rivages de la mer à leur terme actuel. Plusieurs grands animaux fossiles ont évidemment péri dans la dernière catastrophe du globe; et leurs os, leur peau, leur poil même, conservés presque intacts, démontrent qu'ils ont été ensevelis dans la terre à une époque rapprochée de nous. Mais, parmi

tous ces débris, nous ne découvrons aucune trace d'ossemens humains vraiment fossiles, c'est-à-dire enterrés sous des couches formées par la nature ; ceux qu'on a donnés pour tels ont, après un examen sévère, été rendus à d'autres espèces animales, ou ont été reconnus pour avoir été trouvés dans des mines, dans des fentes de rocher, où quelque désastre aura fait tomber un homme. Tout porte donc à croire que l'espèce humaine n'existait point, dans les pays où se découvrent les os fossiles, à l'époque de la dernière révolution qui a enfoui ces débris; car pourquoi aurait-elle échappé à des catastrophes aussi générales? pourquoi ces restes ne se retrouveraient-ils pas aujourd'hui comme ceux des autres animaux? L'homme tout au plus habitait quelques contrées peu étendues, d'où il a pu repeupler la terre après ces événemens terribles ; ou plutôt, avec M. Deluc, savant interprète de Moïse, l'homme habitait un continent entièrement abîmé sous les flots, et d'où quelques individus s'échappèrent pour devenir la souche des générations nouvelles. Quoi qu'il en soit de la nature et des effets de cette dernière catastrophe du globe, l'examen de ce qui s'est passé depuis qu'elle a mis à découvert nos continens actuels, prouve que cette dernière révolution, et par conséquent l'existence de la société humaine, ne saurait être très-ancienne.

Ce résultat inattendu de la saine géologie réconcilie avec l'histoire civile et avec la chronologie biblique cette *nature* dont on voulait leur opposer l'imposant témoignage, et dont aujourd'hui le langage uniforme sur tous les points du globe atteste la nouveauté du genre humain. Partout aussi l'homme a conservé le souvenir de l'origine récente des nations. Ici M. Cuvier entre dans une discussion de critique historique, genre de discussion où souvent les naturalistes s'égarent complètement, mais où M. Cuvier marche d'un pas aussi ferme, aussi sûr que sur son propre terrain. Il nous montre successivement comment toutes

les chronologies véritables des nations réputées les plus anciennes s'arrêtent à une époque qui n'est guère éloignée de nous de plus de quatre à cinq mille ans. Les traditions indiennes dont M. William Jones, écrivain un peu superficiel, avait mal apprécié l'antiquité, ont été réduites à leur juste valeur par les recherches des autres membres de la société de Calcutta. Les immenses périodes astronomiques des Indiens ont été calculées en rétrogradant. M. de Laplace a reconnu que leur plus ancien traité d'astronomie a été composé il y a sept cent cinquante ans. La mystérieuse Chine ne fournit pas des dates authentiques qui remontent à plus de deux mille six cents ans, et même le fabuleux empereur Iao a dû vivre il y a environ quatre mille ans. En parlant de la Genèse, M. Cuvier fait une remarque très-judicieuse et qui m'a paru neuve. « Moïse » et son peuple, dit-il, sortaient de l'Égypte, qui, de l'aveu » de toutes les nations d'Occident, est le royaume le plus an- » ciennement civilisé de tous ceux qui entourent la Mé- » diterranée. Le législateur des Juifs n'avait aucun motif » pour abréger la durée des nations, et il se serait discré- » dité lui-même auprès de la sienne, s'il lui eût enseigné » une histoire toute contraire à celle qu'elle devait avoir » apprise en Egypte. Il y a donc tout lieu de croire qu'on » n'avait point alors en Egypte d'autres idées sur l'anti- » quité des peuples existans que celles que la Genèse pré- » sente. » Pour que cette excellente remarque eût produit sur les lecteurs de M. Cuvier tout l'effet désirable, il eût fallu que l'auteur, au lieu de se borner à faire observer tout ce qu'il y a de vague et d'évidemment fabuleux dans les nombreuses dynasties de dieux et de demi-dieux citées par Manethon, nous eût fait connaître l'ingénieuse explication que les savans allemands ont donnée de ces dynasties; l'Egypte comme la Chine, l'Inde, la Grèce, a dû être partagée en plusieurs royaumes, et ces dynasties, dont les immenses séries paraissent remplir trente-six

mille ans, ont dû être en grande partie contemporaines. Cette explication résout presque toutes les difficultés de l'histoire ancienne d'Egypte ; mais on doit se rappeler que M. Cuvier n'écrit pas un mémoire *ad hoc;* c'est dans une digression qu'il traite ces questions de chronologie; questions qui n'ont qu'un rapport indirect avec le but de son ouvrage.

Quelque rapide que soit l'aperçu que M. Cuvier donne de ces questions, nous pensons qu'il opèrera une entière conviction chez tous ceux qui ne voudront pas s'obstiner dans une sorte de superstition philosophique, non moins absurde que la superstition religieuse. Pour nous rendre à nous-mêmes compte de toutes les raisons qu'on pourrait encore mettre en avant en faveur d'une très-haute antiquité du genre humain, nous avons de nouveau passé en revue ce qu'on a dit sur les grandes époques de la civilisation ; et, en appliquant à ces époques la méthode de d'Alembert, qui voulait étudier l'histoire à rebours, nous trouvons qu'on peut très-facilement faire entrer, dans un espace de cinq mille ans, tout ce que nous savons sur la marche de la civilisation.

Si de l'époque actuelle nous remontons huit cents ans en arrière, nous trouvons l'Europe plongée dans une barbarie complète. Ce n'est même que depuis l'an 1400 que la civilisation, les arts, les sciences ont fait des progrès rapides. En quatre siècles, nous avons découvert quatre fois autant de terre que n'en connurent jamais les anciens, et nous avons créé une astronomie, une physique, une chimie, une science du calcul, qui n'a de commun que le nom avec les ébauches qu'ils avaient tentées dans les mêmes genres.

Remontons encore huit à neuf cents ans, et nous voyons l'ancien univers au plus haut point de la civilisation. Combien de siècles avait-il fallu pour l'y porter? En plaçant le siècle d'Homère à neuf cents ans avant Jésus-Christ, nous

laissons au génie des Grecs une carrière de onze à douze siècles. Certes, les sciences, les lois et les arts, chez les anciens, ne présentent aucun genre de perfection qui n'ait pu naître et se développer dans cet espace de temps.

Il reste entre l'aurore de l'histoire grecque et l'époque du déluge universel quatorze siècles, suivant le P. Petau et la chronologie ordinaire, ou vingt et un, suivant les Samaritains, les Septante et Josèphe (1). Il nous semble que cet espace de temps suffit pour conduire le genre humain de l'état de dénuement où la grande catastrophe l'avait laissé, à l'état de civilisation ébauchée où le trouvent les premiers regards de l'histoire. On conçoit même assez facilement que les Indiens, les Chinois, les Egyptiens, vivant dans un climat heureux, sur un sol fertile, sous le despotisme ou sous la théocratie, aient pu être arrivés, il y a trois mille ans, à cet état de civilisation asiatique, où déjà le pouvoir souverain crée de grands monumens, et où le luxe nourrit un certain genre d'arts, état où les Indiens et les Chinois se sont arrêtés, et où peut-être l'Egypte resterait encore si elle n'avait pas été subjuguée et colonisée par des nations d'une autre trempe d'esprit.

Ainsi, le cercle de la chronologie biblique, cercle si étroit pour les faiseurs de systèmes, est encore assez vaste

(1) Nous regardons ces trois dernières chronologies, malgré leurs imperfections, comme très-probables dans leur ensemble. Voici quelques grandes époques de l'histoire, suivant les divers systèmes :

Époques.	*D'après le P. Petau.*	*D'après les Samaritains.*	*D'après les Septante.*	*D'après Josèphe.*
Dél. de Noé.	ann. 1656.	1307.	2256.	1556.
Naiss. de J.-C.	3953.	4306.	5423.	4656.
Age du M.	5766.	6119.	7236.	6469.

L'avantage des trois dernières chronologies, dont les apparentes discordances peuvent se concilier, est de laisser entre le déluge et la naissance de Jésus-Christ 3000 à 3100 années, tandis que la chronologie ordinaire n'en donne que 2327.

pour les historiens. On peut y faire entrer non-seulement toute la Grèce historique et héroïque, mais encore ces grands empires d'Orient, dont les lourds et immenses monumens ont exigé des siècles pour s'achever; on peut y faire entrer les antiques migrations des Celtes et des Scandinaves, migrations dont M. de Suhm, le Varron des Danois, a cherché à déterminer les époques par de savans calculs et par d'ingénieuses combinaisons, qu'il a toujours pu subordonner à la chronologie des livres saints. La véritable philosophie de l'histoire rejette, sans embarras comme sans regret, tous ces fabuleux millions de siècles dont elle n'a que faire.

CONSIDÉRATIONS SUR LES COMÈTES.

(19 juillet 1819.)

Les merveilles des cieux surpasseront toujours l'essor de notre faible intelligence. Supposons que la mort, en nous dégageant des liens de la poussière, nous ouvre l'accès de quelques-uns de ces mondes qui peuplent l'espace; supposons, avec quelques philosophes, que les âmes des justes aillent habiter ce globe lumineux qui éclaire notre système planétaire, qu'elles y revêtent des organes plus parfaits, et que, dans cette position plus avantageuse, elles acquièrent des idées plus étendues, toujours ce seront des êtres finis : et quel être fini peut embrasser l'immensité! Celui qui posa les bornes de l'univers peut seul les apercevoir. Ne voyons-nous pas la nuit, cette douce image de la mort, dérouler devant nous, depuis tant de siècles, la carte du monde écrite en lettres de feu? Qu'est-ce que nous y avons déchiffré? l'ordre des mots, mais non pas leur sens. L'astronome mesure les distances des corps cé-

lestes, il en calcule les mouvemens; mais demandez-lui quelle en est la nature, la composition, il est réduit à raisonner par analogie et par conjecture, comme un de nous autres profanes.

Les comètes font particulièrement sentir combien sont étroites les limites de notre connaissance de l'univers. Il est vrai que ces astres ont été pendant des siècles un objet de vaine curiosité plutôt que d'observations raisonnées. Les formes singulières sous lesquelles ils se présentent paraissent avoir absorbé presque exclusivement l'attention des astronomes grecs, qui s'amusaient à les classer en comètes à *barbe*, à *crinière*, en *pointe*, en *sabre*. Les superstitions populaires s'emparaient de ces prodiges célestes : « Une comète, comme l'a dit Bayle, servait à plusieurs fins. » Ceux-ci en faisaient un augure de bonheur, ceux-là un présage des calamités ; la flatterie en faisait hommage aux rois et aux grands : c'était un feu de joie ou une torche de deuil que le ciel allumait ; c'était « la nature en travail » pour enfanter un grand homme, » comme l'Académie française, toujours la même, disait au cardinal Richelieu (1) ; la multitude aimait mieux y voir le pronostic de la chute des trônes ou de la mort des monarques ; idée accueillie des poètes, qui, depuis Homère jusqu'au Tasse, ont vu dans les rayons des comètes « une clarté funeste » aux superbes tyrans. » *A' purpurei tyranni infausta luce.* Les physiciens les plus sages d'autrefois pensaient qu'une comète influait sur la température ; mais, selon les uns, elle amenait un temps sec, serein et tranquille; selon les autres, elle causait des pluies et des tempêtes. C'est ainsi que l'homme, cet atome perdu dans l'immensité, se fait centre de l'univers, et s'imagine que les forces éternelles de la nature n'agissent que pour le servir ou pour lui nuire. Dégagée du joug de ses préjugés, la science a vu l'univers

(1) Bayle, *Pensées sur la Comète*, § 82.

s'agrandir, s'étendre à l'infini; elle est passée d'un rêve qui caressait notre orgueil à une réalité qui accable notre pensée.

Les travaux des deux derniers siècles nous ont appris les règles générales des mouvemens des comètes, mais c'est à peu près tout. Plusieurs anciens avaient déjà deviné que ce n'étaient pas des météores nés dans l'atmosphère terrestre, mais des corps célestes comparables aux planètes : cependant la haute antiquité qu'on a voulu attribuer à cette opinion n'est nullement prouvée; si les Chaldéens, selon un de leurs élèves, Apollonius de Mynde, regardaient les comètes comme des astres errans, invisibles pendant la majeure partie de leur course à cause de l'immense éloignement, s'ils les comparaient à « des » poissons qui, après s'être montrés à la surface des flots, » se replongent dans les profondeurs de l'Océan, » un autre Grec, également disciple des astronomes de Babylone, Epigène de Bysance, assurait « que ses maîtres les » regardaient comme des météores ignés passagers (1). » Cette opinion, adoptée par Aristote et par la plupart des chefs d'école, paraît avoir été la dominante jusqu'au siècle de Sénèque, le premier de qui nous possédons des raisonnemens positifs en faveur du sentiment contraire. Ce philosophe invoque expressément des observations récentes faites par ses contemporains; il défend son opinion sur la nature sidérale des comètes, avec toutes les précautions ordinaires dans la défense d'une innovation; et, peu d'années après, Pline le naturaliste rapporte encore l'une et l'autre opinion, sans prendre parti (2). Comment aurait-on pu se former des idées exactes sur le lieu et les mouvemens des comètes avant d'en avoir sur la structure de notre système solaire? Même les modernes restèrent long-temps incertains sur la place à assigner à ces astres

(1) Sen. *Quæst. nat.*, VII, 3. Stobée, etc.

(2) L. II, ch. 25.

vagabonds. Ticho-Brahé, qui le premier prouva le grand éloignement des comètes et leur indépendance de la terre; Képler, qui remarqua le premier la différence entre leur mouvement et celui des planètes; Hévélius et Dorfel, qui, avant Newton, indiquèrent à peu près leur véritable orbite (1), n'osèrent regarder les comètes comme des corps célestes permanens et soumis aux mêmes lois physiques que les autres astres. Newton, les ayant assujéties à son célèbre principe de la gravitation, démontra qu'elles se meuvent autour du soleil dans une orbite elliptique extrêmement alongée; de sorte que leur périhélie semble souvent, pour ainsi dire, toucher à l'atmosphère du soleil, tandis que leur aphélie est au-delà de toutes les orbites des planètes connus. Halley fournit la confirmation complète de cette hypothèse en calculant l'orbite de la comète de 1682, dont il avait reconnu l'identité avec celle de 1607 et de 1531; il prédit le retour de cet astre pour l'an 1759: la prédiction fut accomplie, et on s'attend à revoir encore cet astre en l'an 1834 ou 1835. C'est la seule comète dont on ait découvert, avec certitude, la période de révolution. Plus de cent vingt autres n'ont été observées avec certitude qu'à une seule apparition, et ce ne sera qu'à leur seconde apparition qu'on pourra vérifier nos conjectures sur le temps qu'elles emploient à leurs courses excentriques. L'ellipse que la plupart d'entre elles décrivent est tellement alongée, que la portion qu'elles en parcourent à une proximité assez grande de la terre pour être visible à nos regards, peut sans inconvénient être calculée comme une parabole, quoique une orbite ainsi figurée ne pût ramener jamais une comète auprès de notre soleil, puisque les deux branches d'une parabole vont en s'écartant à l'infini. Il est aussi démontré que les mouvemens des comètes sont dirigés dans tous les sens,

(1) Burckhardt, *Mémoire dans la Connaissance des Temps*, de 1810.

tandis que les planètes s'éloignent peu du plan apparent de l'écliptique, et ne marchent que d'occident en orient; les comètes se meuvent souvent dans des orbites perpendiculaires aux orbites des planètes et dans une direction d'orient en occident, ce qu'on appelle improprement mouvement rétrograde. Ces contrastes, au surplus, sont devenus moins remarquables depuis la découverte de quatre petites planètes nouvelles, *Cérès*, *Junon*, *Pallas* et *Vesta*, qui, s'écartant beaucoup plus du plan de l'écliptique que les anciennes planètes, forment réellement sous ce rapport une transition aux comètes. D'un autre côté, il est des comètes, telles que celle de 1759, et peut-être celle de 1770, dont l'orbite, beaucoup moins alongée, moins excentrique, se rapproche de celle des planètes nouvelles. C'est ainsi que, dans les plus grandes choses comme dans les plus petites, la nature se joue de nos distinctions et de nos classifications.

Kant, non moins bon naturaliste et physicien que profond philosophe, était pourtant scandalisé du mouvement rétrograde des comètes; il essaya de l'expliquer par une illusion d'optique (1); mais c'est un mouvement réel qui, détruisant jusqu'au moindre vestige des tourbillons, prouve que les corps célestes ont été lancés dans leurs orbites respectives, chacun animé d'une impulsion primitive et particulière, impulsion qui suppose une volonté créatrice. Et si le hasard eût tracé ces routes opposées et compliquées où marchent tant de milliers de comètes, combien de fois leurs chocs continuels ne bouleverseraient-ils pas l'ordre du monde?

Les ingénieuses méthodes par lesquelles on a calculé les mouvemens des comètes ont aussi conduit les astronomes à déterminer la vitesse de leur marche, qui, conformément aux lois de l'attraction, est plus lente que celle des

(1) *Théorie du Ciel*, p. 58, édition de 1755.

planètes dans leur aphélie, mais qui dans le périhélie redouble et devient extrême, d'autant plus extrême que la comète approche davantage du soleil. Celle de 1680, d'après Newton, parcourait 15,000,000 de lieues par an, et 48 par seconde ; elle allait 960 fois plus vite qu'un boulet. Une comète qui aurait son périhélie à la même distance du soleil que notre terre, marcherait avec 2/3 de la vitesse de la terre.

Outre ces mouvemens réels, il en existe d'apparens, résultant de la marche respective de la terre et de la comète. C'est ainsi que deux vaisseaux, se passant à pleine voile et exécutant diverses manœuvres, paraissent souvent aux yeux de l'équipage s'arrêter, quoiqu'ils n'aient cessé de marcher ou voler avec une rapidité subite, quoiqu'ils n'aient pas changé de marche. Nous rencontrons le plus souvent les comètes au moment où nous et elles nous virons de bord tous les deux autour du soleil, notre foyer commun. Cette circonstance doit produire quelquefois des effets singuliers. La comète de 1729, après avoir paru courir à l'occident, sembla se retourner tout-à-coup et marcher rapidement à l'orient : c'était simplement l'effet de la parallaxe annuelle de la terre. Il pourrait arriver des cas où cet effet serait bien plus étonnant : si une comète rétrogade, dont la distance à la terre serait égale à la distance moyenne de la lune, se trouvait en périhélie et en opposition, elle aurait 140 degrés de mouvement apparent par heure ; on pourrait la voir s'envoler depuis l'horizon oriental jusqu'au zénith en moins de trois quarts d'heure, et employer ensuite quatre heures à redescendre vers l'horizon occidental. De semblables phénomènes ont peut-être donné occasion aux anciens de parler d'étoiles courantes : *Visæ per cœlum discurrere stellæ.*

Mais les mouvemens réels de ces corps peuvent être soumis à des *lois d'exception* encore inconnues et qui échapperont peut-être pour toujours à notre connaissance.

Déjà la comète de 1759 est reconnue avoir une irrégularité de plus de cinq cents jours dans sa course ordinaire de soixante-quinze à soixante-seize ans, selon qu'elle est plus ou moins fortement attirée par Jupiter et Saturne. Dès qu'on reconnaît une aussi forte perturbation, la pensée ne saurait plus s'arrêter; il est évidemment possible qu'une grande planète, dans certaines circonstances, fasse totalement changer de route à une petite comète. C'est ce qu'on suppose être arrivé à celle de 1770, qui, d'après les calculs de Lexell, fait sa révolution dans la période de cinq ans, et qui cependant n'a pu être retrouvée (1). Ne serait-il donc pas possible que plusieurs comètes, dans leurs immenses orbites, parvinssent à un point où, attirées également par notre soleil et par une autre étoile fixe, elles seraient entraînées dans un autre système solaire, si, au même instant, les deux soleils, par suite du mouvement propre des étoiles fixes, mouvement reconnu quoique non déterminé, venaient à changer de distance par rapport à la comète? Celle-ci décrirait alors une double ellipse, assez semblable au chiffre 8, autour de deux soleils voisins. Nous avons proposé cette question aux astronomes il y a bien des années : elle a été reproduite dans un ouvrage consacré à cette science; mais il paraît impossible de la résoudre (2).

La masse et la densité des comètes sont encore sujettes à bien des incertitudes. M. Laplace les regarde comme si petites, qu'elles ne pourront jamais produire une perturbation sensible dans le mouvement des autres corps célestes. La comète de 1744 fut très-près de Mercure, sans affecter le moins du monde la marche de cette planète. Cependant M. Regner, professeur à Upsal, demande comment il se fait que les comètes ne sont entièrement dissoutes par le soleil, si réellement elles avaient si peu

(1) Pingré, *Cométographie*, t. II, p. 90.

(2) Zach, *Correspondance astronomique*, t. X, p. 417.

de masse et de densité? La force de gravitation des élémens d'une comète doit être très-grande pour empêcher que ces élémens, dans la proximité du soleil, ne se détachent pas les uns des autres et ne se précipitent sur le grand astre central (1). C'est aux astronomes à sauver leurs comètes de cette absorption; nous autres profanes nous ne pouvons nous y opposer.

Tous ces profonds calculs de nos savans ne nous apprennent pourtant rien sur la nature propre des comètes. Quelles peuvent être la composition et la structure d'un corps qui tour à tour se plonge dans les rayons du soleil et se perd dans les régions où la chaleur et la lumière solaire ne parviennent qu'en faible quantité? Quelle est la cause de cette nébulosité, semblable à une fumée, qui presque toujours enveloppe leur tête? D'où viennent ces longues traînées de lumière pâle et diffuse qui suit ou précède ces astres, en forme de queue, de chevelure ou d'éventail? Une comète brille-t-elle de sa propre lumière, comme le soutiennent les meilleurs observateurs allemands, ou ne fait-elle que réfléchir la lumière du soleil, comme les phases observées dans celle de 1744 sembleraient l'indiquer (2)? Ne peut-on pas combiner ces deux opinions? Voilà des questions auxquelles l'astronomie n'a guère de réponse satisfaisante.

Cassini et Lahire croyaient que les comètes étaient des agrégations temporaires de matières disséminées dans l'éther, qui suivaient pendant un certain laps de temps les lois générales de la gravitation, mais qui pouvaient se dissoudre ou être absorbées par le soleil. Cette opinion, rejetée avec dédain, mériterait peut-être un nouvel examen; les pierres tombées de l'atmosphère ont démontré l'existence de petits globes circulant autour de notre pla-

(1) *Corresp. astron.*, t. VII, p. 221.

(2) *Voy.* la savante discussion de M. Flaugergues, dans le *Journal de Physique*, t. 84, p. 179, etc.

nète jusqu'à ce que, dérangés par une cause intérieure, ils s'enflamment, éclatent et jonchent notre planète de leurs débris. Il a été vu des globes de feu de plusieurs lieues de diamètre, et éloignés de plus d'un degré équatorial de la surface de la terre. Ne sont-ce pas de véritables comètes de l'atmosphère terrestre? les comètes ne peuvent-elles pas en grande partie être des *bolides* du système solaire?

Mais les grandes comètes, souvent vingt ou trente fois plus volumineuses que notre terre, sont sans doute des corps plus ou moins solides et permanens. D'où vient donc l'extrême excentricité de leurs marches? D'où viennent ces vapeurs transparentes qui les environnent? Peut-être sont-ce des mondes qui naissent ou des mondes qui périssent? Peut-être les élémens qui les composent sont-ils dans une fermentation perpétuelle, semblable à celle qui, pendant des millions d'années, a dû amener notre globe à son état actuel; les roches s'y cristallisent encore dans le sein d'un chaos où tous les gaz et toutes les espèces de terres flottent confondus; des montagnes s'élèvent et s'écroulent de nouveau dans les abîmes; des continens s'enfoncent et d'autres sortent de dessous les eaux; partout le feu des volcans brûle au sein des flots même; une atmotsphère épaisse, encore chargée de mille gaz inflammables et de particules terrestres, couvre ce monde en travail. Le centre de gravité d'un corps semblable doit souvent changer; peut-être cette circonstance expliquerait-elle le mouvement excentrique des comètes. Leur chevelure, leur queue, ne seraient que le phosphore qui s'exhale en quantité pendant leur fermentation. Après des siècles, parvenus à un état plus tranquille, elles augmentent peut-être le nombre des planètes, et viennent, comme *Pallas* et *Vesta*, encore légèrement nébuleuses, prendre rang parmi des mondes plus réguliers; ou bien, elles sont conquises par une planète qui les mène

comme satellites à sa suite. Les Arcadiens, *nés avant la lune,* comme ils prétendaient, auraient ils conservé la tradition d'une semblable révolution? Mais comment un aussi grand événement ne serait-il pas mentionné dans les annales de tous les peuples?

Toutes ces explications ne seraient pas moins applicables à des corps célestes tombés en dissolution et s'avançant vers leur entière destruction. Ces mouvemens extraordinaires ne sont peut-être que les signes d'une lente agonie; ces traînées de vapeurs emportent peut-être les élémens les plus légers d'un corps qui va se dissoudre. Les comètes seraient alors semblables à ces feuilles que l'automne fait tomber après les avoir long-temps fait tourbillonner sur l'aile des vents impétueux.

Le contact avec une de ces atmosphères de comètes pourrait bien être funeste pour toute la vie végétale et animale qui embellit la surface de notre planète. Ces atmosphères peuvent contenir une immense quantité de gaz délétères, incompatibles avec la respiration des animaux, et même avec celle de nos végétaux actuels.

Si donc nos cités ne sont plus agitées de vaines terreurs à l'aspect d'une comète, peut-être l'apparition de ces astres doit-elle faire naître d'autres pensées sérieuses, d'autres terreurs raisonnables, en réveillant le sentiment de notre propre néant, et de la puissance infinie de cet être qui, pour détruire un monde, n'a besoin que de faire un signe aux élémens obéissans.

Atlas ethnographique du globe, ou *Classification des peuples anciens et modernes,* d'après leurs langues ; précédé d'un Discours sur l'utilité et l'importance de l'étude des langues appliquées à plusieurs branches des connaissances humaines ; d'un Aperçu de la langue slave, et sur la marche progressive de la civilisation en Russie, avec environ sept cents *Vocabulaires des principaux idiomes,* et suivi du *Tableau physique, moral et politique* des cinq parties du monde ; dédié à S. M. l'empereur Alexandre ; par M. Adrien Balbi, ancien professeur, etc. etc.

(1er décembre 1826.)

Pope disait, il y a plus d'un siècle, « que la véritable » étude du genre humain était l'homme lui-même, » et le poète philosophe ne faisait que reproduire une pensée qui avait frappé les Salomon, les Socrate et tous les penseurs de tous les âges. Mais où commence et où finit cette immense étude ? Depuis la physiologie qui cherche à deviner la vie, jusqu'à la haute philosophie qui cherche à deviner l'intelligence, quelle série d'objets d'étude, hétérogènes en apparence, et où cependant tout se succède, se touche et se lie ! C'est une énigme immense comme l'univers : quand nous croyons en deviner une ligne, nous appelons ce fragment de connaissances une science. Mais, pour construire un ensemble de toutes ces sciences fragmentaires, il nous manque toujours le premier mot. Combien de systèmes nous l'ont promis en vain ! Combien de méthodes diverses n'a-t-on pas essayées pour étudier les faits ! Quelle longue échelle à parcourir depuis ces sublimes rêves où l'esprit humain cherche à communiquer avec un monde spirituel dont il se sent environné, mais qu'il ne peut saisir, jusqu'aux absurdes mensonges de la science atomistique moderne, qui aime mieux expliquer

mal les mystères de la vie, du sentiment et de la pensée, que d'avouer qu'il y a des existences inaccessibles à notre petit savoir ! En attendant qu'il nous arrive un génie restaurateur de la philosophie, tenons-nous-en à un scepticisme éclairé et loyal ; un scepticisme qui, en respectant les maximes nécessaires à la société et à la morale, se joue de prétendus premiers principes qu'aucune école philosophique n'a encore su définir ; faisons comme Socrate, rions un peu de ces grands mots, vides de sens, avec lesquels les métaphysiciens croient nous payer ; rions encore plus du charlatanisme dogmatique de ces prétendus esprits forts qui reconstruisent tous les jours leur monde d'atomes, d'après le jargon à la mode ; c'est le seul parti qui convienne à un véritable ami des sciences, parce que c'est le seul qui lui laisse la liberté d'observer, de comparer et d'établir quelques faits positifs et d'en tirer quelques analogies probables ; ce qui après tout est la seule méthode d'avancer d'un pas lent et pénible, mais sûr, dans les connaissances humaines.

Parmi ces connaissances, la science qui s'occupe de la formation, de la nature et de l'histoire des langues, a besoin, autant qu'aucune autre, de cet esprit de doute philosophique, pour avancer librement dans les intéressantes et immenses recherches qui en constituent l'objet. Car dès que nous voulons réfléchir profondément sur ces questions : Comment l'homme a-t-il pu acquérir le don d'une parole organisée? Comment la parole organisée est-elle devenue une langue, et comment, au lieu d'une seule langue, en existe-t-il huit cents sur la surface du globe? nous sentirons qu'on ne pourrait jamais, dans l'ordre synthétique, répondre à la seconde question sans avoir d'abord résolu la première, et qu'on ne pourrait pas même aborder cette première question sans entrer dans la discussion interminable de ces premiers principes, toujours inaccesibles à notre raison, et dont l'esprit de parti,

de secte et de système, esprit également intolérant et despotique, s'empare tour à tour au détriment de la liberté philosophique. Théologiens, qui attribuez la formation des langues à un miracle ! métaphysiciens, qui prétendez vous-mêmes faire un miracle en retrouvant entre quelques millions d'intonations de la voix humaine les élémens épars d'une langue primitive naturelle ! je vous redoute également, et je supplie humblement vos vastes et sublimes génies de laisser à ma simple raison la liberté de chercher des objets qui me paraissent plus accessibles et plus susceptibles de produire des résultats.

Quelle est la nature et l'essence des langues actuellement existantes, ou dont les monumens attestent l'existence? Quelle liaison reconnaît-on entre elles? Que doit-on entendre par langues mères? Y en a-t-il encore? Comment définir ces langues sœurs, qui, n'ayant plus de mère connue, trahissent pourtant par leur physionomie une origine commune ? Quelles sont les classes, ou plutôt les familles dans lesquelles on doit distribuer les langues? Où sont les limites géographiques, anciennes et modernes de chaque famille? comment ces limites se sont-elles confondues ? Quel est le degré relatif de richesse, d'énergie, d'harmonie de chaque idiome? Quel usage l'esprit humain, dans les diverses situations sociales, a-t-il fait de ces instrumens admirables même dans leur imperfection ?

Tels sont les problèmes que la science des langues doit se proposer. Ils sont assez grands, assez intéressans dans leur simplicité naturelle, et sans être liés à aucune question de métaphysique ou de théologie.

Considérée en elle-même, combien de rapports ingénieux et profonds la science des langues ne peut-elle pas offrir avec la philosophie générale de l'esprit humain! Que de réflexions, que de finesse, et souvent aussi que de bizarrerie, de gaucherie dans la formation des cas, des

temps, et de toutes les combinaisons de la syntaxe! Les législateurs des langues ont quelquefois fait preuve d'un génie sublime et d'un goût délicat. D'autres fois, une grossière paresse d'esprit a conduit des nations, d'ailleurs éclairées, à laisser tomber en oubli les belles formes grammaticales de leurs ancêtres. Le génie des nations anciennes se manifeste tout entier dans les formes qu'elles ont données à leurs idiomes. Les peuples modernes ont plus souvent reçu leurs langues de la force des événemens dont ils n'étaient pas les maîtres. Combien cette manière d'étudier l'histoire de l'esprit humain ne serait-elle pas féconde entre les mains d'un littérateur qui serait en même temps un penseur! Même les révolutions modernes des langues, tantôt dans la ligne du perfectionnement, et tantôt dans un sens rétrograde, ne seraient-elles pas des objets plus dignes d'occuper une véritable académie que le soin puéril de créer des antithèses vides de sens, ou d'arrondir une phrase alambiquée, soin qui fait veiller tant de rhéteurs, qui fait pâmer d'admiration tant de bénévoles auditeurs? La jeunesse grave et studieuse qui s'élève sous nos yeux ne doit pas oublier que l'étude philosophique des langues, éclairée par le flambeau d'une érudition critique, est une des lacunes les plus frappantes de la stérile et futile littérature des académies.

Si nous voulions suivre la science des langues dans ses applications, nous aurions à parcourir tout le cercle des connaissances humaines.

L'histoire qui, grâce aux Thierry, aux Sismondi, aux Depping, commence à reprendre chez nous son caractère sérieux et profond, ne saurait éclairer le berceau des peuples, des institutions et des lois, sans emprunter les lumières de la science qui approfondit les langues; car il est des nations dont il ne reste pas d'autre monument que les restes de leur idiome, des institutions et des lois dont

la tendance ne peut être saisie que par l'étude d'un langage presque oublié.

Oserais-je faire observer aux politiques, aujourd'hui innombrables, que, sans une connaissance approfondie de l'état social, politique et historique des peuples étrangers, il est bien hasardeux de raisonner sur les affaires de ce bas monde? Tout le monde n'a pas l'esprit naturel de M. de Pradt, qui jusqu'ici a réussi à deviner assez juste le sort des peuples sans trop se donner la peine de les connaître. Nous autres, esprits ordinaires, nous faisons bien de nous munir de quelques notions positives. Y a-t-il, par exemple, en politique, une question plus importante que celle des limites naturelles des peuples? Or, elle dépend évidemment de celle des limites des langues; car il est peu d'exemples qu'une province ou une peuplade, parlant une autre langue que le reste de l'Etat, ait pu assimiler son esprit et ses intérêts à ceux de la nation.

Cette vérité importante doit avoir de l'influence sur l'avenir des nouveaux états indépendans qui se sont formés dans l'Amérique espagnole et portugaise. Quelle sera leur puissance politique? A quel degré de prospérité atteindront-ils? Les Mexicains indigènes, au nombre de 4,000,000 au moins, parlent encore leur ancien idiome et ne sympathisent guère avec les Espagnols créoles, leurs concitoyens, ou pour mieux dire leurs maîtres. Dans le Guatimala ou les Provinces-Unies centrales, le peuple des campagnes, quoique très-industrieux et très-civilisé, parle vingt-sept langages différens. Les Péruviens, même d'origine espagnole, parlent habituellement la langue très-régulière et très-agréable des anciens Incas. Je voudrais bien que M. de Pradt voulût se charger d'arranger ces petites difficultés; cela le regarde. Je n'oserais pas faire la même invitation à nos augustes Congrès qui ont si solidement, si admirablement arrangé ce qu'on appelle l'équilibre des puissances européennes. Quel sera pour-

tant à la longue le sort de ces réunions peu naturelles des grandes nations qui possèdent chacune une langue et une littérature liées à leurs lois, à leurs mœurs, et qui pourtant vivent, en vertu d'arrangemens politiques, sous le même sceptre? La monarchie, autrichienne « boule- » vard de l'Allemagne, » est composée de quatre nations, l'allemande, la hongroise, la polonaise et l'italienne, dont chacune regarde sa langue comme le plus bel héritage de ses ancêtres, et comme un privilége qu'aucun souverain n'a le droit de lui ravir. La Diète hongroise consentira-t-elle jamais à parler ou à entendre parler allemand? Je tremble pour « le boulevard de l'Allemagne, » quand je vois qu'on parle à peu près russe à Prague, à Olmutz, aux portes de Vienne et de Trieste. Ceux qui s'occupent à tracer l'histoire de Buonaparte ne doivent pas non plus oublier parmi les causes de la haine universelle qu'il avait soulevée contre lui, malgré tant d'institutions utiles et tant d'améliorations réelles, l'absurde projet que des conseillers peu instruits lui avaient suggéré, de supprimer dans les départemens conquis tout autre langue que la française. Buonaparte sentit lui-même trop tard cette faute, et accorda à la noble obstination de ses compatriotes, les Toscans, le privilége de conserver leur langue.

Ces faits prouvent combien la science des langues a de ramifications et d'applications importantes, même à d'autres yeux que ceux du philosophe et du savant.

Il manquait à la propagation de cette science un ouvrage fondamental et en même temps élémentaire qui en réunît toutes les notions actuellement acquises dans un résumé méthodique. Cette lacune vient d'être remplie de la manière la plus heureuse par M. Balbi, savant vénitien, déjà honorablement connu par plusieurs excellens ouvrages de statistique.

L'*Atlas ethnographique* se compose de quarante-un ta-

bleaux ; les uns, au nombre de trente-six, offrent toutes les langues connues, anciennes et modernes, décrites et classées d'après le degré de parenté plus ou moins grand qu'on y observe ; les autres, au nombre de cinq, présentent un choix de vingt-six mots principaux, comparés dans environ sept cents langues et dialectes. Ces deux espèces de tableaux, qui servent de contrôle l'une à l'autre, contiennent la statistique la plus complète, la mieux garantie et la plus méthodiquement arrangée qui existe de l'état actuel de nos connaissances sur les langues. Ce ne sont pas, comme dans les savans ouvrages d'Adelung, de Vater, de Klaproth, des morceaux détachés, très-curieux, très-profonds, mais séparés par des lacunes, ou remplis de contradictions ; c'est un ensemble didactique qui répand une lumière égale sur toutes les parties du sujet ; un système élémentaire, semblable à ceux que Linné et Jussieu nous ont donnés sur le monde végétal, Cuvier sur le règne animal, Brongniart sur les minéraux ; et si quelquefois ce tableau offre encore des imperfections, elles tiennent uniquement à l'état d'une science qui ne fait que de naître. Certes on fera mieux dans vingt ans ; on aura augmenté ou rectifié les classifications ; les philologues feront comme les botanistes, ils observeront des genres et des espèces, mais la jalousie et l'ingratitude ne pourront jamais refuser à M. Balbi la gloire d'avoir le premier ramené la science des langues à un type fondamental.

Sans doute cet Atlas ne pourra pas plus qu'aucun autre ouvrage du même genre et du même format, devenir une lecture amusante pour des hommes frivoles ; mais s'il y a encore en France des lecteurs qui comprennent l'utilité des études graves et sérieuses, qui prennent de l'intérêt au progrès des connaissances humaines, ils doivent s'empresser d'enrichir leur bibliothèque de cet ouvrage, encore unique en son genre, et qui ne sera pas sitôt suivi d'un pareil. Jamais on n'a présenté au monde savant un travail fait avec plus

de conscience et appuyé sur des garanties plus respectables.

Déjà le seul coup d'œil sur les tableaux polyglottes, contenant seize mille mots comparés, fait naître une idée de l'immensité de ce travail ; mais cette idée s'accroît encore à la lecture de chaque tableau spécial de classification, où sont indiqués les caractères principaux de chaque langue, le nombre de ses dialectes, l'alphabet dont elle se sert, si elle est écrite, et les traits dominans de sa littérature, lorsqu'elle en possède une. C'est là, ainsi que dans l'introduction, qu'on trouve les notions les plus intéressantes, les plus singulières et les plus neuves sur toutes les branches de la science que M. Balbi a entrepris d'organiser et de répandre. L'aperçu sur l'histoire littéraire de la Russie, quoique simple accessoire, placé là en forme de compliment à l'empereur Alexandre qui avait accueilli la dédicace, *après un examen personnel,* est un morceau très-instructif et entièrement neuf. L'ouvrage entier doit être considéré comme une introduction indispensable à tous les traités d'histoire et de géographie.

On nous demandera comment un seul homme a pu réunir tant de connaissances, et quelles garanties il donne de l'authenticité et de l'exactitude de tant de détails ? La réponse sera péremptoire. D'abord M. Balbi a analysé avec ordre, avec critique, les matériaux précieux mais confus du grand ouvrage allemand, intitulé : *Mithridates,* et d'autres semblables, ce qui n'était pas une mince besogne. Ensuite il a demandé des conseils et des renseignemens à presque tous nos savans, et tous lui en ont donné; de sorte que les résultats qu'il présente ne sont pas fondés sur sa propre opinion, mais sur celle de nos philologues les plus estimés, les Rémusat, les Saint-Martin, les Burnouf, les Champollion, etc., dont M. Balbi se rend le modeste organe et le fidèle interprète. Enfin, muni de secours aussi imposans, M. Balbi, quoiqu'il ne soit nullement fa-

vorisé par l'aveugle dieu des richesses, encouragé seulement par quelques amis sincères de la science, a eu le noble courage de consacrer à son travail quatre années de veilles pénibles et non interrompues. Certes, ce sont là des garanties et des titres, tels que peu d'écrivains les présentent de nos jours.

Témoin d'une ardeur aussi rare, d'une patience aussi exemplaire de la part de l'auteur; témoin d'une coopération aussi généreuse de la part des savans les plus célèbres, nous nous sommes efforcé de ranimer les forces languissantes de notre esprit, pour rendre à l'*Atlas Ethnographique* le tribut de la justice et de la vérité. Nous avons mieux aimé présenter au public un article faible et incomplet que de faire attendre plus long-temps l'annonce d'un ouvrage aussi important; mais nous espérons (1) avant peu, pouvoir entretenir le public d'une manière plus digne des choses intéressantes et variées qui y sont semées à pleine main.

(1) Espoir trompeur! la mort l'avait déjà saisi : quatorze jours après cet article, le dernier qui soit sorti de sa plume, il ne restait de lui qu'un souvenir!

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES ARTICLES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

LITTÉRATURE.

Pages.

Traité sur la Physionomie, par le sophiste Adamantius. . . 1
De l'importance relative des sciences et des lettres. . . . 6
Sur la Mnémonique. — § 1er. 13
§ 2. 21
§ 3. 27
L'Appréciation du Monde; par M. Michel Berr. 33
Sur la vie et les ouvrages de Sophocle. — § 1er. 39
§ 2. 45
§ 3. 52
Épigrammes de Martial, latines et françaises; nouvelle traduction. — § 1er. 58
§ 2. 65
§ 3. 71
§ 4. 76
Sur Salluste. 82
Sur Wieland. 86
Sur le Tasse. 90
Traduction d'Hésiode en vers anglais; par M. Elton . . . 98
Littérature scandinave. — § 1er. Essai sur les Scaldes; par M. Grâberg. — L'Edda; par M. Ruhs. 104
§ 2. Mémoire de M. Blom sur les Scaldes. — L'Edda sæmundina.. 113
§ 3. Tableau de l'état des femmes dans l'ancienne Scandi-

Pages.
navie; par M. Engelstoft. 121
Jugement d'un critique anglais sur Delille. — § 1er. . . . 128
§ 2. 134
Lecture de M. Benjamin-Constant sur l'histoire des religions anciennes. — § 1er. 140
§ 2. 148
Panorama d'Athènes. 151
Œuvres complètes de l'empereur Julien; traduites du grec par M. Tourlet. — § 1er. 161
§ 2. 169
Histoire de la littérature grecque profane; par M. Schœll. — § 1er. 179
§ 2. Les Sophistes. 187

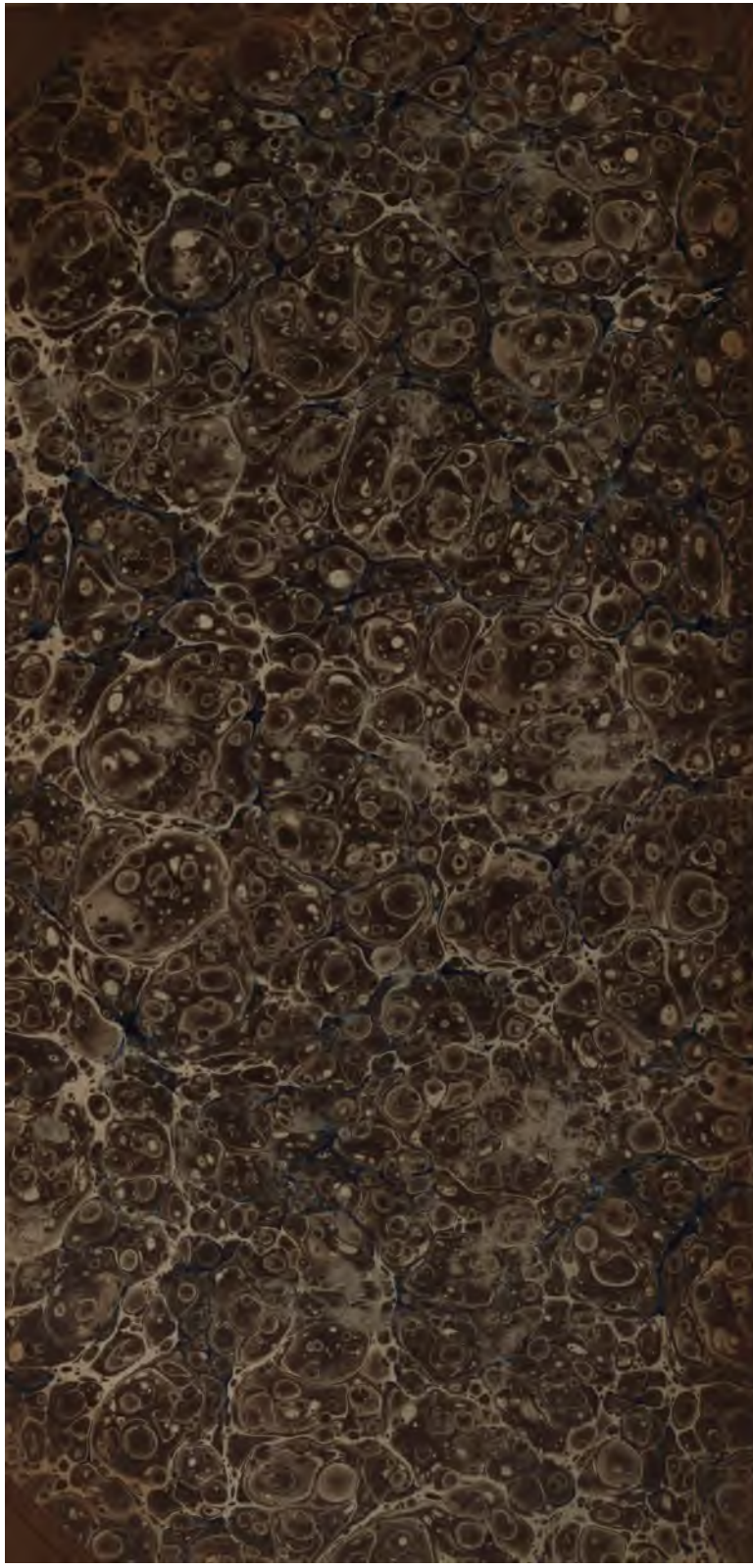
HISTOIRE.

De l'origine et de l'usage des parfums. — § 1er. 197
§ 2. 203
Sur les Fêtes publiques chez diverses nations. — § 1er. . . . 208
§ 2. Fêtes religieuses. 215
Élémens de la Philosophie du ciel. 222
Sur le caractère du général Suwarow. 229
Notice biographique sur S. M. Frédéric VI, actuellement roi de Danemarck, etc. 236
Confrérie de la Corne; par Kotzebuë; traduit de l'allemand. 241
Histoire de France pendant le XVIIIe siècle; par M. Lacretelle le jeune. — § 1er. 246
§ 2. 250
§ 3. 256
Sur l'étude des sciences historiques. 261
Coup d'œil sur la mythologie scandinave, etc. 267
Coup d'œil sur les Wahabis. 272
Études de l'histoire ancienne et de celle de la Grèce; par M. Lévesque. — § 1er. 279
§ 2. 286

Pages.

Charles XII en Norwége. — § 1er. 292
§ 2. 298
§ 3. 303
Précis de l'histoire de l'empire ottoman; par M. Alix. . . . 308
Recherches historiques sur Angers et le bas Anjou; par M. Bodin. — § 1er. 315
§ 2. 323
Mémoires autographes de don Augustin Iturbide. — § 1er. . 330
§ 2. 336

VARIÉTÉS SCIENTIFIQUES.

Sur les aurores boréales. 349
Sur les plus mémorables éboulemens des montagnes, et sur quelques autres catastrophes semblables. — § 1er. . . . 352
§ 2. 358
Tableau de la médecine hippocratique; par le docteur Cailleau. — § 1er. 363
§ 2. 368
Œuvres d'Archimède, traduites du grec; par M. Peyrard. — § 1er. 372
§ 2. 376
Les planètes sont-elles habitées ou non?. 383
Recherches sur les ossemens fossiles des quadrupèdes; par M. Cuvier. — § 1er. 389
§ 2. 395
Considérations sur les comètes. 403
Atlas ethnographique du globe; par M. Adrien Balbi. . . 413

FIN DE LA TABLE.